TEXTE

LA MORT LE ROI ARTU

Roman du XIIIe siècle

Édité par
Jean FRAPPIER

Traduit par
Patrick MORAN

COURANT

DROZ

TEXTE
LA MORT LE ROI ARTU
Roman du XIIIe siècle
Édité par
Jean FRAPPIER
Traduit par
Patrick MORAN
COURANT
DROZ

Texte courant

14

LA MORT LE ROI ARTU

Collection créée par Max Engammare

et dirigée par Véronique Ferrer

LA MORT

LE ROI ARTU

Roman du XIII

édité par

JEAN FRAPPIER

et traduit par

PATRICK MORAN

Ouvrage publié avec le soutien

de l'UBC Scholarly Publication Fund

THE UNIVERSITY OF BRIT

REMERCIEMENTS

Il y a quelque chose d'étrange à traduire et présenter un roman sur la fin du monde en temps de pandémie. Malgré la distance et l'isolement imposés, j'ai bénéficié pour ce volume de l'aide et de la grande générosité de plusieurs personnes qu'il me fait plaisir de remercier ici.

Merci, tout d'abord, à Anne Salamon, qui a toléré que je l'interrompe dans son travail plusieurs fois par jour pour discuter de points de traduction. Sa patience n'a pas d'égale.

INTRODUCTION

Things fall apart; the centre cannot hold;

Mere anarchy is loosed upon the world,

The blood-dimmed tide is loosed, and everywhere

The ceremony of innocence is drowned;

The best lack all conviction, while the worst

Are full of passionate intensity

Les habitants d'un monde au bord de l'effondre-

préféré la précédente à elle-même »
arthurienne permet aux romanciers des
de dépeindre un âge d'or chevaleresque et courtois que
leur propre modernité ne peut jamais égaler ; mais la
Mort Artu, plutôt que de représenter cet âge rêvé, cette
pax arthuriana dans laquelle fleurissent des centaines de
contes, choisit de dévoiler au public la *modernitas* arthu-
rienne, le moment où le royaume se désenchante et où
les certitudes passées s'écroulent. Toute modernité se
conçoit comme une crise, et une crise plus grave que
toutes celles qui l'ont précédée ; toute modernité s'ima-
gine en fin du monde potentielle – plus ou moins à
contrecœur, ou avec plus ou moins d'abandon
la *Mort Artu*, c'est bien à la fin d'un monde qu'on assiste :
la disparition d'Arthur et l'effondrement de la Table
Ronde ne marquent pas seulement l'achèvement d'un
règne, mais celui d'un univers en miniature, dont les
héros, les hauts faits et les valeurs disparaissent à jamais.

Graal, entreprend d'écrire la *Mort du roi Arthur*. Revenu de terres aussi lointaines que celles de Jérusalem, Bohort, l'un des trois élus de la *Queste,* annonce à la cour, réunie à Camelot, la mort de ses compagnons Galaad et Perceval. Arthur s'afflige d'avoir perdu trente-deux de ses chevaliers, et, dans l'espoir de faire renaître les aventures, il décide qu'un tournoi aura lieu prochainement à Winchester. Cependant Lancelot est retombé dans son péché avec la reine Guenièvre ; les amants dissimulent si mal leur amour qu'Agravain, frère de Gauvain, connaît leur secret et le révèle à son oncle. Arthur ne veut pas croire à la trahison, mais le soupçon est entré dans son cœur. Au tournoi de Winchester, où il s'est rendu incognito, Lancelot est blessé par son cousin Bohort ; sa blessure le retiendra éloigné de la cour pendant deux mois environ [§ 1-22].

Une suite de circonstances pousse Arthur et

offrant un fruit empoisonné. Elle est sauvée par l'arrivée de Lancelot, vainqueur dans le combat judiciaire qui l'oppose à Mador de la Porte, le frère du mort [§ 23-84].

La passion des amants réunis de nouveau ne se modère plus ; une machination d'Agravain, à laquelle se prête Arthur, permet de les surprendre. Lancelot réussit à s'échapper et à délivrer la reine conduite au bûcher. Il se réfugie avec elle et avec ses amis au château de la Joyeuse Garde. Le roi vient l'assiéger : des mêlées terribles n'aboutissent à rien. Sur l'intervention du pape, Arthur consent à reprendre la reine, mais il entend poursuivre la guerre contre Lancelot, qui se retire avec son frère Hector et ses cousins Bohort et Lionel dans son royaume de Gaunes au-delà de la mer [§ 85-127].

Au printemps suivant, le roi confie la garde de la reine

s'avancent contre lui et ont déjà envahi la Bourgogne. Arthur marche contre eux et il est vainqueur, mais, au moment même où il se réjouit de son triomphe, un message de Guenièvre lui apprend que le traître Mordret est parvenu à se faire proclamer roi. Arthur se hâte d'aller combattre l'usurpateur, qui est en réalité son fils, né de l'inceste, et non son neveu ; il débarque à Douvres. Gauvain, dont la blessure s'est rouverte au cours de la bataille contre les Romains, meurt en arrivant [§ 160-175].

Le roi s'avance vers l'armée de Mordret ; les plus sinistres avertissements n'entament en rien sa volonté de vengeance. Dans la plaine de Salisbury s'engage la bataille qui va consommer la destruction du monde arthurien. La plaine est jonchée de morts ; les plus vaillants chevaliers succombent. Enfin, Mordret et Arthur se trouvent face à face : de sa lance le roi trans-

déjà réfugiée. Elle y meurt bientôt dans le repentir. Avertis des événements qui se sont passés au royaume de Logres, Lancelot et ses amis franchissent la mer et combattent les fils de Mordret, qui sont tués tous les deux, tandis que Lionel est abattu lui aussi. Lancelot, Hector et Bohort achèvent très pieusement leur vie dans un ermitage [§ 195-204].

L'auteur et la date (et le cas épineux de Gautier Map)

On sait peu de choses concrètes sur le contexte d'émergence de la *Mort Artu*, mais on peut formuler quelques hypothèses raisonnables. L'examen philologique de ce roman est indissociable de celui du *Cycle Vulgate* ou cycle du *Lancelot-Graal*, dont il constitue la dernière partie. Il sera question du contexte esthétique

l'amalgame du *Merlin* de Robert de Boron plus ancien et composé pour un cycle différent, et d'une *Suite* (dite *Suite Vulgate*) beaucoup plus longue, rédigée exprès pour aider à insérer le *Merlin* de Robert dans le *Cycle Vulgate*. Le *Merlin Vulgate* a pour bornes la naissance et la disparition de son personnage éponyme, qui aide le jeune Arthur à accéder au trône de Bretagne et à vaincre les barons rebelles et les Saxons qui s'opposent à son règne. Le roman le plus massif du cycle, le *Lancelot* en prose [8], fa exploits de Lancelot du Lac et à sa relation adultère avec la reine Guenièvre, mais à bien des égards c'est un roman choral, qui tisse les aventures de plusieurs chevaliers en relation avec celles de Lancelot. Le *Lancelot* est suivi de deux romans plus brefs, les plus courts du cycle [9] ; le premier, la *Queste del saint Graal*

L

L'appellation moderne de *Cycle Vulgate*, qui remonte au moins à l'édition intégrale d'Oskar Sommer au début du XXe siècle grande popularité de cet ensemble romanesque du XIIIe siècle jusqu'à la Renaissance. On en conserve encore aujourd'hui environ 150 témoins manuscrits sans compter les nombreuses éditions imprimées de la fin du XVe siècle et du XVIe siècle rienne circulait au Moyen Âge sous diverses formes : certains manuscrits que nous conservons rassemblent le cycle dans sa totalité, d'autres opèrent une sélection et présentent seulement un sous-ensemble de romans ; d'autres reproduisent un seul des cinq romans. La *Mort Artu*, spécifiquement, survit au complet ou dans un état fragmentaire dans un peu plus de cinquante témoins

La question de l'auteur ou des auteurs du cycle a été abondamment débattue depuis le début du

été des moindres dans cette discussion. Un lecteur non averti de la *Mort Artu*, pourtant, serait en droit de se demander pourquoi la question de l'identité de l'auteur pose tellement problème. Rien de plus clair, en effet, que le prologue et l'épilogue de la *Mort Artu*, qui se réfèrent tous deux à Gautier Map, et expliquent en détail les circonstances dans lesquelles il a produit son texte : après avoir fini d'écrire les aventures du Graal (une référence non ambiguë à la *Queste del saint Graal* qui précède), Gautier a entrepris la rédaction du roman final du cycle à la demande expresse de son roi Henri. Or ce Gautier Map est un individu bien connu par ailleurs : clerc anglo-normand né vers 1130-1135 et décédé en 1209 ou 1210, archidiacre d'Oxford à partir de 1196 ou 1197, il fréquenta la cour d'Angleterre, où il côtoya d'autres intellectuels de son temps, notamment Giraud de Barri [15]. C'est à cette cour que fait référence le titre

L

Cette attribution à Gautier Map, simple en apparence, achoppe pourtant sur les questions de datation. Ferdinand Lot, qui tenta la première datation systématique du *Cycle Vulgate* en 1918 dans son *Étude sur le Lancelot en prose* [18], situait la rédaction du c attribue à un auteur unique, hormis le *Merlin Vulgate* considéré comme postiche et tardif) vers 1220-1225. Plus tard, dans des articles de 1931 et 1938, il se montrait plus favorable à une date vers 1230 proposées par Lot ont été peu contestées par la critique subséquente ; Jean Frappier, par exemple, partisan d'une rédaction longue coordonnée par un « architecte » supervisant plusieurs auteurs individuels plutôt que d'une rédaction resserrée aux mains d'un seul romancier, propose une fourchette 1215-1235

Gautiers Map son livre et conmance le Graal. » Dans la *Queste* (éd. cit., p. 280) : « Et quant Boorz ot contees les aventures

reste dans une périodisation similaire. Surtout, ces dates se situent toutes après la mort de Gautier Map, qui ne peut donc pas avoir été impliqué dans la rédaction du cycle.

L'attribution à Gautier Map et la référence à Henri II seraient donc des supercheries, destinées à donner un vernis d'ancienneté (le roman aurait été écrit avant 1189) et d'autorité (il a été commandité par le souverain le plus puissant du monde roman et composé par un clerc de cour) à un texte qui aurait en réalité été produit trois, quatre ou cinq décennies plus tard, dans un contexte moins prestigieux. Le nom de Gautier Map, en tout cas, semble bien être un de ces nombreux pseudonymes utilisés par les rédacteurs cycliques de la première moitié du si ce n'est pas un nom inventé de toutes pièces comme semblent l'être Hélie de Boron et Luce del Gat, co-

toute éternité (« Or dit li contes… »). Il ne paraît pas excessif de dire que le discrédit de Gautier Map comme auteur du *Lancelot*, de la *Queste* et de la *Mort Artu* a joué un grand rôle dans la perception de cette littérature comme fondamentalement anonyme et/ou pseudonyme.

Et pourtant, à bien y regarder, le pseudonymat de Gautier Map n'est pas strictement identique à celui d'un Hélie de Boron ou d'un Luce del Gat : Gautier Map a réellement existé et il a réellement été un clerc de la cour d'Henri II, bien répertorié non seulement parce qu'il a eu une production latine vérifiable, mais parce qu'il est mentionné à plusieurs reprises chez Giraud de Barri, dans la *Magna Vita* de saint Hugues de Lincoln et dans des chartes de l'époque

Est-ce que Gautier a pu prendre une part, quelle qu'elle soit, dans la constitution de ces romans ? Toute

la *Queste*. On peut raffiner sur certains points, mais le cadre d'ensemble est acceptable.

Ce qui l'est moins, ce sont les dates que Lot en tire : s'il situe la rédaction de la *Vulgate* originellement vers 1220-1225, c'est parce qu'il situe le *Petit cycle* et Manessier respectivement vers 1214 et 1227. Plus tard, on l'a vu, il décale sa fourchette vers 1230, en raison d'une datation potentiellement plus tardive de la *Troisième Continuation*, et parce que le *Didot-Perceval*, troisième et dernière partie du *Petit cycle* de Robert de Boron, dont il décèle l'influence sur la *Mort Artu*, pourrait être postérieur à 1223 (date vers laquelle Wauchier de Denain, source de ce *Perceval*, cesse d'écrire). Or, bon nombre de ces dates sont problématiques. Frappier a montré que la *Mort Artu* n'avait nul besoin de connaître le *Didot-Perceval* pour exister, puis-

aux auteurs du *Lancelot-Graal* – autour de 1200 la mise en prose du *Merlin* ait été ou non beaucoup plus tardive que la version originelle en vers importe peu en l'occurrence : seule l'insertion du *Merlin* dans le *Cycle Vulgate* doit avoir été postérieure ou concomitante à la mise en prose de ce roman. En d'autres termes, la période habituellement admise pour la composition de la *Vulgate* – vers 1220-1230 – repose, du moins pour le *terminus a quo*, sur une datation qui est depuis longtemps désavouée.

Rien ne semble empêcher (si ce n'est l'habitude) de donner une date plus précoce au *Cycle Vulgate*, vers 1210-1215 ou même avant 1210. Ferdinand Lot utilise le *Petit cycle* de Robert de Boron pour déterminer son *terminus a quo* parce qu'il estime que l'*Estoire*, inspirée du *Joseph*, est une partie primitive du cycle : si au contraire on ne s'intéresse qu'aux trois romans *Lancelot-*

doit rien au *Didot-Perceval*, rien n'oblige à considérer que le *Lancelot-Graal* est postérieur au *Petit cycle*, sinon des considérations téléologiques et esthétiques : on accepte mal l'idée que le *Lancelot-Graal*, vaste cycle en prose à la structure narrative complexe, soit antérieur à la petite trilogie attribuée à Robert de Boron, beaucoup plus fruste et originellement écrite en vers, du moins pour ses deux premières parties. Mais si l'on s'en tient à de strictes questions de sources, on peut seulement dire avec certitude que le *Lancelot-Graal* est postérieur au *Chevalier à la charrette* et au *Conte du graal* de Chrétien de Troyes, puisque le *Lancelot* propre reprend dans ses grandes largeurs l'épisode de la charrette et que la *Queste* est clairement inspirée du conte graalien fondateur créé par l'auteur champenois

En poussant à l'extrême, il n'est donc pas absolu-

L

d'après Alison Stones [27] . Le manus
Bibliothèque municipale, 255, qui daterait du début
des années 1220 [28] , contient même l'*Estoir*
Graal, que Frappier estime être postérieure à la trilogie
Lancelot-Graal [29] : si c'est le cas, cela accréditerait l'ic
d'une composition de la trilogie originelle plus proche
de 1200 que de 1230.

Maintenant que nous avons fragilisé l'argument chronologique contre Gautier, faut-il conclure qu'il est bien l'auteur des trois romans qui lui sont attribués ? Cette spéculation doit tout de même être tempérée par plusieurs facteurs. Les indications géographiques contenues dans le *Lancelot*, la *Queste* et la *Mort Artu* ne sont pas en faveur de Gautier : Ferdinand Lot les décortique dans son *Étude* [30] et Je exemple dans son analyse de la *Mort Artu*

précise de la région champenoise

fois pas surinterpréter de tels indices : la géographie arthurienne dans les romans est plus rêvée que réelle, et J. Neale Carman, l'un des rares médiévistes à attribuer une origine anglo-normande (et précoce) au *Lanœlot-Graal*, a montré qu'il était possible d'interpréter différemment les particularités géographiques du cycle

Hélas, l'examen de la tradition manuscrite n'est guère plus favorable à Gautier. Une étude systématique de la langue des manuscrits du cycle reste à faire, mais les connaissances que nous avons ne jouent pas en faveur d'une origine anglo-normande du *Lancelot-Graal* : les manuscrits qu'Alison Stones considère être de la première moitié du XIIIe s

blement d'origine plutôt parisienne ou champenoise ou plus globalement du Nord de la France, tandis que les premiers manuscrits qui semblent avoir été produits

de 1230 [35]. Si ces romans ont été produits dans milieu continental, comme semblent l'indiquer plusieurs indices, on peut sans doute les situer quelque part dans le même triangle champenois-flamand-franc-comtois qui a accueilli des auteurs arthuriens tels que Chrétien de Troyes, Wauchier de Denain, Robert de Boron ou Manessier. Certains indices contextuels offerts par les romans (la *Mort Artu* mentionne Meaux, par exemple, possession des comtes de Champagne) et l'origine probable des premiers manuscrits semblent aller dans ce sens. Ces régions furent le lieu de développement de la littérature arthurienne en français à la fin du XIIe siècle et au début du en milieu anglo-normand avec le *Roman de Brut* de Wace et peut-être *Erec et Enide* de Chrétien. Situer le *Cycle Vulgate* dans le même milieu confirmerait que la production de romans arthuriens en français a migré tôt

des chances que la rédaction de la dernière partie du *Lancelot* (souvent nommée *Agravain* dans les manuscrits, et *Préparation à la Quête* par les médiévistes modernes), celle de la *Queste* et celle de la *Mort Artu* aient procédé au moins partiellement en parallèle – du moment qu'on accepte l'idée qu'on a affaire à trois auteurs différents. Il est même possible que les références très discrètes à Gautier Map à la fin du *Lancelot* et de la *Queste* aient été ajoutées *in extremis*, pour accorder ces deux premiers romans avec la *Mort Artu*, qui accorde la part du lion à Gautier dans son prologue et son épilogue. Si l'on voulait pousser l'hypothèse plus loin, cela pourrait même suggérer que la *Mort Artu* a été commencée alors que les rédacteurs du *Lancelot* et de la *Queste* terminaient leurs propres récits ; après tout, l'auteur de la *Mort Artu* avait besoin d'un point

linéaire [37]. Il n'est pas interdit de supposer que les auteurs de romans en prose procédaient en général de la même façon au XIIIe siècle.

La *Mort Artu* et le contexte arthurien du début du XIIIe siècle

La *Mort Artu* est rédigée à un moment où la littérature arthurienne est en pleine reconfiguration – et, partant, la forme romanesque dans son entier. Le phénomène formel qui distingue le plus clairement la production arthurienne de cette période de celle du siècle précédent, c'est l'apparition de la prose vernaculaire, qui modifie en profondeur la façon de rédiger des romans, de gérer l'information narrative, d'envisager les questions de longueur et de rythme dans un récit

Chrétien de Troyes. Alors que la mode arthurienne du XIIe siècle s'était d'abord manifestée à travers la chronique pseudo-historique qu'est l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth (et son adaptation anglo-normande par Wace sous la forme du *Roman de Brut*), Chrétien a fait subir au matériau breton un virage décisif, en privilégiant une approche non pas historiciste mais délibérément fictionnelle et aventureuse, et en focalisant ses romans moins sur Arthur, figure distante et passive, que sur des chevaliers individuels, dont les aventures personnelles – et même intimes – s'incarnaient sous la forme d'une quête de sens et de soi.

Vers 1200, alors que les romanciers en vers continuent en grande partie à suivre ce modèle centré sur les aventures d'un chevalier, l'émergence de la prose romanesque induit un fléchissement chez les auteurs

que, dans l'esprit d'un romancier (et de son public) en 1200, la prose se comprenne d'abord en relation au paradigme latin, où elle est le format naturel de l'écriture historique, des traités de philosophie, de la Bible, et des textes de savoir en général ; se permettre d'écrire en prose vernaculaire, c'est donc une manière d'autoriser la langue française à se déployer au-delà de la littérature d'ornement. Rien d'étonnant à ce que d'autres textes précoces en prose soient de nature historique, comme les translations vernaculaires de la *Chronique du Pseudo-Turpin* ou les mémoires de la Quatrième Croisade de Geoffroy de Villehardouin et Robert de Clari.

Mais la prose permet aussi (peut-être surtout ?) de narrer à un rythme différent, en déployant des récits plus amples. Cette différence de longueur, face à des romans arthuriens octosyllabiques qui font souvent 6000-8000 vers, s'observe tôt dans la tradition nais-

les parties mouvantes s'influencent et s'entrechoquent dans un jeu d'actions et de réactions complexe.

La *Mort Artu* arrive dans un second temps, alors que les mécanismes de la prose arthurienne sont déjà bien en place, notamment la technique de l'entrelacement, qui permet au narrateur d'alterner entre plusieurs fils narratifs, marquant ces sauts à l'aide de formules stéréotypées (*Mes or lesse li contes… Or dit li contes…*) La *Mort Artu*, à cet égard, est tributaire du travail accompli par les rédacteurs des parties précédentes du cycle, et hérite donc d'une forme-prose déjà mûre. C'est donc, d'un certain côté, un texte typique de cette écriture, étudié en tant que tel par Jean Rychner dans son ouvrage célèbre de 1970 sur *L'Articulation des phrases narratives dans la « Mort Artu »*

égards, la *Mort Artu* représente déjà une seconde génération de romans en prose, qui procède de manière dif-

raison de leur statut de mises en prose

part. Cette brièveté rapproche la *Mort Artu* du modèle précédent, celui des romans en vers, mais il conserve la technique de l'entrelacement propre aux autres romans du *Cycle Vulgate*, et la narration multipolaire qu'elle rend possible : au fil du roman, on passe tour à tour de Lancelot à Arthur, à Gauvain, à Guenièvre, à Bohort, et ainsi de suite. On constatait déjà la même rétention de l'entrelacement et de ses conséquences narratives dans la *Queste*, malgré la brièveté comparable de ce roman. À vrai dire, la *Queste* manifeste un entrelacement plus traditionnel, alternant entre les quêtes de différents chevaliers : non seulement les trois héros du Graal, Perceval, Bohort et Galaad, mais également des chevaliers voués à l'échec comme Lancelot et Gauvain. *La Mort Artu* accorde davantage la part du lion à ses deux co-protagonistes, Lancelot et Arthur –

est la perspective historique. Les romans en vers de Chrétien de Troyes et de ses épigones se situent largement dans un non-temps, ou du moins dans une temporalité qui est déterminée par le déroulement borné des aventures du héros mais n'est pas affectée par – et n'affecte pas – le moment historique arthurien dans lequel elle s'inscrit [43]. Le règne Chrétien et ses émules, est une parenthèse enchantée dont on ne cherche pas à explorer les limites, mais qui se déploie sur le mode du présent perpétuel, susceptible d'être rempli à l'infini par les aventures des divers chevaliers de la Table Ronde. Les romans en prose, en revanche, mettent dès leur début le changement et la caducité historiques au cœur de leurs préoccupations. Le *Joseph* et le *Merlin* de Robert de Boron sont parmi les premiers romans vernaculaires à penser l'avant-

avant et après le *Lancelot*, en revanche, assument pleinement cette perspective historiciste, en s'intéressant aux confins chronologiques de la *fabula* arthuro-graalienne : origines du Graal (*Estoire del saint Graal*) et du royaume d'Arthur (*Merlin Vulgate*), accomplissement des aventures (*Queste*) et chute du royaume (*Mort Artu*).

La particularité de la *Mort Artu* dans ce nouveau paradigme, c'est qu'elle rejette le modèle de la fresque historique, pour se concentrer plutôt sur un moment – celui de l'effondrement. C'est sur ce mode du point plutôt que de l'étendue que ce roman manifeste une conscience historique [44], à travers une fasc les processus causaux – mais aussi les aléas et les impondérables qui peuvent paraître défier la causalité logique – qui rendent la chute inéluctable. La *Mort Artu* est un roman sur l'inévitable interconnexion entre parcours individuels et histoire collective, et sur la manière dont

limites du récit, comme le montre le *moniage* final de Lancelot (et de Guenièvre).

La *Queste* et la *Mort Artu* offrent une sorte de double conclusion, deux manières d'échapper au paradigme arthurien ; par une sortie du monde dans la *Queste*, et par une fin dudit monde dans la *Mort Artu*. La brièveté de ces deux romans s'explique aussi par le fait qu'ils servent de coda à la fresque biographique entamée dans le *Lancelot* ; mais tous deux opèrent un décentrement par rapport à ce vaste roman initial, qui était tout entier consacré à la célébration de son personnage principal. La *Queste* remplaçait Lancelot comme protagoniste par son fils Galaad, reléguant le père dans un rôle secondaire (quoique important dans l'économie idéologique du roman) ; la *Mort Artu* réinsère Lancelot dans l'histoire plus vaste du règne d'Arthur, faisant de lui à la fois le co-protagoniste et un des antagonistes de ce

qui suivent, d'autres auteurs poussent encore plus loin les limites de ce qui peut être chronologiquement inclus dans la matière arthurienne, avec les aventures post-effondrement d'*Ysaïe le Triste* ou les exploits des généraux d'Alexandre en Grande Bretagne dans *Perce-forest*. L'inventivité arthurienne en prose ne reçoit donc pas un coup d'arrêt avec la *Mort Artu*, loin de là ; mais elle abandonne le terrain de jeu classique des chevaliers de la Table Ronde et de leurs quêtes.

Ce caractère final de la *Mort Artu* s'applique même à son sujet, la mort d'Arthur et la chute du royaume. La version proposée par ce roman devient, à bien des égards, définitive dans la tradition arthurienne subséquente, aidée en cela par la grande diffusion du *Cycle Vulgate*. Hormis quelques *hapax* (comme les parties arthuriennes du *Myreur des histors* de Jean d'Outremeuse [46]) ou toilettages (comme ce qu'il est convenu

des événements menant à la chute dans la *Mort Artu* n'est pas vraiment concurrencée par d'autres textes postérieurs [48]. Même Thomas Malory, dans les derniers livres de sa *Morte Darthur*, est largement tributaire de la *Mort Artu* du XIIIe siè mêle ses données avec d'autres, issues du *Lancelot* propre (spécifiquement l'enlèvement de Guenièvre par Méléagant, dérivé du *Chevalier à la charrette*) ou de la *Morte Arthur* en strophes anglaises du est elle-même une adaptation condensée de la version du *Cycle Vulgate*. Malory resserre également son récit, en ôtant certains des éléments les plus adventices de la *Mort Artu* aux yeux d'un lecteur de la fin du (et peut-être d'un lecteur moderne), notamment la guerre contre les Romains. Mais malgré les ablations et les reconfigurations, on reconnaît sans hésitation la silhouette et les données du roman français dans la

Cambriae, et qui est popularisée par Geoffroy de Monmouth et son *Historia regum Britanniae* dans la première moitié du XIIe siècle. Cette tra quelques éléments récurrents au fil de ses différentes étapes, comme le personnage de Mordret ou l'idée que le royaume arthurien sombre dans une guerre finale et fatale, mais la façon dont ces éléments sont configurés a énormément varié au fil des temps, avant de se stabiliser peu ou prou avec la version du *Cycle Vulgate*.

Le mythe arthurien a toujours été caractérisé par l'impermanence ; la période où Arthur est censé avoir régné – après le départ des Romains de Bretagne mais avant l'installation définitive de l'hégémonie anglo-saxonne – est par définition fuyante, un âge d'indépendance bretonne qui ne dure pas, et qui est voué à être éteint par la nouvelle invasion. Arthur n'est pas un roi de temps de paix, mais un chef de guerre, un *dux bello-*

possible de déduire grand-chose de cette mention. Pour la 93e année, c'est-à-dire l'an 537 ap. l'annaliste fait référence à une bataille de Camlann, où Arthur et un certain *Medraut* périrent tous deux ; il note également que la Grande-Bretagne et l'Irlande connurent de nombreuses morts cette année-là Rien ne nous dit si Arthur et Medraut se sont entre-tués, ni même s'ils ont combattu l'un contre l'autre, ou côte à côte. Difficile de tirer quoi que ce soit de cette entrée, sinon qu'elle nous éclaire sur l'existence d'un personnage nommé Medraut dans le folklore arthurien, et sur la présence dudit personnage au moment du décès d'Arthur – décès qui se déroule sur le champ de bataille. C'est peu, mais les ingrédients fondamentaux qui se déploieront pleinement dans la *Mort Artu* sont déjà là.

Comme souvent avec la matière de Bretagne, il faut

L

frère de Gauvain [53] . La première mention frères est d'ailleurs conjointe, aucun autre fils du roi Loth n'étant jamais mentionné par Geoffroy Mordret resurgit dans la chronique lorsqu'Arthur part sur le continent pour affronter les Romains menés par Lucius Hiberius. Gauvain accompagne son oncle dans sa campagne, mais Mordret reste en Grande-Bretagne comme régent aux côtés de la reine [54] . Romains, Arthur apprend que son neveu l'a trahi et a usurpé la couronne [55] ; on reconnaît là un sch ratif qui est repris en l'état dans la *Mort Artu*. Ce qui diffère, c'est que Guenièvre a répudié ses vœux conjugaux et s'est unie à Mordret dans le péché – le motif de l'adultère hante donc le personnage de Guenièvre dès Geoffroy (et peut-être avant), mais en l'absence de Lancelot, cet adultère est ici purement pernicieux.

Mordret bâtit une alliance hétéroclite faite de

son neveu à Winchester et le met en déroute une seconde fois ; Mordret se rend en Cornouailles, au bord du fleuve Camblan. S'ensuit une bataille effroyable où s'opposent plusieurs dizaines de milliers d'hommes. Mordret y trouve la mort et Arthur, mortellement blessé, est emmené en Avalon pour être soigné. Il laisse la couronne à un parent, Constantin, fils du duc de Cornouailles Cador. Constantin pourchasse les deux fils de Mordret, qui tentent de s'emparer de Londres et de Winchester. Ils sont tués tous les deux [57].

Avec Geoffroy le nombre d'ingrédients reconnaissables dans la *Mort Artu* augmente. Il est évidemment impossible de savoir combien de ces éléments viennent de la culture orale bretonne et combien sont de pures inventions galfridiennes ; de même que Geoffroy n'a cure de l'exactitude historique, de même il ne se

ses deux fils après sa mort, sont repris en l'état par la *Mort Artu*. Le canevas fondamental est en place.

Il reste une étape avant d'arriver à la *Mort Artu* : le *Didot-Perceval*. La date exacte de ce texte est difficile à déterminer, et son influence sur la *Mort Artu* n'est pas certaine ; ce « roman », qui est plutôt une petite suite du *Merlin* de Robert de Boron survivant dans seulement deux manuscrits, reprend en grande partie les données de Geoffroy de Monmouth pour raconter sa propre « mort Artu » qui clôt le récit principal. Il y a des chances qu'il ait été composé autour de 1200, à peu près au même moment que les deux romans de Robert de Boron qu'il complète, mais William Roach, dans son édition de 1941, conserve une fourchette assez large qui n'empêche pas que le roman soit de peu postérieur au *Cycle Vulgate* [59] (su l'idée que le cycle ait pu être composé plus près de

oncle part guerroyer sur le continent, mais il séduit Guenièvre et usurpe le trône, constituant une alliance hétéroclite dans laquelle les Saxons jouent un rôle décisif. L'affrontement final est fatal pour Arthur et Mordret, mais le roi légitime est transporté en Avalon pour y être soigné. Le *Didot-Perceval* est tout de même un peu plus disert que l'*Historia*, et ajoute des éléments qui ont pu influencer la *Mort Artu*, si du moins son rédacteur a eu connaissance de ce court texte. L'élément le plus frappant est la transition entre la fin de la quête du Graal et le début de la section finale du roman : l'accomplissement de la quête met fin aux aventures [61] ; Arthur, soucieux de ne pas perdr chevaliers, qui sont tentés de quitter ses terres pour trouver la gloire ailleurs, organise un plan de conquête de la France pour les unir autour de lui. La connexion entre la fin des aventures et la phase finale du règne d'Arthur, ainsi que la volonté du roi de trouver un

Par d'autres aspects, le *Didot-Perceval* se distingue de la version « vulgate ». Merlin est encore présent pour cette étape tardive du règne d'Arthur, alors que le *Cycle Vulgate* se débarrassera de lui avant même le début du *Lancelot*, pour que l'encombrante figure du prophète omniscient ne pèse pas trop sur des aventures chevaleresques guidées par le hasard et la chance. Pourtant présent, Merlin ne se mêle pas des événements qui conduisent à la bataille finale entre Arthur et Mordret ; il est à peine évoqué par la narration pendant ces épisodes. Une autre particularité du *Didot-Perceval* est que Mordret est régent deux fois : une première régence est mise en place lorsqu'Arthur décide de conquérir la France pour unir ses chevaliers autour d'une cause et Mordret reste loyal ; mais lorsque l'empereur de Rome exige d'Arthur qu'il rende les terres conquises en France et se soumette à Rome, Arthur repart en

Quand Arthur rentre en Grande-Bretagne pour affronter son neveu, trois batailles s'ensuivent, semblables à celles décrites par Geoffroy de Monmouth : une première au débarquement, où Gauvain et plusieurs autres chevaliers trouvent la mort ; une seconde à Winchester ; et une dernière, non plus en Cornouailles, mais en Irlande (où Mordret a trouvé refuge auprès d'un roi païen). La fin du *Didot-Perceval* est *sui generis*, et voit Perceval et Merlin se retrouver pour pleurer la chute d'Arthur ; Merlin se construit un logis, qu'il nomme son *esplumoir*, près de la demeure de Perceval, et s'y réfugie pour ne plus jamais en sortir.

Que l'auteur de la *Mort Artu* ait connu ou non le *Didot-Perceval*, ces deux romans représentent clairement deux manières de gérer les données établies par Geoffroy de Monmouth. L'auteur du *Didot-Perceval* fait le choix de la fidélité : sa brève « mort Artu » est large-

règles de l'univers de fiction spécifique du *Cycle Vulgate*, et en faisant de son récit la conclusion naturelle de la *fabula* mise en place dès le début du *Lancelot* en prose. L'affrontement Arthur-Mordret est préservé, ainsi que la régence, due à une campagne contre Lancelot puis contre les Romains sur le continent qui permet au neveu maléfique de s'arroger le pouvoir. Même les deux fils de Mordret, qui sont présents dans l'*Historia* mais dont le *Didot-Perceval* avait décidé de faire l'économie, font une brève apparition. Mais ces éléments sont fondus dans une trame complexe qui les marginalise et qui fait de la chute d'Arthur un événement multipolaire résultant avant tout des contradictions inhérentes au règne et des faiblesses constitutives de la Table Ronde et de ses membres. Un jeu complexe de hasard et d'inévitabilité mène à l'effondrement, dans

inévitablement au sein du réseau causal de la *Mort Artu*, c'est Lancelot.

L'encyclopédie fictionnelle 65

de la *Mort Artu*, après les centaines et centaines de pages du *Lancelot* et de la *Queste*, présente des différences significatives avec celle de Geoffroy. La présence de Lancelot, meilleur chevalier au monde hormis la brève carrière de son fils Galaad, personnage inconnu jusqu'à Chrétien de Troyes et encore absent dans le *Didot-Perceval*, modifie de fond en comble l'équilibre des forces à la cour et dans l'univers de fiction. Surtout, l'amour adultère de Lancelot et de la reine Guenièvre, garant de l'excellence chevaleresque du fils du roi Ban et du prestige de la Table Ronde, constitue aussi une faiblesse structurelle : la littérature courtoise sait, depuis l'histoire de Tristan et Iseut, qu'un adultère royal a peu de chances de bien se terminer. Cet amour illégi-

Guenièvre s'est précisé au fil du *Lancelot*, avant de devenir manifeste dans la *Queste*, où le péché de Lancelot lui interdit de faire partie des héros du Graal ; la *Mort Artu* reprend ce thème, en s'intéressant moins au péril moral et spirituel constitué par cet adultère qu'au risque sociétal qu'il représente. Mais l'adultère n'est pas le seul ingrédient menant à la conflagration finale, et il est représenté de manière beaucoup plus complexe que dans la *Queste*, qui en faisait un portrait entièrement satanique. La *Mort Artu* renoue avec l'esprit du *Lancelot* en reconnaissant que l'amour de la reine confère à Lancelot sa valeur et son héroïsme, et que la relation courtoise entre les deux amants est fondée sur une conscience de leur propre noblesse d'âme et des devoirs sociaux et moraux qu'elle implique. Cette configuration rend infiniment plus intéressante la relation entre Guenièvre et Mordret, en remplaçant une

dans un réseau de personnages problématiques qui, par leur obstination et leur vindicte lontairement à préparer la catastrophe. Agravain et Morgane, déjà mentionnés, sont dominés par leur ressentiment envers Lancelot et la reine, qu'ils peuvent maquiller (de manière plus ou moins lucide) en une volonté d'aider Arthur ; Avarlan, guidé par sa haine de Gauvain, met Guenièvre dans une situation de péril mortel lorsqu'elle donne par hasard le fruit empoisonné à Gaheris de Karaheu ; Mador de la Porte, dépourvu d'esprit critique, ne conçoit pas que Guenièvre ait pu se faire manipuler et tuer son frère par accident ; Gauvain, fou de douleur après la mort de Gaheriet, se laisse aveugler par son désir de vengeance et ne comprend que trop tard qu'il a été l'auteur de sa perte et de la guerre civile qui déchire le royaume. Le désastre de la *Mort Artu* est une œuvre à

mentionnée dans le *Lancelot*, mais dans la section la plus tardive de ce roman, qui a peut-être été rédigée plus ou moins en simultané avec la *Queste* et la *Mort Artu*. Dans tous les cas de figure, la *Mort Artu* est le premier roman qui déploie vraiment ce Mordret nouveau, en liant implicitement son caractère maléfique à son origine scandaleuse. En étant non plus l'oncle du traître, mais son père secret, Arthur devient en quelque sorte l'auteur de sa propre destruction. Après la *Mort Artu*, les suites du *Merlin* – surtout la *Suite post-Vulgate*, dont les données narratives seront reprises par Thomas Malory à la fin du Moyen Âge – renforceront cette interprétation en faisant de la conception de Mordret le péché originel du règne d'Arthur, le ver dans le fruit qui amènera le pourrissement final.

Cette origine incestueuse semble bien avoir été inventée par le *Cycle Vulgate*. Elle est, dans un sens, contenue en puissance dans les versions précédentes,

le cas de Roland et à vocation satanique dans le cas de Mordret, ces deux personnages sont les symptômes d'une préoccupation des auteurs de l'époque courtoise pour les questions de filiation et de succession. La question est au cœur de la *Mort Artu*. Arthur est un roi sans héritier, son règne est un âge d'or qui est voué à disparaître et ne peut pas éternellement repousser le moment de sa propre entropie. Cette caractéristique est, d'une certaine manière, inhérente au mythe arthurien qui, même dans ses versions les plus archaïques, est l'histoire d'un chef de guerre qui lutte contre l'inévitable. Mais dans le *Cycle Vulgate*, le sujet des filiations problématiques est porté à son point d'orgue. Arthur est un roi sans héritier légitime multiplie autour de lui les figures de fils symboliques et/ou problématiques : Gauvain, neveu favori et représentant archétypal des valeurs de la Table Ronde, mais

L

mort [70], mais amant de la reine et rebelle ; et Mordret, fils biologique et régent choisi par Arthur lui-même, mais enfant de l'inceste, usurpateur et félon. Lancelot lui-même est fils de roi et héritier légitime du royaume de Bénoïc, mais il refuse d'en porter la couronne, préférant laisser son cousin Bohort régner à sa place ; tout au long du *Lancelot-Graal*, Lancelot refuse systématiquement d'être autre chose qu'un simple chevalier, ne souhaitant pas se hisser au niveau d'Arthur, qu'il préfère continuer à servir fidèlement. Le père choisi pèse plus lourd que le père subi. Mordret, lui, sert de reflet sombre à Arthur, qui était aussi un enfant « sans père », conçu hors des liens du mariage, ôté à ses parents et élevé dans le secret ; mais là où le caractère *sui generis* d'Arthur sert à symboliser l'émergence d'un âge d'or qui échappe aux règles chronologiques et généalo-

Lancelot, qui à aucun instant ne perd de vue son sens de l'honneur et du droit [71].

Complexités compositionnelles

Le croisement du motif de la mort d'Arthur avec les données fictionnelles du *Cycle Vulgate* génère un roman complexe, qui ne peut pas se permettre de liquider le royaume et la Table Ronde de manière aussi simple que l'*Historia regum Britanniae* ou le *Didot-Perceval*. Malgré sa relative brièveté à l'aune d'un texte comme le *Lancelot*, la *Mort Artu* prend quand même le temps de déployer une *fabula* complexe, mélange de causalité stricte et de hasards qui se produisent *par aventure* – rappel dérisoire des vraies aventures, celles qui ont trouvé leur fin avec l'accomplissement de la quête du Graal. À ce titre, le

Ending, rappelle que les livres sont des modèles fictifs du monde temporel [73] ; et si cette m induire un certain degré de stylisation et d'élagage du superflu, cela n'empêche pas le principe de la péripétie d'être un moteur fondamental dans toute narration sophistiquée [74] . Le récit de la *Mort Artu* méandr une certaine mesure avant que tous ses ingrédients narratifs convergent dans la même direction, mais ce principe de convergence demeure plus fort que dans bien des romans arthuriens ; la complexité compositionnelle [75] de ce texte est plus un reflet de sa diver thématique que d'un simple désir de délayer la matière fictionnelle.

La *Mort Artu* commence là où s'arrêtait la *Queste*, avec le retour à la cour de Bohort, dernier survivant du trio de chevaliers ayant accompli la quête du Graal. Cette articulation entre *Queste* et *Mort Artu* cimente

comment ledit règne finira. Un élément concret est pourtant livré : l'amour de Lancelot et de Guenièvre. Lancelot, qui avait juré pendant la *Queste* de renoncer à sa passion illégitime, retombe dans ses errements dès le début de la *Mort Artu*. Tout suggère donc, pour un public non-averti, que c'est la liaison adultère entre la reine et Lancelot qui causera l'effondrement du royaume. Le fait que ce ne soit pas tout à fait le cas n'est que le premier jeu ambigu auquel se livre la *Mort Artu*. Les thèmes et motifs annoncés par le début du roman – le désœuvrement des chevaliers, les périls de l'amour courtois, la dégradation de l'idéal de la Table Ronde – informent pourtant tout le premier tiers du roman, et se cristallisent autour d'un personnage en particulier : la demoiselle d'Escalot.

Le Roman d'Escalot

pas purement dilatoire, puisqu'elle sert à instaurer le ton crépusculaire du roman. La mort de la demoiselle d'Escalot en est le symbole, mort de la victime sacrificielle d'un monde qui tourne à vide, désirée par Gauvain, éprise de Lancelot, haïe par Guenièvre, incapable de trouver le bonheur amoureux qu'elle aurait été en droit d'espérer dans le monde aventureux d'avant la quête du Graal. Dans ce monde désenchanté, l'arrivée à Camelot de la petite embarcation qui contient la dépouille de la demoiselle évoque de manière sardonique les aventures du passé ; alors que Gauvain et Arthur espèrent que ce mystérieux bateau est le signe du retour des merveilles en terre de Bretagne [76], ils n'y trouvent qu'un douloureux *memento mori*.

La demoiselle d'Escalot, personnage sans doute inventé exprès par le rédacteur de la *Mort Artu*, confère

l'empoisonnement accidentel de Gaheris de Karaheu par Guenièvre. Mais même cet incident, à cause duquel la reine manque d'être condamnée à mort, se révèle aussi être une fausse alerte, puisqu'après les funérailles de la demoiselle d'Escalot, Lancelot se présente à la cour juste à temps pour défaire Mador de la Porte, le frère de Gaheris, en duel. Une fois Mador vaincu, la reine se réconcilie avec Lancelot et ils retournent à leurs habitudes adultères : on se retrouve donc, d'un certain point de vue, dans la même situation qu'au début du roman – revenu à la case départ. La seule différence est que les deux amants sont encore moins discrets qu'avant : ce n'est plus seulement Agravain qui se rend compte de l'adultère, mais de nombreux membres de la cour également

On peut donc arguer que la fonction du petit « roman d'Escalot » est thématique avant tout, ce qui

l'effet de retardement mis en place par ce premier tiers du roman tient aussi un propos plus général sur le rôle du hasard et des circonstances dans la *Mort le roi Artu*. Je reviendrai plus tard sur le débat critique autour d'une possible lecture tragique du roman ; constatons pour l'instant que si le « roman d'Escalot » nous montre quelque chose, c'est que l'adultère de Guenièvre et de Lancelot et sa découverte par la cour et le roi ne sont en rien inévitables. Certes, les deux amants sont imprudents ; certes, le monde des aventures n'existe plus et le royaume d'Arthur tourne à vide ; mais le pire n'est pas certain, et une des fonctions de cette première partie est de montrer comment il peut être évité de manière plus ou moins fortuite. Ce que le « roman d'Escalot » et l'épisode de Mador de la Porte qui le suit nous disent, c'est que si Lancelot et Guenièvre finissent par se laisser découvrir, ce sera à cause de leur manque

Guenièvre sont pris en flagrant délit, mais Guenièvre, dont la position avait déjà été entamée par l'affaire de la mort de Gaheris, est condamnée au bûcher ; non seulement Gauvain et ses frères se retrouvent opposés à Lancelot et sa famille, mais Bohort tue Guerrehet et Lancelot tue Agravain, ainsi que Gaheriet sans le reconnaître. Tout est fait pour empêcher toute réconciliation, et la progression de cette deuxième partie est une suite de décisions et de hasards catastrophiques. Tout comme dans le premier tiers, c'est un mélange de choix délibérés, d'erreurs et de hasards qui se combinent pour provoquer le désastre ; ce n'est jamais aussi flagrant que lorsque Gaheriet, pourtant le moins vindicatif des fils du roi Loth, se trouve forcé de se rendre dans le champ où Guenièvre doit être exécutée, puis se fait tuer par erreur par Lancelot, et lorsque Mordret sort seul survivant du massacre parmi les fils cadets de

des merveilles de Bretagne, et le récit adopte une tonalité plus politique et militaire. Le « roman d'Escalot » était encore rythmé par une topographie pendulaire typique des romans arthuriens classiques, avec des allers-retours périodiques entre la cour et le vaste monde des aventures ; l'entrelacement permettait de passer d'un chevalier à l'autre malgré leur isolement et leur éloignement de la cour, ce qui est conforme à la manière dont cette technique est pratiquée dans le *Lancelot*. Dans le second tiers de la *Mort Artu*, la nouvelle inflexion du récit met progressivement en place une topographie bipolaire, autour de deux places fortes, Camelot et la Joyeuse Garde. Les scènes individuelles sont désormais minoritaires face aux scènes collectives, et les procès, les délibérations publiques et les batailles remplacent les tournois et les dialogues courtois. On entre progressivement dans un régime

prend fin quand Mordret commence ses manigances pour s'emparer du trône ; la querelle entre Arthur et Guenièvre est résolue et la reine rentre à la cour, tandis que Lancelot et les siens quittent la Joyeuse Garde pour se rendre à Gaunes et Bénoïc, dans leurs terres ancestrales. Le deuxième tiers du récit – et il s'agit vraiment de tiers presque exacts, comme on pourra le voir dans les notes de la traduction – pourrait s'intituler le « roman de la Joyeuse Garde », et il se termine, comme on l'a dit, lorsque le *sceleratissimus proditor* s'avance sur le devant de la scène et devient la force dominante dans le reste de la *Mort Artu*, instaurant un « roman de Mordret » final qui s'inspire plus étroitement de l'*Historia regum Britanniae*, quoique avec toujours un grand degré de liberté [81]. C'est dans cette section qu de Lancelot est le plus marginal ; après avoir gravement

blessé Gauvain lors du duel qui met fin au siège de Gaunes, le meilleur chevalier du monde disparaît du roman, pour ne réapparaître que lorsqu'il apprend la nouvelle de la mort d'Arthur. Cette absence de Lancelot a une fonction narrative : si Arthur avait accepté de le convoquer à ses côtés, Mordret aurait été battu à plate couture et le roi aurait sans doute survécu. Il faut que Lancelot soit absent pour qu'Arthur puisse mourir. Mais la disparition de Lancelot dans ces épisodes de la guerre contre Mordret – qui va de pair avec une disparition de Guenièvre, réfugiée dans son couvent – permet aussi et surtout de mettre en scène un Arthur en pleine gloire finissante, à nouveau *dux bellorum* comme il l'était chez Nennius et Geoffroy, allégorie d'un âge d'or qui brille une dernière fois avant d'être vaincu par sa propre entropie.

Le rédacteur de la *Mort Artu* n'oublie pas pour

détaillé qui le remet au sommet de l'échelle des valeurs. Non seulement Lancelot rejoue le combat final entre Arthur et Mordret en affrontant les deux fils du traître, mais il termine sa vie par une ultime errance chevaleresque, puis un *moniage* qui lui permet d'expier ses péchés et de mourir en état de grâce. La vision divine reçue par l'archevêque de Canterbury et qui lui montre Lancelot entouré d'une compagnie d'anges, atteste de la certitude de son salut – mort plus glorieuse et moins théologiquement ambiguë que celle d'Arthur, qui avait été emporté vers Avalon dans une embarcation menée par Morgane, avant que Girflet trouve sa tombe le lendemain. Seul subsiste Bohort, qui reprend encore une fois le rôle d'ultime témoin qui lui avait été assigné à la fin de la *Queste* ; en ce sens, il sert à nouveau de truchement pour le public.

Cette dernière section du roman montre de

double impératif a non seulement un aspect génétique – puisqu'il s'agit de gérer deux types de sources différentes – mais aussi un aspect structurel, la *Mort Artu* devant à la fois servir de conclusion au cycle entier et être un roman autonome avec sa propre cohérence interne. Toute la complexité de la narration cyclique est là : auteur et lecteur, en fonction de la position de surplomb qu'ils adoptent, évaluent différemment l'importance de l'information narrative et des choix compositionnels. La prose arthurienne subséquente abandonnera le principe cyclique, sans doute en raison de sa complexité, au profit de romans longs mais d'un seul tenant, comme le *Tristan* en prose ; mais elle y perdra un peu de ces tensions fécondes qui créent des romans à facettes, dont les buts sont aussi multiples que les lectures possibles.

merveilles que les chevaliers rencontrent, même si elles ne peuvent pas toujours être expliquées de manière rationnelle, débordent toujours de signification. La beauté physique des personnages suggère leur beauté morale, l'errance chevaleresque découvre toujours un ordre sous-jacent au hasard, et le chaos des coutumes singulières est voué à fondre comme neige au soleil face aux efforts de la Table Ronde.

La *Mort Artu* tourne le dos à ce principe de clarté. Les merveilles de Bretagne ont pris fin ; à plus forte raison, les aventures allégoriques de la *Queste* n'ont plus lieu d'être. Les personnages arthuriens se livrent à des activités qui ne relèvent plus que du divertissement, y compris au sens pascalien du terme. L'impératif transcendant qui les poussait à l'action, que ce soit l'errance aventureuse ou une quête ordonnée par Dieu, n'existe plus. La dynamique chevaleresque est habituellement

bien l'explorer. Les personnages de la *Mort Artu*, en revanche, sont désemparés face à ce nouveau monde guidé uniquement par le hasard et par des décisions humaines aux origines inconnaissables. Arthur, confronté à plusieurs reprises à des signes de l'infidélité de Guenièvre, demeure sceptique et se laisse dissuader presque autant de fois. Gauvain pense que Lancelot est amoureux de la demoiselle d'Escalot alors qu'il n'en est rien ; il se pense capable de lire des signes qui lui paraissent transparents. La reine croit cette fausse nouvelle dès qu'elle l'entend – pourquoi en douterait-elle ? De même, lorsque Guenièvre donne sans le savoir un fruit empoisonné à Gaheris, il semble évident à tous qu'elle a voulu le tuer. Mador de la Porte, le frère de Gaheris, ne cherche pas davantage à creuser le sujet. Gauvain refuse d'admettre que Lancelot a tué Gaheriet par erreur lors de la mêlée autour du bûcher

son époque »[84]. Sans doute le vocabulaire de chologie est-il anachronique pour parler d'un roman du début du XIIIe siècle, mais il est indénial *Mort Artu* s'intéresse aux motivations, aux désirs et aux intentions de ses personnages, et qu'il les problématise en rendant leur interprétation par d'autres personnages difficile. Le lecteur, lui, n'est pas maintenu dans le noir : il comprend ce qui se passe, qui pense quoi, et qui veut quoi ; ce qui intéresse la *Mort Artu*, ce n'est donc pas tant ce que les personnages pensent, que ce qu'ils pensent que les autres personnages pensent. Ce qui ressemble de notre point de vue à un « roman psychologique » s'explique par la configuration particulière de l'univers arthurien dans ce texte : seul Dieu sonde les cœurs et les reins, et sans son aide, les personnages sont forcés de se rabattre sur leurs faibles compétences herméneutiques, qui les condamnent à l'erreur.

naissance à l'écriture « psychologique » de l'auteur de la *Mort Artu* sont, évidemment, sans commune mesure avec celles de la modernité scientifique et industrielle ; dans le cas de la dernière partie du *Cycle Vulgate*, c'est dans des facteurs métaphysiques et cosmologiques qu'il faut chercher la cause de cette écriture. La Table Ronde a accompli son destin avec l'aboutissement de la quête du Graal, mais elle a aussi découvert qu'elle n'était jamais que l'instrument contingent de la volonté divine, là pour accueillir momentanément Galaad en son sein, tandis que ses chevaliers n'allaient jamais trouver le Graal eux-mêmes. Les trois héros du Graal sont à peine des chevaliers de la Table Ronde, puisque Galaad ne l'a fréquentée que le temps de s'assoir sur le Siège Périlleux, et que Perceval est un de ses membres les plus jeunes (arrivé dans le dernier tiers du *Lancelot*) ; seul Bohort y appartient davantage,

seconde, pour reprendre les termes de Shakespeare, est « un récit raconté par un idiot, plein de bruit et de fureur, et qui ne signifie rien ». Et pourtant, peu de romans du cycle se succèdent aussi bien que ces deux-là : la *Mort Artu* n'est pas une négation de la *Queste*, mais un portrait sans complaisance de ses conséquences inévitables. La véritable apocalypse du *Cycle Vulgate*, dans tous les sens du terme (à la fois « Jugement dernier » et « Révélation »), c'était la *Queste* : Dieu a accordé sa grâce aux chevaliers élus, il a départagé les bons et les mauvais, et la *Mort Artu* raconte le monde d'après [85]. Certes, certains membres de la Table Ronde peuvent encore accéder au salut à force de pénitence, comme le fait Lancelot à l'extrême fin du roman, mais l'histoire se déroule pour l'essentiel dans un contexte post- plutôt que pré-apocalyptique

ne sont pas élus, leur vie n'a pas de direction, et la clarté qui illuminait leur monde a disparu. C'est dans ce contexte post-eschatologique fictif que se déploie l'écriture « psychologique » du romancier, visant à illustrer l'opacité généralisée qui s'est emparée de ce monde.

Tragédie et courtoisie : retour sur deux opinions critiques

Quelques mots, pour finir, sur deux points récurrents du discours critique sur *La Mort le roi Artu*. Le premier de ces points est directement connecté aux questions de destin, de libre-arbitre, d'inévitable et de hasard que nous avons mentionnées à plusieurs reprises au fil de cette introduction : c'est celui de la nature

celui de la généalogie [87]. Néanmoins, dès Jea
les critiques ont lu ce texte comme un récit dominé
par la fatalité, qui rappelle inévitablement à nos yeux
de modernes les pièces de Sophocle ou d'Euripide (ou
de Corneille ou Racine). Pour reprendre les termes
de Frappier, « sans le savoir, l'auteur de la *Mort Artu*
retrouvait ainsi le climat de la tragédie grecque : ses
héros, dans le siècle, ne peuvent s'arracher à l'engre-
nage du destin » [88]. La Fortune s'autonomis
Mort Artu et ressemble à une fatalité inévitable : « on
dirait parfois que dans la *Mort Artu* la Fortune acquiert
une puissance indépendante et que les événements se
déroulent en vertu d'un déterminisme psychologique,
hors de toute action possible de la grâce divine »
Les héros du roman ressemblent à ceux décrits par
Aristote : d'origine aristocratique, admirables mais
imparfaits, « ni tout à fait coupables, ni tout à fait inno-

véhicule inévitablement un ensemble de présupposés anthropologiques et esthétiques malcommodes, plus ou moins assumés. Dire que la *Mort Artu* est une tragédie, c'est sous-entendre que la tragédie serait, d'une manière ou d'une autre, un mode narratif fondamental susceptible de se retrouver sous d'autres cieux et dans d'autres cultures littéraires, ce qui est loin d'être évident.

Mais plus encore que les périls de l'analogie générique, l'application du vocabulaire tragique à la *Mort Artu* se heurte au gouffre idéologique qui sépare le monde grec de l'époque d'Aristote à l'Europe féodale du début du XIIIe siècle. Dans un monde chrétien informé par l'idée de salut et de grâce divine, le concept d'un destin inéluctable qui pulvérise tout sur son passage et qui apporte un point final à l'existence de ses victimes peine à trouver sa place. De fait, le monde de la *Mort Artu* n'est pas pris dans une mécanique implacable ; le sort des

mortelle est interprété par « cil del païs » comme « sygnes de corrouz de Nostre Seigneur » (§ 190).

Karen Pratt a livré l'analyse la plus exhaustive du motif tragique appliqué à la *Mort Artu*, en cherchant à réconcilier une lecture aristotélicienne avec le paradigme théologique médiéval. Pour elle, « La branche finale du *Cycle Vulgate* est une tragédie chrétienne, qui met l'accent avant tout sur la souffrance de ses protagonistes dans ce monde-ci. Ce n'est pas une tragédie de la fatalité, ni une tragédie de l'orgueil ou un *exemplum* sur le thème du *contemptus mundi* » die – si l'on choisit d'employer ce terme – qui accepte la possibilité du pardon, de la rédemption et du rachat, ce qui limite l'application stricte de la notion aristotélicienne. Lancelot est l'incarnation de ce tragique tempéré, lui qui commet imprudence sur imprudence avec Guenièvre, tue Gaheriet et contribue indirectement à

sur le principe de l'inévitabilité, mais sur celui de l'évitabilité. Il en a déjà été question dans cette introduction. Le roman cultive son impact émotionnel en présentant ses événements comme le fruit combiné de la Fortune et de la *mescheance* des personnages en nourrissant l'ambiguïté sur le sens à donner à ce dernier terme (le malheur, la souffrance, mais aussi l'action coupable, la faute). Quelques éléments du texte suggèrent que tout ce qui se produit a déjà été écrit – littéralement, dans le cas de l'inscription de Merlin qu'Arthur trouve au-dessus de la plaine de Salisbury (§ 178) – mais ils sont le résultat d'une perspective *sub specie aeternitatis* : le point de vue de Dieu n'annule pas le libre-arbitre humain. Ce point de vue surplombant (littéralement, encore une fois, dans le cas de l'inscription de Merlin) est aussi celui du lecteur, qui sait très bien comment l'histoire va se terminer, à la

frappantes centrées sur le regret, le remords et la lamentation sur ce qui a été perdu, comme la découverte du cadavre de la demoiselle d'Escalot (§ 70-73), les adieux de Lancelot et de Guenièvre (§ 117-121) les dernières paroles de Gauvain (§ 172-173) et les adieux d'Arthur à Excalibur (§ 192-193). Notre sensibilité moderne préfère la notion de « grandeur tragique » à celle de « grandeur pathétique », mais il ne me semble pas absurde d'appliquer la deuxième expression à la *Mort Artu*, qui construit des scènes « tire-larmes » dans le meilleur sens du terme, jouant sur la longue habitude des personnages bâtie au fil du cycle (et du roman) pour accentuer l'immersion du public et son investissement émotionnel.

La Mort Artu*, un roman anti-courtois ?*

Lorris, celui-ci incarne la fin d'une époque et déploie une vision de l'amour largement abstraite, voire solipsiste, qui n'est déjà plus celle de la courtoisie « classique » du siècle précédent. La littérature arthurienne, notamment en prose, manifeste cet abandon progressif de l'amour courtois. Les romans de Robert de Boron s'en désintéressent, en partie à cause de leurs sujets. Dans le *Lancelot* propre, le dernier tiers (dit « Agravain » ou « Préparation à la *Queste* ») s'éloigne de l'érotique joyeuse des débuts, et peint la relation entre Lancelot et Guenièvre de manière plus sombre, suggérant déjà que cet adultère empêchera Lancelot d'accomplir les plus hauts exploits réservés à un chevalier parfait à tous égards. La *Queste*, surtout, rompt avec les principes courtois et leur célébration de l'amour charnel, en expliquant que l'amour illicite de Lancelot pour la reine est d'inspiration purement diabolique.

et le petit « roman d'Escalot » inaugural montre comment les fantasmes courtois peuvent mener une jeune fille naïve à sa perte. Quelques personnages féminins sont dépeints d'une manière qui peut être interprétée comme misogyne, comme Morgane, qui veut absolument faire chuter Lancelot et Guenièvre, et comme la reine elle-même, qui bannit Lancelot de sa vue parce qu'elle croit – sur des bases très fragiles – qu'il la trompe avec la demoiselle d'Escalot. Le long réquisitoire de Bohort contre Guenièvre (§ 59), qui explique comment les femmes finissent toujours par perdre les hommes qui les aiment, n'est pas sans évoquer la misogynie d'inspiration cléricale qui devient de plus en plus prégnante dans la littérature de l'époque.

Faut-il déduire pour autant que la *Mort Artu* est un roman anti-courtois ? Ce n'est pas tout à fait évident. Le discours que cet ultime roman du *Cycle Vulgate* tient

la *mescheance* qui guette tout un chacun dans ce roman où le monde a perdu son sens. L'amour de Lancelot et de Guenièvre ne perd rien de sa noblesse, et les amants ne sont pas dégradés dans la manière dont ils sont mis en scène ; au contraire, ils ne perdent jamais le sens de leurs devoirs, et leur décision finale de se séparer et de laisser la reine retourner à la cour pour mettre fin à la guerre est présentée comme un sacrifice honorable. La *fole amor* de Lancelot et de Guenièvre n'est pas celle de Tristan et Iseut, même si elle s'en inspire : les amants de la *Mort Artu* s'arrêtent au bord du précipice, et ont à cœur la préservation de la cour, ainsi que de l'honneur d'Arthur. Certes, la *Queste* est passée par là, mais la *Mort Artu* refuse la condamnation des amants formulée par ce roman ; l'amour de la reine redevient le fondement de l'héroïsme de Lancelot dans cet ultime récit. Ce qu'il y a de négatif dans cet amour, c'est son carac-

sienne, pas celle de la *Mort Artu*. Au long discours de reproche qu'il tient à Guenièvre, mentionné plus haut, s'ajoute l'épisode aux § 77-78, où Bohort, qui sait pertinemment que Lancelot est prêt à défendre Guenièvre contre Mador de la Porte, refuse de lui révéler cette information et préfère lui faire croire que la mort l'attend ; geste purement vindicatif, comme le dit le texte : « Et lors se part Boorz de leanz qui moult se vet venchant de la reïne par parole » (§ 78).

Bohort ne représente en rien la norme du récit sur les questions amoureuses et les personnages féminins. Le portrait de la demoiselle d'Escalot, comme on l'a dit, est fait avec compassion. Morgane est présentée de manière plus ambiguë, mais elle est dans son rôle en continuité avec le *Lancelot* : elle suscite du conflit et de l'intrigue, tout en se tenant à l'écart des jeux de la cour.

est en butte à des agressions sexistes. C'est surtout évident lorsque Mordret convainc ses barons nouvellement convertis qu'il doit épouser Guenièvre pour assoir sa légitimité. Mordret et ses nouveaux vassaux convoquent la reine à une réunion d'une grande violence symbolique, où ils la harcèlent pour qu'elle accepte le projet de mariage (§ 137-140) ; unique femme confrontée à une assemblée d'hommes qui a déjà décidé à sa place, elle se retrouve démunie mais ne perd jamais le sens de ses responsabilités ni de sa propre survie, comme le montre sa décision de se réfugier dans la tour de Londres aussitôt après. On est à mille lieues de la reine déloyale de l'*Historia regum Britanniae* ou du *Didot-Perceval*. La Guenièvre de la *Mort Artu*, victime d'un monde qui a perdu le sens de l'honneur et de la courtoisie, persiste et reste fidèle aux

de Lino Leonardi dans un article sur lequel on revien-
dra, c'est à bien des égards la « première édition vrai-
ment critique d'un roman en prose de la tradition
arthurienne » [97], c'est-à-dire la première fois
éditeur s'empare de toute la tradition manuscrite d'un
roman arthurien en prose qui était disponible à
l'époque, produit un *stemma codicum* – une généalogie
des manuscrits – et élabore une édition capable de
rendre compte de cette tradition et de ses variantes.
L'édition du *Cycle Vulgate* dans sa totalité par Oskar
Sommer [98], publiée entre 1908 et 1916, se fondai
peu près exclusivement sur un manuscrit londonien
l'édition de la *Mort Artu* par James Douglas Bruce en
1910 [100] procédait de même, à partir d'un témoin
que lui avait recommandé Paul Meyer ; quant à l'édi-
tion de la *Queste del saint Graal* par Albert Pauphilet

[102]

largement le manuscrit fr. 339 de la Bibliothèque nationale de France.

De fait, la tradition manuscrite des romans de la *Vulgate* est colossale ; pourtant, Frappier l'a prise à bras le corps pour sa propre édition de la *Mort Artu*. En procédant ainsi, il s'est positionné dans le débat qui parcourait la philologie romane depuis plusieurs années et qu'on résume souvent par une opposition entre « lachmanniens », adeptes du reconstructionnisme mis en vogue par Karl Lachmann dans la première moitié du XIXe siècle, « bédiéristes », partisans de l'approche dite conservatrice ou « du manuscrit de base » exposée par Joseph Bédier dans son article de 1928 sur l'édition du *Lai de l'ombre* [104] (mais pratiquée par lui depuis déjà un certain temps), d'autre part. L'édition de la *Queste* par Pauphilet adopte une méthodologie plutôt bédiériste, en

Ce choix de Frappier l'amène à se fonder sur un témoin, Paris, Arsenal 3347 (*A*), qu'il considère comme le seul représentant de la branche I, tout en le corrigeant selon des principes systématiques en fonction de ses autres manuscrits de contrôle, choisis en raison des familles qu'ils représentent (tous dans la branche II). Pour reprendre le bref résumé qu'il fait de son protocole dans la version abrégée de son édition publiée en 1964 [105] :

> *Le texte de* A *doit être contrôlé de près à l'aide d la branche II ; nous avons assuré ce contrôle en utilisant les manuscrits suivants :* D *(B.N fr 342), pour la famille* β *;* O *(B.N fr 120) et subsidiairement* Ac *(Arsenal 3480), pour la famille* γ *;* V *(Vatican, Palatinus Latinus 1967) pour la famille* δ *;* R *(B.N fr 344) et* Z *(B.N nouv acq. fr 1119) pour la famille* ζ *;* B *(Bonn, Bibl. Univ 526) pour la version abrégée ;*

Le résultat est un texte qui n'existe dans aucun des manuscrits de la *Mort Artu* – conséquence inévitable de l'approche lachmannienne – mais qui a de bonnes chances de refléter quelque chose comme un état archétypal du roman, si l'on accepte le postulat reconstructionniste. Mais Frappier n'arrête pas là sa reconstruction du texte, et c'est sur ce point qu'il a pu prêter le flanc à la critique. Non content de bâtir son édition critique sur les bases de son analyse stemmatique, il se propose aussi de normaliser la graphie et la morphologie de son manuscrit de base pour produire un résultat plus « standard ». May Plouzeau, dans un article célèbre de 1994 [106], a reproché à Frappier d'avoir mal ch
« entre Bédier et Viollet-le-Duc »
corrigé le texte en fonction d'un système de la langue idéal fondé sur l'idée qu'avait Frappier de ce que devait être l'état de la langue d'oïl au début du

d'offrir »[108]. Mais on pourrait répondre que lui-même demande à l'article de Plouzeau quelque chose qu'il n'offrait pas non plus. La position de l'article de 1994, c'est que l'étude de la langue médiévale doit se fonder sur l'état réel de ladite langue, et que l'édition de Frappier obscurcit cet état en le polissant à l'excès. C'est une critique de linguiste diachronicienne avant tout[109]. La réponse de Leonardi est une réponse d'éditeur. En parlant de la *Mort Artu*, ces deux auteurs ne parlent pas en réalité du même objet.

Les éditions subséquentes de la *Mort Artu* ont eu plutôt tendance à suivre – consciemment ou non – la ligne prudente de Plouzeau, et à se fonder fidèlement sur des manuscrits de base[110] Frappier continue de servir de référence après toutes ces décennies et malgré les aléas des querelles philologiques, et ce pour plusieurs raisons. Tout d'abord, elle

est la première – et en fait la seule – à se fonder sur une analyse systématique et complètement neuve de la tradition manuscrite, et elle est la seule édition reconstructionniste, ce qui veut dire, quelle que soit l'opinion qu'on a des méthodes lachmanniennes, qu'elle produit un texte « médian » ou « central » qui reflète une certaine tendance de la tradition manuscrite plutôt qu'une instance isolée. Accompagnée de l'*Étude sur la « Mort le roi Artu »* de Frappier, elle a aussi renouvelé en profondeur les approches critiques du *Cycle Vulgate*, non seulement sous l'angle de la production du cycle, avec l'hypothèse d'un *architecte* qui aurait planifié et contrôlé la rédaction du *Lancelot-Graal*, mais aurait laissé l'écriture à des auteurs distincts, mais aussi avec une perspective herméneutique qui valorise l'esthétique propre du roman et son idéologie plutôt que les seules ques-

Dernière particularité de l'édition de Jean Frappier : elle comporte en appendice un épisode tiré du manuscrit *V* (Città del Vaticano, BAV Pal. Lat. 1967), relatant une ultime entrevue entre Lancelot et Guenièvre, après que celle-ci se fut retirée au couvent épisode qui n'existe que dans ce témoin, et qui semble être une invention du copiste ; c'est pourtant, comme le dit Frappier, une « scène à faire » des équivalents dans la tradition anglaise, notamment dans la *Morte Arthur* strophique et chez Malory. Le texte de l'appendice a donc non seulement un intérêt intrinsèque en tant que variante massive propre à un témoin particulier, mais il révèle aussi que plusieurs lecteurs de la *Mort Artu* ont estimé que cette ultime rencontre manquait au roman originel ; cela nous dit quelque chose sur les attentes du public médiéval et ce qu'elles peuvent avoir de congruent aux nôtres. Le

été traduite plusieurs fois sont deux exercices très différents. Des médiévistes aussi éminents que Monique Santucci, David Hult, Marie-Louise Ollier, Emmanuèle Baumgartner et Marie-Thérèse de Medeiros (et j'en passe) ont déjà transposé *La Mort le roi Artu* en français moderne avec succès. Tenter de produire un résultat « meilleur » que les précédents aurait été vain ; mais mon but ne pouvait pas non plus être de naïvement offrir le texte au public comme s'il n'avait jamais été rendu en français moderne auparavant.

Les romans arthuriens en prose sont des romans d'aventure, propulsés vers l'avant par une tension narrative presque constante, par des dialogues nombreux et vivants et par un style narratif qui favorise les situations agonistiques. Ces caractéristiques atteignent peut-être leur point d'orgue avec la *Mort Artu* qui, à la différence du *Lancelot* propre, se dirige vers une fin déjà annoncée

ses propres contraintes, son propre rythme, son propre style formulaire. Mais elle est plus rhapsodique dans sa construction que le vers d'un Chrétien de Troyes, plus linéaire et accumulative que subordonnante et récursive. Le rédacteur de la *Mort Artu* est stylistiquement plus proche de Simenon que de Proust. La *Mort Artu* est un roman où *il se passe des choses* avant tout ; le propos qu'il tient sur l'impermanence des choses, sur l'opacité des intentions ou sur la mort de la transcendance est largement laissé à la sagacité du lecteur diligent. Les quelques moments où le roman choisit de commenter sa propre action et de laisser affleurer ce propos englouti ne sont que d'autant plus puissants. L'essentiel de son travail de la langue consiste à produire des scènes frappantes, à tel point qu'elles revêtent un caractère iconique, comme le prouve le fait qu'elles aient été abondamment mises en image au fil des

médiévale, surtout dans le cas des romans en prose, où la notion de stabilité textuelle est surtout garantie par la teneur des épisodes narratifs plutôt que par une invariabilité lexicale ou syntaxique bien illusoire. Mais nous ne sommes plus dans un régime de variance manuscrite ; je ne cherchais pas à produire une *version* moderne de la *Mort Artu*, mais une *traduction* – notion plus moderne que médiévale – de l'édition de la *Mort Artu* par Frappier. Dans le cadre d'une édition bilingue, c'est le meilleur moyen de ne pas occulter le texte d'origine, qui est mille fois plus intéressant que le mien.

Toute traduction est une succession de coups qu'on négocie, de décisions tactiques qui se suivent sans se ressembler. Dans l'esprit des paragraphes précédents, quelques principes et stratégies d'ensemble m'ont

moderne plutôt que la version française médiévale : *Salesbieres* devient *Salisbury*, *Winæstre* devient *Winchester*, et ainsi de suite. C'est une façon d'ancrer ces mots dans une histoire et une géographie concrètes : la Grande-Bretagne arthurienne du *Cycle Vulgate* se prétend au moins partiellement réelle, à la différence de la topographie plus onirique d'un Chrétien de Troyes ou d'un Robert de Boron. J'ai fait de même avec des noms arthuriens célèbres tels qu'*Excalibur* ou *Camelot*, qui remplacent les *Escalibor* et *Kamaalot* du c'est une façon de rendre ces objets de fiction plus familiers au lecteur moderne, comme ils l'étaient pour le public médiéval.

Syntaxe

La prose arthurienne envisage toujours sa lecture à

suffit souvent à exprimer les liens logiques, comme la causalité avec les deux-points. En traduisant, j'ai donc réduit le rôle de la coordination au profit de la juxtaposition, qui correspond mieux à notre grammaire textuelle moderne. Cela m'a souvent amené à découper la syntaxe rhapsodique du texte médiéval en unités discrètes de taille plus réduite.

De même, l'esprit l'a emporté sur la lettre dans la traduction de certaines tournures formulaires : par exemple, la construction « *Lors veïssiez…* », censée rendre l'action présente au public, a été rendue par des tournures comme « *Voilà* » plutôt que « *Vous auriez alors pu voir…* ». Le lecteur averti reconnaîtra de nombreux cas de figure semblables.

À la différence du texte originel, cette traduction est entièrement au passé. Les allers-retours entre passé et présent, parfois à l'intérieur d'une même phrase, ont

Pour ces raisons, c'est dans les dialogues que ma tendance à la modernisation et à la fluidification s'est montrée la plus nette, afin que la voix des personnages se distingue plus clairement de la voix narrative et que la vivacité des échanges ressorte davantage. Parfois, de simples interventions diacritiques suffisent : alors que Frappier évite le plus possible les points d'exclamation, je me suis permis d'en ajouter (uniquement dans les dialogues) lorsque la syntaxe ou le style emphatique des répliques y invitait. Ce n'est pas péjoratif d'affirmer que la *Mort Artu* tient du mélodrame : comme d'autres romans en prose, c'est un texte conçu pour tenir les lecteurs en haleine et les immerger dans une action aux enjeux démesurés. Les personnages de la *Mort Artu* sont humains-trop-humains, mais ils restent toujours plus grands que nature. Leurs répliques, pleines de bruit et de fureur, mais aussi de liesse sans pareille ou

BIBLIOGRAPHIE INDICATI

Éditions modernes de *La Mort le roi Artu*

The Vulgate Version of the Arthurian Romances, éd. Heinrich Oskar Sommer, Washington, The Carnegie Institution, 1908-1916, 8 vol.

Mort Artu : An Old French Prose Romance of the 13

Being the Last Division of Lancelot du Lac, éd. J. D Bruce, Halle, Niemeyer, 1910.

La Mort le roi Artu. Roman du *XIII*[e]

Paris/Genève, Droz, 1936 (2e éd

La Mort du roi Arthur, trad. Monique Santucci, Paris, Honoré Champion, 1991.

La Mort du roi Arthur, trad. Marie-Louise Ollier, Paris, 10/18, 1992.

La Mort du roi Arthur, éd. et trad. Baumgartner et de Medeiros, *cf supra*.

La Mort du roi Arthur, éd. et trad. Hult, *cf supra*.

Études critiques

Adler, Alfred, « Problems of aesthetic versus historical criticism in *La Mort le roi Artu* », *Publications of the Modern Language Association of America*, 65/5 (1950), p. 930-943.

Archibald, Elizabeth, « Arthur and Mordret : variations on an incest theme », *Arthurian Literature*, 8 (1989), p. 1-27.

Aurell, Martin, et Girbea, Catalina, « Mordred, "traître scélératissime" : inceste, amour et honneur aux

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

—, « L'écriture romanesque et son modèle scripturaire : écriture et réécriture du Graal », dans *L'Imitation : aliénation ou source de liberté ?*, Paris, La Documentation française, 1985, p. 129-143.

—, « Les techniques narratives dans le roman en prose », dans Norris J. Lacy, Douglas Kelly et Keith Busby (dir.), *The Legacy of Chrétien de Troyes*, Amsterdam, Rodopi, 1987, 2 vol., t. 1, p. 167-190.

—, « Masques de l'écrivain et masques de l'écriture dans les proses du Graal », dans Marie-Louise Ollier (dir.), *Masques et déguisements dans la littérature médiévale*, Paris, Vrin, 1988, p. 167-175.

—, *De l'histoire de Troie au livre du Graal. Le temps, le récit (XIIe-XIIIe siècles)*, Orléans, Paradigme, 1994 [ce volume rassemble plusieurs des articles listés ci-dessus].

Bennett, Philip E., « Once and future monuments : knights' and lovers' tombs in medieval French romance », *"Moult a sans et vallour". Studies in Medieval French Literature in*

—, « La chute du royaume d'Arthur : évolution du thème », *Romania*, 107 (1986), p. 504-519.

—, « The character of Gauvain in the thirteenth-century prose romances », dans Raymond H. Thompson et Keith Busby (dir.), *Gawain : A Casebook*, New York/London, Routledge, 2006, p. 173-181.

Bouché, Thérèse, « De Chrétien de Troyes à la *Mort le roi Artu*. Le personnage d'Arthur ou la désagrégation progressive d'un mythe », *Op cit.*, 3 (1994), p. 5-13.

Bouget, Hélène, *Écritures de l'énigme et fiction romanesque. Poétiques arthuriennes (XIIe - XIIIe*, Champion, 2011.

Boutet, Dominique, *Charlemagne et Arthur ou Le roi imaginaire*, Paris, Honoré Champion, 1992.

—, « La fin des temps arthuriens, du *Roman de Brut* au *Lancelot-Graal* : critique esthétique et critique historique », dans Danielle Buschinger et Michel Zink (dir.), *Lancelot-Lanzelet hier et aujourd'hui, pour fêter les 90 ans d'Alexandre Micha*, Greifswald, Reineke, 1995, p. 39-52.

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

Busby Keith, *Gauvain in Old French Literature*, Amsterdam, Rodopi, 1980.

Byron Smith, Joshua, *Walter Map and the Matter of Britain*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2017.

Carman, Justice Neale, *A Study of the Pseudo-Map Cycle of Arthurian Romance*, Lawrence/Manhattan/Wichita, The University Press of Kansas, 1973.

Cerquiglini, Bernard, *La Parole médiévale : discours, syntaxe, texte*, Paris, Minuit, 1981.

Chase, Carol, « La fabrication du Cycle du Lancelot-Graal », *BBSIA*, 61 (2009), p. 261-280.

Combarieu du Grès, Micheline de, « La mort en ce jardin (vergers et jardins dans le cycle du *Lancelot-Graal*) », dans *Vergers et jardins dans l'univers médiéval*, *Senefiance*, 28, Aix-en-Provence, CUERMA, 1990, p. 63-85.

Combes, Annie, *Les Voies de l'aventure. Réécriture et composition romanesque dans le « Lancelot » en prose*, Paris, Honoré Champion, 2001.

Dufournet, Jean (dir.), *La Mort du roi Arthur ou le crépuscule de la chevalerie*, Paris, Champion, 1994.

Foehr-Janssens, Yasmina et Métry, Emmanuelle (dir.), *La Fortune. Thèmes, représentations, discours*, Genève, Droz, 2003.

Fox, Marjorie B., *La mort le roi Artus. Étude sur les manuscrits, les sources et la composition de l'œuvre*, Paris, De Boccard, 1933.

Frappier, Jean, « Sur un remaniement de la *Mort Artu* dans un manuscrit du XIVe siècle : le Palatinus Lati *Romania*, 57 (1931), p. 214-222.

—, *Étude sur la « Mort le roi Artu », roman du nière partie du* Lancelot *en prose*, Paris/Genève, Droz, 1936.

—, « The Vulgate Cycle », Roger S. Loomis (dir.), *Arthurian Literature of the Middle Ages*, Oxford, Clarendon Press, 1959, p. 295-318.

—, « La bataille de Salesbières », *Mélanges offerts à Rita*

—, « How the Demoiselle d'Escalot became a picture », *Arthuriana*, 12/3 (2002), p. 31-48.

—, « The bed and the boat : illustrations of the Demoiselle d'Escalot's story in illuminated manuscripts of *La mort Artu* », *Arthuriana*, 12/4 (2002), p. 50-72.

—, *Le Sujet et la Mort dans la « Mort Artu »*, Paris, Nizet, 2003.

Grisward, Joël H., « Le motif de l'épée jetée au lac : la mort d'Arthur et la mort de Batradz », *Romania*, 90 (1969), p. 289-340 et 473-514.

—, « Mort du héros, fin d'un monde : *Arthur, Roland, Batraz* », dans Marie-Geneviève Grossel, Jean-Pierre Martin, Ludovic Nys, Muriel Ott et François Suard (dir.), *Uns clers ait dit que chanson en ferait. Mélanges de langue, d'histoire et de littérature offerts à Jean-Charles Herbin*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2019, p. 305-316.

Hunt, Tony « The christianization of Fortune », *Nottingham*

Letters : Fictions of Adultery from Antiquity to the 1990s, New York, Macmillan, 1997, p. 34-44.

King, David S., « Allusive *fonteinnes* : love as trouble in *La Mort le Roi Artu* », *Romance Notes*, 56/3 (2016), p. 453-463.

Kunstmann, Pierre, et Martin Dubé, *Concordance analytique de « La mort le roi Artu »*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1982, 2 vol.

Lacy Norris J., « The *Mort Artu* and cyclic closure », dans William W. Kibler (dir.), *The Lancelot-Grail Cycle : Text and Transformations*, Austin, University of Texas Press, 1994, p. 85-97.

Leonardi, Lino, « Le texte critique de la *Mort le roi Artu* : question ouverte », *Romania*, 121 (2003), p. 133-163.

—, « "Nuovi" manoscritti della *Mort le roi Artu* », dans Pietro G. Beltrami, Maria Grazia Capusso, Fabrizio Cigni et Sergio Vatteroni (dir.), *Studi di Filologia romanza offerti a Valeria Bertolucci Pizzorusso*, Pisa, Pacini, 2006,

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

Marnette, Sophie, *Narrateur et points de vue dans la littérature française médiévale : une approche linguistique*, Bern, Peter Lang, 1998.

Maurice, Jean, *La Mort le Roi Artu*, Paris, PUF, 1995.

Micha, Alexandre, « Le mari jaloux dans la littérature romanesque des XIIe et XIIIe siècles », (1951), p. 303-320.

—, « Deux sources de la *Mort Artu* », *Zeitschrift für romanische Philologie*, 60 (1950), p. 369-372.

—, *Essais sur le cycle du Lancelot-Graal*, Genève, Droz, 1987.

—, « La géographie de la *Queste* et de la *Mort Artu* », *Hommage à Jean-Charles Payen. Farai chansoneta novele. Essais sur la liberté créatrice au Moyen Age*, Caen, Université de Caen, 1989, p. 267-273.

Milland-Bove, Bénédicte, *La demoiselle arthurienne. Écriture du personnage et art du récit dans les romans en prose du XIIIe siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006.

Moran, Patrick, « La mort du héros récurrent : rappel au principe de réalité ou ultime consolation ? », dans

Planche, Alice, « Les mots de la mort et du malheur dans *La mort le roi Artu* », dans Jacques Chocheyras (dir.), *De l'aventure épique à l'aventure romanesque. Mélanges offerts à André de Mandach par ses amis, collègues et élèves*, Bern, Peter Lang, 1997, p. 269-280.

Plouzeau, May « À propos de la *Mort Artu* de Jean Frappier », *Travaux de linguistique et de philologie*, 32 (1994), p. 207-221.

Pontfarcy, Yolande de, « Source et structure de l'épisode de l'empoisonnement dans *La mort Artu* », *Romania*, 99 (1978), p. 246-255.

Pratt, Karen, « Aristotle, Augustine or Boethius ? *La mort le roi Artu* as tragedy », *Nottingham French Studies*, 30/2 (1991), p. 81-109.

—, *La Mort le roi Artu*, London, Grant & Cutler, 2004.

—, « *La Mort le roi Artu* », dans Glyn S. Burgess et Karen Pratt (dir.), *The Arthur of the French*, Cardiff, University of Wales Press, 2006, p. 311-318.

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

Solterer, Helen, « *Conter le terme de cest brief* : l'inscription dans *La mort le roi Artu* », dans *Actes du 14 national arthurien (16-21 août 1984)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes 2, 1984, t. 2, p. 558-568.

Speer, Mary B., « The long and the short of Lancelot's departure from Logres : abbreviation as rewriting in *La mort le roi Artu* », dans Norris J. Lacy (dir.), *Text and Intertext in Medieval Arthurian Literature*, New York/London, Garland, 1996, p. 219-239.

Stoneman, William P, « Medieval manuscript fragments at Princeton », *Princeton University Library Chronicle*, 51/1 (1989-1990), p. 91-101.

Stones, Alison, « Lancelot-Graal Project », URL : https://wwwlancelot-project.pitt.edu/LG-web/Arthur-LG-LibraryList.html.

Suard, François, « Hasard et nécessité dans *La mort le roi Artu* », dans Jacques Chocheyras (dir.), *De l'aventure épique à l'aventure romanesque. Mélanges offerts à André de*

Vilette, Jean-René, *La Pensée du Graal, Fiction littéraire et théologie (XIIe - XIIIe siècles)*, Paris, Honoré 2008.

Vinaver, Eugène, *À la recherche d'une poétique médiévale*, Paris, Nizet, 1970.

Walter, Philippe, *La Mémoire du temps Fêtes et calendriers de Chrétien de Troyes à « La Mort Artu »*, Paris, Honoré Champion, 1989.

—, « La fin du monde arthurien », dans Claude Thomasset et Michel Zink (dir.), *Apogée et déclin. Actes du Colloque de l'URA 411, Provins, 1991*, Paris, PUPS, 1993, p. 155-168.

—, « La "mort" de l'ours Arthur. Essai sur les structures calendaires du mythe arthurien », *L'Information littéraire*, 47/1 (1995), p. 9-18.

Weill, Isabelle, « Le temps du futur et le temps du passé dans *La mort Artu* ou le système temporel d'un désastre annoncé », dans *Fin des temps et temps de la fin dans l'univers médiéval. Senefiance*, 33, Aix-en-Provence, CUERMA,

LA MORT LE ROI ARTHUR

1. Après que maître Gautier Map les aventures du saint Graal d'une manière qui lui paraissait satisfaisante, il sembla au roi Henri, son seigneur, que ce qu'il avait écrit ne suffisait pas : il fallait encore qu'il raconte la fin des individus dont il avait parlé jusque-là, et la mort de ceux dont il avait rapporté les prouesses dans son livre. C'est pour cette raison que Gautier commença cette dernière partie. Après l'avoir terminée, il l'appela *La Mort du roi Arthur*,

1. Aprés ce que mestres Gautiers Map ot mis en escrit des *Aventures del Seint Graal* assez soufisanment si com li sembloit, si fu avis au roi Henri son seigneur que ce qu'il avoit fet ne devoit pas soufire, s'il ne ramentevoit la fin de ceus dont il avoit fet devant mention et conment cil morurent dont il avoit amenteües les proesces en son livre ; et por ce commença il ceste derrienne partie. Et quant il l'ot ensemble mise, si l'apela *La Mort le Roi Artu,* por ce que en la fin est

faisait fête, et que beaucoup de gens souhaitaient le voir. Toute la cour éprouva une grande tristesse à son récit du trépas de Galaad et de la mort de Perceval, mais elle se réconforta du mieux qu'elle put. Le roi fit mettre par écrit toutes les aventures que les compagnons de la quête du saint Graal avaient racontées à la cour. Puis il dit :

– Seigneurs, comptez parmi vous combien de compagnons nous avons perdus dans cette quête.

Ils comptèrent et constatèrent qu'il manquait trente-deux chevaliers, et que tous les absents étaient morts au combat.

3. Le roi avait entendu dire que messire Gauvain en avait tué plusieurs. Il le fit donc amener devant lui et lui dit :

– Gauvain, au nom du serment que vous m'avez fait quand je vous ai adoubé, je vous commande de

li fist ; que moult le desirroient tuit et totes a veoir. Et quant il ot aconté le trespassement de Galaad et la mort Perceval, si en furent tuit moult dolent a court ; mes toutevoies s'en reconforterent au plus biau qu'il porent. Lors fist li rois metre en escrit toutes les aventures que li compaignon de la queste del Seint Graal avoient racontees en sa court ; et quant il ot ce fet, si dist : « Seigneur, gardez entre vos quanz de voz compaignons nos avons perduz en ceste queste. » Et il i gardent meintenant, si trouverent qu'il leur en failloit trente et deus par conte, ne de touz ceus n'i avoit un seul qui ne fust morz par armes.

3. Li rois avoit oï consonner que messires Gauvains en avoit ocis pluseurs, si le fist venir par devant lui et li dist : « Gauvain, je vos requier seur le serement que vos me feïstes quant ge vos fis chevalier que vos me diez ce que ge vos demanderai. – Sire, fet messire

que l'infortune s'est tournée vers moi plus que vers mes autres compagnons. Soyez sûr que ce ne fut pas par prouesse, mais par péché. Voilà, vous m'avez fait avouer ma honte.

– Cher neveu, dit le roi, quelle infortune, en effet ! Je me rends bien compte que c'était par votre péché. Mais dites-moi aussi si vous pensez avoir tué le roi Baudemagu.

– Sire, répliqua-t-il, je l'ai tué, c'est certain. De tous mes actes, c'est celui qui me pèse le plus.

– Cher neveu, dit le roi, il n'y a rien de surprenant à cela. Que Dieu m'aide, j'en suis affligé aussi ! Car ma cour a perdu plus, avec le décès de Baudemagu, qu'avec la mort des quatre meilleurs chevaliers qui ont péri dans cette quête.

Ces mots que le roi Arthur prononçait au sujet du

autres, mes la mescheance se torna plus vers moi que vers nul de mes compaignons. Et si sachiez bien que ce n'a pas esté par ma chevalerie, mes par mon pechié ; si m'avez fet dire ma honte. – Certes, biaus niés, fet li rois, voirement a ce esté mescheance droite, et je sei bien que ce vos est avenu par vostre pechié, mes toutevoies me dites se vos cuidiez avoir ocis le roi Baudemagu. – Sire, fet-il, ge l'ocis sanz faille. Si ne fis onques chose dont il me pesast tant come il fet de li. – Certes, biaus niés, fet li rois, se il vos en poise, ce n'est pas merveille ; que, si m'aïst Dex, si fet il moi moult durement, que plus est mes ostiex empiriez de li que des quatre meilleurs qui soient en la queste mort. » Ceste parole dist li rois Artus del roi Baudemagu, dont messires Gauvains fu assez plus a malese qu'il n'estoit devant. Et li rois, por ce qu'il veoit que les aventures del roiaume de Logres estoient si menees a fin qu'il

ce péché avec prudence et discrétion, si bien que personne ne l'avait percé à jour ; mais il s'y lançait désormais à corps perdu. Agravain, le frère de messire Gauvain, s'en aperçut ; il haïssait Lancelot depuis longtemps et surveillait ses allées et venues de près. Il guetta le couple jusqu'à être certain que Lancelot et la reine s'aimaient d'un amour aussi réciproque qu'insensé. Tout le monde s'émerveillait de la beauté de la reine : à cette époque elle avait une bonne cinquantaine d'années, et pourtant, elle était si belle qu'on ne trouvait personne de par le monde qui pût rivaliser avec elle. Plusieurs chevaliers affirmaient, en raison de cette beauté qui ne lui faisait jamais défaut, qu'elle était la source de toute beauté.

5. Agravain fut ravi de la découverte de cet amour entre Lancelot et la reine, non parce qu'il souhaitait venger l'honneur du roi, mais parce qu'il espérait nuire

si sagement et si couvertement que nus ne s'en estoit aperceüz, si le meintint aprés si folement que Agravains, li freres monseigneur Gauvain, qui onques ne l'avoit amé clerement et plus se prenoit garde de ses erremens que nus des autres, s'en aperçut ; et tant s'en prist garde que il le sot veraiement, que Lancelos amoit la reïne de fole amour et la reïne lui autresi. Et la reïne estoit si bele que touz li monz s'en merveilloit, car a celui tens meïsmes qu'ele iert bien en l'aage de cinquante anz estoit ele si bele dame que en tout le monde ne trouvast l'en mie sa pareille, dont aucun chevalier distrent, por ce que sa biauté ne li failloit nule foiz, que ele estoit fonteinne de toutes biautez.

5. Quant Agravains se fu aperceüz de la reïne et de Lancelot, il en fu liez durement et plus por le domage que il cuida que Lancelos en eüst que por le roi vengier de sa honte. Cele semeinne avint que li jorz del tor-

6. Bohort quitta la cité de Camelot avec ses compagnons au point du jour. Quand Agravain apprit que Bohort s'en allait avec ses chevaliers et que Lancelot restait sur place, il songea que ce devait être pour voir la reine pendant que le roi serait absent. Il alla donc voir son oncle le roi et lui dit :

– Sire, je vous confierais bien un secret, si je ne craignais de vous faire de la peine. Sachez que je vous le dis uniquement pour venger votre déshonneur.

– Mon déshonneur ? demanda le roi. L'affaire est donc si grave que je risque le déshonneur ?

– Sire, dit Agravain, oui, et je vais vous dir pourquoi.

Il le prit de côté et lui parla en confidence :

– Sire, il se trouve que Lancelot aime la reine d'un amour insensé et qu'elle le lui rend bien. Et comme ils ne peuvent pas se retrouver librement tant que vous

6. Au matin s'en parti Boorz de la cité de Kamaalot entre lui et sa compaignie. Et quant Agravains sot que Boorz s'en aloit et li chevalier avec lui et que Lancelos remanoit, si pensa tantost que c'estoit por la reïne ou il vouloit avenir, quant li rois s'en seroit alez. Lors vint a son oncle le roi, si li dist : « Sire, ge vos diroie une chose a conseill, se ge ne cuidoie que il vos en pesast. Et sachiez que ge le di por la vostre honte vengier. – Ma honte ? fet li rois, va donc la chose si haut que ma honte i est ? – Sire, fet Agravains, oïl, et ge vos dirai comment. » Lors le tret a une part et li dist a conseill : « Sire, il est einsi que Lancelos ainme la reïne de fole amour et la reïne lui. Et por ce qu'il ne pueent mie assembler a leur volenté quant vos i estes, est Lancelos remés, qu'il n'ira pas au tornoiement de Wincestre ; einz i a envoiez ceus de son ostel, si que, quant vos seroiz meüz ennuit ou demain, lors porra il

– Sire, dit Agravain, je voudrais que vous le fassiez espionner, pour qu'on les surprenne ensemble ! Vous sauriez la vérité alors, et vous me croiriez davantage la fois suivante.

– Faites comme vous voulez, répliqua le roi. Ce n'est pas moi qui vais essayer de vous en empêcher.

Agravain répondit qu'il n'en demandait pas plus.

7. Cette nuit-là, Arthur réfléchit un certain temps à ce qu'Agravain lui avait dit, mais il ne se tracassa pas outre mesure, peu enclin qu'il était à prendre l'accusation au sérieux. Au petit matin il s'apprêta pour aller au tournoi et convoqua un grand nombre de chevaliers pour l'accompagner. La reine lui dit :

– Sire, j'irais volontiers voir cette assemblée, si vous êtes d'accord ; cela me ferait très plaisir, car j'ai entendu dire qu'on y verrait de beaux exploits.

– Madame, dit le roi, vous ne viendrez pas cette

fet-il, que g'en face ? – Sire, fet Agravains, je volsisse que vos le feïssiez espïer tant que l'en les prist ensemble ; et lors conneüssiez la verité, si m'en creüssiez mieuz une autre foiz. – Fetes en, fet li rois, ce que vos voudroiz ; que ja par moi n'en seroiz destournez. »

Et Agravains dist qu'il ne demande plus.

7. Cele nuit pensa li rois Artus assez a ce que Agravains li avoit dit, mes ne le torna pas granment a son cuer, car il ne creüst pas legierement que ce fust voirs.

Au matin s'apareilla por aler au tornoiement et semont avec li grant plenté de ses chevaliers por lui fere compaignie. Et la reïne li dit : « Sire, ge iroie volentiers, se il vos plesoit, veoir ceste assemblee ; et il m'i pleroit moult a aler, car ge ai oï dire qu'il i avra trop grant chevalerie. – Dame, fet li rois, vos n'iroiz pas a ceste fois. » Et ele s'en test atant. Et il la fesoit tout de gré remanoir por esprouver la mençonge Agravain.

– Allez-y donc, puisque c'est votre souhait ; j'accepte.

Il quitta la reine sur-le-champ pour se rendre à son logis, où il resta jusqu'à la tombée de la nuit.

9. Ce soir-là, après le coucher du soleil, alors que tout le monde dans la cité de Camelot dormait, Lancelot alla voir son écuyer et lui dit :

– Monte à cheval et viens avec moi : je veux aller voir le tournoi de Winchester. Nous ne chevaucherons que de nuit, tous les deux, car pour rien au monde je ne veux être reconnu en chemin.

L'écuyer obtempéra. Il se prépara le plus vite possible et prit le meilleur cheval que Lancelot possédât, car il se rendait bien compte que son seigneur voudrait porter les armes à ce tournoi. Ils quittèrent Camelot et prirent la route de Winchester, chevauchant toute la nuit sans jamais se reposer.

de privez. – Alez i donques, fet ele, se il vos plest ; que ge le vueill bien. » Et il se part meintenant de leanz, et s'en revient a son ostel et demeure illuec jusqu'a la nuit.

9. Au soir, quant il fu anuitié, si tost comme il furent communalment couchié par la cité de Kamaalot, si vint Lancelos a son escuier et li dist : « Il te covient monter et chevauchier avec moi, car ge vueill aler veoir le tornoiement de Wincestre, ne nos ne chevaucherons entre moi et toi fors de nuiz, car por nule riens ge ne voudroie estre conneüz en ceste voie. » Li escuiers fet son commandement ; si s'apareille au plus tost que il puet et enmeinne le meilleur cheval que Lancelos eüst, car il s'aperçoit bien que ses sires voudra porter armes a ce tornoiement. Quant il furent hors de Kamaalot et il se furent mis el droit chemin a aler a Wincestre, il chevauchierent toute la nuit en tel maniere que onques ne se reposerent.

– Sire, dit Girflet, je vais vous dire pourquoi il a agi ainsi : il veut participer à ce tournoi incognito ; c'est pour cela qu'il n'a pas voulu venir avec nous, je vous le garantis.

Lancelot ne remarqua rien de tout cela. Il avait déjà passé l'enceinte avec son écuyer ; ils arrivèrent à une maison. Lancelot interdit qu'on parle de lui à quiconque sur place, si on le demandait. Le roi, pendant ce temps, restait à la fenêtre en attendant que Lancelot repasse. Après une longue attente, il se rendit compte que Lancelot était resté en ville. Il s'adressa à Girflet :

– Nous avons perdu Lancelot ; il a déjà trouvé un gîte.

– Sire, dit Girflet, c'est fort possible. Vous pouvez être sûr qu'il ne chevauche que de nuit, pour ne pas être reconnu.

– Puisqu'il veut rester caché, répondit le roi,

fesoit ; il velt estre en ce tournoiement en tel maniere que nus ne l'i connoisse ; et por ce n'i volt il pas venir avec nos, ce sachiez vos tout veraiement. » Et Lancelos qui de tout ce ne se prenoit garde se fu ja mis el chastel entre lui et son escuier et fu entrez en une meson, et ot bien deffendu qu'il ne fust enseigniez de nului de leanz, se nus le demandoit. Li rois, qui toutes voies estoit a la fenestre por atendre que Lancelos passast encore, demora tant illec qu'il aperçoit bien que Lancelos estoit demorés en la vile. Lors dist a Girflet : « Nos avons perdu Lancelot ; qu'il est ja herbergiez.

– Sire, fet Girflés, ce puet bien estre. Sachiez qu'il ne chevauche fors de nuiz por ce qu'il ne soit conneüz.

– Puis qu'il se velt celer, fet li rois, or le celons bien ; et gardez qu'il ne soit a nul home mortel conté que vos l'aiez veü en ceste voie, ne ge endroit moi n'en parlerai ja. Einsi porra il bien estre celez, car nus fors

– Seigneur, j'aimerais vous demander la faveur suivante : que vous me prêtiez un de ces boucliers afin que je le porte à l'assemblée de Winchester, avec les couvertures et tout l'équipement qui vont avec.

– Seigneur, dit le vavasseur, vous n'avez pas de bouclier ?

– Aucun que je veuille porter, répondit Lancelot. Si je portais le mien, il pourrait être identifié trop vite à mon goût. Je vais vous le laisser ici avec mes armes, en attendant que je revienne.

Et le brave homme répliqua aussitôt :

– Seigneur, prenez tout ce que vous voulez, car un de mes fils est si souffrant qu'il ne pourra pas porter les armes à ce tournoi ; l'autre, en revanche, voudra s'y rendre tout de suite.

À ces mots, le chevalier qui devait se rendre à l'assemblé arriva. Lorsqu'il vit Lancelot, il lui fit un très bel accueil, car il lui semblait fort valeureux. Il lui demanda

moult prier en guerredon que vos un de ces escuz me prestez a porter a cele assemblee de Wincestre et les couvertures et touz les autres apareillemenz autresi.

– Sire, fet li vavasors, n'avez vos point d'escu ?

– Nenil, fet il, que ge i vueille porter ; car se ge l'i portoie, par aventure il seroit plus tost conneüz que ge ne voudroie ; einz le vos lerai ceanz et mes armes avec, tant que ge reviengne par ci. » Et li preudons li dist meintenant : « Sire, prenez quanque vos voudroiz ; car autresi est uns de mes filz si deshetiez qu'il ne porra pas porter armes a ce tornoiement ; mes li autres mouvra orendroit a aler i. » A ces paroles vint leanz li chevaliers qui a l'assemblee devoit aler. Et quant il vit Lancelot, si li fist moult bel semblant, por ce que preudons li sembloit, et li demande qui il estoit. Et Lancelos li dist qu'il estoit uns chevaliers estranges devers le roiaume de Logres, mes onques son non ne li volt dire, ne plus

13. Ce jour-là, Lancelot demeura sur place, où il reçut tout le soin et l'attention qu'un homme de valeur puisse espérer. Les gens de la maison l'interrogèrent abondamment sur son identité, mais ils ne purent rien tirer de lui ; toutefois l'écuyer de Lancelot en dit un peu plus à la fille du seigneur, qui était très belle et qui le harcelait pour qu'il révèle qui était son maître. L'écuyer voyait qu'elle était d'une grande beauté et ne souhaitait donc pas l'éconduire tout à fait : cela lui aurait semblé extrêmement malpoli. Il lui dit donc :

– Mademoiselle, je ne peux pas tout vous révéler, car je manquerais à ma promesse et cela irriterait mon maître ; mais je promets de vous dévoiler tout ce que je peux sans commettre d'impair. Sachez qu'il s'agit du meilleur chevalier au monde, vous pouvez me croire là-dessus.

13. Celui jor demora Lancelos leanz et fu serviz et aiesiez de quanque l'en pot preudome aiesier et servir. Assez li demanderent cil de l'ostel de son estre ; mes onques n'en porent riens savoir, fors tant que li escuiers dist a la fille au seigneur de leanz, qui moult estoit bele et trop le tenoit court qu'il li deïst qui ses sires estoit ; et cil, qui la vit de trop grant biauté, ne la volt del tout escondire, por ce que vilenie li semblast, einz li dist : « Damoisele, ge nel vos puis pas del tout descouvrir, car ge me parjurroie et en porroie mon seigneur corroucier ; mes sanz faille ce que ge vos en porrai descouvrir sanz moi mesfere vos en dirai ge. Sachiez que c'est li mieudres chevaliers del monde, ce vos creant ge loiaument. – Si m'aïst Dex, fet la pucele, assez en avez dit ; moult m'avez bien paiee de ceste parole. »

14. Lors vint la pucele tout meintenant a Lancelot

m'octroyer ? Vous avez accepté de porter au tournoi ma manche droite en guise d'étendard sur votre casque, et de livrer combat en mon nom.

En entendant cette requête, Lancelot fut dans l'embarras, mais il ne souhaitait pas se dédire après avoir fait une promesse. Ce don lui pesait beaucoup, pourtant, car il savait bien que si la reine l'apprenait, elle lui en voudrait tant qu'il ne pourrait jamais y remédier. Toutefois, il devait accepter de prendre ce risque pour tenir parole ; il aurait été déloyal s'il ne faisait pas ce à quoi il s'était engagé auprès de la demoiselle. Elle lui apporta aussitôt la manche attachée à un étendard, et pria Lancelot d'accomplir de beaux faits d'armes à ce tournoi en son nom, afin qu'elle estime que sa manche avait été bien employée.

– Et soyez certain, seigneur, dit-elle, que vous êtes le premier chevalier à qui j'aie demandé quoi que ce

m'avez otroié ? Vos m'avez otroié que vos porteroiz a ce tornoiement ma manche destre en leu de panoncel desus vostre hiaume et feroiz d'armes por l'amor de moi. » Quant Lancelos entent ceste requeste, si l'en pesa moult ; et nequedant il ne li ose contredire, puis qu'il li avoit creanté. Et neporquant il fu moult dolenz de cest otroi, car il set bien, se la reïne le set, ele l'en savra maugré si grant a son escient qu'il ne trouvera jamés pes envers li. Mes toutevoies, si come il dit, se metra il en aventure por son creant tenir, car autrement seroit il desloiax, se il ne fesoit a la damoisele ce qu'il li avoit en couvenant. La damoisele li aporte la manche tout meintenant atachiee a un panoncel et li prie que il face moult d'armes a ce tornoiement por l'amor de lui, tant qu'ele tiengne sa manche a bien emploiee. « Et si sachiez veraiement, sire, fet ele, que vos estes li premiers chevaliers a qui ge feïsse onques requeste de

– Par ma foi, dit le chevalier, vous tombez bien. Près d'ici, à l'écart de la route principale, vers la gauche, se trouve la demeure d'une de mes tantes, une noble femme qui nous offrira un bon gîte et qui nous fera fête lorsqu'elle nous verra arriver chez elle.

– Par ma foi, répondit Lancelot, je serais heureux de me rendre chez elle.

16. Ils quittèrent donc la route principale et chevauchèrent tout droit, à l'abri des regards, dans la direction de la demeure de la dame. Ils arrivèrent enfin : la dame reconnut son neveu et lui fit fête comme jamais, car elle ne l'avait pas vu depuis son adoubement. Elle lui dit :

– Cher neveu, où avez-vous passé le temps depuis la dernière fois que nous nous sommes vus, et où est-ce que vous avez laissé votre frère ? Il ne vient pas à ce tournoi ?

bien avenu ; pres de ci, hors del grant chemin, a senestre, est li ostex a une moie antein, gentil fame qui moult bien nos herbergera et fera moult grant joie de nos quant ele nos verra en son ostel. – Par foi, fet Lancelos, la vueill ge volentiers aler. »

16. Atant lessent le grant chemin et s'en vont droitement et celeement cele part ou li ostex a la dame estoit. Et quant il furent descendu leanz et la dame connut son neveu, si ne veïstes onques si grant joie come ele li fist, car ele ne l'avoit puis veü qu'il avoit esté chevaliers noviaus ; si li dist : « Biaus niés, ou avez vos esté des lores que ge ne vos vi mes, et ou avez vos lessié vostre frere ? Ne vendra il pas a ce tornoiement ? – Dame, fet il, nenil, car il ne puet, car nos le lessames en meson un pou deshetié. – Et qui est, fet ele, cil chevaliers qui est venuz avec vos ? – Dame, fet il, si m'aïst Dex, ge ne sei qui il est, fors tant seulement

Lancelot se leva pour assister à la messe dans la chapelle d'un ermite qui vivait non loin, dans un bosquet. Une fois la messe finie et ses prières dites conformément aux devoirs d'un bon chevalier chrétien, Lancelot quitta les lieux et retourna à son logis, où il déjeuna avec son compagnon. Lancelot avait envoyé son écuyer à Winchester pour savoir qui combattrait dans le camp des locaux et qui constituerait l'équipe des visiteurs. L'écuyer fut si prompt à se renseigner et à faire l'aller-retour qu'il revint avant même que Lancelot ait commencé à s'armer. Il trouva son maître et lui dit :

– Seigneur, il y a beaucoup de monde des deux côtés, car des chevaliers sont venus de toutes parts, familiers comme étrangers. Mais le camp des locaux est tout de même le plus fort, puisque les compagnons de la Table Ronde l'ont rejoint.

– Et est-ce que tu sais, demanda Lancelot, de quel

Lancelos et ala oïr messe a la chapele a un hermite qui pres d'ilec estoit herbergiez en un boscage. Quant il ot messe oïe et il ot fetes ses oroisons, einsi comme chevaliers crestiens doit fere, si se parti de leanz et revint a son ostel, puis se desgeuna entre lui et son compaignon. Et Lancelos avoit envoié son escuier a Wincestre por savoir liquel aideroient a ceus dedenz et liquel seroient de la partie dehors. Si se hasta tant li escuiers de savoir les nouveles et de reperier tost qu'il revint a l'ostel einçois que Lancelos fust commenciez a armer. Et quant il vint a son seignor, si li dist : « Sire, moult a granz genz et dedenz et dehors ; car de toutes parz i sont venu li chevalier, ausi li privé com li estrange. Mes neporquant par dedenz est la greigneur force, por les compaignons de la Table Reonde qui i sont. – Et sez tu, fet Lancelos, de quel part Boorz et Lioniax et Estors se sont mis ? – Sire, fet il, dedenz, et a droit ; car autre-

L'écuyer répondit qu'il resterait volontiers sur place, puisque c'était ce que Lancelot voulait, même s'il aurait préféré aller avec lui. Lancelot quitta aussitôt la demeure du vavasseur avec son compagnon et deux écuyers que le chevalier emmenait avec lui. Ils cheminèrent jusqu'à parvenir à la prairie de Winchester, qui était déjà couverte de jouteurs ; le tournoi était comble et les combattants s'étaient répartis en deux camps. Pourtant, messire Gauvain ne portait pas les armes ce jour-là, ni son frère Gaheriet : le roi le leur avait défendu, puisqu'il savait que Lancelot serait présent et qu'il craignait qu'ils joutent les uns contre les autres et se blessent. Il souhaitait éviter la moindre querelle et le moindre conflit entre ceux-là.

17. Le roi, entouré de nombreux chevaliers, monta dans la plus haute tour de la ville pour voir le tournoi. Messire Gauvain et son frère Gaheriet l'accompa-

qu'il remeindra volentiers, puis que il li plest ; et si amast il mieuz a aler avec lui. Meintenant se part Lancelos de leanz entre lui et son compaignon et deus escuiers que li chevaliers avoit amenez avec lui. Si errerent tant en tele maniere qu'il vindrent en la praerie de Wincestre qui ja estoit toute couverte de josteeurs, et estoit ja li tornoiemenz si pleniers qu'il estoient assemblé et d'une part et d'autre. Mes messire Gauvains ne porta pas icelui jor armes ne Gaheriez ses freres, einz leur avoit li rois desfendu, por ce qu'il savoit bien que Lancelos i vendroit ; si ne vouloit pas que il s'entrebleçassent, se au jouster venist, car il ne volsist mie que mellee sorsist entr'eus ne mautalenz.

17. Li rois o grant compaignie de chevaliers fu montez en la plus mestre tor de la vile por veoir le tornoiement, et avec li fu messire Gauvains et ses freres Gaheriez. Et li chevaliers qui avec Lancelot estoit

un autre chevalier avec tant de force que ni son bouclier, ni son armure ne l'empêchèrent de recevoir une plaie large et profonde au côté gauche, même si elle n'était pas mortelle. Lancelot le frappa et le fit tomber de son cheval avec une telle violence qu'il fut tout étourdi de sa chute. La lance de Lancelot se brisa sous la puissance de l'impact. Plusieurs combattants s'arrêtèrent en voyant ce coup, et d'aucuns commentèrent la belle offensive de ce chevalier nouvellement arrivé.

– Tout à fait, dirent d'autres, c'est même le plus beau coup individuel porté par un chevalier aujourd'hui ! Il ne parviendra pas à le surpasser de toute la journée.

Le compagnon de Lancelot fonça droit sur Hector des Marais, qui venait vers lui ; il le frappa si fort que sa lance se brisa contre sa poitrine. Hector le heurta avec une telle puissance, à l'aide d'une lance courte et

autre chevalier et le fiert si que li escuz ne li haubers nel garantist qu'il ne li face plaie grant et parfonde el costé senestre ; mes il ne l'a pas blecié a mort. Il l'empaint bien, si le porte jus del cheval a terre si durement que cil est touz estordiz au cheoir que il fist ; et lors vole li glaives en pieces. Por ce cop s'arresterent pluseur chevalier del tornoiement et distrent aucun qu'il avoient veü un biau coup fere au chevalier nouvel. « Voire, font li autre, c'est li plus biaus qui meshui i fust fez par la main d'un seul chevalier, ne il ne recouverra meshui a fere autretel. » Et li compainz Lancelot lesse corre a Hestor des Mares qu'il encontra en son venir ; si le fiert si qu'il li brise son glaive enmi le piz ; et Hestor le fiert de si grant vertu d'un glaive cort et gros qu'il abat tout en un mont et lui et le cheval. « Or poez veoir a terre un des freres del chastel d'Escalot, » fet chascuns ; et par le non del chastel

d'Hector, puisqu'il lui avait prêté ses armes. Lorsqu'il vit ce coup, il dit au roi :

– Ma parole, sire, ce chevalier aux armes rouges qui porte une manche sur son casque n'est pas celui que je croyais ; il s'agit de quelqu'un d'autre, je vous le garantis. Aucun des deux frères d'Escalot n'est capable de porter un tel coup.

– Et qui pensez-vous que ce soit ? demanda le roi.

– Je ne sais pas, sire, dit messire Gauvain, mais c'est un preux parmi les preux.

Lancelot parvint à hisser son compagnon sur son cheval, alors qu'ils se trouvaient au beau milieu de la mêlée. Bohort, qui parcourait la joute en abattant quantité de chevaliers, en leur arrachant le casque de la tête et le bouclier du cou, finit par tomber sur Lancelot au cœur de la mêlée. Il ne salua pas, puisqu'il ne le reconnaissait pas, mais le frappa brutalement, de

Hestor comme cil qui li avoit ses armes bailliees, quant il vit ce coup, si dist au roi : « Sire, par mon chief, cil chevaliers a ces armes vermeilles qui porte la manche seur son hiaume n'est pas li chevaliers que ge cuidoie ; einz est uns autres, certeinnement le vos di ; car onques par la main d'un des freres d'Escalot n'issi tieus cox. – Et qui cuidiez vos, fet li rois, que ce soit ? – Ne sai, sire, fet messire Gauvains, mes il est trop preudom. » Et Lancelos ot tant fet qu'il ot monté son compaignon seur son cheval et l'ot relevé de la presse la ou ele estoit plus granz. Et Boorz, qui venoit par le tornoiement abatant chevaliers et arrachant hiaumes de testes et escuz de cox, a tant alé qu'il encontra Lancelot enmi la presse ; il nel salua pas, come cil qui nel connoissoit mie, einz le fiert si durement de toute sa force d'un glaive et fort et roide qu'il li perce l'escu et le hauberc, et li met el costé destre le fer de son glaive, et si li fet

ces deux-là allaient jouter l'un contre l'autre, ils s'empressèrent de libérer la place. Ces deux chevaliers avaient déjà si bien combattu pendant la durée du tournoi que tout le monde les considérait comme les meilleurs. Lancelot s'élança avec toute la puissance qu'il pouvait tirer de son cheval, et frappa Bohort assez rudement pour le faire chuter de sa monture, la selle entre les cuisses, sangles et poitrail brisés. Messire Gauvain avait bien reconnu Bohort. Lorsqu'il le vit à terre, il s'adressa au roi :

– Pas de doute, sire : Bohort ne devrait pas avoir honte d'avoir été renversé, car il ne savait pas à quoi s'en tenir. Ce chevalier qui a fait deux assauts contre lui et Hector est un guerrier d'exception. Ma parole, si nous n'avions pas laissé Lancelot malade à Camelot, je jurerais que c'est lui.

En entendant ces mots, le roi songea aussitôt qu'il

voloient jouster pareill ; et il avoient ja si bien fet el tornoiement qu'il estoient tenu as deus meilleurs de la place. Et Lancelos, qui venoit si grant aleüre comme il pot del cheval trere, fiert Boort si durement qu'il le porte del cheval a terre, la sele entre les cuisses, car les cengles et li poitraus rompirent. Et messire Gauvains qui bien connut Boort, quant il le vit a terre, dit au roi : « Certes, sire, se Boorz est a terre, il n'i a pas grant honte, car il ne se savoit a quoi tenir, et cil chevaliers qui ces deus jostes a fetes a lui et a Hestor est bons chevaliers, et, par mon chief, se nos n'eüssons laissié Lancelot malade a Kamaalot, je deïsse que ce fust il la. » Et quant li rois entent ceste parole, si s'apensa meintenant que ce iert Lancelos ; si commence a sozrire et dist a monseigneur Gauvain : « Par mon chief, biax niés, qui que li chevaliers soit, il a moult bien commencié, mes ge croi qu'encor le fera il mieuz en

l'inspiration pour accomplir leurs propres exploits, dans l'espoir de sortir vainqueurs du tournoi. Ils obligeaient Lancelot à reculer et se tenir en retrait, car ils se tenaient sans cesse devant lui et le serraient de si près qu'il devait absolument passer à leur portée ; ce jour-là, ils l'empêchèrent de frapper bon nombre de coups.

Rien de surprenant à cela : il était gravement blessé et avait perdu beaucoup de sang, ce qui l'empêchait d'être en pleine possession de ses moyens. Ses deux adversaires, de surcroît, étaient tous deux d'excellents chevaliers. Et pourtant, qu'ils le veuillent ou non, il accomplit tant de prouesses que le camp des locaux fut subjugué et que Lancelot remporta le prix du tournoi ; la défaite des locaux fut à la hauteur de la victoire des visiteurs. Au moment de se quitter, Gauvain dit au roi :

– Eh bien, sire, j'ignore qui est ce chevalier qui porte cette manche sur son casque, mais il me semble

por leur bien fere, ce estoit de veintre le tornoiement ; et fesoient Lancelot resortir et reüser, car il li estoient touzdis au devant et le tenoient si cort que par mi leur mains le couvenoit a passer ; si li tolirent celi jor meinz biaus cox a fere. Et ce n'estoit pas grant merveille, car il estoit navrez moult durement et avoit assez perdu del sanc, si qu'il n'estoit mie delivrement en son pooir ; et cil estoient ambedui chevalier de grant proesce. Et neporquant, ou il volsissent ou non, fist il tant par sa proesce que cil de la cité furent enbatu dedenz a force et enporta d'ambedeus parz le pris del tornoiement ; et moult i perdirent cil dedenz, et assez i gaengnierent cil dehors. Et quant ce vint au departir, si dist messire Gauvains au roi : « Certes, sire, je ne sei qui cil chevaliers est qui porte cele manche desus son hiaume ; mes je diroie par droit qu'il a ce tornoiement veincu et qu'il en doit avoir le pris et le los. Et sachiez que ge ne serai

locaux avait complètement perdu, il dit au chevalier qui était venu avec lui :

– Cher seigneur, partons d'ici. Nous ne gagnerons rien à rester plus longtemps.

Ils partirent aussitôt à vive allure et laissèrent sur place un de leurs écuyers, mort, qu'un chevalier avait tué de sa lance par erreur. Le chevalier demanda à Lancelot dans quelle direction il souhaitait aller.

– Je voudrais, répondit-il, me rendre dans un lieu où je puisse séjourner huit jours ou plus. Ma blessure est si grave que chevaucher ne pourrait qu'empirer ma situation.

– Retournons donc chez ma tante, dit le chevalier, là où nous avons dormi la nuit dernière. Nous pourrons bien nous reposer là-bas, et ce n'est pas très loin d'ici.

Lancelot donna son accord, puis ils entrèrent dans

dist au chevalier qui estoit venuz avec lui : « Biaus sire, alons nos en de ci ; car en plus demorer ne poons nos riens gaengnier. » Si s'en vont meintenant grant aleüre et lessent en la place un de leur escuiers mort, que uns chevaliers avoit ocis par mesaventure d'un glaive. Li chevaliers demande a Lancelot quel part il voudra aler. « Je voudroie, fet il, estre en tel leu ou ge peüsse sejorner uit jorz ou plus ; car ge sui si durement navrez que li chevauchiers me porroit moult nuire. – Dont nos en ralons, fet li chevaliers, chiés m'antain, la ou nos geüsmes anuit, car illec serons nos bien a repos, et si n'a mie granment jusques la. » Et il li otroie. Si se metent meintenant en unes broces, car il pensoit bien que aucuns de l'ostel le roi le sivroit por lui connoistre ; car cel jor l'orent veü maint chevalier a l'assemblee, et cil de la Table Reonde et autre. Einsi s'en vont grant aleüre entre lui et le chevalier et un de leur escuiers

plus longtemps, il aurait pu en mourir. À cause de cette blessure infligée par son cousin Bohort, il dut rester alité sur place pendant six semaines, sans pouvoir porter les armes ni quitter le manoir. Mais le conte cesse de parler de lui pour le moment et retourne à messire Gauvain et à Gaheriet.

⋆

23. Dans cette partie, le conte dit que Gauvain et Gaheriet montèrent à cheval pour rattraper le chevalier qui avait remporté le tournoi, chevauchant dans la direction qu'ils pensaient qu'il avait empruntée. Ils parcoururent deux lieues anglaises à si vive allure qu'ils auraient dû le retrouver s'ils avaient suivi la bonne route. Ils rencontrèrent deux écuyers à pied qui se

bien morir ; de cele plaie qu'il ot receüe par la main Boort son cousin jut il leanz sis semeinnes en tel maniere qu'il ne pooit porter armes ne issir de l'ostel. Mes atant lesse ore li contes a parler de lui ici endroit et retorne a parler de monseigneur Gauvain et de Gaheriet.

⋆

23. En ceste partie dit li contes que quant entre monseigneur Gauvain et Gaheriet furent monté por aler aprés le chevalier qui l'assemblee avoit vencue, il chevauchierent cele part ou il cuidierent que il fust tornez. Et quant il orent erré entor deus lieues angles-ches si grant oirre que il l'eüssent sanz faille aconseü, se il fussent alé cele part, si encontrerent deus escuiers qui venoient trop grant duel fesant et tout a pié et

moi en ce moment même, je serais impatient de le présenter à Lancelot du Lac pour qu'ils fassent connaissance.

Ils demandèrent alors aux écuyers l'identité de l'homme qu'ils transportaient.

– Seigneurs, dirent-ils, c'était un chevalier.

– Qui l'a tué ainsi ?

– Seigneurs, répondirent les écuyers, il a été tué par un cochon sauvage à la poursuite duquel il s'était lancé à l'orée de cette forêt.

Ils leur montrèrent l'endroit, à une bonne lieue de là.

– Ma foi, dit Gaheriet, c'est bien triste. Il a l'allure d'un excellent chevalier.

24. Ils quittèrent les écuyers et retournèrent à Winchester ; il faisait déjà nuit noire lorsqu'ils y parvinrent. Le roi, dès qu'il vit messire Gauvain de retour,

l'eüsse orendroit ici avecques moi, certes ge ne finasse jamés tant que ge l'eüsse mené a Lancelot del Lac, si que ge acointasse l'un de l'autre. » Lors demanderent aus escuiers qui cil estoit que il aportoient. « Sire, font il, ce fu uns chevaliers. – Et qui l'a navré, font il, en tel maniere ? – Seingneur, font li escuier, uns pors sauvajes que il avoit acueilli a l'entree de cele forest. » Si lor moustrerent bien a une liue d'eus. « Par foi, fet Gaheriez, c'est granz domages ; car il a bien persone d'ome qui poïst estre bons chevaliers. »

24. Atant se departent des escuiers et s'en retornent a Wincestre ; et il estoit ja nuiz oscure, quant il i vinrent. Et quant li rois voit monseigneur Gauvain revenir, si li demande tout meintenant s'il a trouvé le chevalier. « Sire, fet messire Gauvains, nenil ; car il torna par autre voie que nous n'alames. » Et li rois commença tout meintenant a sozrire ; et messire

très incorrect de ma part de vous l'apprendre, à vous ou à qui que ce soit. Je garderai donc le silence pour le moment. Vous n'y perdez rien, car vous apprendrez son identité en temps et en heure.

– Ma foi, dit Galegantin le Gallois, j'ignore de qui il s'agit. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il a quitté le tournoi blessé, et si ensanglanté qu'on aurait pu le suivre à la trace. Le sang coulait abondamment d'une plaie que messire Bohort lui avait infligée pendant leur joute.

– Vraiment ? s'exclama le roi.

– Tout à fait, sire, dit Galegantin. Soyez-en certain.

– Sachez, dit le roi à Bohort, que de votre vie vous ne vous repentirez jamais d'avoir blessé un chevalier autant que celui-là. S'il en meurt, malheur à vous d'avoir posé les yeux sur lui !

Hector, qui pensait que le roi avait parlé ainsi par

je feroie trop grant vilenie outreement, se ge l'en descouvroie a vos ne a autrui ; por ce si m'en terai outreement a ceste foiz. Et en ce ne perdroiz vos neant ; que vos le connoistroiz encore tout a tens. – Par foi, fet Galegantins li Galois, je ne sai qui il est ; mes tant vos en puis ge bien dire veraiement que il s'en est partiz del tornoiement moult durement navrez et si sanglenz que l'en le porroit bien sivre par trace ; car li sans li issoit a grant randon par mi une plaie que messire Boorz li fist a une jouste. – Est ce donques voirs ? fet li rois. – Sire, fet soi Galegantins, oïl ; veraiement le sachiez. – Or sachiez donques, fet li rois à Boort, que vos ne feïstes onques plaie a chevalier en toute vostre vie dont vos plus vos repentissiez que vos feroiz de ceste ; et se il en muert, mar le veïstes onques a voz euz. » Et Hestors, qui cuide que li rois ait dite ceste parole par mal de Boort, saut avant toz corrouciez

se trouvait à l'entrée du pays de Norgales. Après avoir quitté Winchester, le roi chevaucha jusqu'au château qu'on appelait Escalot, celui-là même où il avait aperçu Lancelot. Il logea dans le donjon du château, accompagné de nombreux chevaliers. Quant à messire Gauvain, il descendit par hasard dans la demeure où Lancelot avait passé la nuit, et on lui prépara un lit dans la chambre exacte où pendait le bouclier de Lancelot. Cette nuit-là, messire Gauvain ne se rendit pas à la cour, puisqu'il se sentait un peu fatigué. Il dîna dans sa demeure avec son frère Gaheriet et Mordret ; un nombre appréciable de chevaliers leur tenait compagnie. Une fois qu'ils furent attablés, la demoiselle qui avait donné sa manche à Lancelot demanda à messire Gauvain les détails du tournoi, s'il avait été beau et impressionnant. Messire Gauvain lui répondit :

– Mademoiselle, je peux vous dire sans hésitation

bien sëanz a l'entree de Norgales. Et quant li rois se fu partiz de Wincestre, si chevaucha tant qu'il vint au chastel que l'en apeloit Escalot, celui chastel meïsmes ou il avoit veü Lancelot. Et li rois se herberja en la forteresce del chastel a moult grant compaignie de chevaliers ; mes a monseigneur Gauvain avint par aventure qu'il descendi en la meson ou Lancelos avoit la nuit geü ; et li fist l'en son lit en la chambre meïsmes ou li escuz Lancelot pendoit. Icele nuit n'ala pas messire Gauvains a cort, car il se sentoit un pou deshetiez, einz menja a son ostel entre lui et Gaheriet son frere, et Mordret, et ot avec eus autres chevaliers assez por fere li compaignie. Et quant il se furent assis au souper, la damoisele qui a Lancelot avoit bailliee la manche demanda a monseigneur Gauvain la verité del tornoiement, se il avoit esté bons et bien feruz. Et messire Gauvains li dist : « Damoisele, del tornoiement vos

48

se trouvaient là. Elle servit les chevaliers pendant toute la durée de leur repas. À cette époque, en effet, la coutume au royaume de Logres était la suivante : si des chevaliers arrivaient au détour d'un voyage à la demeure d'un homme noble, et qu'une demoiselle y résidait, celle-ci devait les servir avec d'autant plus d'empressement qu'elle était de haute naissance ; et elle ne devait jamais s'asseoir à table avant qu'ils aient reçu tous leurs plats. Pour cette raison, la demoiselle servit messire Gauvain et ses compagnons jusqu'à ce qu'ils aient fini de manger. Elle était si ravissante et si pleine de qualités qu'il ne pouvait pas exister de meilleure jeune fille. Messire Gauvain la contempla avec plaisir pendant le service ; il songea qu'il serait bien chanceux, le chevalier qui pourrait jouir pleinement et à volonté de la compagnie d'une telle jeune fille.

qui devant li sont. Tant comme li chevalier sistrent au mengier, servi la damoisele ; car il estoit coustume a cel tens el roiaume de Logres que, se chevalier errant venissent a l'ostel a aucun haut home, se il eüst leanz damoisele, de tant conme ele fust plus gentil fame, de tant fust ele plus constrainte a servir les, ne ja ne seïst a table devant ce qu'il eüssent touz leur mes eüz. Et por ce servi tant la damoisele que messire Gauvains et si compaignon orent mengié. Et la damoisele estoit si bele et si bien fete de totes choses que pucele ne pooit estre mieuz. Si la regarda messire Gauvains moult volentiers tant comme ele servi ; si li fu avis que buer seroit nez li chevaliers qui de tel pucele porroit avoir le deduit et le soulaz a sa volenté.

26. Au soir aprés souper avint que li sires de l'ostel s'ala esbatre en un prael qui estoit derriers sa meson ; si mena sa fille avecques lui. Et quant il i vint, si i trouva

je vous aimerai d'amour, et tant que notre amour durera, je n'aimerai aucune autre dame ou demoiselle que vous, et je serai votre chevalier corps et âme, entièrement soumis à votre volonté.

– Ah, messire Gauvain, dit la demoiselle, ne vous moquez pas de moi ! Je sais bien que vous êtes un homme trop puissant et trop noble pour vous enticher d'une pauvre demoiselle comme moi. Mais sachez aussi que, si vous m'aimiez d'amour à présent, j'en serais surtout fâchée pour vous.

– Mademoiselle, dit messire Gauvain, pourquoi est-ce que vous en seriez fâchée pour moi ?

– Seigneur, répondit-elle, même si vous m'aimiez jusqu'à vous en crever le cœur, vous ne pourriez jamais obtenir mon affection, puisque j'aime un chevalier auquel je ne voudrais faire défaut sous aucun prétexte. Et sachez-le bien : je suis encore vierge, jamais tombée

par amors, se il vos plesoit, en tel maniere que, tant com l'amours de moi et de vos durroit, que ge n'ameroie dame ne damoisele se vos non et seroie outreement vostre chevaliers et abandonnez a fere toute vostre volenté. – Ha ! messire Gauvain, fet la damoisele, ne me gabez mie. Je sai bien que vos estes trop riches hom et trop hauz hom a amer si povre damoisele come ge sui ; et neporquant, se vos m'amiez ore par amours, sachiez que il m'en peseroit plus por vos que por autre chose. – Damoisele, fet messire Gauvains, por quoi vos en peseroit il por moi ? – Sire, fet ele, por ce que, se vos m'amiez jusques au cuer crever, ne porriez vos a moi avenir por nule chose, car ge aim un chevalier vers qui ge ne fausseroie por nule riens del monde ; et si vos di por verité que ge sui encores pucele, ne onques n'avoie amé quant ge le vi ; mes tantost l'amai et li requis que il feïst d'armes por l'amour de moi a ceste

vaux mieux que lui au maniement des armes. Si je parviens à le vaincre au combat, abandonnez-le et prenez-moi comme amant.

– Cher seigneur, comment est-ce que vous pouvez me croire capable d'un tel comportement ? Je risquerais de causer la mort de deux des plus preux chevaliers qui soient !

– Comment, mademoiselle ! dit messire Gauvain. Il s'agit donc de l'un des plus preux qui soient ?

– Seigneur, répondit-elle, il n'y a pas longtemps, j'ai entendu dire qu'il s'agissait du meilleur chevalier au monde.

– Mademoiselle, comment s'appelle-t-il, votre ami ?

– Seigneur, je ne vous dirai pas son nom ; mais je vous montrerai son bouclier, qu'il a laissé ici quand il est parti au tournoi de Winchester.

– Ce bouclier, j'aimerais bien le voir. Si c'est un

que il ne fet ; et se ge le puis conquerre as armes, lessiez le et me prenez. – Conment, sire chevaliers, fet ele, cuidiez vos que ge le feïsse en tel maniere ? Einsi porroie ge fere morir deus des plus preudomes del monde ! – Conment, damoisele, fet messire Gauvains, est il donques uns des plus preudomes del monde ? – Sire, fet la damoisele, il n'a mie granment que ge l'oï tesmoignier au meilleur chevalier del siecle. – Damoisele, fet messire Gauvains, comment a il non, vostre amis ? – Sire, fet la damoisele, son non ne vos dirai ge mie ; mes ge vos mostrerai son escu, que il lessa ceanz quant il ala a l'assemblee de Wincestre. – L'escu, fet il, vueill ge bien veoir ; car se il est chevaliers de tel proesce com vos dites, il ne puet estre que ge nel connoisse par l'escu. – L'escu, fet ele, verroiz vos quant vos voudroiz ; car il pent en la chambre ou vos gerroiz ennuit devant vostre lit. » Et il li respont que donques le verra

Messire Gauvain regarda le bouclier et se rendit compte qu'il appartenait à Lancelot du Lac. Il recula, profondément gêné par les paroles qu'il avait adressées à la jeune fille, car il redoutait que Lancelot les apprenne. Et pourtant, s'il pouvait apaiser les choses avec la demoiselle, il s'estimerait heureux. Il lui parla donc en ces termes :

– Mademoiselle, au nom de Dieu, ne laissez pas mes paroles vous peser plus longtemps : je me tiens pour vaincu, et m'accorde entièrement avec vous. Sachez que celui que vous aimez est le meilleur chevalier qui soit, et il n'y a aucune demoiselle au monde, si elle devait aimer quelqu'un d'amour, qui ne serait pas en droit de me délaisser en sa faveur. Il est meilleur chevalier que moi, plus beau, plus élégant et plus preux. Et si j'avais su qu'il s'agissait de lui et que vos sentiments vous portaient à un si noble amour, je ne

Messire Gauvains regarde l'escu et connoist qu'il estoit Lancelot del Lac. Si se tret arrieres trop esbahiz et trop dolenz des paroles qu'il avoit dites a la pucele, car il a poor de Lancelot qu'il nel sache. Et neporquant, s'il pooit sa pes fere a la damoisele, il s'en tendroit a bien paié. Lors dist a la damoisele : « Damoisele, por Dieu, ne vos poist des paroles que ge vos ai dites, car ge me tieng a veincu de ceste chose ; si m'acort a vos por voir. Et sachiez que celui que vos amez est li mieudres chevaliers del monde, ne il n'a damoisele el monde, por quoi ele deüst amer par amors, qui par droit ne me lessast et retenist lui. Car il est mieudres chevaliers que ge ne sui et plus biax et plus avenanz et plus preudom. Et se ge cuidasse que ce fust il et que vos eüssiez cuer de si hautement amer, ja certes ne m'en fusse entremis de vos prier ne requerre d'amors. Neporquant si vos di ge veraiement que vos estes la damoisele del monde

se trouvait une manche en soie que je lui avais donné en signe de mon amour.

– Ma parole, mademoiselle, voilà de bonnes enseignes ! Il était bien là, et je l'ai vu exactement comme vous me le décrivez. Et je crois d'autant plus qu'il vous aime d'amour dorénavant, puisqu'il n'aurait jamais porté de telles enseignes autrement. Croyez-moi, vous devriez vous réjouir d'être l'amie d'un homme aussi preux. Et moi, je suis ravi de le savoir : il est habituellement si secret que la cour a toujours été incapable de déterminer s'il éprouvait de l'amour pour quelqu'un.

– Dieu du ciel, dit-elle, c'est tant mieux ! Vous savez aussi bien que moi que les amours perdent de leur prix lorsqu'elles sont révélées.

29. Messire Gauvain accompagna la demoiselle vers le seuil, avant d'aller se coucher. Cette nuit-là,

hiaume une manche de soie que ge li donai par amors.

– Par mon chief, damoisele, fet messire Gauvains, ce sont bones enseignes ; car il i fu et ge l'i vi tout en tel maniere com vos avez devisé ; et ge le croi ores mieuz, que il vos aint par amors, que ge ne fis onques mes, car autrement n'eüst il mie portee tele enseigne. Si m'est avis que moult vos devez prisier quant vos estes amie a si preudome. Et certes il m'est moult bel que ge le sai ; car il s'est toz jorz si celez vers toute gent que l'en ne pot onques savoir veraiement a cort que il amast par amors. – Si m'aïst Dex, sire, fet ele, tant vaut il mielz ; car vos savez bien que amors descouvertes ne pueent pas en grant pris monter. »

29. Atant se parti la damoisele de leanz, et messire Gauvains la convoia et puis s'ala couchier ; si pensa moult cele nuit a Lancelot et dist a soi meïsmes que il ne cuidast pas que Lancelos beast en leu ou il volsist

– Mademoiselle, je vous recommande à Dieu de tout mon cœur. Sachez que je resterai votre chevalier en quelque lieu que je me trouve. Si vous me réclamez de l'aide, aucune distance, aussi grande fût-elle, ne m'empêchera de voler à votre service. Au nom de Dieu, saluez messire Lancelot de ma part : en effet, je n'ai aucun doute que vous le verrez avant moi !

La demoiselle lui répondit aussitôt qu'elle n'hésiterait pas à lui passer le salut de messire Gauvain dès qu'elle le verrait. Messire Gauvain la remercia, avant de monter à cheval et de partir vers la cour, où il trouva son oncle le roi Arthur qui l'attendait, prêt à partir, entouré de nombreux chevaliers. Ils se saluèrent et se mirent en route ; pendant le trajet ils échangèrent sur de nombreux sujets, jusqu'à ce que Gauvain dise au roi :

– Sire, est-ce que vous connaissez l'identité du

commant moult a Dieu ; et sachiez que ge sui vostre chevaliers en quel que leu que ge soie, ne il n'est si estranges leus, se g'i estoie et vos me mandissiez a vostre besoing, que ge n'i venisse a mon pooir. Et por Dieu saluez moi monseigneur Lancelot ; que ge cuit bien que vos le verroiz ainçois que ge ne ferai. » Et la damoisele li respont tout meintenant que ja si tost ne le verra comme ele le saluera de par monseigneur Gauvain ; et messire Gauvains l'en mercie moult et s'en part atant de leanz touz montez et trueve enmi la cort le roi Artu son oncle tout monté qui l'atendoit a grant compaignie de chevaliers. Si s'entresaluent et se metent en leur chemin et s'en vont ensemble parlant de meintes choses ; et lors dist messire Gauvains au roi : « Sire, savez vos qui li chevaliers est qui a veincu ceste assemblee de Wincestre, cil as armes vermeilles qui portoit la manche seur son hiaume ? – Por quoi le

– Sire, c'était messire Lancelot du Lac.

– Tout à fait, dit le roi. Il est venu au tournoi incognito, pour que personne ne le reconnaisse et refuse de jouter contre lui. Pas de doute, c'est l'homme le plus valeureux au monde et le meilleur chevalier vivant. Et pourtant, si j'avais cru votre frère Agravain, je l'aurais fait exécuter. Ç'aurait été un grand crime et une grande trahison, et le monde entier m'aurait honni.

– Absolument ! répondit Gauvain. Qu'est-ce que mon frère Agravain vous a dit au sujet de Lancelot ? Dites-le-moi.

– Très bien. L'autre jour, il est venu me voir et m'a demandé comment je pouvais supporter de garder Lancelot à mes côtés, alors qu'il me déshonorait avec ma femme de manière si scandaleuse. Et il m'a ouvertement assuré que Lancelot aimait la reine d'un amour passionnel à mon insu, qu'il couchait avec elle, et que

Lancelos del Lac. – Ce est voirs, fet li rois, et si vint si couvertement au tournoiement, por ce que nus ne refusast a jouster a lui par connoissance. Certes voirement est il li plus preudom del monde et li mieudres chevaliers qui vive. Et se j'eüsse creü Agravain vostre frere, ge l'eüsse fet ocirre ; si en eüsse fet grant felonnie et trop grant desloiauté, si que touz li mondes m'en deüst honnir. – Voire, fet messire Gauvains ; que vos en dist il donques, Agravains mes freres ? Dites le moi.

– Ce vos dirai ge bien, fet li rois ; il vint l'autre jor a moi et si me dist que il se mervelloit moult conment j'avoie le cuer de tenir Lancelot entor moi qui si grant honte me fesoit comme de moi vergoignier de ma fame ; et si me dist outreement que Lancelos l'amoit de fole amor par de jouste moi et que il l'avoit conneüe charnelment et que ge fusse tout asseür que il n'estoit por autre chose remés à Kamaalot fors por avenir a la

encore vierge. Et nous savons aussi qu'il aimait de tout son cœur la fille du roi Pellés, celle qui a donné naissance à Galaad, l'excellent chevalier, qui a mis fin aux aventures du saint Graal.

– Assurément, répondit le roi, s'il aime cette demoiselle d'un aussi grand amour que vous le dites, alors je refuse de croire qu'il puisse être aussi déloyal et me déshonorer avec ma femme. Dans un cœur aussi preux, pas de place pour la trahison, à moins que ce soit l'œuvre du démon.

Voilà ce que disait le roi Arthur au sujet Lancelot. Messire Gauvain lui répondit qu'il pouvait en être certain, et que Lancelot n'avait jamais éprouvé pour la reine le genre de sentiments qu'Agravain lui prêtait.

– Plus encore, sire : je suis si convaincu qu Lancelot est incapable de cela qu'il n'y a aucun cheva-

Et encor savons nos bien qu'il a amee de tout son cuer la fille le roi Pellés, dont Galaaz li tres bons chevaliers fu nez, cil qui mist a fin les aventures del Seint Graal. – Certes, fet li rois, s'il estoit voirs que Lancelos l'amast tres bien par amors, si nel porroie ge pas croire qu'il eüst cuer de fere si grant desloiauté comme de moi honir de ma fame ; car en cuer ou il a si grant proesce ne se porroit enbatre traïsons, se ce n'estoit la greigneur deablie del monde. » Einsi dist li rois Artus de Lancelot. Et messire Gauvains li dist bien qu'il en soit tout asseür, que onques Lancelos ne baa a la reïne de si fole amor comme Agravains li a mis sus. « Et encore vos di ge bien, sire, fet il, que ge sent Lancelot si sauf de ceste chose que il n'a el monde si bon chevalier, se il l'en apeloit, que ge n'en entrasse en champ encontre lui por Lancelot deffendre. – Et qu'en diriez vos ? fet li rois ; se touz li monz le m'aloit disant de jor

voulait préserver son anonymat. Messire Gauvain parla ainsi à la reine :

– Madame, nous ne savons pas très bien qui a remporté le tournoi : nous pensons qu'il s'agissait d'un chevalier étranger. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il portait un équipement rouge et qu'il arborait sur son casque, en guise de banderole, la manche d'une dame ou d'une demoiselle.

La reine songea qu'il ne pouvait pas s'agir de Lancelot : elle ne le pensait pas capable d'arborer une enseigne qu'elle ne lui aurait pas offerte elle-même. Elle cessa donc de poser des questions à ce sujet, sauf pour demander à messire Gauvain :

– Lancelot ne se trouvait donc pas au tournoi ?

– Madame, répondit-il, s'il y était et que je l'ai vu, je ne l'ai pas reconnu. Et s'il y avait été, je crois bien qu'il aurait remporté le tournoi. Pourtant nous avons

la reïne : « Dame, nos ne savons pas tres bien qui cil fu qui veinqui le tornoiement, car nos cuidons que ce fust uns chevaliers estranges ; mes tant vos savons nos bien dire que il porta a l'assemblee armes vermeilles et seur son hiaume en un panoncel une manche a dame ou a damoisele. » Et lors pensa meintenant la reïne que ce ne fu mie Lancelos, car ele ne cuidoit pas qu'il portast a tornoiement nule enseigne, s'ele ne li eüst bailliee. Si en lesse atant la parole, que plus n'en enquiert, fors que ele demande a monseigneur Gauvain : « Ne fu mie Lancelos a ceste assemblee ? – Dame, fet il, se il i fu et ge l'i vi, nel connui ge pas ; et se il i fust, ge croi bien que il eüst veincu le tornoiement ; et neporquant nos avons ses armes veües tantes foiz que, se il i fust venuz, se il n'i venist en repost, nos le peüssons bien connoistre. – Et ge vos di, fet la reïne, que il i ala au plus couvertement que il pot. – Et ge vos di, dame,

j'avais des doutes, malgré son déguisement. J'ai fini par voir son visage à découvert. Il a quitté le tournoi gravement blessé, accompagné d'un chevalier armé exactement de la même manière que lui.

– Messire Gauvain, demanda la reine, est-ce qu'il dit la vérité, à votre avis ? Par la fidélité que vous devez à messire le roi, dites-moi ce que vous en savez, si du moins vous savez quelque chose.

– Madame, dit-il, je ne peux pas me taire face à une telle requête. Oui, c'est la vérité. C'était Lancelot en personne, celui qui portait des armes rouges et arborait une manche sur son casque – et qui a remporté le tournoi.

La reine, entendant ces paroles, se mura dans le silence et se réfugia dans sa chambre, les larmes aux yeux. Elle se lamentait et se disait :

– Ah, Dieu, comme il m'a trahie, lui dont je pen-

doutoie ge, por ce qu'il estoit si desguisiez ; si alai tant que je le vi tot apertement en mi le vis, ou il s'en aloit moult navrez avec un chevalier ensi armé com il estoit, car il avoient ambedui armes d'une maniere et d'un semblant. – Messire Gauvain, fet la reïne, cuidiez vos que il die voir ? Par la foi que vos devez monseigneur le roi, dites moi ce que vos en savez, se il est einsi que vos en sachiez nule riens. – Dame, fet il, vos m'avez tant conjuré que ge ne vos en celeroie riens que g'en seüsse ; je vos di veraiement que ce fu il, ses cors meïsmes, qui ot armes vermeilles et qui porta la manche seur son hiaume et veinqui le tournoiement. »

Et quant la reïne entent ceste parole, si s'en test atant et s'en entre en sa chambre lermoiant des euz del chief ; si fesoit trop grant duel et disoit a soi meïsmes : « Ha ! Dex, tant m'a vileinnement trichiee cil en qui cuer ge cuidoie que toute loiauté fust herbergiee, por qui

33. Le lendemain, Bohort revint du tournoi, accompagné de Lionel, d'Hector et de leurs compagnons. Ils arrivèrent au palais royal, où ils avaient l'habitude de loger et de manger chaque fois qu'ils se trouvaient à la cour. Hector se mit à demander, à ceux qui étaient restés à Camelot avec la reine pendant la durée du tournoi, où se trouvait Lancelot, puisqu'ils l'avaient laissé là au moment du départ.

– Seigneur, dirent-ils, il nous a quittés dès le lendemain, avec un seul écuyer pour l'accompagner. Nous ne l'avons pas vu depuis, et nous n'avons pas eu de nouvelles non plus.

34. Lorsque la reine apprit que le frère de Lancelot et ses cousins étaient de retour, elle fit convoquer Bohort et lui parla en ces termes :

– Bohort, est-ce que vous vous êtes rendu au tournoi ?

33. Et l'endemain vint a court Boorz, et Lyoniax et Hestors et leur compaignie qui venoient de l'assemblee ; et quant il furent descendu en l'ostel le roi, ou il avoient leur giste et leur repaire toutes les foiz que il venoient a court, Hestors commença a demander as uns et as autres qui laiens estoient remés avec la reïne, quant il alerent a l'assemblee, ou Lancelos estoit alez, car leanz le lessierent il quant il s'en partirent. « Sire, font il, il s'en ala de ceanz l'endemain que vos en partistes, ensi que il n'enmena que un tout seul escuier avecques li, a tel eür que onques puis nel veïsmes ne n'en oïsmes parler. »

34. Quant la reïne sot que li freres Lancelot et si cousin estoient venu, ele fist Boort devant lui venir, si li dist : « Boort, avez vos esté a cele assemblee ? – Dame, oïl, fet il. – Et veïstes vos Lancelot vostre cousin ? – Dame, nenil, car il n'i fu mie. – Par mon

plaie que je lui ai infligée au côté gauche pendant une joute.

– Maudit soyez-vous, répondit la reine, car vous auriez mieux fait de le tuer ! Il m'a si gravement trahie que j'ai peine à le croire.

– Madame, dit Bohort, de quoi parlez-vous ?

Elle lui raconta tout ce qu'elle avait cru comprendre. Lorsqu'elle eut terminé, Bohort lui répondit ainsi :

– Madame, ne croyez pas que les choses soient nécessairement ainsi, tant que vous n'avez pas des preuves plus solides. Assurément, je refuse de croire qu'il vous ait trahi en aucune manière.

– Et moi je vous assure qu'une dame ou une demoiselle l'a subjugué avec un sortilège ou une potion, et que nous ne serons jamais réconciliés, lui et moi. Si jamais il revient à la cour, je le ferai exclure de la demeure du roi

fis a une jouste el costé senestre. – Maleoite soit l'eure, fet la reïne, que vos ne l'oceïstes, car il s'est si desloiautez envers moi que ge nel cuidasse por riens del monde que il le feïst. – Dame, fet Boorz, comment ? » Et ele li conte tout einsi comme ele le pensoit ; et quant ele ot dite toute sa volenté, si li respondi Boorz : « Dame, fet il, ne creez pas que il soit einsint com vos le pensez, devant que vos le sachiez plus veraiement. Car, si m'aïst Dex, ge nel porroie pas croire, que il eüst faussé en tel maniere vers vos. – Je vos di veraiement, fet ele, que aucune dame ou damoisele l'a seurpris ou par poison ou par enchantement, si que jamés jor de sa vie ne sera bien de moi ne ge de lui ; et se il revenoit a cort par aucune aventure, ge li veeroie del tout l'ostel monseigneur le roi et li deffendroie que il ne fust jamés tant hardiz que il meïst ceanz le pié. – Dame, fet Boorz, vos en feroiz toute vostre volenté, mes toutevoies vos

35. Un jour, le roi et messire Gauvain se trouvaient aux fenêtres du palais. Ils discutaient de plusieurs choses. Le roi dit à messire Gauvain :

– Cher neveu, je me demande vraiment où Lancelot peut se terrer depuis si longtemps. Il n'est jamais resté aussi longtemps loin de la cour, par le passé.

Lorsque messire Gauvain l'entendit, il se mit à sourire :

– Sire, dit-il, sachez que là où il se trouve, il n'est pas malheureux ! S'il s'y morfondait, il ne tarderait pas à rentrer. Et il ne faut pas s'étonner qu'il s'y plaise, car l'homme le plus puissant du monde s'y plairait, s'il y avait investi son cœur autant que Lancelot y a mis le sien !

Le roi, entendant ces mots, eut très envie de savoir de quoi il était question. Il réclama donc la vérité à messire Gauvain, au nom de la fidélité qu'il lui devait et du serment qu'il lui avait fait.

35. Un jor estoient entre le roi et monseigneur Gauvain as fenestres del palés, et parloient entr'eus de pluseurs choses, et tant que li rois dist a monseigneur Gauvain : « Biaus niés, trop me merveill durement ou Lancelos demeure tant ; je ne vi pieça qu'il lessast autant ma cort comme il a fet ores. » Et quant messire Gauvains l'entent, si commence a sozrire et dist au roi : « Sire, or sachiez que li leus ou il est ne li ennuie pas ; car se il li ennuiast, il ne fust ore mie a venir ; et se il li plest, l'en ne s'en doit mie merveillier, car il devroit bien plere au plus riche home del monde, se il i avoit autresi mis son cuer comme ge cuit que Lancelos i a mis le suen. » Quant li rois entent ceste parole, si est moult engoisseus de savoir que ce est ; si requiert a monseigneur Gauvain qu'il l'en die la verité seur la foi et seur le serement que il li fist. « Sire, fet messire

mieux, et elle m'a laissé le voir. Je l'ai reconnu sur-le-champ : c'était clairement le bouclier de Lancelot. Je lui ai donc demandé : « Mademoiselle, au nom de l'amour, dites-moi quand ce bouclier a été laissé ici. » Elle m'a répondu que c'était son ami qui l'avait laissé lorsqu'il était allé au tournoi de Winchester, en empruntant les armes toutes rouges d'un frère à elle ; elle m'a aussi révélé que la manche qu'il avait portée sur son casque était la sienne.

36. La reine était appuyée à une autre fenêtre, plongée dans ses pensées. Ayant entendu la conversation entre messire Gauvain et le roi, elle s'approcha et dit :

– Cher neveu, qui est cette jeune fille dont vous vantez la beauté ?

– Madame, c'est la fille du vavasseur d'Escalot. Rien d'étonnant à ce que Lancelot l'aime : elle est remarquablement belle.

ne demandoie mielz ; et ele le me moustra. Et ge le connui meintenant ; si soi bien que ce estoit li escuz Lancelot. Et ge li demandei : « Damoisele, dites moi par amors quant cist escuz fu lessiez ceanz. » Et ele me respondi que ses amis li avoit lessié, quant il ala a l'assemblee de Wincestre et enporta les armes a un suen frere qui estoient toutes vermeilles, et que la manche estoit seue qu'il avoit portee sus son hiaume. »

36. La reïne estoit apuiee toute pensive à unes autres fenestres et ot oï quanque li rois et messire Gauvains distrent ; si vint avant et dist : « Biaus niés, qui est cele pucele que vos tenez a si bele ? – Dame, c'est la fille au vavasor d'Escalot ; et se il l'ainme bien, ce n'est pas merveille, car ele est pleinne de trop grant biauté. – Certes, fet li rois, ge ne porroie pas croire que il meïst son cuer en dame ne en damoisele, se ele n'estoit de trop haut afere ; et ge vos di veraiement que il ne

pour qu'il vienne lui parler. Il accourut aussitôt. Dès qu'elle le vit, la reine s'exclama :

– Bohort, je sais tout au sujet de votre seigneur et cousin ! Il réside à Escalot avec une demoiselle qu'il aime d'amour. Pas de doute, nous l'avons perdu, vous et moi : elle le tient tellement sous sa coupe qu'il ne pourrait pas la quitter, même s'il le voulait. Un chevalier vient tout juste de l'affirmer en ma présence et en celle du roi – le genre de chevalier que l'on croit sur parole. Il nous a garanti que c'était la vérité !

– Écoutez, madame : je ne sais pas qui est le chevalier qui vous a dit cela, mais même s'il était l'homme le plus véridique au monde, je saurais quand même qu'il ment. Mon seigneur Lancelot a un cœur trop noble pour être capable d'une chose pareille, je n'ai aucun doute là-dessus. Et maintenant, dites-moi qui vous a dit cela, je vous en supplie, je lui ferai ravaler

parler a lui, et il i vint tantost. Et la reïne li dist meintenant qu'ele le voit : « Boort, or sei ge bien la verité de vostre seigneur, vostre cousin ; il demeure a Escalot avec une damoisele que il ainme par amors. Or poons nos bien dire que je et vos l'avons perdu, car ele l'a si atorné qu'il ne se porroit pas de li partir, se il vouloit. Et ce dist orendroit oiant moi et oiant monseigneur le roi uns tex chevaliers que vos croiriez bien d'une parole, se il la vos disoit ; et sachiez de voir qu'il la nos aferma a veraie. – Certes, dame, fet Boorz, je ne sei qui il est, cil chevaliers qui ceste chose vos a dite ; mes se il estoit li plus voirdisanz del monde, si sei bien qu'il est menterres de metre tel chose avant ; que ge sai bien que mes sires est de si haut cuer que il ne le daigneroit pas fere. Si vos voudroie prier que vos me deïssiez qui cil fu qui ceste parole dist ; car il ne sera ja teus que je ne l'en face encore anuit tenir a mençongier. – Vos

d'une chose, madame : nous ne serions jamais restés dans ce pays aussi longtemps si ce n'était pour l'amour de messire Lancelot, et s'il n'était pas demeuré si longtemps ici après la quête du Graal, juste pour être avec vous. Soyez certaine qu'aucun chevalier n'a jamais aimé une dame ou une demoiselle aussi fidèlement qu'il vous aimait.

En entendant ces mots, la reine se sentit si mal qu'elle ne put s'empêcher d'avoir les larmes aux yeux. Lorsqu'elle parla enfin, ce fut pour maudire l'heure où elle avait appris ces nouvelles, car elles lui avaient infligé une souffrance sans nom. Puis elle s'adressa à Bohort :

– Comment, seigneur ! Vous m'abandonnez donc ?

– Oui, madame, répondit-il. C'est la seule chose qu'il me reste à faire.

sachiez veraiement, dame, fet Boorz, que nos n'eüssons mie tant demoré en cest païs comme nos avons, se por l'amor de mon seigneur ne fust, ne il n'i eüst pas tant demoré aprés la queste del Seint Graal fors por vos ; et sachiez certeinnement que il vos a plus loiaument amee que onques chevaliers amast dame ne damoisele. » Quant la reïne entent ceste parole, si est tant a malese comme nule plus, et si ne se puet tenir que les lermes ne li viengnent as euz. Et quant ele parole, si dist que maudite soit l'eure que onques tieus noveles vindrent devant li ; « car g'en sui, fet ele, maubaillie. » Et puis redist a Boort : « Conment, sire, fet ele, me leroiz vos donc einsi ? – Oïl, dame, fet il, car a fere le me couvient. » Atant s'en ist de la chambre et vint a son frere et a Hestor ; si leur conte les paroles que la reïne li avoit dites ; et il en sont moult a malese. Si ne s'en sevent a qui prendre, fors tant que chascuns maudit

à contrecœur, car il aurait préféré les garder à ses côtés, en particulier Bohort, qui à cette époque possédait une renommée hors du commun, et dont le comportement et les exploits le hissaient au-dessus de tous les autres chevaliers du royaume de Logres.

37. Le lendemain, la parenté du roi Ban quitta la cour et prit la route la plus directe jusqu'à Escalot. Une fois sur place, ils demandèrent des nouvelles de Lancelot partout où ils espéraient trouver des indices, mais ils ne trouvèrent personne qui pût leur apprendre quoi que ce soit. Ils le cherchèrent absolument partout, mais plus ils posaient de questions, moins ils en apprenaient. Ils chevauchèrent de cette manière pendant huit jours, sans découvrir la moindre nouvelle. Face à leur échec, il se dirent : « Nous pouvons bien nous échiner en vain : nous ne le retrouverons pas avant le prochain tournoi. Il y sera, c'est certain, pour peu qu'il

car moult les amoit a veoir pres de lui, mesmement por Boort qui lors estoit de plus haute renomee, de bone vie et de bone chevalerie que chevaliers qui fust el roiaume de Logres.

37. L'endemain se parti de cort li lingnajes le roi Ban ; si chevauchent le droit chemin tant qu'il vindrent a Escalot. Et quant il i furent venu, si demanderent nouveles de Lancelot partout la ou il en cuidoient trouver assenement, mes onques ne porent trover qui nouveles leur en seüst dire. Assez le quistrent sus et jus ; mes comme il plus le demanderent, et meins en apristrent. Si chevauchent en tel maniere uit jorz que onques noveles n'en porent savoir. Et quant il virent ce, si distrent : « Por neant nos traveillerons nos plus, car nos ne le trouverons mes devant l'assemblee ; mes la sanz faille vendra il, por quoi il soit en cest païs et en sa delivre poesté. » Si demorerent einsi por ceste

même les convaincre de jouter dans son camp lors des affrontements ; leur promesse ravit le roi, et il les remercia abondamment. Mais le conte cesse à présent de parler de Bohort et de ses compagnons, et revient à Lancelot, qui était souffrant chez la tante du jeune chevalier d'Escalot.

⋆

38. Le conte dit à présent que Lancelot, à son arrivée, dut s'aliter en raison de son état ; il resta grabataire pendant un bon mois à cause de la blessure que son cousin Bohort lui avait infligée au tournoi de Winchester. Le chevalier qui l'avait accompagné au tournoi ne voyait d'autre issue que la mort ; il en était affligé, car il avait vu Lancelot accomplir tant de bonnes choses qu'il le tenait pour le meilleur chevalier

de l'assemblee, et tant les pria qu'il li promistrent qu'il seroient a ceste assemblee devers sa partie. Si fu li rois moult liez de ceste promesse et moult les mercia durement. Mes or lesse li contes ici endroit a parler de Boort et de sa compaignie et retorne a parler de Lancelot qui estoit malades chiés l'antain au nouviau chevalier d'Escalot.

*

38. Or dit li contes ci endroit que quant Lancelos fu leanz venuz, il acoucha malades ; si jut bien un mois ou plus de la plaie que Boorz ses cousins li fist au tornoiement de Wincestre ; que li chevaliers qui avec lui avoit esté à l'assemblee n'i avoit atendu fors la mort. Si l'en poise trop durement, car il avoit tant de bien veü

messire Gauvain qui me l'a dit, le neveu du roi Arthur en personne.

– Ça, dit le chevalier, je veux bien le croire ! Je n'ai jamais vu un homme accomplir autant d'exploits que ce jour-là au tournoi de Winchester, ni la manche d'une dame ou d'une demoiselle être aussi bien mise à profit ni autant admirée que la vôtre.

La demoiselle resta sur place, aux côtés de son frère, jusqu'à ce que Lancelot fût presque guéri et qu'il pût se déplacer un peu dans la demeure. Lorsqu'il fut presque remis et qu'il eut retrouvé toute sa beauté, la demoiselle, qui passait ses jours et ses nuits en sa compagnie, tomba éperdument amoureuse de lui, aussi bien à cause du bien qu'on disait de lui qu'en raison de sa beauté qu'elle voyait chaque jour. Elle était si éprise qu'elle mourait d'envie de le posséder : sa passion pour lui atteignait son comble. Un jour, elle ne se contint

monde ; si le me dist messire Gauvains, li niés le roi Artu meïsmes. – Voire, fet li chevaliers, par mon chief, ge le croi bien que ce puet il bien estre ; car onques ne vi a home autretant fere d'armes comme il fist a l'assemblee de Wincestre, ne onques manche a dame ne a damoisele ne fu mieuz emploiee ne tant regardee comme la vostre fu. » La damoisele fu leanz et demora avec son frere tant que Lancelos fu auques gueriz, si que il pot aler par leanz ; et quant il fu presque gariz et auques revenuz en sa biauté, la damoisele qui demoroit avec li et de nuiz et de jorz l'aama tant, por les biens que l'en en disoit et por la biauté que ele veoit en lui, que il li fu avis que ele ne porroit durer en nule maniere se ele n'avoit de lui sa volenté. Einsint aama la damoisele Lancelot tant comme ele plus pot. Et quant ele ne pot plus tere ce que ele pensoit, ele vint un jor devant lui, quant ele se fu apareilliee et atornee

témoin : cela fait longtemps que je n'ai pas contemplé de dame ou de demoiselle aussi digne d'amour que vous.

– Comment, seigneur ? Votre cœur ne vous appartient donc pas, et vous n'agissez pas selon votre propre volonté ?

– Mademoiselle, répondit-il, j'agis exactement selon ma volonté, car mon cœur se trouve là où je veux qu'il soit, et je ne voudrais pour rien au monde qu'il soit ailleurs ; il ne pourrait pas résider dans un meilleur lieu que celui où je l'ai installé ; et je prie Dieu qu'il ne change pas d'avis, car je ne serais plus jamais serein comme je le suis à présent s'il le faisait.

– Eh bien, seigneur ! Vos paroles me laissent découvrir une partie de vos sentiments, et j'en suis très affligée. Ce que vous venez de m'apprendre en peu de mots, je pourrais bien en mourir ; mais si vous étiez

damoisele que l'en deüst mieuz amer que l'en devroit vos. – Conment, sire, fet la damoisele, n'est pas vostres cuers si abandonneement a vos que vos en puissiez fere a la vostre volenté ? – Damoisele, fet il, ma volenté en faz ge bien, car il est del tout la ou ge vueill que il soit ne en nul autre leu ne voudroie ge mie que il fust ; car il ne porroit estre en nul leu si bien assenés comme il est la ou ge l'ai assis ; ne ja Dex ne doinst que il de ceste volenté se departe, car aprés ce ne porroie ge vivre un jour si a aise come je fais orendroit. – Certes, sire, fet la damoisele, tant m'en avez dit que ge connois bien une partie de vostre corage ; si m'en poise moult que il est einsi ; car a ce que vos m'en avez ore dit et apris a une seule parole me feroiz vos procheinnement morir ; et se vos le m'eüssiez dit un pou plus couverte-ment, vos m'eüssiez mis mon cuer en une langor reple-nie de toutes bones esperances, si que l'esperance me

– Ah, cher frère, quel malheur ! Dieu, comme j'aimerais qu'il me laisse indifférent, comme le faisaient d'autres chevaliers avant que je le rencontre ! C'est impossible, hélas. Il est écrit que je mourrai pour lui ; je mourrai, oui, et vous en serez témoin !

La demoiselle parlait ainsi de sa propre mort, et il advint exactement ce qu'elle avait prédit : elle mourut bel et bien par amour pour Lancelot, comme le conte le racontera bientôt.

40. Ce même jour, un écuyer en provenance du Northumberland arriva dans la demeure. Lancelot le convoqua et lui demanda où il se rendait.

– Seigneur, dit-il, je vais à Taneborc pour le tournoi, qui doit avoir lieu dans trois jours.

– Est-ce que tu sais quels chevaliers comptent y assister ?

– Certes, biaus frere, fet la damoisele, ce poise moi ; et ge volsisse bien, se Dieu pleüst, que il ne m'en fust a plus que il est d'autre chevalier ne que il estoit de lui ainçois que ge le veïsse ; mes ce ne puet ore pas estre ; car il m'est ensi destiné que je muire por lui ; si en morrai que vos le verroiz apertement. » Tout en ceste maniere devisa la damoisele sa mort ; si l'en avint tout issi comme ele dist ; car ele morut sanz faille por l'amour de Lancelot, si com li contes le devisera ça en avant.

40. Icelui jor meïsmes avint que uns escuiers se herberja leanz qui estoit venuz de Norhomberlande ; si le fist Lancelos venir devant lui et li demanda ou il aloit. « Sire, fet il, ge vois a Tanebourc ou li tornoiemenz devoit estre et sera d'ui en tierz jor. – Et quex chevaliers i avra il, fet Lancelos, sez le tu ? – Sire, fet il, cil de la Table Reonde i seront, et cil qui furent a l'assem-

sang abondant comme celui d'une bête qu'on viendrait de pourfendre s'en échappa, et il s'évanouit sur-le-champ. Voyant cela, son médecin dit à l'écuyer :

– Vous l'avez tué avec vos paroles !

Il fit déshabiller et coucher Lancelot et fit tout son possible pour étancher le sang : il serait mort en peu de temps sans ses efforts.

41. Tout le reste de la journée, Lancelot resta sans ouvrir les yeux ni prononcer la moindre parole ; il semblait à moitié mort. Le lendemain, il reprit autant de forces qu'il pouvait, et feignit de n'avoir plus mal et d'être tout à fait guéri. Il dit à son médecin :

– Maître, que Dieu soit loué, et vous aussi ! Vous m'avez si bien soigné et si bien remis d'aplomb que je me sens en parfaite santé, et capable de chevaucher sans la moindre peine. D'ailleurs, la maîtresse de ces lieux et mon compagnon, le chevalier ici présent qui m'a si

en saut uns rais de sanc autresi granz comme il feïst d'une beste acoree ; si se pasme meintenant. Et quant ses mestres le voit, si dist a l'escuier : « Vos l'avez mort par voz paroles. » Si le fet tantost despoiller et couchier et se peine moult durement de lui estanchier, car autrement fust il morz erranment.

41. Tout celui jor fu Lancelos en tel maniere que il n'ouvri les euz ne ne dist mot, einz fu autresi comme demi morz. A l'endemain se resvigora au plus que il pot et fist semblant que il n'eüst ne mal ne douleur et que il fust touz gariz ; si dist a son mire : « Mestre, Dieu merci et la vostre, vos m'avez tant fet et mis en moi si grant cure et si grant travaill que ge me sent si sain et si hetié que des ore mes puis bien chevauchier sanz moi grever de nule chose ; et por ce voudroie ge prier la dame de ceanz et mon compaignon, ce chevalier qui

jamais guérir – je mourrai de douleur ! Et si je dois mourir, je préfère encore que ce soit à cheval qu'en dépérissant ici.

– Vous ferez ce que votre cœur vous commande, dit le sage, puisque vous refusez de me faire la moindre concession. Comme vous ne voulez pas suivre mes conseils, je m'en lave les mains auprès de vous et de vos compagnons ! Si vous mourez en chemin, je ne veux pas qu'on me le reproche, et si Dieu vous accorde la guérison, je n'en veux ni louange ni blâme.

– Ah, cher maître, dit Lancelot, vous m'abandonnez donc, vous qui m'avez été d'un si grand secours jusqu'à présent ? Comment pouvez-vous ?

– Ma foi, il faut que je coupe les ponts ! Un chevalier aussi preux et aussi valeureux que vous, je ne voudrais pour rien au monde qu'il meure sous ma protection.

– Très cher maître, vous me garantissez donc que

einz morroie de duel ; et se au morir vient, mieuz vueill ge morir en chevauchant que en languissant. – Vos en feroiz, fet li preudons, quanque li cuers vos en aportera, car por moi n'en leriez vos riens ; et puis qu'a mon conseill ne voulez errer, ge vos lerai del tout et vos et vostre compaignie ; car se vos morez en ceste voie, ge ne vueill mie que l'en die que ce soit par moi, et se vos en garissiez, Dex le vos doint, je n'en vueill estre ne loez ne blasmez. – Ha ! biaus mestres, fet Lancelos, voulez me vos einsi lessier del tout, qui en ceste maladie m'avez tant valu et tant aidié jusques ci ? Comment le porriez vos trouver en vostre cuer ? – Par foi, fet li mestres, il couvient que ge vos lesse a fine force ; car si preudom et si bons chevaliers comme vos estes ne voudroie ge en nule maniere qu'il moreust en ma garde. – Biaus douz mestres, fet Lancelos, me dites vos donques loiaument que il me couvendroit mourir,

car il pensait vraiment pouvoir se rendre au tournoi avec lui. Il lui parla ainsi :

– Très cher ami, partez donc, puisqu'il semble que je doive rester. Lorsque vous arriverez au tournoi de Taneborc et que vous verrez messire Gauvain et madame la reine Guenièvre, saluez-les de la part du chevalier qui remporta le tournoi de Winchester. S'ils vous demandent de mes nouvelles, ne leur dites rien sur mon état ni où je me trouve.

L'écuyer lui répondit qu'il transmettrait le message. Il monta aussitôt sur son roncin, quitta le manoir et chemina jusqu'à Taneborc. Cet écuyer connaissait le roi de Norgales ; il se rendit donc chez lui et y resta la veille du tournoi. À la tombée de la nuit, messire Gauvain se rendit aussi chez le roi de Norgales, à la cour, et resta sur place pour voir Bohort et ses compagnons et discuter avec eux. Ils l'accueillirent avec joie

aler au tornoiement avec lui ; et si li dist : « Biaus douz amis, ore en alez, car il me covient remanoir, ce me semble. Et quant vos vendroiz au tornoiement a Taneborc et vos veez monseigneur Gauvain et madame la reïne Guenievre, si les me saluez de par le chevalier qui veinqui l'assemblee de Wincestre ; et se il vos demandent comment ge le faz, si ne leur en dites onques riens de mon estre ne ou je sui. » Et cil li dist que cest message fera il bien ; meintenant monte li escuiers seur son roncin et se part de leanz et chevauche tant que il vint a l'assemblee. Et cil escuiers estoit auques acointes del roi de Norgales ; si ala a son ostel et demora illec le soir dont li tornoiemenz dut estre l'endemain. Quant la nuiz fu venue, messire Gauvains s'en vint a l'ostel le roi de Norgales ; si ala a la cort et demora illec por veoir Boort, lui et sa compaignie, et por parler a eus ; et il le reçurent a

parler : un chevalier qui souffrait d'une blessure presque mortelle, et qui dans cet état déplorable voulait quand même venir au tournoi, que son médecin le veuille ou non. Il était encore si mal en point qu'on pouvait à peine lui tirer les mots de la bouche. Vous ne trouvez pas cela complètement fou ?

– Ah, très cher ami, dit messire Gauvain, quand est-ce que vous avez vu le chevalier dont vous me parlez ? Je le trouve très valeureux, moi ! Et je crois savoir que s'il était libre de ses mouvements, il ne se serait pas retenu de venir. Que Dieu lui accorde d'aller mieux ! Rien de plus triste qu'un homme de valeur qui ne peut pas accomplir de prouesses parce qu'il est en mauvaise santé…

– Dieu m'en soit témoin, seigneur, je ne sais pas qui il est ; mais ce que je peux vous révéler, c'est que j'ai entendu dire qu'il était le meilleur chevalier du

ne n'oïsse parler, qui estoit si navrez comme a mort, et einsi malades comme il iert vouloit il venir au tournoiement, ou ses mires volsist ou non ; et il estoit encore si mesaiesiez que a grant peinne pooit nus hom parole de sa bouche trere. Et ne vos est il avis que ce fu grant forsenerie de teste ? – Ha ! biaus tres douz amis, fet messire Gauvains, quant veïstes vos le chevalier dont vos me parlez ? Je vos di a mon escient que il est moult preudom ; et tant en cuit ge bien savoir que, se il fust en son lige pooir, il ne se tenist pas legierement qu'il n'i fust ; or li doint Dex santé, fet messire Gauvains, que certes c'est trop granz domages quant preudom a maladie qui li tolt a fere proesce. – En non Dieu, sire, fet soi li escuiers, ge ne sei qui il est ; mes tant vos os ge bien dire que ge l'oï tesmongnier au meilleur chevalier del monde ; et encore me dist il et proia, quant ge me parti de lui ier matin, que ge vos

42. Les trois cousins avaient tout entendu, et ils s'émurent fort des propos de l'écuyer. Ils avaient bien compris que c'était Lancelot qui saluait ainsi la reine et messire Gauvain ; ils interceptèrent l'écuyer pour exiger qu'il leur révèle où le chevalier se trouvait. Il leur répondit qu'ils auraient beau demander, il ne leur dirait rien.

– Tu peux bien nous dire où tu l'as laissé, au moins ! disaient-ils.

Il leur indiqua un autre lieu que celui où il avait vu Lancelot. Ils déclarèrent qu'ils partiraient à sa recherche dès la fin du tournoi.

43. Le lendemain, sur la prairie devant Taneborc, les chevaliers de quatre royaumes s'assemblèrent contre ceux de la Table Ronde. Il y eut de belles joutes à la lance et de très beaux coups d'épée ; voilà la prairie couverte de chevaliers étrangers venant à la rencontre

42. De ceste parole furent moult esmaié li troi cousin qui bien orent oï tot ce que li escuiers ot dit ; si aperçurent bien que c'estoit Lancelos dont il parloit, qui si saluoit la reïne et monseigneur Gauvain ; si tindrent le vallet moult cort qu'il leur deïst ou il l'avoit lessié. Et il leur respont que ja plus ne leur en dira por proiere qu'il en facent. « Au meins, font il, nos puez tu bien dire ou tu le lessas. » Et il leur dist un autre leu que celui ou il le lessa. Et il dient qu'il l'iront querre au departir del tornoiement tant qu'il le trouveront.

43. A l'endemain assemblent en la praerie souz Taneborc li chevalier de quatre roiaumes encontre ceus de la Table Reonde. Si i ot meinte bele jouste fete de lance et meint biau coup feru d'espee ; si peüssiez veoir la praerie couverte de chevaliers estranges qui venoient encontre ceus del roiaume de Logres et encontre ceus

100

Lancelot : qu'il voulait venir au tournoi, et que son médecin le lui avait interdit parce qu'il était trop mal en point. Mais la reine refusait de croire qu'il ait pu être souffrant si longtemps. Elle pensait au contraire que la demoiselle dont messire Gauvain lui avait tant chanté les louanges était la cause de son absence et qu'il était resté auprès d'elle. Elle était convaincue qu'il n'y avait pas d'autre raison pour expliquer qu'il ait tant tardé à se présenter à la cour, et elle le haïssait d'une haine si mortelle qu'elle aurait souhaité le voir souffrir les pires humiliations au monde. Mais elle était si affligée et gênée d'avoir perdu Bohort et ses compagnons, qui avaient quitté la cour, qu'elle ne savait pas ce qu'elle allait devenir ; elle aurait voulu qu'ils rebroussent chemin, car elle appréciait tellement leur compagnie et le réconfort qu'ils lui offraient qu'elle n'estimait personne au-dessus d'eux. À l'abri des oreilles, il lui était souvent arrivé de dire qu'elle ne connaissait aucun

et comment il vouloit venir au tornoiement, mes ses mires ne li lessa, por ce que trop estoit malades. Mes la reïne ne pot ce croire, qu'il ait esté si longuement deshetiez, einz cuide veraiement que la damoisele que messire Gauvains li a tant loee soit achoison de sa demorance et qu'il soit remés avec lui, et cuide bien que il n'ait por autre chose tant demoré a venir a cort ; si l'en het si mortelment qu'il n'est honte qu'ele ne li vousist bien veoir soffrir. Mes de Boort et de sa compaignie qui si ont la cort lessiee por defaute de Lancelot a ele si grant pitié et tant est a malese de ce qu'ele les a issi perduz qu'ele ne set qu'ele puisse devenir ; si amast moult, se il poïst estre, que il revenissent arrieres ; car ele amoit tant leur compaignie por le grant confort qu'il li fesoient qu'ele ne prisoit nule gent tant come ele fesoit els. Et la ou ele estoit a son privé conseill disoit ele aucune foiz qu'ele ne savoit el monde nul chevalier si bien disne ne

– Seigneur, je suggère fortement que nous nous rendions à Escalot. Je connais une demeure dans cette place-forte où je crois qu'on nous donnera des nouvelles au sujet de notre quête.

– Seigneur, dit Bohort, je voudrais que nous y soyons déjà ! Il me tarde vraiment de retrouver mon cousin.

Ils partirent donc et chevauchèrent jusqu'au soir, avant de passer la nuit près d'un bosquet. Le lendemain, au lever du soleil, ils retournèrent sur leurs montures et voyagèrent dans le froid. Après un trajet de plusieurs jours, ils parvinrent enfin à Escalot. Messire Gauvain se rendit au manoir où il avait déjà séjourné et emmena Bohort dans la chambre où il avait laissé le bouclier de Lancelot ; il y pendait encore.

– Seigneur, dit-il à Bohort, est-ce que vous avez déjà vu ceci ?

conseill que nos en alissons a Escalot ; car en ce chastel sei ge un ostel ou ge croi que l'en nos en assenera de ce que nos alons querant. – Sire, fet Boorz, je volroie ja que nos i fuissons, car moult me tarde que nos aions trouvé monseigneur mon cousin. » Atant se partirent d'ilecques et chevauchierent jusqu'au soir, si jurent cele nuit delez un boschage. Et a l'endemain si tost comme il fu ajorné, il monterent et chevauchierent a la froidure ; et errent tant par leur jornees qu'il vindrent a Escalot. Et messire Gauvains descendi a l'ostel ou il avoit autrefoiz jeü et meinne Boort en la chambre ou il avoit lessié l'escu Lancelot ; si l'i trouva encore pendant ; et lors li dist : « Sire, icestui escu, veïstes le vos onques mes ? » Et Boorz dit que cestui escu avoit il lessié a Kamaalot quant il ala a l'assemblee de Wincestre. Lors mande messire Gauvains a l'oste de leanz que il viengne parler a lui ; et il i vint erranment. Et messire Gauvains

tout pour lui. Cela fait longtemps que nous ne l'avons pas vu et nous ne savons pas s'il est malade ou en bonne santé : c'est pour cela que nous sommes à sa recherche depuis plus de huit jours.

– Restez donc ici aujourd'hui. Demain, lorsque vous voudrez partir, je vous indiquerai où le trouver. Et si vous le souhaitez, je vous prêterai l'un des jeunes hommes de ma maisonnée, qui vous montrera la bonne direction.

45. Cette nuit-là, les compagnons demeurèrent sur place dans la joie et l'allégresse ; ils étaient plus détendus que d'habitude en raison des nouvelles qu'ils avaient apprises. Le lendemain, ils se levèrent dès qu'ils aperçurent l'aurore. Dans la grande salle, ils trouvèrent leur hôte levé également. Le chevalier qui était souffrant lors de la venue de Lancelot était tout à fait rétabli, et dit qu'il les accompagnerait jusqu'à l'endroit où

por ce que nos ne le veïsmes pieça ne ne savons se il est a malese ou a ese, l'alons nos querant et l'avons quis plus de uit jorz. – Or demorez mes hui ceanz, fet li preudons, et demain quant vos voudroiz mouvoir, je vos enseignerai ou vos le porroiz trouver ; et se vos voulez, ge vos baudrai un de mes vallez de ceanz qui vos enseignera le droit chemin. »

45. Cele nuit demorerent leanz li compaignon a moult grant joie et a moult grant feste et furent plus a ese qu'il ne soloient por les noveles qu'il orent aprises ; l'endemain, si tost comme il virent le jour, se leverent, et quant il vindrent en la sale, si trouverent leur oste levé ; et li chevaliers qui estoit deshetiez a l'eure que Lancelos vint leanz estoit touz gueriz, et dist que il iroit avec eus, si leur feroit compaignie jusques la ou li chevaliers estoit que il aloient querant ; et il dient que ce leur plest moult. Atant monterent et se partirent de

Lionel et messire Gauvain, auquel il manifesta une joie toute particulière. Puis il leur dit :

– Chers seigneurs, soyez les bienvenus !

– Seigneur, Dieu vous bénisse ! Nous désirions fort vous voir, et nous avons eu très peur en ne vous apercevant pas au tournoi de Taneborc ; c'est ce qui nous a poussés à partir à votre recherche. Grâce à Dieu, tout se finit bien, car nous vous avons trouvé avec moins de difficultés que nous ne craignions. Mais au nom de Dieu, parlez-nous un peu de vous et de votre état ! Nous avons entendu dire il y a peu que vous aviez été gravement mal en point.

– En effet, répondit-il, mais grâce à Dieu, je vais mieux maintenant. Je suis entièrement guéri. Et pourtant j'ai horriblement souffert ; j'étais en si mauvais état qu'on m'a fait comprendre que j'étais à l'article de la mort.

Gauvain ; a celui fet il joie merveilleuse, et puis leur dit : « Biau seigneur, bien soiez vos venu. – Sire, Dex vos beneïe ; li tres grans desiriers que nos avions de vos veoir et la tres grant paour, por ce que vos n'avez pas esté a cest tournoiement de Taneborc, nous a mis en queste de vos ; si nos en est ore, la Dieu merci, bien avenu ; car a moins de peine que nos ne cuidions vos avons trouvé. Mes, pour Dieu, de vostre estre nos dites et coment vos l'avez puis fet, car nos oïsmes avant ier dire que vos estiez deshaitiez trop durement. – Certes, fet il, la Dieu merci, il m'est ore moult tres bien ; car je sui del tout tournez a garison ; mes sans faille j'ai puis esté moult malades et moult ai angoisse soufferte et ai esté ausi come en peril de mort, ce me fesoit on entendant. – Sire, fet Boorz, ou cuidiez vos que ceste maladie vos preïst ? – Je sai bien, fet il, que je la pris au tournoiement de Wincestre, d'une plaie moult

armes avec autant d'aisance qu'il l'a fait il y a peu au tournoi de Winchester.

Ils répondirent que cette nouvelle les réjouissait beaucoup.

46. Le lendemain, pendant le déjeuner, messire Gauvain dit en riant à Lancelot :

– Seigneur, est-ce que vous avez fini par apprendre quel chevalier vous a fait cette blessure ?

– Pas du tout, répondit Lancelot. Mais si jamais je peux connaître son identité et que je le croise par hasard dans un tournoi, je crois qu'il sera payé comme jamais de son action ! Avant qu'il puisse s'échapper, je lui ferai sentir si mon épée est capable de trancher l'acier ; et pour le sang qu'il a fait couler de mon flanc, j'en ferai jaillir au moins autant de sa tête !

Messire Gauvain se mit à applaudir, absolument hilare. Il dit à Bohort :

l'autrier au tornoiement de Wincestre. » Et il respondirent que de ceste nouvele sont il moult lié.

46. A l'endemain, quant il seoient au disner, dist messire Gauvains tout en riant a Lancelot : « Sire, del chevalier qui ceste plaie vos fist seüstes vos onques qui il fu ? – Certes, fet Lancelos, nenil ; mes se gel pooie connoistre et je le trovoie par aventure en aucune assemblee, je cuit qu'il ne fist onques chose dont la bonté li fust si tost rendue ; car ainçois qu'il s'en partist, li feroie ge sentir se m'espee porroit trenchier acier ; et se il trest sanc de mon costé, je l'en trerai del chief autretant ou plus. » Lors commence messire Gauvains a batre ses paumes et a fere la greigneur joie del monde ; si dit a Boort : « Ore i parra que vos feroiz, car vos n'i estes mie menaciez del plus coart home del monde, et se il m'avoit einsi menacié, je ne seroie jamés a ese devant que g'eüsse pes a lui. » Quant

Lancelot lui répondit qu'il était d'accord, puisque les choses s'étaient déroulées ainsi.

– Au nom de Dieu, cher frère, dit Hector, je dois vous féliciter pour cette journée, car vous m'avez fait mordre la poussière plus que je n'en avais besoin !

Et Lancelot répliqua en riant :

– Cher frère, vous aurez beau vous plaindre de moi ce jour-là, j'ai plus de raisons de me plaindre de vous ! Je me rends bien compte maintenant que vous et Bohort étiez les deux chevaliers qui m'ont le plus empêché de faire ce que je voulais pendant ce tournoi. Vous n'aviez de cesse d'essayer de me nuire et de m'humilier. Je pensais remporter le prix de cette journée, mais à vous deux, vous m'en avez empêché. Jamais je n'ai rencontré deux chevaliers qui m'ont autant nui et fait obstacle que vous deux. Mais vous n'aurez plus besoin de m'entendre à ce sujet : je vous pardonne !

que non, puis qu'il est ensi avenu. « En non Dieu, biaus frere, fet Hestors, d'icele jornee me lo ge de vos, que vos me feïstes sentir la terre dure tele eure que ge n'en avoie mestier. » Et Lancelos respont tout en riant : « Biaus frere, ja ne vos pleindroiz de moi de cele jornee que ge ne me plaingne assez plus de vos ; car or connois ge bien que entre vos et Boort estes li dui chevalier qui plus me tolsistes a celui tornoiement de ma volenté fere ; que vos m'estiez si del tout au devant que vos ne baiez fors a moi grever et honnir ; si cuit que g'en eüsse porté le pris de cele jornee, mes entre vos deus le me tolsistes ; si vos di bien que onques ne trouvai en nule place deus chevaliers qui autretant me feïssent d'anui ne qui tant me grevassent comme entre vos deus ; si ne m'en orrés jamés autretant parler, einz le vos pardoing.

– Sire, fet messire Gauvains, or savez vos bien comment il sevent ferir de lances et d'espees. – Voire certes, fet

48. Dans cette partie, le conte dit qu'après avoir quitté Taneborc avec la reine, le roi Arthur voyagea le premier jour jusqu'à un de ses châteaux, que l'on appelait Tauroc. Il passa la nuit sur place entouré d'un grand nombre de chevaliers ; le lendemain, il demanda à la reine de rentrer à Camelot. Le roi resta à Tauroc trois jours. Après son départ, il chemina jusqu'à un bois. Lancelot avait passé deux hivers et un été dans ce bois, emprisonné par Morgane la déloyale, qui y habitait encore avec un grand nombre de gens qui lui tenaient compagnie en toute saison. Le roi entra dans le bois avec sa suite. Il ne se sentait pas très bien, et ils s'égarèrent tant qu'ils perdirent tout à fait leur chemin ; ils continuèrent à avancer ainsi jusqu'à la tombée de la nuit. Le roi s'arrêta et demanda à sa suite :

– Qu'est-ce que nous allons faire ? Nous nous sommes perdus.

48. En ceste partie dit li contes que, quant li rois Artus se fu partiz de Taneborc entre lui et la reïne, il chevaucha le premier jor jusqu'a un suen chastel que l'en apeloit Tauroc ; la nuit jut leanz a grant compaignie de chevaliers, et l'endemain manda a la reïne qu'ele s'en alast a Kamaalot. Et li rois remest a Tauroc et sejorna illuec trois jorz ; et quant il s'en parti, il erra jusqu'a un bois ; et en cel bois avoit jadis esté Lancelos en prison deus yvers et un esté chiés Morgain la desloial qui encore i estoit, et avec lui assez de gent qui li fesoient compaignie en toutes sesons. Li rois se mist el bois avec sa mesniee, et il n'estoit mie tres bien hetiez ; si forvoierent tant qu'il perdirent lor droit chemin del tout en tout ; en tel maniere alerent tant que la nuiz vint oscure. Lors s'arresta li rois et demanda a sa mesniee : « Que ferons nos ? Nos avons perdu le nostre chemin. – Sire, font il, il nos vient mielz ci

et entourée d'une très haute muraille. Il mit pied à terre, marcha vers la porte et héla les gens. Le portier, entendant qu'il y avait du monde à l'entrée, demanda son nom et ce qu'il voulait.

– Je suis Sagremor le Démesuré, un chevalier envoyé ici par mon seigneur le roi Arthur, qui campe à proximité dans ce bois. Il fait savoir aux gens du château qu'il aimerait dormir ici cette nuit. Préparez-vous donc à le recevoir comme il se doit ! Je vais le ramener ici sous peu avec toute sa compagnie.

– Cher seigneur, dit le portier, attendez un peu, si vous le voulez bien, que je parle à ma maîtresse, qui est dans sa chambre. Je reviendrai tout de suite et vous entendrez sa réponse.

– Quoi ? Il n'y a pas de seigneur ?

– Non, répondit le portier.

– Vas-y et reviens vite, alors ! Je n'ai pas envie de

quernelee et close de toutes parz de moult haut mur. Il descent et vient a la porte ; si apele. Quant li portiers entent qu'il a gent a la porte, si demande qui il est et que il velt. « Je sui, fet il, Sagremors li Desreez, uns chevaliers que messires li rois Artus, qui ci pres est en cest bois, a ci envoié ; et mande a ceus de ce chastel que il velt ennuit gesir ceanz. Si soiez apareillié de lui recevoir si com vos devez, car ge le vos amenrai orendroit ici a tote sa compaignie. – Biaus sire, fet li portiers, or soufrez un petit, se il vos plest, tant que ge aie a ma dame parlé, qui est lasus en sa chambre, et ge revendrai orendroit a vos, si orroiz sa response. – Conment, fet Sagremors, n'i a il point de seigneur ? – Nenil, fet cil. – Or va donques tost et revien tost, fet Sagremors, car ge ne vueill pas ci demorer. » Li vallez monte les degrez et vient a sa dame ; si li conte son messaje tout einsint comme Sagremors li avoit dit, que li rois Artus vouloit

ils la trouvèrent ouverte. Ils franchirent le seuil et découvrirent une demeure si splendide, si ravissante, si luxueuse et si confortable qu'ils se dirent qu'ils n'avaient jamais vu de manoir aussi beau ni aussi élégant. Quantité de cierges dégageaient une lumière prodigieuse, provoquant l'émerveillement de tous, et il n'y avait pas un mur ni une paroi qui n'était tendu d'étoffes de soie. Le roi demanda à Sagremor :

– Est-ce que vous aviez vu quoi que ce soit de tout ceci, tout à l'heure ?

– Non, sire, absolument pas !

Le roi, éberlué, fit le signe de croix. Il n'avait jamais vu d'église ni de monastère aussi richement décoré que la cour dans laquelle il se trouvait.

– Ma foi, dit-il, je ne serais pas surpris de découvrir un intérieur somptueux, vu l'abondance de luxe que je constate à l'extérieur !

part ; et quant il vindrent a la porte, si la trouverent ouverte ; si entrerent enz et voient le leu si bel et si delitable et si riche et si bien herbergié que il n'orent onques veü en leur aage si bel ostel ne si bien seant, ce leur semble. Et il avoit leanz si grant plenté de cierges, dont li luminaires estoit si granz, que il se merveillierent tuit que ce pooit estre, ne il n'avoit leanz ne mur ne paroit qui touz ne fust couverz de dras de soie. Et li rois demande a Sagremor : « Veïstes vos ore ici riens de cest apareill ? – Certes, sire, fet il, ge non. » Et li rois se seingne de la merveille que il ot, car il n'avoit onques veü plus richement encortinee eglise ne mostier que la cort de leanz estoit encortinee : « Par foi, fet li rois, se il avoit leanz grant richesce, ge ne m'en merveilleroie pas, car ça dehors en a trop grant outrage. » Li rois Artus descendi leanz, et ausi firent tuit li autre, cil qui en sa compaignie estoient ; et quant il entrerent en la grant

ceux qui accompagnaient le roi, parce qu'ils étaient chevaliers. Les demoiselles se mirent alors à apporter les mets, comme si la maisonnée s'était préparée pour la venue du roi et de tous ses compagnons depuis un mois. Le roi n'avait jamais vu de toute sa vie une table aussi richement fournie en vaisselle d'or et d'argent. S'il s'était trouvé dans la cité de Camelot et qu'il avait exigé les plats les plus abondants, il n'en aurait pas reçu autant que ce soir-là, à cette table ; il n'aurait pas été servi avec autant de grâce et d'élégance non plus. Ils se demandèrent tous avec stupéfaction d'où une nourriture aussi abondante pouvait bien provenir.

50. Lorsqu'ils eurent tous mangé à satiété, le roi prêta l'oreille et entendit, en provenance d'une pièce qui se trouvait à proximité, le son de tous les instruments de musique dont il eût jamais entendu parler. Ils jouaient tous ensemble avec une délicatesse infinie, produisant

asseoir touz ceus qui en la compaignie le roi estoient venu, por quoi il fussent chevalier. Et lors commencierent damoiseles a aporter mes, comme s'il fussent bien porveü de la venue le roi et de touz ses compaignons un mois devant, ne li rois n'avoit onques veü en sa vie nule table si plenteïve de riche vesselemente d'or et d'argent comme cele estoit, et se il fust en la cité de Kamaalot et il feïst son pooir d'avoir grant richece de mes, si n'en eüst il pas plus que il en ot la nuit a cele table ne plus biau ne plus cointement ne fust il serviz. Si se merveillierent dont si grant plenté pooit venir.

50. Quant il orent mengié a grant plenté tant comme il leur plot, li rois escoute et ot en une chambre qui estoit encoste de lui touz les divers estrumenz dont il eüst onques oï parler en sa vie ; si sonoient tout ensamble li un avec les autres si tres doucement qu'il

– Sire, si vous le voulez bien, vous auriez tout intérêt à vous accorder un peu de repos. La nuit est déjà bien avancée, et vous avez tant chevauché que vous nous semblez tout à fait épuisé.

Le roi répondit :

– J'aimerais déjà être couché ! Je tombe de sommeil…

– Sire, dirent-elles, nous sommes venues pour vous emmener vers votre lit ; ce sont les ordres que nous avons reçus.

– Volontiers, dit le roi.

Il se leva sans plus attendre, et elles se dirigèrent vers la chambre exacte où Lancelot, jadis, avait logé pendant si longtemps, et où il avait peint des fresques représentant son amour avec Guenièvre chambre, les demoiselles mirent le roi Arthur au lit ; lorsqu'il fut endormi, elles sortirent et se rendirent

seroit huimés bien tens de reposer a vostre oeus, car il est grant piece de la nuit alee et vos avez tant chevauchié que vos estes moult traveilliez, si com nos cuidons. » Et li rois respont : « Ge voudroie ja estre couchiez, car ausi en ai ge grant mestier. – Sire, font eles, nos somes ci venues por vos convoier jusqu'à vostre lit ; car il nous est einsi commandé. – Ce vueill ge bien », fet li rois. Atant se lieve meintenant li rois, et eles s'en vont en la chambre meïsmes ou Lancelos avoit jadis tant demoré ; en cele chambre avoit il portrete l'amor de lui et de la reïne Guenievre. En cele chambre couchierent les damoiseles le roi Artu ; et quant il fu endormiz, eles s'en partirent et vindrent a leur dame. Et Morgue pensa moult au roi Artu ; car ele bee a fere li savoir trestout l'afere de Lancelot et de la reïne, et d'autre part ele se doute que, s'ele li descuevre la verité et Lancelos en ot parler que li rois

– Sire, je vous demande de m'accorder un don, en échange de tous les services que je vous ai rendus par le passé.

– Je vous l'accorde, dit le roi, si je suis capable de vous le donner.

– Vous en êtes capable, aucun doute. Savez-vous de quoi il s'agit ? Je vous demande de demeurer ici aujourd'hui et demain. Soyez sûr que même si vous logiez dans votre meilleure cité, vous ne seriez pas mieux servi ni plus confortable qu'ici. Tout ce que vous pourriez réclamer, vous l'aurez.

Il répondit qu'il resterait sur place, puisqu'il avait déjà accepté.

– Sire, vous êtes dans la demeure qui souhaitait le plus vous accueillir au monde. Sachez qu'aucune femme au monde ne vous aime autant que moi ; et ce

guerredon de touz les servises que ge onques vos feïsse.

– Et ge le vos doing, fet li rois, se ce est chose que ge vos puisse doner. – Vos le me poez bien doner, fet ele ; et savez vos que ce est ? Ce est que vos sejorneroiz huimés ceanz et demain, et sachiez, se vos estiez en la meilleur cité que vos aiez, ne seriez vos mie mielz serviz ne mieuz aiesiez que vos seroiz ceanz ; car ja ne savroiz nule chose deviser de bouche que vos n'aiez. »

Et il respont que il remeindra, puis qu'il l'a otroié. « Sire, fet ele, vos estes en la meson del siecle ou l'en vos desirroit plus a veoir ; et sachiez que il n'a fame el monde qui plus vos aint que ge faz ; et ge le doi bien fere, se del tout ne faut charnel amour. – Dame, fet li rois, qui estes vos qui tant m'amez, si comme vos dites ? – Sire, fet ele, je sui vostre plus charnel amie et si ai a non Morgain et sui vostre suer ; et vos me deüssiez mieuz connoistre que vos ne me connois-

Guenièvre, mon épouse. Je suis convaincu qu'elle sera absolument ravie d'apprendre la vérité à votre sujet

– Cher frère, dit-elle, ne me faites pas une telle demande ! Vous pouvez me croire, lorsque je vous dis que je ne me rendrai jamais à la cour ; au contraire, lorsque je partirai d'ici, ce sera pour me rendre sur l'île d'Avalon, où résident les dames qui connaissent tous les secrets magiques du monde.

Le roi s'habilla et s'apprêta sans plus attendre, avant de s'asseoir sur son lit. Il invita sa sœur à s'asseoir à côté de lui, et lui demanda de lui parler d'elle-même. Elle lui révéla certaines choses, mais en dissimula autant. Ils restèrent ainsi à discuter jusqu'à l'heure de prime.

51. Ce jour-là, il faisait très beau et le soleil était éclatant depuis son lever, envoyant ses rayons dans toutes les directions, et éclairant la chambre plus qu'elle ne l'avait été jusqu'à ce point. Arthur et

Guenievre ma fame ; et ge sei moult bien qu'ele en avra moult grant joie et moult en sera liee, quant ele savra la verité de vos. – Biaus frere, fet ele, de ce ne me requerez mie ; que ge vos creant loiaument que jamés n'irai a cort, mes sanz faille, quant ge me partirai de ci, ge irai en l'ille d'Avalon ou les dames conversent qui sevent toz les enchantemenz del siecle. » Li rois se vest et apareille tout meintenant, puis s'assiet en son lit, et puis fist sa sereur asseoir de jouste li, si li commence a demander de son estre ; et ele l'en dist partie et partie l'en ceile. Si demeurent leanz en tieus paroles jusqu'a eure de prime.

51. Celui jor fist moult biau tens et li soleuz fu levez biax et clers qui se feri leanz de totes parz, si que la chambre fu plus clere que ele n'estoit devant ; et il furent seul a seul, car il se delitoient moult a parler ensemble entr'eus deus ; et quant il orent assez

connaissait pas déjà : des nouvelles étaient arrivées à la cour chaque jour que Lancelot avait fait une nouvelle prouesse.

52. Il se mit donc à lire la description des accomplissements de Lancelot en examinant les fresques qui se présentaient à lui. La découverte des images qui représentaient la relation avec Galehaut le laissa ébahi et songeur. En les examinant, il se disait tout bas :

– Ma foi, si ce que disent ces légendes est vrai, Lancelot m'a déshonoré avec la reine ! Le texte que je lis est explicite au sujet de leur relation… Si ce que je lis est vrai, c'est la chose qui me causera la plus grande affliction au monde. Lancelot ne pouvait pas me faire plus de mal qu'en me trahissant avec ma femme !

Il dit alors à Morgane :

– Chère sœur, je vous supplie de répondre de

chose que il ne conneüst a voire par les noveles que l'en li aportoit toute jor a cort de ses chevaleries, si tost comme il avoit fete la proesce.

52. Einsint commença li rois a lire les œuvres Lancelot par les peintures que il veoit ; et quant il voit les ymages qui devisoient l'acointement Galeholt, si en fu touz esbahiz et touz trespansez ; si commence a regarder ceste chose et dist a soi meïsmes tout basset : « Par foi, fet il, se la senefiance de ces letres est veraie, donques m'a Lancelos honni de la reïne, car ge voi tout en apert que il s'en est acointiez ; et se il est veritez einsi com ceste escriture le tesmoigne, ce est la chose qui me metra au greigneur duel que ge onques eüsse, que plus ne me pooit Lancelos avillier que de moi honnir de ma fame. » Et lors dit a Morgain : « Bele suer, ge vos pri que vos me diez verité de ce que ge vos demanderai. » Et ele respont que si fera ele volen-

128

– Absolument pas, vous devez tout me dire !

– Très bien, je vais tout vous révéler, et je ne mentirai en rien. La vérité – j'ignore si vous êtes déjà au courant – c'est que Lancelot aime la reine Guenièvre depuis le premier jour où il a reçu l'ordre de chevalerie, et tous les exploits qu'il a accomplis quand il était jeune chevalier, il les a faits par amour pour la reine. Vous auriez pu vous en rendre compte au château de la Douloureuse Garde, lorsque vous vous y êtes présenté pour la première fois et que vous n'avez pas eu le droit d'entrer parce qu'on vous a arrêté au milieu de la rivière. Vous y avez envoyé de votre part plusieurs chevaliers, mais aucun n'a pu entrer. Mais dès que Keu, qui était un chevalier de la reine, s'y est présenté, il a eu le droit d'entrer. Vous ne vous êtes pas aperçu de cela, même si d'autres s'en sont rendus compte

– C'est vrai, dit le roi, je ne m'en suis pas aperçu.

nenil, il covient que vous le me diez. – Et ge le vos dirai donc en tel maniere que ja ne vos en mentirai de mot. Voirs est, fet soi Morgue, ge ne sei se vos le savez encore, que Lancelos ainme la reïne Guenievre des le premerain jor que il reçut l'ordre de chevalerie, et por l'amour de la reïne, quant il fu nouviaus chevaliers, fist il toutes les proesces qu'il fesoit. Et ce peüstes vos bien savoir au chastel de la Doulereuse Garde quant vos i venistes primes et vos n'i peüstes metre le pié, que l'en vos fist arrester seur la riviere ; et quant vos i envoiastes de par vos aucune foiz un chevalier, il n'i pot entrer. Mes si tost comme Kex i ala, qui estoit chevaliers la reïne, il i entra, ne de ce ne vos aperceüstes vos pas si bien comme firent aucun. – Certes, fet li rois, de ce ne m'aperçui ge pas ; mes toutevoies avint il einsi com vos me dites ; mes ce ne sei ge se ce fu por l'amour la reïne ou por moi. – Sire, fet ele, encore i a plus

sans être aimé en retour, et qui n'osait révéler son amour. Puis il a rencontré Galehaut, le fils de la Géante, le jour où Lancelot a revêtu des armes noires et l'a vaincu pour vous en duel, comme vous le voyez représenté dans cette image [8]. A paix entre vous et Galehaut à votre honneur, Galehaut s'est rendu compte que l'état de Lancelot empirait de jour en jour, qu'il ne mangeait ni ne buvait plus, si terrible était sa passion pour la reine ; il l'a harcelé de tant de questions que Lancelot a fini par lui avouer qu'il était amoureux de la reine et qu'il mourrait pour elle. Galehaut l'a supplié de ne pas se mettre dans un tel état, car il ferait tout son possible pour l'aider à obtenir ce qu'il voulait de la reine. Il a tenu sa promesse et a su convaincre la reine de céder aux avances de Lancelot. Elle a scellé leur amour par un baiser

– Vous m'en avez dit assez ! s'exclama le roi. Je vois

amez, et qu'il n'osoit s'amour descouvrir, et tant qu'il s'acointa de Galeholt, le fil a la Jaiande, le jor qu'il porta les armes noires et qu'il veinqui l'assemblee de vos deus, einsi comme la portreture que vos veez ici le devise ; et quant il ot fete la pes de vos et de Galeholt en tel maniere que l'onors en fu vostre del tot, et quant Galehols vit que cil ne fesoit se empirier non de jor en jor et que il avoit perdu le boivre et le mengier, tant amoit destroitement la reïne, si le hasta tant et tant li proia que Lancelos li connut que il amoit la reïne et que il moroit por lui. Galehols li proia moult qu'il ne s'esmaiast ja de ceste chose, car il feroit tant qu'il avroit de la reïne ses volentez. Et tout einsi comme il li promist, li fist il, car il proia tant la reïne qu'ele s'otroia del tout a Lancelot et si le sesi de s'amor par un besier.

– Assez, fet li rois, m'en avez dit, car ge i voi ma honte toute aparissant et la traïson Lancelot ; mes or me dites

– Oui, répondit le roi, c'est comme si je voyais le tournoi devant mes yeux… Je n'ai jamais revu nulle part un chevalier accomplir autant de faits d'armes que Lancelot ce jour-là. Mais pourquoi me parler de cet événement ?

– Parce qu'après avoir quitté la cour cette fois-là, il a disparu pendant un an et demi, et personne ne savait où il se trouvait.

– Oui, dit le roi, c'est vrai.

– Sachez que je l'ai tenu prisonnier pendant deux hivers et un été. C'est à cette époque qu'il a peint les images que vous voyez ici ; et je l'aurais retenu en prison pour le restant de ses jours, s'il n'avait pas accompli la diablerie le plus stupéfiante dont on ait jamais été témoin.

– De quoi est-ce que vous parlez ?

– Ma foi, il a brisé à mains nues les barreaux de

li rois, encore m'est il avis que ge la voie l'assemblee, car onques puis en leu ou ge fusse ne vi autant fere d'armes a un chevalier comme il fist celui jor. Mes por quoi l'avez vos dit ? – Por ce, fet ele, que, quant il se parti a cele foiz de cort, il fu perduz plus d'un an et demi, si que l'en ne savoit ou il estoit. – Certes, fet li rois, vos dites voir. – Je vos di, fet ele, que lors le tinge en prison deus yvers et un esté ; et lors painst il les ymages que vos ici veez, et encore le tenisse ge en prison, si que jamés jor de sa vie n'en issist, se ne fust ce que il fist, la greignor deablie del monde ne que onques hom feïst. – Quele fu ele ? fet li rois. – Par foi, fet ele, il rompi a ses meins les fers de cele fenestre. » Si li moustre les fers qu'ele avoit puis fet ramender. Lors dist li rois que cele chose n'estoit pas d'ome, mes de deable. Moult regarda li rois l'ouvraigne de la chambre et i pensa moult durement, et moult se tient

digne d'éternelle mémoire, qu'on m'ôte la couronne à tout jamais !

– Assurément, dit Morgane, si vous ne le faisiez pas, Dieu et le monde entier seraient bien en droit de vous conspuer. Aucun roi ni aucun homme ne devraient supporter qu'on leur inflige une telle honte.

Ce matin-là, la discussion entre le roi et sa sœur à ce sujet dura encore longtemps, et Morgane incita le plus possible son frère à laver son honneur sans attendre. Il lui jura, en tant que roi, que sa vengeance serait si impitoyable qu'on en parlerait jusqu'à la fin des temps, si jamais il parvenait à les prendre ensemble en flagrant délit.

– Cela ne tardera pas, dit Morgane ; il suffit de prendre des mesures.

– Je ferai tout ce qu'il faut, s'ils s'aiment d'un amour aussi insensé que vous dites, pour qu'ils soient

qu'il en sera parlé a touz jorz mes, ge otroi que ge ne port jamés coronne. – Certes, fet Morgue, se vos nel fesiez, bien vos devroit Dex et touz li monz honnir, car il n'est pas rois ne hom qui tel honte suefre que l'en li face. » Assez parlerent de cele chose celi matin entre le roi et sa sereur et moult li amonesta Morgue que il venchast ceste honte procheinnement ; et il li creanta comme rois que si feroit il si cruelment qu'il en seroit a touz jorz mes parlé, se il peüst avenir que il les preïst ensamble provés. « Il ne demorra gueres, fet Morgue, que il ne soient trouvé ensemble, se l'en s'en velt prendre garde. – Je en ferai tant, fet li rois, que se li uns ainme l'autre de fole amor, si com vos me dites, que ge les ferai prendre ensemble ains que cis mois soit passez, se il avient que Lancelos viegne a court dedens celui terme. »

54. Celui jor demora li rois avec sa sereur, et l'ende-

refusa de laisser quiconque entrer dans sa chambre hormis Morgane pendant toute la durée de son séjour, à cause des fresques qui racontaient sa honte de manière si explicite ; il ne voulait surtout pas que d'autres en apprennent la vérité, car il redoutait que le bruit de son déshonneur se mette à voyager. Le conte se tait désormais à ce sujet et revient à Lancelot, Bohort et leurs compagnons.

⋆

55. Dans cette partie, le conte dit que Bohort, messire Gauvain et les autres compagnons restèrent avec Lancelot jusqu'à ce qu'il soit tout à fait guéri et qu'il ait retrouvé ses forces d'avant la blessure. Dès qu'il sentit qu'il était remis et qu'il ne craignait plus de porter les armes, il dit à son médecin :

qu'il ne volt que nus entrast en la chambre fors seulement Morgain, tant com il i sejorna, por les peintures qui si apertement devisoient sa honte ; si ne voldroit en nule maniere que autres en seüst la verité que il, car trop doutoit honte et que la parole n'en fust ailleurs portee. Si s'en test ore li contes et parole de Lancelot et de Boort et de lor compaignie.

⋆

55. Ci endroit dit li contes que tant sejorna Boorz et messire Gauvains et li autre compaignon avec Lancelot que il fu touz gueriz et en autresi grant force comme il avoit esté devant ; et si tost comme il senti qu'il estoit respassez et que il n'avoit mes doute de porter armes, si dist a son mestre : « Ne vos semble il que ge puisse des ore mes fere de mon cors a mon

d'Escalot supplièrent Lancelot de les laisser intégrer sa suite et chevaucher sous sa bannière ; ils n'accepteraient aucun autre seigneur. Il les accueillit volontiers, car ils étaient tous deux de bons et honorables chevaliers. Il leur parla ainsi :

– Seigneurs, soyez les bienvenus parmi mes compagnons. Sachez toutefois que je vous abandonnerai souvent, et que vous n'aurez aucune nouvelle de moi avant mon retour.

– Seigneur, dirent-ils, cela ne nous dérange pas, du moment que nous pouvons nous réclamer de vous et que vous nous prenez dans votre suite.

Il répondit qu'il le ferait volontiers, et qu'il leur donnerait des terres et des fiefs dans le royaume de Bénoïc ou de Gaunes. C'est ainsi qu'ils devinrent ses hommes liges.

57. Le même jour, la sœur des deux frères d'Escalot

proierent li dui frere d'Escalot a Lancelot que il fussent de sa compaignie et que il i fussent comme chevalier de sa baniere ; que il ne le leroient mie por autre seigneur. Et il les reçut moult volentiers, car assez estoient ambedui preudome et bon chevalier ; si leur dist : « Seigneur, ge vos reçoif bien a mes compaignons, mes ge m'en irai souventes foiz loing de vos, si seus que vos ne savroiz ja de moi nouvele tant que ge soie revenuz.

– Sire, font il, de ce ne nos chaut, mes que nos nos puissons de par vos reclamer et que vos nos tigniés a vos chevaliers. » Et il dist que si fera il volentiers et que il leur donra terres et heritages el roiaume de Benuyc ou el roiaume de Gaunes. Et il deviennent einsint si chevalier.

57. Celui jor meïsmes vint a Lancelot la damoisele qui estoit suer aus deus freres d'Escalot ; si li dist : « Sire, vos vos en alez, et del revenir est il en aventure ;

dépasse ce qu'un cœur de femme peut éprouver pour un homme. Depuis ce jour, je n'ai pu ni boire, ni manger, ni dormir, ni me reposer ; j'ai passé tout mon temps à me torturer l'esprit et à éprouver nuit et jour toutes les douleurs et toutes les souffrances imaginables.

– Quelle folie de me désirer ainsi ! dit Lancelot. D'autant plus que je vous avais dit que mon cœur ne m'appartenait pas, et que si j'en étais le maître, je me serais estimé heureux qu'une demoiselle comme vous daigne m'aimer. Dès ce moment, il fallait cesser de me désirer, car vous auriez dû vous rendre compte que je signifiais par ces paroles que je ne pourrais aimer ni vous ni aucune autre, si ce n'est celle qui a la garde de mon cœur !

– Ah, seigneur, vous ne m'aiderez pas plus dans mon malheur ?

outre ce que cuers de fame peüst home amer, car onques puis ne poi ne boivre ne mengier, ne dormir ne reposer, einçois ai puis traveillié jusques ci en pensee et toute dolour et toute mesaventure soufferte de nuit et de jour. – Ce fu folie, fet Lancelos, de baer a moi en tel maniere, meïsmement puis que ge vos dis que mes cuers n'estoit mie a moi, et que, se g'en peüsse fere ma volenté, je m'en tenisse a beneüré, se tel damoisele com vos estes me daignast amer ; et des icele eure ne deüssiez vos baer a moi, car vos poiez bien connoistre que ge vouloie dire par tex paroles que ge n'ameroie ne vos ne autre, fors cele ou ge avoie mon cuer mis. – Ha ! sire, fet la damoisele, ne trouverai ge autre conseill en vos de ceste mescheance ? – Certes, damoisele, fet Lancelos, nenil, car ge nel porroie amender ne por mort ne por vie. – Sire, fet ele, ce poise moi ; et sachiez bien que g'en sui a la mort

de traiter le jeune homme d'une manière qui plairait à Bohort, car il avait une grande dette envers lui. Le lendemain, dès que le soleil fut levé, Lancelot partit avec toute sa compagnie après avoir pris soin de recommander à Dieu la maîtresse des lieux. Une fois en route, ils cheminèrent plusieurs jours jusqu'à la cité de Camelot, où ils mirent pied à terre dans la cour du maître palais. Au moment où Lancelot arriva sur place, la reine se trouvait aux fenêtres. Dès qu'elle l'aperçut, elle s'éloigna de la fenêtre où elle s'était appuyée et se réfugia dans sa chambre. Dès que messire Gauvain eut mis pied à terre, il se rendit dans la chambre de la reine et la trouva sur son lit, affichant un visage profondément courroucé. Messire Gauvain la salua ; elle se leva à son arrivée et lui souhaita la bienvenue.

– Madame, dit-il, nous vous ramenons Lancelot du Lac, qui est resté fort longtemps loin d'ici.

pensast en tel maniere del chevalier que il l'en seüst bon gré, car trop avoit fet li chevaliers por li. A l'endemain, si tost comme il fu jor, se parti Lancelos de leanz avec toute sa compaignie et commanda moult a Dieu la dame de leanz. Et quant il se furent mis au chemin, il errerent tant par leur jornees qu'il vindrent a la cité de Kamaalot et descendirent en la cort del mestre palés. A cele eure que Lancelos entra leanz, estoit la reïne as fenestres, et si tost comme ele le vit, ele se parti de la fenestre ou ele estoit apoiee et s'en entra en sa chambre. Et si tost comme messire Gauvains fu descenduz, il s'en entra en la chambre la reïne et la trouva seur son lit ou ele fesoit trop bien chiere de fame corrociee. Messire Gauvains la salue, et ele se lieve encontre lui et li dist que bien soit il venuz. « Dame, fet il, nos vos amenons Lancelot del Lac qui assez a demoré hors de cest païs. » Et ele respont qu'ele ne

– Oui ! En ce moment, je ne hais rien au monde plus que lui, et de ma vie je ne l'ai jamais aimé autant que je le hais à présent.

– Madame, dit Bohort, c'est une catastrophe pour nous et tout notre lignage, et je m'afflige que la situation soit comme elle est, car bien des gens y perdront qui ne l'ont pas mérité ! Fortune n'a laissé naître votre amour mutuel, dont j'ai été témoin, que pour notre malheur. Je vois bien que mon seigneur et cousin, qui est l'homme le plus beau et le plus valeureux au monde, ne craint rien ni personne à présent, mais une chose pourrait lui ôter tout cela – votre colère. Elle serait capable de mettre fin à ses exploits ; et s'il apprenait ce que vous venez de dire, je ne crois pas que j'aurais le temps d'intervenir avant qu'il ne se donne la mort. Pour toutes ces raisons, je trouve désastreux que lui, le meilleur parmi les meilleurs, vous aime d'un

durement ? – Oïl certes, fet ele, ge ne hé riens en cest siecle orendroit autretant comme ge faz lui, ne onques nul jor de ma vie ne l'anmai autant comme ge le hé orendroit. – Dame, fet Boorz, ce est nostre granz domages et a tout nostre parenté ; por ce si m'en poise durement que li aferes vet ensi, que tel i perdront qui deservi ne l'avoient pas, ne Fortune n'assembla onques l'amor de vos deus en tel maniere come ge la vi assemblee fors por nostre grant domage ; car ge voi bien que messires mes cousins, qui est li plus preudom del monde et li plus biax, si ne crient orendroit que il ne puist venir au desus de tout le monde, se une chose ne li tolloit, ce est li corrouz de vos ; mes sanz faille ice le puet trestorner de toutes bones aventures ; car certes se il savoit les paroles que vos avez ici dites, je ne cuit pas que ge poïsse a lui venir a tens, que il ne se fust

qui il donna tant de connaissances, ce Salomon renia Dieu à cause d'une femme ; il n'y gagna que déshonneur et trahison. Et Samson le Robuste, l'homme le plus fort du monde, mourut pour la même raison. Hector et Achille surpassaient en faits d'armes et en exploits tous les chevaliers de l'ancien temps ; et pourtant ils trouvèrent la mort, tués tous deux en compagnie de plus de cent mille hommes ; et tout cela à cause d'une femme que Pâris avait enlevée en Grèce. Et à notre propre époque, cela ne fait pas cinq ans que Tristan, le neveu du roi Marc, en est mort, lui qui aimait si fidèlement Yseut la blonde qu'il ne commit jamais la moindre faute envers elle

plus ? Aucun homme ne s'est fermement attaché à une femme sans finir par y trouver la mort. Et sachez que vous ferez bien pire que les autres dames que j'ai mentionnées, car vous ferez périr en un seul chevalier

porroit comprendre, li dona science, renoia Dieu par fame ; si en fu honniz et deceüz. Et Sanses Fortins, qui fu li plus forz hom del monde, en reçut mort. Hestor li preuz et Achilés qui d'armes et de chevalerie orent le los et le pris desus touz les chevaliers de l'encien tens, si en morurent et en furent anbedui ocis et plus de cent mile homes avec eus ; et tout ce fu fet par l'acheson d'une fame que Paris prist par force en Gresce. Et a nostre tens meïsmes, n'a pas encore cinc anz que Tristans en morut, li niés au roi Marc, qui si loiaument ama Yseut la blonde que onques en son vivant n'avoit mespris vers lui. Que en diroie ge plus ?

Onques nus hom ne s'i prist fermement qui n'en moreust. Et sachiez que vos feroiz assez pis que toutes les autres dames ne firent ; car vos feroiz perir el cors d'un seul chevalier toutes bones graces por quoi hom puet monter en honneur terrienne et por quoi il est

étoiles, c'est-à-dire la fleur de toute la chevalerie d'entre les chevaliers du roi Arthur. Vous vous rendez bien compte, madame, que vous ferez plus de mal à ce royaume et à bien d'autres qu'une dame n'en a jamais fait par le biais d'un seul chevalier. Voilà le grand bienfait que nous pouvons attendre de votre amour !

Entendant ces mots, la reine répondit :

– Si les choses devaient se dérouler comme vous dites, personne n'y perdrait autant que moi : j'y perdrais corps et âme. Laissez-moi tranquille à présent ! Vous ne tirerez rien de plus de moi pour l'instant.

– Madame, dit Bohort, je vous garantis que je ne vous en parlerai plus si vous ne soulevez pas le sujet vous-même.

Bohort quitta la reine et retourna auprès de Lancelot. Il lui parla en privé, après l'avoir attiré à l'écart des autres :

fleur des chevaliers del monde d'entre les chevaliers le roi Artu ; et par ce poez vos veoir, dame, apertement que vos domageroiz moult plus cest roiaume et maint autre que onques dame ne fist par le cors d'un sol chevalier. Et ce est li granz biens que nos atendons de vostre amor. » A ceste parole respont la reïne et dist a Boort : « Se il avenoit ore einsi comme vos le dites, en ceste chose ne perdroit nus autres tant comme ge feroie ; car ge i perdroie le cors et l'ame. Si m'en lessiez ore atant en pes ; car a ceste foiz d'orendroit n'i trove-roiz mie autre respons. – Dame, fet Boorz, sachiez veraiement que vos ne m'en orroiz jamés parler, se vos avant ne m'en aresniez. » Atant se part Boorz de la reïne et vient a Lancelot ; si li dist a conseill, quant il l'a tret a une part loing des autres : « Sire, fet il, ge loeroie moult que nos nos en alissons fors de ceanz ; que nos n'i avons pas bon demorer, ce m'est avis.

– Seigneur, seigneur, nous ne sommes plus les bienvenus chez madame la reine, ni vous, ni moi, ni quiconque qui se présenterait de votre part.

– Pour quelle raison ? demanda Lancelot. Est-ce que vous savez ?

– Oui, je connais très bien la raison, mais je préfère vous la dire quand nous serons partis d'ici.

– Remontons donc à cheval, dit Lancelot ; vous me direz de quoi il s'agit, je suis impatient de le savoir !

60. Lancelot s'approcha de messire Gauvain et lui dit :

– Seigneur, nous devons partir d'ici, moi et tous mes compagnons, pour régler une affaire personnelle qui ne peut plus attendre. Lorsque vous verrez messire le roi, saluez-le de ma part, et dites-lui que je reviendrai dès que je peux.

– Ma parole, dit messire Gauvain, vous n'allez pas partir ainsi, à Dieu ne plaise ! Attendez donc messire

madame la reïne veé son ostel a vos et a moi et a touz ceus qui de par vos i vendront. – Por quoi ? fet Lancelos ; le savez vos ? – Oïl, fet il, ge le sai bien, et bien le vos dirai, quant nos serons hors de ceanz. – Montons donques, fet Lancelos ; si me diroiz que ce est, car moult me tarde que je le sache. »

60. Lors vint Lancelos a monseigneur Gauvain, si li dist : « Sire, partir nos couvient de ceanz, et moi et toute ma compaignie, et aler en un mien afere que ge ne puis lessier. Et quant vos verroiz monseigneur le roi, si le me saluez de par moi ; si li dites que ge revendrai au plus tost que ge porrai. – En non Dieu, fet messire Gauvains, ja en tel maniere, se Dieu plest, ne vos departiroiz de ceanz, einz atendroiz monseigneur le roi. » Et Lancelos dit que non fera. Si monte meintenant lui et sa compaignie, et messire Gauvains le convoia grant piece et li dist : « Sire, il avra en ceste

était profondément irritée, déclarant qu'elle ne se réconcilierait jamais avec lui. À la fin de son explication, Lancelot s'arrêta et se mit à verser quantité de larmes ; personne ne parvenait à lui arracher le moindre mot. Après un certain temps passé ainsi, il répondit finalement :

– Ah, Amour ! Voilà la récompense de votre service. Celui qui s'offre entièrement à vous, seule la mort l'attend, unique loyer que vous payez aux loyaux amants. Ah, Bohort, cher cousin, qui connaissez mon cœur aussi bien que moi, qui savez sans l'ombre d'un doute que je ne trahirais ma dame pour rien au monde, pourquoi ne m'avez-vous pas défendu contre ses accusations ?

– Seigneur, dit Bohort, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir ! Mais elle ne s'est laissée convaincre par aucun de mes arguments.

durement corrociee et dit que jamés ne trouveroiz pes a lui. » Et quant il li a tout conté, Lancelos s'arreste et commence a plorer trop durement, si que nus n'en pot parole trere. Et quant il a esté en tel maniere, si respont au chief de grant piece : « Ha ! Amors ! ce sont li guerredon de vos servir ; car qui del tout a vos s'otroie, il n'en puet eschaper sanz mort, et tel loier rendez vos de loiaument amer. Ha ! Boort, biaus cousins, qui autresi bien connoissiez mon cuer comme ge faz, qui savez veraiement que ge por nule chose del monde ne fausseroie a ma dame, por quoi ne m'escusastes vos donques envers lui ? – Sire, fet Boorz, ge en fis tout mon pooir, mes ele ne se volt onques acorder a parole que ge li deïsse. – Or me conseilliez donques, fet Lancelos, et me dites que g'en porrai fere, car se ge pes ne pooie trouver vers lui, ge ne porroie pas longuement durer. Mes se ele m'avoit pardoné son mautalent

de vous également. Soyez sûr qu'elle vous enverrait chercher, qu'elle vous sache près ou loin. Ce que je vous recommande, c'est de partir vous délasser et vous détendre en parcourant le pays et en suivant les tournois à mesure qu'on les proclame. Vous avez avec vous une belle et élégante suite, sans compter un bon nombre de parents : vous devriez vous en réjouir, car ils vous tiendront compagnie, si vous le voulez, en quelque lieu que vous souhaitiez vous rendre.

Lancelot répondit que c'était un excellent conseil ; mais il ne voulait pas de compagnons, préférant au contraire partir seul, accompagné seulement d'un écuyer qu'il emmènera avec lui aussi longtemps qu'il lui plaira.

– Et vous, Bohort, dit-il, vous partirez jusqu'à ce que vous me croisiez à nouveau ou qu'un messager vienne vous chercher de ma part.

sachiez de verité que ele vos envoieroit querre, se ele vos savoit pres ne loing. Et por ce vos lo ge par droit conseill que vos vos en ailliez esbatant et deduisant par cest païs et sivant les tornoiemenz einsi com l'en les criera ; et vos avez ci avecques vos vo mesniee bele et gente et grant partie de vostre parenté, par quoi vos vos devriez moult esjoïr, car il vos feront compaignie, se il vos plest, en quel que leu que vos voilliez aler. » Il respont que cist conseuz li est moult bons, mes de compaignie n'a il mestier, car il s'en velt aler touz seus, fors tant de la compaignie d'un escuier que il enmenra avec lui tant comme il li plera. « Mes vos, fet il, Boort, vos vos en iroiz jusqu'a tant que vos voiez mon cors ou mon messaje qui vos viengne querre. – Sire, fet Boorz, moult me sera grief chose a fere que vos depar-toiz einsi de nos et que vos en ailliez a si povre compai-gnie par ce païs ; que, s'il vos mesavenoit demein en

ferait volontiers : il était ravi. Ainsi Lancelot se sépara-t-il de ses frères de sang, qui lui dirent :

– Seigneur, n'oubliez sous aucun prétexte de venir au tournoi de Camelot, équipé de manière à ce que l'on vous reconnaisse !

Il répondit qu'il y serait, à moins d'être victime d'un empêchement trop grand. Puis il appela Bohort et lui dit :

– Si je viens au tournoi, je porterai des armes blanches sans autre couleur : c'est ainsi que vous me reconnaîtrez.

Ils se séparèrent alors, en se recommandant les uns les autres à Dieu. Mais le conte cesse à présent de parler d'eux et revient au roi Arthur.

⋆

dit que si fera il volentiers, car trop en estoit liez. Si se part en tel maniere de ses amis charnex, et cil li dient : « Sire, ne lessiez pas que vos ne soiez a l'assemblee de Kamaalot en tel maniere que l'en vos connoisse. » Et il dist que il i sera, se trop grant essoine ne le detient. Lors apele Boort et si li dist : « Se ge sui a l'assemblee, je porterai armes blanches sanz autre taint, et a ce me porroiz vos connoistre. » Atant se part li uns de l'autre et s'entrecommandent moult a Dieu. Mes atant lesse ore li contes a parler d'eus touz et retorne au roi Artu.

⋆

62. Or dit li contes que quant li rois ot tant demoré avec Morgain sa sereur comme il li plot, il s'en parti avec grant compaignie de gent ; et quant il fu hors del bois, il erra tant que il vint a Kamaalot. Et quant il fu

de plusieurs autres chevaliers. Dans une pièce attenante à la grande salle se trouvait un chevalier nommé Avarlan [12], qui vouait une haine mortelle à messire Gauvain et avait empoisonné des fruits dont il espérait le faire mourir. Il avait prévu de de faire parvenir ces fruits à la reine, parce qu'il était sûr qu'elle en donnerait à Gauvain avant qui que ce soit ; et s'il en mangeait, il mourrait aussitôt. La reine, qui ne se doutait pas de cette trahison, reçut les fruits, et elle en donna à un compagnon de la Table Ronde qui s'appelait Gaheris de Karaheu. Celui-ci était honoré que la reine lui en offre. Il y goûta donc tout de suite, et dès que le morceau fut avalé, il tomba mort sur-le-champ, devant la reine et tous ceux qui se trouvaient à table avec elle. Ils bondirent tous de leur place, effarés par ce spectacle. La reine, voyant le chevalier mort à ses pieds, était si affligée de ce malheur qu'elle ne savait pas comment réagir : trop d'hommes

chambre delez la sale avoit un chevalier qui avoit non Avarlan et haoit monseigneur Gauvain de mort et avoit fruit envenimé, dont il cuidoit monseigneur Gauvain fere morir. Si li fu avis que s'il en enveoit a la reïne, ele l'en donroit plus tost que a nul autre ; et se il en menjoit, il en morroit tantost. La reïne prist le fruit, qui de la traïson ne se gardoit ; si en dona a un chevalier qui estoit compains de la Table Reonde et avoit non Gaheris de Karaheu ; et cil qui a moult grant chierté le tient por l'amor de la reïne qui li avoit doné en menja ; et si tost comme il en ot le col passé, il chaï morz erranment voiant la reïne et touz cels qui furent a la table ; si saillirent meintenant sus de la table et furent tuit esbahi de ceste merveille. Quant la reïne vit le chevalier mort devant lui, si en est tant dolente de ceste mesaventure que ele ne set quel conseill prendre de soi meïsmes, car cele chose ont veü tant preudome

– Assurément, dirent plusieurs qui se trouvaient sur place, ce crime mérite la mort, si elle savait que le fruit qui a tué le chevalier était empoisonné.

La reine ne sut que dire, tétanisée par ce malheur. Elle ne put que répondre ainsi :

– Que Dieu m'aide ! Cet événement, bien loin de me réjouir, m'afflige au plus haut point. Si j'avais su que le fruit que je lui donnais était vicié, je ne le lui aurais proposé pour rien au monde !

– Madame, dit le roi, quelles que soient les raisons qui vous ont poussé à le lui donner, le résultat est vil et criminel, et je crains que vous ayez encore plus de cause d'être affligée que vous ne le croyez !

Le roi s'adressa ensuite à tous ceux qui entouraient le cadavre :

– Seigneurs, ce chevalier est décédé, et c'est une tragédie. Assurez-vous de procurer au corps tous les

« Certes, fet aucuns de leanz, de ce fet a ele mort deser-
vie, se ele sot veraiement que li fruiz fust envenimez,
dont li chevaliers morut. » La reïne ne set que dire, tant
est esbahie durement de ceste mescheance, fors que ele
respont : « Si voirement m'aïst Dex, il m'en poise plus
cent tanz que bel ne m'en est ; et se ge cuidasse que li
fruiz que ge li donnai fust desloiaus, je ne li eüsse
donné por demi le monde. – Dame, fet li rois,
comment que vos li donnissiez, l'ouvraigne en est
mauvese et vileinne, et ge ai moult grant doutance que
vos n'en soiez plus corrouciee que vos ne cuidiez. »
Lors dist li rois a touz ceus qui entor le cors estoient :
« Seigneur, cist chevaliers est morz, ce est domages ; or
pensez au cors de fere si grant enneur com l'en doit fere
au cors de si preudome. Car certes il estoit preudom et
uns des bons chevaliers de ma cort ne ge ne vi onques
en ma vie nul plus loial chevalier de lui. Si m'en poise

du linceul le plus beau et le plus luxueux qu'elles purent trouver, et lui firent tous les honneurs que l'on devait aux restes d'un gentilhomme ; le lendemain, on l'enterra à l'entrée du monastère de monseigneur Saint-Étienne de Camelot. On posa la dalle la plus somptueuse qu'on pût trouver dans tout le pays, et d'un commun accord, les compagnons de la Table Ronde y firent inscrire les mots suivants : C

B LANC DE K ARAHEU , FRÈRE DE P ORTE , QUE LA REINE EMPOISONNA

les paroles qui se trouvaient inscrites sur la dalle du chevalier décédé. Le roi Arthur et toute l'assistance manifestèrent une profonde affliction ; puis ils ravalèrent leur douleur et en parlèrent peu jusqu'au tournoi. Mais le conte cesse à présent de parler du roi Arthur et de ses compagnons, et retourne à Lancelot, pour raconter l'événement qui l'empêcha d'assister au

au plus bel et au plus richement que il porent et li firent si grant enneur comme l'en doit fere a cors de preudome ; et fu l'endemain enterrez a l'entree del mostier monseigneur Seint Estienne de Kamaalot. Et quant la tombe fu desus si bele et si riche comme l'en pot el païs trouver, li compaignon de la Table Reonde par le commun assentement de touz ensemble i mistrent letres qui disoient : I C

BLANS DE KARAHEU, LI FRERES PORTE, QUE LA REINE FIST MORIR PAR VENIM

Tex paroles disoient les letres qui estoient par desus la lame del chevalier mort. Li rois Artus en fu dolenz et tuit cil qui leanz estoient ; si soufrirent en tel maniere que petit en parlerent jusqu'a l'assemblee. Mais atant lesse ore li contes a parler del roi Artu et de sa compaignie et retorne a Lancelot por deviser l'achoison qui le detint d'aler a l'assemblee qui fut fete en la praerie

L'écuyer quitta Lancelot pour se rendre dans la cité et rapporter le type d'armes que Lancelot avait décrit. Lancelot partit seul de l'ermitage pour aller se délasser dans la forêt ; il n'emporta aucune arme, hormis son épée. Il faisait très chaud ce jour-là, à tel point que Lancelot dut descendre de son cheval, auquel il ôta la selle et le mors avant de l'attacher à un chêne non loin. Il alla ensuite s'allonger au bord d'une source et s'endormit promptement, tant l'endroit était rafraîchissant, et tant il avait eu chaud auparavant. Or les chasseurs du roi étaient en train de traquer un grand cerf qu'ils avaient levé dans la forêt. Le cerf, après avoir été pourchassé dans tous les sens, se dirigea vers la source pour étancher sa soif. Lorsqu'il atteignit la source, un archer monté sur un grand destrier, qui avait pris une avance considérable sur le reste du groupe, attendit d'être près de la bête pour lui tirer une flèche, espérant

de Lancelot por aler a la cité et por aporter armes teles comme il li devise, et Lancelos se part de l'ermitage touz seus por aler esbatre en la forest ne ne porta avec li nules armes que seulement s'espee. Celui jor fist moult grant chaut et por l'ardeur que Lancelos trouva descendi de son cheval, puis li osta la sele et le frain, si l'atacha assez pres de li a un chesne ; et quant il ot ce fet, si s'ala gesir seur l'eur d'une fonteinne et s'endormi erranment por le leu que il trouva froit et resant ; et il avoit eü devant moult grant chaut. Si avint que li veneeur le roi chaçoient un grant cerf et l'avoient acueilli en la forest ; il vint a la fonteinne por estanchier sa soif, car assez avoit esté chaciez d'une part et d'autre. Et quant il se fu feruz en la fonteinne, uns archiers qui estoit montez seur un grant destrier et venoit grant piece devant touz les autres, quant il fu auques pres de

cette source, et je l'ai blessé d'une flèche en pensant frapper le cerf. J'ai peur de l'avoir très gravement blessé et je crains qu'il me pourchasse à présent !

65. À ces mots, les autres lui répondirent :

– Vous vous êtes mis dans de beaux draps ! S'il est blessé et que le roi l'apprend, nous serons honnis et condamnés à l'exil. Et si le roi ne s'en mêle pas en personne, seul Dieu pourra nous protéger contre ses parents, pour peu qu'ils apprennent qu'il lui est arrivé malheur en ces lieux.

Ils s'enfuirent donc à toute vitesse à travers la forêt. Lancelot était resté auprès de la source, gravement blessé ; ôter la flèche de sa cuisse le fit atrocement souffrir. Il constata que sa blessure était grande et profonde, car la pointe de la flèche était très large. Il découpa sans attendre un pan de sa chemise pour étancher la plaie, qui saignait à profusion. Et lorsqu'il eut arrêté le saigne-

d'une saiete quant ge cuidai le cerf ferir ; si ai poor que ge ne l'aie navré a mort et que il ne me sive. »

65. Quant li autre entendent ceste parole, si dient a leur compaignon : « Vos avez trop mal esploitié ; car se il a nul mal et li rois le puet savoir, nos en serons tuit honni et essillié ; et se li rois meïsmes ne s'en entremetoit, ja ne nos porroit nus garantir fors Dieu encontre son parenté, por quoi il peüssent savoir qu'il li fust mesavenu en ceste voie. » Lors s'en tornent fuiant au travers de la forest. Et Lancelos qui fu remés a la fonteinne trop durement navrez tret la saiete hors de sa cuisse a grant peinne et a grant engoisse et voit la plaie grant et parfonde, car li fers de la saiete estoit lez durement. Si trenche meintenant un pan de sa chemise por estanchier la plaie qui seingnoit a moult grant foison ; et quant il l'ot estanchiee au mieuz que il pot, il vient a son cheval et li met la sele et le frain et monte sus a

me chagrine le plus : comme je n'avais pas pu participer au précédent tournoi, je voulais vraiment aller à celui-ci !

– Les choses étant ce qu'elles sont, dit le saint homme, vous devez faire contre mauvaise fortune bon cœur. Si vous alliez à ce nouveau tournoi, vous ne seriez pas en état de vous attirer le moindre honneur. Mieux vaut rester ici, croyez-moi.

Lancelot répondit qu'il demeurerait sur place qu'il le veuille ou non, puisque c'était la seule chose à faire. Il resta donc en raison de cette plaie, et il en fut très affligé, à tel point qu'il pensait mourir de colère. Ce soir-là, son écuyer revint et fut abasourdi de trouver Lancelot si gravement blessé. Lancelot lui dit de poser là le bouclier et les couvertures qu'il avait apportés, et lui répondit que son état l'obligeait à rester à l'ermitage. Il y demeura quinze jours avant de pouvoir à

que, por ce que ge n'avoie pas esté a l'autre, si volsisse trop volentiers estre a ceste. – Puis qu'il vos est einsi avenu ; fet li preudons, a soufrir le vos couvient ; car se vos i aliez a ceste foiz, n'i feriez vos riens qui vos tornast a enneur ; por ce remeindrez vos, se vos m'en creez. » Et cil dit que voirement remeindra il, ou il vueille ou non ; car a fere li couvient. Einsi remest Lancelos por l'achoison de cele plaie ; si en fu trop dolenz, car il li estoit bien avis qu'il deüst morir de corrouz. Au soir quant ses escuiers vint et il le trouva navré si durement, si en fu trop esbahiz ; et Lancelos li dist que il li meïst leanz l'escu qu'il avoit aporté et les couvertures et dit que il estoit ore einsi que il le couvenoit a remanoir. Si demora leanz quinze jorz entiers, einz que il poïst chevauchier a sa volenté. Si lesse ore li contes a parler de lui et retorne au roi Artu.

– Sans façon, répondit Bohort, car mon cher cousin n'est pas là. S'il était venu, je serais resté volontiers, et j'aurais séjourné aussi longtemps qu'il lui aurait plu de demeurer à vos côtés. Mais Dieu m'en soit témoin, si je n'avais pas cru le retrouver ici, je ne me serais jamais présenté au tournoi. En effet, lorsque nous nous sommes séparés il y a quelques temps, il m'a dit qu'il viendrait et qu'il ne manquerait le tournoi pour rien au monde, à moins d'être retenu par un empêchement insurmontable.

– Restez donc à mes côtés, dit le roi, et attendez qu'il se présente à la cour.

– Sire, je refuse de rester, car il me semble que vous ne le reverrez pas de sitôt.

– Pourquoi est-ce qu'il ne viendrait pas ? Il est fâché contre nous ?

– Sire, ce n'est pas moi qui vous en dirai plus.

– Je n'iroie en nule maniere, fet Boorz, puis que mes-
sires mes cousins n'i est ; se il i fust, ge remeinsisse
volentiers et sejornasse tant comme il li pleüst a demo-
rer avec vos ; et, si m'aïst Dex, se ge ne le cuidasse
trouver a ceste assemblee, ge n'i fusse ja venuz. Car il
me dist, quant il se parti de moi derriennement, qu'il
i vendroit, que ja por nule riens ne le leroit, se il ne li
venoit essoine tele qui a force le retenist. – Vos
remeindroiz avec moi, fet li rois, et l'atendroiz tant que
il viengne a cort. – Sire, fet Boorz, por noiant i
demorroie, car ge ne cuit pas que vos le voiez mes a
piece. – Et por quoi, fet li rois, n'i vendra il ? S'est il
donques corrouciez a nos ? – Sire, fet Boorz, vos n'en
savroiz ore plus par moi ; a autre le demandez, se vos
en voulez savoir la verité. – Se ge savoie nului en ma
cort qui a dire le me seüst, ge li demanderoie, fet li
rois ; mes puis que ge nel sai, a soufrir le me couvient

– Ma seule crainte, c'est que la colère de la reine envers mon seigneur l'ait plongé dans une profonde dépression. Maudite soit l'heure où cet amour trouva naissance ! J'ai peur qu'il nous réserve encore de nombreux malheurs.

– Entièrement d'accord, dit Hector. Je mettrais ma main au feu que nous nous dirigeons vers une guerre sans précédent entre notre famille et le roi Arthur, et tout cela à cause de cette affaire.

Ainsi parlaient de Lancelot ceux qui, tout à la fois, l'aimaient le plus et avaient le plus peur pour lui.

67. Messire Gauvain, après les avoir quittés, retourna à Camelot. Une fois descendu de cheval et monté au palais, il s'adressa au roi en ces termes :

– Sire, sachez que Lancelot est certainement souffrant, puisqu'il n'est pas venu au tournoi. Je ne désire rien de plus que de découvrir comment il se porte,

adolez por la reïne qui a lui s'est corrouciee. Maleoite soit l'eure que onques ceste amor fu commenciee ; car ge ai doutance que il ne nos en soit encore moult de pis. – Certes, fet Hestors, se ge onques connui riens, vos verroiz encore entre nostre parenté et le roi Artu la greigneur guerre que vos onques veïssiez et tout por ceste chose. » Ensi commencent a parler de Lancelot cil qui plus l'amoient et qui greigneur doutance avoient de lui.

67. Et messire Gauvains, quant il se fu partiz d'eus, chevaucha tant qu'il vint a Kamaalot ; et quant il fu descenduz et venuz el palés amont, si dist au roi : « Sire, sachiez veraiement que messire Lancelos est malades, puis que il n'est venuz a ceste assemblee ; or n'est il riens que ge seüsse ausi volentiers comme la verité de son estre, por savoir se il est navrez ou se il est remés por achoison d'autre maladie. – Certes, fet li rois, se il

qui était enterré. Lorsqu'il vit l'épitaphe qui disait « CI-GÎT GAHERIS LE BLANC DE DE MADOR DE LA PORTE, QUE SONNA », il fut complètement décontenancé ; n'arrivait pas à y croire. Il se retourna et vit un chevalier écossais qui était compagnon de la Table Ronde. Il l'appela et lui fit jurer, au nom de la fidélité qu'il lui devait, de répondre de manière véridique à la question qu'il lui poserait.

– Mador, dit le chevalier, je sais très bien ce que vous voulez me demander : vous voulez que je vous confirme si la reine a bien tué votre frère. Sachez que tout ce que dit l'épitaphe est vrai.

– Quel malheur, alors ! dit Mador. Mon frère était un homme d'une grande valeur, et je l'aimais avec tout l'amour qu'un frère doit porter à un autre. Je ferai tout mon possible pour venger sa mort !

quant il vit les letres qui disoient : I

DE KARAHEU , LI FRERES MAI

QUE LA REINE FIST MORIR PAR VENIM

veïssiez home esbahi et esperdu ; car il ne pooit encore croire que ce fust voirs. Lors regarde derrieres lui et voit un chevalier d'Escoce qui estoit compains de la Table Reonde ; il l'apela meintenant et le conjure seur la foi que il li doit que il li die voir de ce que il li demandera. « Mador, fet li chevaliers, je sei bien que vos me voulez demander ; vos voulez que ge vos die se ce est voirs que la reïne ait ocis vostre frere ; sachiez que il est einsi comme li escriz le tesmoigne. – Voire, fet Mador, certes ce est domages, car moult estoit mes freres preuz, et tant l'anmoie de bon cuer comme freres doit amer autre ; si en querrai la venjance tele com ge porrai. » Moult fet Mador grant duel de son frere et demeure illuec tant que la grant messe fu chantee ;

– Sire, répondit Mador, pendant quinze ans j'ai été votre chevalier et j'ai tenu mes terres de vous. Aujourd'hui je vous rends votre hommage et vos terres, car je ne souhaite plus rien tenir de vous.

Il s'avança et renonça à toutes les terres qu'il tenait du roi ; après cela, il dit :

– Sire, à présent je vous demande, en tant que roi, de me rendre justice de la reine, qui a trahi et tué mon frère. Et si elle s'obstine à nier sa trahison et son forfait, je suis prêt à défendre ma cause en duel contre le meilleur champion qu'elle pourra trouver.

Ces mots provoquèrent une grande agitation à la cour. Plusieurs dans l'assistance disaient :

– La reine est en bien mauvaise posture ! elle ne trouvera personne pour affronter Mador en duel, puisque tout le monde sait bien qu'elle est responsable de la mort dont il l'accuse.

droit a son pooir. « Sire, fet Madors, ge ai esté quinze anz vostre chevaliers et ai de vos terre tenue ; or vos rent ge vostre homage et vostre terre, car il ne me plest ore pas que ge des ore mes tiengne terre de vos. » Lors passe avant et se desvest de toute la terre que il tenoit del roi ; quant il ot ce fet, si dist : « Sire, or vos requier ge comme a roi que vos me faciez droit de la reïne qui en traïson a ocis mon frere ; et se ele le velt noier et mesconnoistre, que ele traïson n'ait fete et desloiauté, je seroie prez del prouver contre le meilleur chevalier que ele i vodra metre. » Aprés ceste parole lieve grant noise a la cort et li pluseur vont disant entr'eus : « Ore est la reïne maubaillie, car ele ne trouvera qui por lui entre en bataille encontre Mador, a ce qu'il sevent bien tuit certeinnement que ele ocist le chevalier dont ele est apelee. » Et li rois, qui trop est dolenz de cest apel, a ce qu'il ne puet noier qu'il ne face droit au chevalier

– Où est ce chevalier ?

Mador s'avança et dit :

– Me voici.

– Comment ? dit-elle. Vous m'accusez donc d'avoir tué votre frère en traître, et délibérément ?

– J'affirme que vous l'avez fait mourir de manière déloyale, par trahison. Et s'il y avait ici un chevalier assez hardi pour accepter d'entrer en lice contre moi, je serais prêt à le tuer ou à le mettre hors de combat ce soir, demain, ou le jour que les membres de cette cour décideront.

68. La reine, constatant que Mador ne reculait pas à l'idée de prouver sa traîtrise face au meilleur chevalier de la cour, se mit à regarder autour d'elle pour voir si quelqu'un s'avancerait pour la défendre contre cette accusation. Mais elle se rendit compte que personne ne bougeait d'un pouce et que tous baissaient les yeux,

et dit : « Ou est li chevaliers ? » Et Mador saut avant et dit : « Veez me ci. – Conment ? fet ele, dites vos donc que ge vostre frere ocis en traïson et a mon escient ? – Je di, fet il, que vos le feïstes morir desloiaument et en traïson ; et se il avoit ceanz si hardi chevalier qui volsist por vos entrer en champ encontre moi, je seroie prez que ge le rendisse mort ou recreant anuit ou demain ou au jour que cil de ceste cort esgarderont. »

68. Quant la reïne voit que cil se poroffre si hardiement de prover la traïson encontre tout le meilleur chevalier de leanz, et ele commence a regarder tout entor lui por savoir mon se aucuns vendroit avant qui de cest apel la deffendist ; et quant ele voit que nus de ceus de leanz ne s'en remuent, einz bessent les euz et escoutent, ele est tant esbahie et esperdue qu'ele ne set que ele puisse devenir ne dire ne fere, et neporquant, parmi toute cele engoisse et parmi cele grant poor que

– Sire, je veux bien prendre ce sursis de quarante jours. Avant la fin du délai, si Dieu me l'accorde, je trouverai un homme de valeur pour me défendre en duel. Et si je n'ai trouvé personne au quarantième jour, faites de moi ce que vous voudrez.

Le roi lui autorisa le sursis. Lorsque Mador vit l'issue de cet échange, il dit au roi :

– Sire, est-ce que c'est bien juste envers moi d'accorder un aussi long sursis à la reine ?

– Oui, dit le roi, absolument.

– Dans ce cas, je m'en vais ! Et le jour dit, je reviendrai, si Dieu s'assure que je ne sois pas mort ou en prison.

– Et moi, je vous préviens que si vous n'êtes pas prêt à affronter les conséquences de votre accusation à ce moment-là, vous n'aurez plus jamais l'oreille de cette cour.

ele, le respit de quarante jorz pren ge ; et dedenz celui terme, se Dieu plest, trouverai ge aucun preudome qui por moi enterra en champ ; et se au quarantiesme jor ne l'ai trouvé, fetes de moi ce qui vos plera. » Li rois li donne le respit ; et quant Mador voit que la chose est a tant venue, si dist au roi : « Sire, me fetes vos droit de doner a la reïne si lonc respit ? – Oïl, fet li rois, ce sachiez vos veraiement. – Dont m'en irai ge, fet il ; et a celui jor serai ceanz, se Dex deffent mon cors de mort et de prison. – Je vos di bien, fet li rois, se vos alors n'estes apareilliez de ce que vos avez offert, ja aprés n'en seriez escoutez. » Et il dit que il i sera, se mort ne le detient, « car encontre cest afere ne me porroit pas prison tenir. »

69. Atant se part Mador de la cort et s'en vet si grant duel fesant de son frere que nus nel voit qui ne le tenist a merveille ; et la reïne remest leanz dolente

70. Le lendemain de cette accusation, vers l'heure de midi, une petite barque couverte de luxueux draps de soie arriva au pied de la tour de Camelot. Le roi venait de manger en compagnie de nombreux chevaliers, et il se trouvait aux fenêtres de la grande salle, regardant la rivière en contrebas, le cœur morne et troublé par la situation de la reine : il savait qu'aucun chevalier présent ne viendrait à son secours, puisqu'ils l'avaient tous vue donner au chevalier le fruit qui l'avait tué. Comme tout le monde était au courant de l'événement, personne ne souhaitait se porter garant pour elle. Lorsque le roi, l'esprit occupé par ces pensées, vit arriver la barque si belle et luxueuse, il la montra à messire Gauvain et lui dit :

– Cher neveu, voilà la plus belle barque que j'aie jamais vue. Allons voir ce qu'il y a dedans.

– Allons-y, dit messire Gauvain.

70. A l'endemain que cil apiax fu fez avint endroit eure de midi que une nacele couverte de trop riches draps de soie arriva desoz la tour a Kamaalot. Li rois avoit mengié atout grant compaignie de chevaliers, et estoit as fenestres de la sale, et regardoit contreval la riviere, et estoit moult pensis et maz por la reïne, car il savoit bien qu'ele n'avroit ja secors par chevalier de leanz, a ce que il avoient tuit veü apertement que ele avoit donné au chevalier le fruit dont il estoit morz ; et por ce que il le savoient apertement, n'en i avoit il nul qui s'osast metre en aventure de tieus gages. Quant li rois qui a ceste chose pensoit vit arriver la nacele qui tant estoit bele et riche, il la moustra a monseigneur Gauvain et li dist : « Biaus niés, veez la plus bele nacele que ge onques mes veïsse. Alons veoir qu'il a dedenz. – Alons, » fet messire Gauvains. Lors descendent del palés, et quant il sont venu aval, il voient la nacele si

Le roi entra aussitôt, suivi par messire Gauvain. Une fois à l'intérieur, ils trouvèrent au milieu de l'embarcation un lit somptueux, muni de tous les atours luxueux dont un beau lit pût être décoré. Sur le lit gisait une demoiselle récemment décédée, qui avait été très belle de son vivant, si l'on en croyait son apparence actuelle. Messire Gauvain dit au roi :

– Ah, sire, la mort s'est montrée bien vile et cruelle en entrant dans le corps d'une demoiselle aussi belle que celle-ci fut il y a peu, vous ne trouvez pas ?

– En effet, dit le roi, on dirait que c'était une magnifique jeune fille. Quelle tristesse qu'elle soit morte si jeune ! Elle est si belle que j'aimerais beaucoup connaître son identité et ses origines.

Ils la contemplèrent longuement ; après l'avoir bien examinée, messire Gauvain se rendit compte que c'était la belle demoiselle à qui il avait déclaré son

Gauvains aprés, et quant il furent enz entré, si trouverent enmi la nef un lit moult tres bel, apareillié de toutes les riches choses dont biax liz puet estre apareilliez ; et dedenz cel lit gisoit une damoisele morte nouvelement, qui moult avoit esté bele au semblant que ele avoit encore. Et lors dist messire Gauvains au roi : « Ha ! sire, ne vos semble il pas que trop fu la mort vileinne et ennuieuse, quant ele se mist en cors de si bele damoisele comme ceste estoit n'a pas granment ?

– Certes, fet li rois, il me semble que ceste a esté trop bele riens ; si est trop granz domages quant ele est morte en tel aage ; et por la grant biauté qui est en li, savroie ge volentiers qui ele fu et dont ele est nee. »

Assez la regarderent longuement, et quant messire Gauvains l'a bien avisee, si connoist que ce est la bele damoisele que il requist d'amors, cele qui dist qu'ele n'ameroit ja se Lancelot non ; et lors dist au roi : « Sire,

pendait à sa ceinture. Elle semblait contenir quelque chose ; il s'en empara, l'ouvrit aussitôt et en retira une lettre, qu'il tendit au roi. Celui-ci commença à lire le texte, déchiffrant les mots suivants :

« À tous les chevaliers de la Table Ronde, salutations de la demoiselle d'Escalot. Je vous adresse à tous ma lamentation, non parce que vous pourriez un jour m'en faire justice, mais parce que vous avez la réputation d'être les hommes les plus nobles et les plus débonnaires au monde. Apprenez donc ceci : je suis morte d'avoir aimé d'un cœur fidèle. Et si vous vous demandez pour l'amour de qui j'ai souffert un chagrin fatal, je vous réponds que je suis morte pour celui qui est à la fois le plus noble chevalier du monde et le plus vil : Lancelot du Lac, l'homme le plus vil que je connaisse, car j'ai eu beau supplier en pleurant, il n'a jamais voulu prendre pitié de moi. Mon cœur a tant

mes ele n'estoit mie vuide par semblant ; et il i mist la main et l'uevre meintenant et en tret unes letres ; si les baille au roi ; et il les commence meintenant a lire, si trueve que les letres dient einsi : « A touz les chevaliers de la Table Reonde mande saluz la damoisele d'Escalot. Je faz a vos touz ma complainte : non mie por ce que vos le me puissiez amender jamés, mes por ce que ge vos connois a la plus preude gent del monde et a la plus envoisiee, vos faz ge savoir tout plainement que por loiaument amer sui ge a ma fin venue. Et se vos demandez por cui amour ge ai souferte engoisse de mort, je vos respont que ge sui morte por le plus preudome del monde et por le plus vilain : ce est Lancelos del Lac, qui est li plus vilains que ge sache, car onques ne le soi tant prier o pleurs et o lermes que il volsist de moi avoir merci ; si m'en a tant esté au cuer que g'en sui a ma fin venue por amer loiaument. » Itex

– Dites-moi à présent ce que nous allons faire de cette demoiselle. Je ne sais que penser. C'était une noble jeune femme, et l'une des plus belles demoiselles au monde. Faisons-la enterrer avec tous les honneurs dans l'église principale de Camelot, et inscrivons sur sa tombe une épitaphe qui témoigne des circonstances de sa mort, afin que les générations futures se souviennent d'elle.

Messire Gauvain répondit qu'il était tout à fait d'accord. Pendant qu'ils examinaient la missive et la demoiselle et qu'ils se lamentaient sur son malheur, les nobles étaient descendus du palais la tour pour voir ce que contenait la barque. Le roi fit ôter les couvertures de l'embarcation, demanda qu'on prenne le corps de la demoiselle et qu'on le monte au palais. Tous se rassemblèrent pour observer ce prodigieux spectacle. Le roi raconta à messire Yvain et à

li rois, que nos ferons de ceste damoisele, que ge ne m'en sei preu conseillier ; ele fu gentil feme et une des plus beles damoiseles del monde. Fesons la a grant enneur enterrer en la mestre eglise de Kamaalot et metons desus la tombe letres qui tesmoignent la verité de sa mort, si que cil qui vendront aprés nos l'aient en remembrance. » Et messire Gauvains respont que il s'acorde bien a ceste chose. Endementiers que il regardoient les letres et la damoisele, que il plaignoient sa mescheance, li haut home furent descendu del palés et venu au pié de la tour pour veoir qu'il avoit en la nacele. Et li rois fet meintenant la nacele descouvrir et prendre la damoisele et aporter la amont el palés ; si s'assemblent li un et li autre por veoir cele merveille. Et li rois commença a conter a monseigneur Yvain et a Gaheriet la verité de la damoisele, et comment ele morut por ce que Lancelos ne li volt otroier s'amor ;

aimait la demoiselle d'Escalot et qu'il demeurait auprès d'elle ! En effet, s'il l'aimait d'un aussi grand amour que je lui prêtais, elle ne serait jamais morte, puisque Lancelot aurait répondu à toutes ses volontés.

– Seigneur, répondit-elle, bien des hommes de valeur sont victimes de calomnie. C'est fort triste, car ils y perdent souvent plus qu'on ne croit !

72. Messire Gauvain quitta la reine, la laissant dans un état de détresse bien pire que celui dans lequel elle se trouvait jusque-là. Elle se lamenta en privé, se déclarant misérable, méprisable et folle :

– Malheureuse créature, se disait-elle, comment est-ce que tu as pu croire que Lancelot était inconstant et qu'il aimait une autre femme que toi ? Pourquoi est-ce que tu t'es trahie et trompée toi-même ? Tu vois bien maintenant que tous les membres de cette cour t'ont abandonnée et t'ont laissée en si grave danger que

ge vos dis qu'il amoit la damoisele d'Escalot et qu'il demouroit avecques lui ; car certes, se il l'amast de si grant amour comme ge li metoie sus, ele ne fust pas encore morte, einz eüst fet Lancelos quanqu'ele li requist. – Sire, fet ele, l'en seurdit meint preudome. Si est domages, car il i perdent meintefoiz plus que l'en ne cuide. »

72. Lors se part messire Gauvains de la reïne ; et ele remest assez plus dolente qu'ele n'estoit devant ; si se claime fame lasse, chetive, povre de touz sens, et dist a soi meïsmes : « Maleüreuse chose, comment osas tu cuidier que Lancelos fust nouveliers, qu'il amast autre dame que toi ? Por quoi t'ies tu si traïe et deceüe ? Or voiz tu bien que tuit cil de ceste cort te sont failli et t'ont lessiee en si grant perill que tu n'en pues eschaper sans mort, se tu ne trueves qui contre Mador te deffende ; a ceus de ceanz as tu failli, que nus ne t'en

73. C'est ainsi que la reine se lamentait et se torturait, se reprochant d'aimer et de chérir plus que tous les hommes celui-là même qu'elle avait banni de sa présence. Le roi fit enterrer la demoiselle dans l'église principale de Camelot, et fit poser une belle et luxueuse dalle, sur laquelle se trouvait l'inscription suivante : C I - GÎT LA DEMOISELLE D MOURUT PAR AMOUR POUR taphe était en lettres d'or et d'azur, ornées avec soin. Mais le conte cesse à présent de parler du roi Arthur, de la reine et de la demoiselle, et revient à Lancelot

*

74. Le conte dit à présent que Lancelot resta chez l'ermite le temps de guérir de la blessure que le chasseur lui avait infligée. Un jour, après l'heure de tierce,

73. Einsi se complaint la reïne et dolouse et se blasme et honnist de son fet, de ce que ele deüst amer et tenir chier seur touz homes celui qu'ele a chacié et eslongnié d'entor lui. Et li rois fist enfoïr la damoisele en la mestre eglise de Kamaalot et fist seur lui metre une tombe moult bele et moult riche, et desus avoit letres qui disoient : I CI GIST LA DAMOISELE D LOT QUI POR L ' AMOR DE L AN estoient ces letres d'or et d'azur trop richement fetes. Mes atant lesse ore li contes a parler del roi Artu et de la reïne et de la damoisele et retorne a Lancelot.

★

74. Or dit li contes que tant demora Lancelos chiés l'ermite qu'il fu auques gueriz de la plaie que li venerres li avoit fete ; un jor aprés eure de tierce monta

arbres. À côté de cette source, un chevalier entièrement désarmé était allongé ; il avait posé ses armes non loin et attaché son cheval à un arbre. Lorsque Lancelot vit le chevalier endormi, il décida de ne pas le réveiller, préférant le laisser se reposer. À son réveil, il pourrait lui parler et lui demander son identité. Il descendit de cheval et attacha sa monture tout près de l'autre, puis se coucha de l'autre côté de la source. Peu après, le chevalier fut réveillé par le bruit des deux chevaux qui se disputaient. En apercevant Lancelot à proximité, il se demanda bien quel hasard avait pu l'amener là. Ils se saluèrent en s'asseyant et s'interrogèrent l'un l'autre. Lancelot ne voulait pas révéler son identité ; quand il vit que l'autre ne le reconnaissait pas, il lui répondit qu'il était un chevalier du royaume de Gaunes.

– Et moi, dit l'autre, je suis du royaume de Logres.

– D'où est-ce que vous arrivez ? demanda Lancelot.

trop bele fonteinne desouz deus arbres ; et par delés cele fontaine se gisoit uns chevaliers touz desarmez ; et avoit ses armes mises de jouste li et son cheval atachié a un arbre. Quant Lancelos vit le chevalier dormant, si pense que il ne l'esveillera pas, einz le lessera reposer ; et quant il sera esveilliez, adonques porra a li parler et demander li qui il est. Lors descent et atache son cheval auques pres de l'autre et se couche de l'autre part de la fonteinne. Et ne demora guieres que li chevaliers s'esveilla por la noise des deus chevax qui s'entre-combatoient ; et quant il voit devant lui Lancelot, si se merveille moult quele aventure l'a illec amené. Il s'entresaluent en seant et demande li uns a l'autre de son estre. Et Lancelos qui ne se volt mie descouvrir, quant il vit que cil ne le connut pas, li respont qu'il est uns chevaliers del roiaume de Gaunes. « Et ge sui, fet il, del roiaume de Logres. – Et dont venez vos ? fet

tout le monde a cessé d'en parler et d'interpeller la reine à ce sujet. Mais la semaine dernière, Mador de la Porte, le frère du chevalier, est arrivé à la cour. Quand il a vu la tombe de son frère et qu'il a appris que c'était la reine qui avait causé sa mort, il s'est présenté devant le roi et a accusé la reine de trahison. Elle a regardé tout autour d'elle pour savoir si un des chevaliers présents se déclarerait son champion, mais personne n'a eu le courage de se porter garant pour elle. Le roi a donné à la reine un sursis de quarante jours avec la clause suivante : si au quarantième jour elle ne trouve aucun chevalier acceptant d'être son champion dans un duel judiciaire contre Mador, elle sera exécutée. Voilà ce qui accable le plus les gens de la cour, car elle ne trouvera jamais de chevalier pour la défendre en duel.

– Mais dites-moi, seigneur chevalier, répondit Lancelot : quand la reine s'est faite accuser comme

chevalier en terre et en lessierent atant la parole que plus n'en distrent a la reïne. L'autre semeinne avint que Mador de la Porte, qui freres estoit au chevalier, vint a cort ; et quant il ot veüe la tombe son frere et il sot de voir que la reïne l'avoit fet morir, il vint devant le roi et apela la reïne de traïson. Et la reïne regarda tout entor lui por savoir s'il eüst leanz chevalier qui por li deffendre venist avant ; mes il n'i ot si hardi qui por lui vousist tendre son gage. Et li rois dona a la reïne respit de quarante jorz par tel couvenant que, se au quarantiesme jor ne trouvoit la reïne aucun chevalier qui por lui volsist entrer en champ encontre Mador, ele seroit destruite et maubaillie ; et ce est la chose par quoi cil de la cort sont plus amati, car certes ele ne trouvera ja chevalier qui por lui vueille en champ entrer. – Or me dites, sire chevaliers, fet Lancelos, la ou madame la reïne fu einsi apelee com vos me dites, i avoit il nus

– Oui, ma foi. Je suis certain qu'il reviendra au quarantième jour pour conclure son accusation. Et je pense que la reine sera déshonorée, car elle ne trouvera jamais de bon chevalier qui oserait équiper son bouclier pour la défendre.

– Et moi je crois le contraire, dit Lancelot. Vu la grande considération avec laquelle elle a toujours traité les chevaliers étrangers, cela m'étonnerait fort qu'elle ne trouve pas quelqu'un pour combattre en sa défense. Je vous garantis qu'il existe des chevaliers qui seraient prêts à risquer la mort pour la sortir de ce péril. Mais dites-moi, je vous prie, quand doit tomber ce quarantième jour.

L'autre lui donna la date.

– Eh bien, sachez qu'il existe dans ce pays un chevalier, dit Lancelot, qui pour tout l'honneur du roi Arthur ne manquerait pas de venir à la cour ce jour-là

bien qu'il revendra au quarantiesme jor por ensuivre l'apel qu'il a fet ; et ge croi bien que la reïne en sera honnie, a ce que ele ne trouvera ja si bon chevalier qui por lui deffendre en ost prendre son escu. – Certes, fet Lancelos, ge cuit que si fera ; dont avroit ele mal emploié les biens qu'ele a fez as estranges chevaliers, se ele ne trouvoit qui por lui desfendre empreïst ceste bataille ; et ge vos di qu'il a aucuns el monde qui por lui metroient leur cors a mort einz qu'il ne la getassent de cest perill. Et ge vos pri que vos me diez quant li quarantiesme jorz sera. » Et cil li dist. « Or sachiez donques, fet Lancelos, qu'il a tel chevalier en cest païs qui ne leroit por l'enneur le roi Artu qu'il ne fust a cort celi jor et qu'il ne deffendist madame la reïne encontre Mador. – Et ge vos di, fet li chevaliers, que cil qui en ceste aventure se metra n'i porra conquerre nule enneur ; car se il veinquoit la bataille, si savroient bien

Hector l'aperçut, descendit de cheval, ôta aussitôt son casque et le salua à son tour, absolument ravi. Il lui dit :

– Seigneur, je me dirigeais vers Camelot pour défendre madame la reine contre Mador de la Porte, qui l'a accusée de trahison.

– Passez la nuit avec moi, répondit Lancelot, et restez jusqu'à ce que je sois tout à fait remis. Au jour prévu pour le duel, nous nous rendrons à la cour ensemble, et si le chevalier qui a lancé cette accusation ne trouve pas un chevalier pour défendre ma dame contre lui, c'est qu'il n'en trouvera jamais !

75. Ils se mirent d'accord là-dessus. Lancelot monta à cheval et Hector fit de même, puis ils allèrent tout droit vers l'ermitage où Lancelot avait séjourné si longtemps. Lorsque le saint homme vit Hector, il lui manifesta une grande joie par amour pour Lancelot, et parce

Hestor le voit, si descent et oste meintenant son hiaume et li rent son salu, si liez que nus plus, et li dist : « Sire, ge aloie a Kamaalot por deffendre madame la reïne encontre Mador de la Porte qui l'a apelee de traïson. – Vos remeindroiz ennuit mes avec moi, fet Lancelos, et tant que ge soie bien gariz ; et quant li jorz de la bataille devra estre, nos irons a cort entre moi et vos ; et lors se li chevaliers qui cest apel a fet ne trueve qui vers lui deffende ma dame, il ne le trouvera jamés. »

75. A cele chose s'acordent ambedui ; et lors monte Lancelos seur son cheval, et ausi fet Hestor ; si s'en vont droit a l'ermitage ou Lancelos avoit tant demoré. Et quant li preudons vit Hestor, si li fist moult grant joie por l'amour de Lancelot et por ce qu'il l'avoit veü autrefoiz. Cele nuit fu Hestor moult engrant de savoir qui avoit navré Lancelot ; et il li dist tout einsi com il li estoit

– Est-ce que vous avez entendu la nouvelle que la reine avait été mise en cause devant le roi ?

– Oui, on me l'a dit.

– Seigneur, sachez que je m'en réjouis ! Comme elle ne trouve personne pour la défendre, elle sera obligée de se réconcilier avec vous et d'accepter que l'un de nous se batte contre Mador.

– Même si elle devait me détester à tout jamais et que je ne pouvais jamais faire la paix avec elle, je ne voudrais pas qu'elle soit déshonorée de mon vivant. Depuis que je porte les armes, c'est la dame qui m'a fait les plus grands honneurs au monde. Je vais donc prendre le risque de la défendre. J'aurai tout de même un peu plus d'appréhension que pour d'autres duels, car à ce que j'ai entendu dire, le tort sera de mon côté et le droit du côté de Mador.

Les cousins passèrent cette nuit-là dans un château

vos encore oïes les noveles de ce que madame la reïne est si encorpee devant le roi ? – Oïl, fet il, l'en le m'a bien dit. – Sire, fet Boorz, sachiez qu'il m'en est moult bel ; car a ce qu'ele ne puet trouver qui la deffende, il couvendra a fine force qu'ele face pos a vos et que li uns de nos se combate encontre Mador. – Certes, fet Lancelos, s'ele me devoit haïr a touz jorz en tel maniere que ge ne trouvasse jamés pes a li, si ne voudroie ge pas qu'ele fust deshonoree a mon vivant ; car c'est la dame del monde qui plus m'a fet d'enneur puis que ge portai armes ; si me metrai en aventure por li deffendre, non mie si hardiement come j'ai fet en autre bataille, car ge sei bien veraiement, a ce que g'en ai oï dire, que li torz en sera miens et li droiz Mador. » Cele nuit jurent li cousin a un chastel que l'en apeloit Alfain ; et de celui jor n'avoit mes que quatre jorz jusqu'au terme. Et lors dist Lancelos a Hestor et a Boort :

Après ces paroles, ils se séparèrent tous les deux de Lancelot, qui resta au château accompagné d'un seul écuyer. Il fit préparer des armes comme il venait de les décrire. Mais le conte cesse à présent de parler de lui et revient à son cousin Bohort.

⋆

76. Dans cette partie, le conte dit qu'après avoir quitté Lancelot, les deux cousins voyagèrent jusqu'à Camelot, où ils arrivèrent à l'heure de none : ce ne fut pas difficile, Alfain se trouvant à quatre lieues anglaises seulement de la cité. Ils descendirent de cheval et se désarmèrent. Le roi vint à leur rencontre et fit un accueil chaleureux à deux des chevaliers qu'il estimait le plus au monde. Messire Gauvain et tous les chevaliers les plus valeureux qui se trouvaient sur place firent de

Lancelot, et il remaint el chastel en la compaignie d'un seul escuier et si fet apareillier unes armes teles comme il les avoit devisees. Mes atant lesse ore li contes a parler de lui et retorne a Boort son cousin.

⋆

76. En ceste partie dit li contes que quant li dui cousin furent parti de Lancelot, il chevauchierent tant qu'il vindrent a eure de none a Kamaalot ; et ce porent il bien fere, car d'Alfain n'avoit que quatre liues engleschesjusques a Kamaalot. Et quant il furent descendu et desarmé, li rois ala encontre por conjoïr les ; car ce estoient dui des chevaliers del monde que il plus prisoit ; et ausi fist mesire Gauvains et tuit cil de leanz des plus preudomes. Si les reçurent a si grant enneur comme l'en devoit tieus chevaliers recevoir. Mes quant

connaître la joie, mais à présent je crois bien que je vais la retrouver sous peu, avec l'aide de Dieu et la vôtre.

Il feignit de ne pas savoir de quoi elle parlait :

– Madame, pourquoi dites-vous que vous avez perdu toute joie si Dieu et moi-même ne vous aidons pas à la retrouver ?

– Quoi, seigneur ? Vous ne savez pas ce qu'il m'est arrivé depuis que nous nous sommes quittés ?

Il répondit qu'il n'en savait rien.

– Vraiment ? Je vais vous expliquer, sans omettre le moindre détail.

Elle lui dit toute la vérité, sans laisser de côté quoi que ce soit.

– Mador m'accuse de trahison à présent, et aucun chevalier ici présent n'a le courage de me défendre en duel contre lui.

– Eh bien, madame, dit Bohort, si les chevaliers

de toute joie ; mes or cuit ge bien que ge la recouverrai par Dieu et par vos procheinnement. » Et il respont ausi com s'il n'en seüst riens, de cest afere : « Dame, comment va ce que vos avez perdue toute joie, se par Dieu et par moi ne la recouvrez ? – Comment, sire, fet ele, ne savez vos pas comment il m'est puis avenu que vos ne me veïstes ? » Et il respont que nenil. « Non ? fet ele ; et ge le vos dirai en tel maniere que ja ne vos en mentirai de mot. » Lors li conte la verité conment ele est avenue, si que onques n'i failli de riens.

« Or m'en apele Mador de traïson, mes il n'a ceanz nul si vaillant chevalier qui m'en ost deffendre encontre lui. – Certes, dame, fet Boorz, se chevalier vos faillent, ce n'est mie de merveille, car vos avez failli au meilleur chevalier del monde ; si ne sera pas grant desreson, ce me semble, s'il vos en meschiet, car vos feïstes morir le meilleur chevalier que l'en sache ; por quoi ge sui

– Bohort, dit la reine, même si les autres ne viennent pas à mon secours, vous, vous m'aiderez, j'en suis sûre !

– Madame, répondit-il, que Dieu m'abandonne si je vous viens en aide ! Vous m'avez enlevé l'homme que j'aimais le plus au monde, et mon devoir n'est pas de vous aider, mais de vous nuire de toute mes forces.

– Comment cela, je vous l'ai enlevé ?

– Oui, dit-il. J'ignore ce qu'il est devenu et je ne sais pas où il est parti après que je lui ai transmis vos nouvelles ; je n'ai pas plus de nouvelles que s'il était mort.

78. La reine se sentit mal ; elle se mit à verser d'abondantes larmes, tourmentée par ses pensées, incertaine de son sort. Elle se dit à elle-même, si fort que Bohort l'entendit :

– Ah, Dieu ! À quoi bon être née, si je dois termi-

avis. – Boort, fet la reïne, a cui que ge faille de secours, a vos ne faudrai ge pas, ce sei ge bien. – Dame, fet il, ja Dex ne m'aïst, se vos ja en moi trouvez secours ; car puis que vos m'avez tolu celui que ge amoie seur touz homes, je ne vos doi pas aidier, mes nuire de tout mon pooir. – Conment ? fet la reïne, le vos ai ge donc tolu ? – Oïl, fet il, en tel maniere que ge ne sei qu'il est devenuz ne onques puis que ge li oi dites nouveles de vos ne sai ou il ala, ne plus que se il fust morz. »

78. Lors est la reïne a malaise, si commence a plorer trop durement et est tant pensive qu'ele ne set qu'ele doie devenir ; et quant ele parole, si dist si haut que Boorz le pot bien entendre : « Ha ! Dex, por quoi sui ge onques nee quant il me couvient ma vie fenir a si grant douleur ? » Et lors se part Boorz de leanz qui moult se vet venchant de la reïne par parole ; et quant il fu de la chambre issuz et ele voit qu'ele ne trouveroit

210

79. La reine se lamenta ainsi et pleura nuit et jour ; sa douleur, bien loin de prendre fin, ne faisait que s'accroître de jour en jour. Le roi était accablé aussi, car il ne parvenait à trouver aucun chevalier susceptible de s'engager dans un duel judiciaire contre Mador. Tous disaient qu'ils ne s'en mêleraient pas : ils savaient bien que la reine était dans le tort et que Mador avait le droit de son côté. Le roi en parla directement à messire Gauvain en ces termes :

– Cher neveu, je vous en supplie, pour l'amour de Dieu et le mien : acceptez de combattre Mador pour défendre la reine contre ses accusations !

– Sire, répondit messire Gauvain, je suis disposé à faire votre volonté, mais promettez-moi, en tant que roi, de me faire une recommandation loyale, comme il se doit à un loyal chevalier. Nous savons tous que la reine a tué le chevalier au sujet duquel elle est accusée :

79. Moult fet la reïne grant duel et pleure nuit et jor, ne onques ne cesse sa douleur, einz croist de jor en jor. Si en est li rois moult a malese, car il ne puet trouver chevalier qui por lui entre en champ por desresnier encontre Mador ; et dit chascuns qu'il ne s'en entremetra ja, car il sevent bien que la reïne a tort et Mador a droit. Li rois meïsmes en parla a monseigneur Gauvain et si li dist : « Biax niés, ge vos pri por Dieu et por l'amor de moi que vos entroiz en ceste bataille encontre Mador por la reïne deffendre de ce dont ele est apelee. » Et il respont : « Sire, je sui touz prez de fere vostre volenté, mes que vos me creantez comme rois que vos me conseilliez loiaument, si comme l'en doit fere loial chevalier. Car nos savons bien que la reïne ocist le chevalier dont ele est apelee ; si le vi et meint autre. Or esgardez se ge la puis defendre loiaument ; car se ge le puis fere, je sui prez que

pouvez être certaine que vous périrez demain d'une mort infâme et déshonorante. J'aurais préféré perdre toutes mes terres que de voir une chose pareille se produire de mon vivant, car je n'ai jamais rien aimé au monde autant que je vous ai aimée et vous aime encore !

En entendant ces paroles, la reine se mit à verser un torrent de larmes, et le roi de même. Après qu'ils se furent longuement lamentés, le roi dit à la reine :

– Vous n'avez pas demandé à Bohort ou à Hector de combattre en votre nom ?

– Non, sire, répondit-elle. Je ne pense pas qu'ils feraient quoi que ce soit pour moi ; ils ne sont pas vos vassaux, mais viennent d'une terre étrangère.

– Je vous recommande tout de même de leur demander à l'un et à l'autre. Si ces deux-là vous font défaut, j'aurai épuisé tous mes conseils.

me sont failli ; por quoi vos poez dire que au jor de demain recevroiz mort honteuse et vileinne. Si volsisse mieuz avoir perdu toute ma terre que ce fust avenu a mon vivant ; car ge n'amai onques riens el siecle autant com ge vos ai amee et aing encore. » Et quant la reïne entent ceste parole, si commence a plorer trop durement, et aussi fet li rois ; et quant il ont grant piece ce duel mené, li rois dist a la reïne : « Requeïstes vos onques Boort ne Hestor qu'il feïssent por vos ceste bataille ? – Certes, sire, fet la reïne, ge non ; car ge ne cuit mie qu'il feïssent tant por moi, a ce qu'il ne tiennent riens de vos, einz sont d'une terre estrange. – Toutevoies vos lo ge, fet li rois, que vos en requerez l'un et l'autre ; et quant cil dui vos seront failli, aprés ge ne sei que g'en die ne n'i sei nul conseill metre. » Et ele dit que donques les en requerra ele por savoir qu'ele i porra trouver.

En voyant la reine si angoissée et accablée, Bohort fut saisi de pitié ; il l'aida à se relever et lui dit, en larmes :

– Madame, ne vous mettez pas dans un tel état. Si vous n'avez pas de secours meilleur que moi demain à l'heure de tierce, c'est moi qui défendrai votre cause contre Mador.

– Un meilleur secours ? Qui viendrait d'où ?

– Madame, je ne peux pas vous le dire ; mais je tiendrai la promesse que je viens de vous faire.

En entendant ces mots, la reine devint soudain joyeuse, car elle se douta tout de suite que c'était de Lancelot que Bohort parlait, et qu'il viendrait la secourir. Bohort et Hector quittèrent la reine et se rendirent dans une grande chambre non loin, où ils avaient coutume de dormir quand ils venaient à la cour.

81. Le lendemain, à l'heure de prime, le palais était

voit la reïne si angoisseuse et si a malese, si l'en prent grant pitié, si la relieve de la terre et li dit tout en plorant : « Dame, or ne soiés pas si esmaiee ; se vos n'avez demain dedenz eure de tierce meilleur secors que li miens ne vos seroit, je sui cil qui por vos enterrai en bataille encontre Mador. – Meilleur secors ? fet la reïne, dont me porroit il venir ? – Dame, fet Boorz, ce ne vos dirai ge pas ; mes ce que ge vos ai dit vos tendrai ge. » Quant la reïne entent ceste parole, si en devint moult liee, car ele pense erranment que ce soit Lancelos dont il parole qui la doie venir secorre ; et Boorz s'en part meintenant de la reïne et avec lui Hestor et s'en vont en une grant chambre de leanz ou il gisoient acoustumeement quant il venoient a court.

81. A l'endemain a eure de prime fu li palés empliz de barons et de chevaliers qui tuit atendoient la venue Mador ; et tex i avoit qui moult estoient en grant poor

vêpres, et si avant cette heure personne ne s'avance pour combattre en son nom, vous serez quitte de votre réclamation et elle sera jugée coupable.

Mador répondit qu'il attendrait donc. Il s'assit au cœur du palais, entouré de tous les chevaliers de sa famille. La grande salle était pleine à craquer, mais tout le monde était si silencieux que l'on n'entendait pas le moindre bruit. Tous restèrent ainsi jusque bien après l'heure de prime.

82. Un peu avant tierce, Lancelot vint, armé de pied en cap, sans rien qui manquât à un chevalier, mais il vint tout seul, sans compagnon ni serviteur, équipé d'armes blanches, avec sur son bouclier une bande diagonale de sinople. Une fois arrivé à la cour, il descendit de cheval et attacha sa monture à un orme qui se trouvait là, auquel il pendit aussi son bouclier. Puis il monta au palais sans ôter son casque, arrivant devant le roi et les

jusques a eure de vespres ; et se dedenz celui terme ne vient avant qui por lui empraigne ceste bataille, vos estes quites de l'apel et ele est encolpee. » Et cil dit que donques atendra il ; lors s'assiet en mi le palés et tuit li chevalier de son parenté entor li. La sale fu emplie si durement que ce ne fu se merveille non ; mes il se tenoient si quoi que vos n'i oïssiez riens nee. Si se tindrent en tel maniere jusques aprés prime grant piece.

82. Un poi devant tierce avint que Lancelos entra leanz si armez qu'il ne li failloit riens qui a chevalier couvenist ; mes il vint en tel maniere qu'il n'amena o lui ne chevalier ne serjant, einz vint touz armez d'unes armes blanches et ot en son escu une bende de bellic de synople. Quant il vint a la cort, il descendi et atacha son cheval a un orme qui illec estoit et i pendi son escu ; et quant il ot ce fet, si monta el palés en haut,

– Et moi, répondit Lancelot, je suis prêt à défendre qu'elle n'avait aucune intention de la sorte.

Mador ignora ses paroles et tendit directement son gage au roi ; Lancelot fit de même. Le roi les reçut tous deux. Messire Gauvain lui dit :

– Je suis porté à croire que Mador est du mauvais côté de cette dispute : vu la manière dont son frère est mort, je jurerais sur tous les saints que la reine n'avait pas la moindre intention déloyale ou criminelle. Mador risque de passer un mauvais moment, si ce chevalier est un tant soit peu compétent.

– Tout à fait d'accord, dit le roi. Je ne sais pas qui est ce chevalier, mais j'ai l'impression qu'il va remporter le duel – et je l'espère de tout cœur !

84. Le palais commença à se vider de sa population : grands et petits descendaient pour se rendre sur le pré à l'extérieur de la ville, en un lieu élégant où se dérou-

Lancelos, del deffendre qu'ele n'i pensa onques deslo-
iauté ne traïson. » Et cil ne se prist garde de ceste
parole, si tent son gage au roi, et Lancelos ausi le sien ;
et li rois les reçut ambedeus. Et lors dist messire
Gauvains au roi : « Or creroie ge bien que Mador fust
en mauvese querele ; car comment que ses freres
moreust, je jurroie seur seinz au mien escient
qu'onques la reïne n'i pensa desloiauté ne traïson ; si
l'en porroit tost max avenir, se li chevaliers avoit en lui
point de proesce. – Certes, fait li rois, je ne sai qui li
chevaliers est, mais je quit qu'il en avra l'onour et je le
voldroie bien. »

84. Lors commence li palés a vuidier de genz ; si
descendent li grant et li petit et vont es prez dehors la
vile, la ou il fesoient acoustumeement les batailles en
une place moult bele. Et messire Gauvains prist le
glaive au chevalier et dit qu'il li portera en champ, et

leurs montures. Ils se frappèrent avec une telle violence que ni bouclier ni casque ne purent les protéger contre des blessures larges et profondes. Mador vola de sa monture jusqu'à terre en une chute qui le meurtrit gravement, tant il était grand et lourd ; mais il se releva aussitôt, peu rassuré, car il avait constaté la puissance et la brutalité de son adversaire pendant la joute. Lancelot, le voyant à pied, se dit qu'on le lui reprocherait s'il combattait son adversaire à cheval ; il descendit donc de sa monture et la laissa partir où elle le souhaitait. Puis il tira son épée, protégea sa tête derrière son bouclier, et se dirigea droit sur Mador ; il le frappa au casque avec des impacts si puissants que l'autre fut tout désorienté. Pourtant il se défendait du mieux qu'il le pouvait, faisant pleuvoir de grands coups d'épée sur Lancelot. Ce fut en vain. Avant que l'heure de midi fût passée, Lancelot lui avait infligé tant de coups que

chevax trere, et s'entrefierent si durement que li escu ne li haubere ne leur ont mestier qu'il ne se facent plaies granz et parfondes ; Mador vole del cheval a terre, si qu'il est touz debrisiez au cheoir que il fist, a ce qu'il estoit granz et pesanz ; mes il se relieve tantost, comme cil qui n'estoit mie aseür, car il a trouvé au jouster son anemi fort et dur. Quant Lancelos le voit a pié, il li est avis que, s'il le requeroit a cheval, qu'il en seroit blasmez ; si descent et let son cheval aler quel part que il velt ; et puis tret l'espee et giete l'escu seur sa teste et vet requerre Mador la ou il le trueve, et li donne parmi son hiaume si granz cox que cil en devint toz esbahiz ; et neporquant il se deffent au mielz qu'il pot et donne a Lancelot de granz cox menu et souvent ; mes tout ce ne li a mestier, car, ainçois que eure de midi fust passee, l'ot Lancelos tel atorné qu'il li fist le sanc saillir del cors en plus de dis leus. Si l'a tant

85. En entendant l'offre si généreuse et si noble que son adversaire lui faisait, Mador se rendit compte qu'il s'agissait de Lancelot. Il s'agenouilla devant lui, prit son épée et la lui tendit, en disant :

– Seigneur, prenez mon épée, je me mets entièrement à votre merci. Sachez que je n'en éprouve aucune honte, car je n'aurais pas pu m'attaquer à un homme plus valeureux que vous ! Vous l'avez bien prouvé, ici comme ailleurs.

Et il dit au roi :

– Sire, vous m'avez dupé en me faisant combattre messire Lancelot !

Le roi, entendant le nom de Lancelot, n'attendit pas qu'il sorte de la lice pour se précipiter vers lui et le prendre dans ses bras, encore tout armé. Messire Gauvain s'approcha pour lui délacer le casque. Tous manifestèrent à Lancelot une si grande joie qu'on n'en

85. Quant Mador entent la debonereté et la franchise que cil li offre, il connoist meintenant que ce est Lancelos ; si s'agenoille devant li, et prent s'espee, si li tent et dit : « Sire, tenez m'espee, ge me met del tout en vostre merci ; et sachiez que ge nel tieng mie a honte, quar certes a si preudome com vos estes ne me porroie ge mie prendre ; et si l'avez bien moustré ci et ailleurs. » Lors dit au roi : « Sire, vos m'avez deceü qui encontre moi avez mis monseigneur Lancelot. » Et quant li rois entent que c'est Lancelos, il n'atent mie tant que il soit issuz hors del champ, einz saut avant et cort a Lancelot et l'acole tout einsi armé com il estoit ; et mesire Gauvains vient avant et li deslace son hiaume. Lors poïssiez veoir entor lui si grant joie que de greigneur n'orroiz vos jamés parler. La reïne fu clamee quite de l'apel que Mador avoit fet seur li ; et se ele avoit esté corrouciee vers Lancelot, ele s'en tint a fole

désormais plus que jamais, et elle le lui rendait bien. Ils entretenaient leur relation avec une telle imprudence que plusieurs membres de la cour le remarquèrent, y compris messire Gauvain, qui s'en rendit parfaitement compte, ainsi que ses quatre frères. Un jour, ces cinq-là se trouvaient au milieu de la grande salle, et leur conversation ne portait que sur cela. La question obsédait Agravain tout particulièrement. Pendant qu'ils parlaient de cette affaire, le roi sortit de la chambre de la reine. Messire Gauvain, le voyant, s'adressa à ses frères :

– Taisez-vous, messire le roi est là !

Agravain répondit qu'il ne se tairait plus. Le roi entendit ces mots et dit à Agravain :

– Cher neveu, dites-moi de quoi vous parlez à si haute voix.

– Ah, dit messire Gauvain, pour l'amour de Dieu,

fet a nul jor, et ele ausint lui ; et se demenerent si folement que li pluseur de leanz le sorent veraiement, et messire Gauvains meïsmes le sot tout apertement, et ausi firent tuit si quatre frere. Il avint un jor qu'il estoient tuit cinc enmi le palés et parloient de ceste chose moult a estroit ; et Agravains en estoit plus engoissex assez que nus des autres. Endementiers qu'il parloient de ceste chose, avint que li rois issi de la chambre la reïne ; et quant messire Gauvains le voit, il dist a ses freres : « Tesiez, vez ci monseigneur le roi. » Et Agravains respont qu'il ne s'en tera ja por lui ; li rois oï bien ceste parole ; si dist a Agravain : « Biax niés, dites moi de quoi vos parlez si hautement. – Ha ! fet messire Gauvains, por Dieu, lessiez ester ; Agravains est plus ennuiex qu'il ne deüst ; et ne vos chaille de ce savoir, car nus preuz ne vos en porroit venir, ne a vos ne a nul preudome. – En non Dieu, fet li rois, ge le

s'agit du plus fieffé mensonge au monde – pour déclencher un cataclysme comme votre règne n'en a jamais connu.

Le roi était encore plus abasourdi par ces paroles ; il déclara que s'ils ne lui révélaient pas ce secret, il les ferait tous réduire à néant.

– Ma foi, répondit messire Gauvain, que Dieu m'aide ! Ce n'est pas par moi que vous l'apprendrez. Cela ne pourra que m'attirer votre haine, et tout le monde s'en repentira, moi comme les autres.

Il quitta aussitôt la grande salle et Gaheriet l'accompagna. Le roi les héla plusieurs fois, mais ils refusèrent de revenir. Ils partirent terriblement affligés, tous les deux disant que cette discussion ne pouvait que mal tourner et que si le roi apprenait la vérité et entrait en conflit avec Lancelot, la cour serait ruinée et déshonorée, car Lancelot aurait l'assistance de toute la puissance

ce la greigneur mençonge del monde, il en porroit avenir tieus max que onques a vostre tens n'avint si grant. » Lors est li rois assez plus esbahiz que devant ; si dit qu'il le savra ou il les fera toz destruire. « Par foi, fet messire Gauvains, ja, se Dieu plest, ne le savroiz par moi ; car en la fin en avroie ge vostre haïne ; si n'i avroit ne moi ne autre qui encore ne s'en repentist. » Si s'en part meintenant de la sale et autresi fait Gaheriez ; et li rois les apele soventes foiz, mes il ne vuellent retorner, einz s'en vont tant dolent que nus plus et dient entr'eus deus que mar fu onques cele parole emprise ; que, se li rois le set et il s'en melle a Lancelot, la cort sera destruite et honnie, a ce que Lancelos avra en s'aïde tout le pooir de Gaule et de meint autre païs.

86. Einsi s'en vont li dui frere tant dolent qu'il ne sevent qu'il doient fere. Et li rois, qui fu remez avec ses

brandit l'arme au-dessus de sa tête pour le frapper sur le crâne ; le voyant dans un tel état de fureur, Agravain s'écria :

– Ah, sire, ne me tuez pas ! Je vais tout vous expliquer. Je disais à mon frère messire Gauvain, ainsi qu'à Gaheriet et mes autres frères, que vous voyez ici présents, qu'ils étaient des traîtres déloyaux d'avoir toléré aussi longtemps la honte et le déshonneur que Lancelot vous inflige.

– Quoi ? dit le roi. Lancelot me déshonore ? De quoi s'agit-il ? Dites-moi tout, car je n'ai jamais craint qu'il puisse chercher à m'humilier. Je l'ai toujours tellement honoré et chéri qu'il aurait bien tort de vouloir m'attirer du déshonneur.

– Sire, dit Agravain, il vous est si fidèle qu'il vous déshonore avec la reine, votre femme – il l'a connue charnellement !

lui ferir parmi la teste ; et quant cil voit qu'il est si eschaufez, si li crie : « Ha ! sire, ne m'ociez mie ! Gel vos dirai. Je disoie a monseigneur Gauvain mon frere et a Gaheriet et a mes autres freres, que vos veez ci, que il estoient desloial et traïteur de ce qu'il ont soufert si longuement la honte et la deshonneur que messire Lancelos del Lac vos fet. – Conment, fet li rois, me fet donc Lancelos honte ? De quoi est ce donc ? Dites le moi, car de lui ne me gardasse ge jamés que il ma honte porchaçast ; car ge l'ai touzdis tant ennoré et chier tenu que il ne deüst en nule maniere a moi honte fere. – Sire, fet Agravains, il vos est si loiaus qu'il vos fet desenneur de la reïne vostre fame et qu'il l'a conneüe charnelment. » Quant li rois entent ceste parole, si mue couleur et devint pales, et dist : « Ce sont merveilles. »

Lors commence a penser et ne dit mot d'une grant piece. « Sire, fet Mordret, nos le vos avons celé tant

si je ne m'en venge pas comme il faut se venger d'un traître, puissé-je ne plus jamais porter la couronne !

– Sire, dit Guerrehet, conseillez-nous donc. C'est une redoutable affaire que de chercher à faire mourir un homme aussi valeureux que Lancelot ; il est fort et courageux, et sa famille est puissante dans tous les sens du terme. Vous savez très bien ce qui va se passer si Lancelot meurt : la parenté du roi Ban vous déclarera une guerre si massive et si terrible que vos vassaux les plus puissants suffiront à peine à la soutenir. Et vous-même, si Dieu ne vous vient pas en aide, vous pourriez y trouver la mort, car ses parents feront passer leur soif de vengeance pour Lancelot avant leur propre sécurité.

– Ne vous inquiétez pas pour moi, dit le roi, mais faites ce que je vous dis : surprenez-les ensemble, si vous pouvez. Je l'exige au nom du serment que vous m'avez fait lorsque vous êtes devenus compagnons de

prouvez ; et se ge n'en praing venchement tel com l'en doit fere de traïteur, ge ne quier jamés porter coronne.

– Sire, fet Guerrehés, dont nos conseilliez ; car c'est une chose qui moult fet a douter comme de mener a mort si preudonme comme Lancelos est ; car il est forz et hardiz et si est ses parages puissanz en toutes manieres ; dont il avendra, ce savez vos bien, que se Lancelos muert, li parentez le roi Ban commencera la guerre contre vos si grant et si merveilleuse que li plus poissant de tout vostre reingne i avront assez a meintenir. Et vous meïsmes, se Dex ne le fet, si en porroiz estre ocis, a ce qu'il baeront plus a Lancelot vengier que a eus garantir. – De moi, fet li rois, ne vos esmaiez ; mes fetes ce que ge vos di, qu'il soient pris ensemble, se vos poez ; et si le vos requier seur le serement que vos me feïstes quant vos fustes compaignon de la Table Reonde. » Et cil li creantent qu'il le feront,

– Sire, j'apporte des nouvelles du tournoi de Karahés : les chevaliers des royaumes de Sorelois et de la Terre Vaine ont tout perdu.

– Il n'y avait aucun chevalier d'ici ? demanda le roi.

– Si, sire : Lancelot s'y trouvait, et il a remporté le premier prix.

Le roi baissa la tête en entendant ces nouvelles et se laissa à nouveau absorber par ses pensées. Après avoir longuement réfléchi, il se leva et dit assez fort pour que plusieurs l'entendent clairement :

– Ah, Dieu, quelle douleur et quelle tristesse lorsque la trahison élit domicile dans le cœur d'un homme aussi valeureux !

Le roi alla dans sa chambre et se coucha sur un lit, plongé dans ses pensées. Il savait bien que si Lancelot se faisait prendre et tuer dans cette affaire, jamais la mort d'un seul chevalier n'aurait plongé le pays dans

au roi : « Sire, nouveles vos sei dire del tornoiement de Karahés ; cil del roialme de Sorelois et de la Terre Gaste ont tout perdu. – I ot il, fet li rois, nul chevalier de ceanz ? – Sire, oïl ; Lancelos i fu qui en porte le pris d'une part et d'autre. » Li rois s'embronche quant il ot ces nouveles et commence a penser ; et quant il ot assez pensé, il se lieve et dit si haut que pluseur le porent bien oïr : « Ha ! Dex, quel douleur et quel domage quant en si preudome se herberja onques traïson ! » Li rois s'en entre en sa chambre et se coucha en un lit touz pensis ; car il set bien de voir que, se Lancelos est pris a cest afere et il en reçoit mort, onques si grant tormente n'avint en ce païs por la mort d'un seul chevalier. Et nonpourquant mielz vieut il mourir que sa honte ne soit vengiee devant lui. Lors mande ses trois neveuz qu'il viengnent a lui ; et quant il furent venu, il leur dist : « Seigneur, Lancelos vendra ja del tornoie-

Le roi exprima son approbation :

– Mais faites bien attention à ce que personne ne l'apprenne avant que la chose soit faite conformément à vos plans, dit-il.

Pendant que ce conciliabule avait lieu, messire Gauvain arriva. Lorsqu'il les vit tous discuter entre eux, il s'adressa au roi :

– Sire, je prie Dieu que cette petite réunion soit pour votre bien ! Car je redoute qu'elle vous cause plus de mal qu'à quiconque. Agravain, cher frère, je vous supplie de ne pas commencer quelque chose que vous ne pourriez pas terminer. Et ne dites rien au sujet de Lancelot dont vous ne soyez pas absolument certain : il est le meilleur chevalier que vous croiserez jamais.

– Gauvain, dit le roi, hors de ma vue ! Vous êtes l'homme au monde en qui j'ai le moins confiance. Vous avez mal fait de garder des secrets envers moi, alors que

s'acorde moult volentiers a ceste chose. « Mes gardez, fait il, que riens nee ne le sache, devant que la chose soit faite einsin comme vous l'avez devisee. » A cest conseill sorvint messire Gauvains, et quant il les vit parler si a estroit, si dist au roi : « Sire, Dex doint que de ce conseill ne vos viengne se bien non ; car ge i espoir plus mal a vos qu'a autre. Agravain, biaus freres, je vos pri que vos ne commenciez chose que vos ne puissiez parfornir ; et ne dites riens de Lancelot, se vos nel savez veraiement ; car il est li mieldres chevaliers que vos onques veïssiez. – Gauvain, fet li rois, fuiez de ci, car vos estes li hom en qui ge ne me fierai jamés ; car mauvesement vos estes contenuz envers moi, quant vos saviez ma honte et la soufriez ne ne le me fesiez asavoir. – Certes, fet messire Gauvains, onques ma traïson ne vos fist mal. » Lors vient hors de la chambre et vit Gaheriet, si li dist : « Toutevoies a Agravains

loin, ils commencèrent à se faire de grandes manifestations de joie.

– Messire Lancelot, dit Gaheriet, je vous demande de m'accorder une faveur.

Lancelot la lui octroya avec plaisir, s'il s'agissait d'une chose qu'il était en mesure de faire.

– Merci beaucoup, répondit Gaheriet. Ce que je veux, c'est que vous restiez chez moi aujourd'hui, avec toute votre compagnie. Je vous assure que je vous le demande dans votre intérêt, pas pour vous déplaire !

L'ayant entendu, Lancelot accepta bien volontiers. Ils rebroussèrent donc chemin et descendirent ensemble du même pas au logis de Gaheriet. Sur place, des écuyers et des serviteurs accoururent pour désarmer Lancelot et les autres qui arrivaient du tournoi. À l'heure du dîner, ils se rendirent à la cour tous ensemble, car ils avaient beaucoup d'affection pour

s'entrencontrerent, de si loing comme il s'entrevirent, il s'entrefirent moult grant joie. « Missire Lancelos, fet Gaheriet, ge vos demant un don. » Et il li otroie moult volentiers, mes que ce soit chose qu'il puist fere. « Granz merciz, fet Gaheriet ; or vueill ge que vos herbergiez huimés o moi et vostre compaingnie. Et sachiez que ge le faz plus por vostre preu que por vostre ennui. » Quant Lancelos ot ceste parole, si li otroie volentiers ; si retornent et descendent a l'ostel Gaheriet tout issi comme il estoient. Et lors saillent escuier et serjant por Lancelot desarmer et ciaus qui del tornoiement estoient venu. Et quant il fu eure de souper, il alerent a la cort tuit ensemble, car moult amoient Lancelot. Touz se merveilla Lancelos, quant il fu leanz venuz, de ce que li rois qui tant le selt bel acoillir ne li dist a cele foiz mot, einz torna d'autre part sa chiere si tost comme il le vit venir. Il ne s'aperçut mie que li

Lancelot comprit alors que c'était contre lui que le roi était irrité, même s'il ignorait pourquoi. Il en fut très affligé.

89. Ce soir-là, à l'heure du coucher, Lancelot quitta le palais entouré d'un grand nombre de chevaliers. Lorsqu'ils arrivèrent à leur logis, Lancelot dit à Bohort :

– Est-ce que vous avez vu le visage avec lequel le roi m'a reçu ? J'ai l'impression qu'il est fâché contre moi à cause de quelque chose.

– Seigneur, dit Bohort, sachez qu'il a eu des informations au sujet de vous et de la reine. Prenez bien garde à vos prochaines actions ; nous sommes à deux doigts d'une guerre sans fin !

– Ah ! dit Lancelot. Qui lui a révélé la chose ?

– Seigneur, si c'est un chevalier, c'est forcément Agravain, et si c'est une femme, c'est Morgane, la sœur

s'aperçut Lancelos que li rois estoit a lui corrouciez, mes il ne set onques de quoi ; si l'en poise moult.

89. Au soir, quant il fu tens de couchier, Lancelos se parti de leanz a grant compaignie de chevaliers ; et quant il furent a lor ostel, Lancelos dist a Boort : « Avez vos veüe la chiere que li rois Artus m'a moustree ? Je cuit qu'il est a moi corrouciez d'aucune chose. – Sire, fet Boorz, sachiez qu'il a nouveles oïes de vos et de la reïne. Ore esgardez que vos ferez, que nos somes venu a la guerre qui ja ne prendra fin. – Ha ! fet Lancelos, qui fu cil qui en osa dire nouveles ? – Sire, fet Boorz, se chevaliers le dist, ce fu Agravains, et se ce fu fame, ce fu Morgue, la suer le roi Artu. » Assez parlerent cele nuit li dui cousin de ceste chose. A l'endemain, quant li jorz parut, dist messire Gauvains a Lancelot : « Sire, entre moi et Gaheriet irons en la forest ; vendroiz i vos ? – Nenil, fet Lancelos, ainçois remeindrai, car ge

– Si vous y allez, cela tournera mal pour vous ! C'est mon cœur qui me le dit, lui qui n'a jamais tremblé une seule fois pour vous auparavant.

Lancelot lui répondit qu'il était hors de question qu'il n'y aille pas.

– Seigneur, dit Bohort, puisque vous tenez absolument à vous y rendre, je vais vous dire quelle voie suivre. Voici un jardin qui s'étend jusqu'à la chambre de la reine : entrez par là. Vous y trouverez un chemin très discret et ignoré de tout le monde : je n'en connais pas de meilleur. Mais je vous supplie, au nom de Dieu, de ne pas y aller sans votre épée – sous aucun prétexte !

Lancelot suivit les instructions de Bohort et s'engagea sur le sentier du jardin qui s'étendait jusqu'à la demeure du roi Arthur. Lorsque Lancelot fut tout près de la tour, Agravain, qui avait installé des espions un

vendra ; que mes cuers, qui onques mes n'ot poor de vos fors a ceste foiz, le me va disant. » Et Lancelos li respont qu'il ne leroit en nule maniere qu'il n'i alast. « Sire, fet Boorz, puis qu'il vos plest que vos i ailliez, je vos enseignerai par ont vos iroiz. Veez ci un jardin qui dure jusqu'a la chambre la reïne ; entrez i. Si trouverez la plus coie voie et la plus estrainge de gent que je saiche. Or si vos pri por Dieu que vos ne lessiez en nule maniere que vos ne portoiz vostre espee. » Et lors le fet Lancelos si comme Boorz li avoit enseignié ; si se met en la sente del jardin qui duroit jusqu'a la meson le roi Artu. Quant Lancelos aprocha de la tour, Agravains, qui avoit ses espies mises de toutes parz, sot bien qu'il venoit, car uns garçons li avoit dit : « Sire, par deça vient messire Lancelos. » Et il dit qu'il se tese. Agravains va meintenant a une fenestre qui ovroit devers le jardin et regarde Lancelot qui venoit moult

être tué. Il ôta ses chaussures et ses vêtements, puis entra dans le lit de la reine. Il n'y resta pas longtemps, pourtant. Ceux qui l'espionnaient pour le surprendre vinrent à la porte de la chambre. Ils furent tous très surpris de la trouver verrouillée. Ils se rendirent compte que leur plan avait échoué. Ils demandèrent à Agravain comment faire pour entrer. Il leur ordonna de défoncer la porte : c'était le seul moyen. Leurs nombreux coups firent tant de bruit que la reine les entendit. Elle dit à Lancelot :

– Très cher ami, nous sommes trahis !

– Quoi, madame ? Qu'est-ce qui se passe ?

Il tendit l'oreille et entendit le vacarme provoqué par ceux qui tentaient de briser la porte sans succès.

– Ah, très cher ami, dit la reine, nous sommes déshonorés, nous sommes morts ! Le roi va découvrir toute la vérité à notre sujet. C'est Agravain qui est der-

ocis. Si se deschauça et despoilla et se coucha avec la reïne. Mes il n'i ot mie granment demoré que cil qui por lui prendre estoient en aguet vindrent a l'uis de la chambre ; et quant il le truevent fermé, si n'i ot celui qui n'en fust touz esbahiz ; lors sorent il bien qu'il avoient failli a ce qu'il vouloient fere. Il demandent a Agravain comment il enterront enz ; et il leur enseigne l'uis a brisier, car autrement n'i enterroient il pas. Et il hurtent et boutent tant que la reïne l'entent ; si le dist a Lancelot : « Biaus douz amis, nos somes traï. – Coment ? dame, fet il ; que est ce ? » Lors escoute et ot a l'uis moult grant noise de gent qui voloient l'uis brisier a force, mais il ne pooient. « Ha ! biaus douz amis, fet la reïne, or somes nous honi et mort ; or savra li rois l'estre de vos et de moi. Tout ce plet nos a basti Agravains. – Voire, fet Lancelos ; dame, or ne vos chaille ; qu'il a sa mort porchaciee, car ce sera li

À ces mots, Lancelot se dirigea vers l'entrée avec l'allure d'un homme qui ne connaissait pas la peur. Il cria à ceux qui tentaient de défoncer la porte :

– Chevaliers de bas étage, bande de lâches, attendez un peu ! Je vais ouvrir la porte, et on va voir qui ose entrer !

Il sortit son épée, ouvrit et les invita à se présenter. Un chevalier du nom de Tanaguin, qui détestait Lancelot d'une haine mortelle, passa devant les autres. Lancelot leva sa lame et le frappa de toutes ses forces, si brutalement qu'il traversa le casque et le capuchon de mailles et fendit son adversaire jusqu'aux épaules. Il tourna sa lame, laissant le cadavre s'écrouler au sol. Les autres, voyant le sort réservé à leur camarade, reculèrent tous sans exception, laissant l'entrée vide. Lorsque Lancelot s'en aperçut, il dit à la reine :

– Madame, la bataille est terminée. Je m'en irai

quant Lancelos entent ceste parole, si s'adrece vers l'uis comme cil qui riens ne doute, einz crie a ceus qui a l'uis boutoient : « Mauvés coarz chevaliers, atendez moi, car ge vois l'uis ouvrir por veoir qui avant vendra. » Lors tret l'espee et uevre l'uis et dit qu'il viengnent avant. Uns chevaliers qui avoit non Tanaguins, qui haoit Lancelot de mortel haïne, si se met devant les autres, et Lancelos, qui ot l'espee hauciee, le fiert si durement, a ce qu'il i mist toute sa force, que li hiaumes ne la coife de fer nel garantist qu'il nel porfende jusqu'es espaules ; il estort son cop, si l'abat mort à terre. Et quant li autre le voient si atorné, si n'i ot celui qui ne se traie arrieres en tel maniere que l'entree remest toute vuide. Quant Lancelos vit ce, si dist a la reïne : « Dame, ceste guerre est finee ; quant vos plera, ge m'en irai, que ja por home qui ci soit nel lerai. » La reïne dist qu'ele voudroit qu'il fust a sauveté, que qu'il deüst de lui

tomber à terre sans espoir de se relever. Voyant cela, les autres reculèrent, et même les plus courageux lui laissèrent place libre. Lorsqu'il se rendit compte qu'ils n'allaient plus l'attaquer, il traversa le jardin et se rendit à son logis, où il retrouva Bohort, qui craignait qu'il ne soit pas en mesure de revenir de son plein gré. Il était convaincu que les parents du roi Arthur l'auraient espionné d'une manière ou d'une autre pour s'emparer de lui. Lorsque Bohort vit son seigneur arriver tout équipé, alors qu'il était parti sans armure, il comprit qu'il y avait eu un affrontement. Il vint vers lui et lui demanda :

– Seigneur, quelle mésaventure vous a forcé à vous armer ?

Lancelot lui raconta comment Agravain et ses deux frères l'avaient épié parce qu'ils voulaient le prendre en flagrant délit avec la reine, et comment ils avaient

qu'il le porte a terre tout estendu en tel maniere qu'il n'a povoir de soi relever. Quant li autre voient ce, si se traient arrieres, et li fet voie touz li plus hardiz. Et quant il voit qu'il l'ont lessié ester, si se met el jardin et s'en vet a son ostel et trueve Boort qui moult redoutoit qu'il ne s'en retornast a sa volenté ; car bien li estoit cheü el cuer que cil del parenté le roi Artu l'avoient espïé par aucune maniere por lui prendre. Quant Boorz voit venir son seigneur tout armé, qui desarmez i estoit alez, si s'aperçut bien qu'il a eüe mellee ; si vint encontre lui et li demanda : « Sire, quele aventure vos a fet armer ? » Et il li conte comment Agravains et si dui frere l'avoient espïé, qui le vouloient prendre prouvé avec la reïne et avoient avec els amenee grant chevalerie. « Si m'eüssent toutevoies pris a ce que ge ne m'en donoie garde, mes ge me sui deffenduz forment, et tant ai fet a l'aïde de Dieu que ge m'en sui

voudrais, c'est que nous réfléchissions autant que possible au moyen de la tirer de cette situation saine et sauve.

91. Hector arriva pendant cette conversation. Lorsqu'il apprit que les choses en étaient venues à une telle extrémité, il en éprouva une profonde douleur et dit :

– La meilleure chose à faire, à mon sens, c'est que nous partions d'ici et allions dans la forêt là-dehors, de manière à ce que le roi, qui s'y trouve en ce moment, ne nous repère pas. Quand la reine aura été jugée, je vous garantis qu'elle sera emmenée là-bas pour son exécution. À ce moment-là, nous volerons à son secours, que ceux qui penseront l'avoir condamnée à mort le veuillent ou non ! Une fois que nous l'aurons récupérée, nous pourrons quitter le pays et aller au royaume de Bénoïc ou de Gaunes. Et si nous parvenons à l'emmener là saine et sauve, nous n'aurons rien

estre, que l'en i meïst conseill en tel maniere qu'ele fust delivree de cest afere a sauveté de son cors. »

91. A cest conseill seurvint Hestor ; quant il sot que la chose est a ce venue, il en fu tant dolans que nus plus, si dist : « Li mieuz que ge i voie, si est que nos partons de ceanz et alons en cele forest la dehors en tel maniere que li rois, qui orendroit i est, ne nos truist ; et quant ce sera chose que madame la reïne sera jugiee, de ce vos asseür je bien qu'ele sera la hors menee por destruire ; lors la rescorrons, ou cil vueillent ou non qui a sa mort la cuideront avoir amenee. Et quant nos l'avrons avec nos, si nos en porrons aler hors del païs, et irons el roiaume de Benoïc ou en celui de Gaunes ; et se nos poions tant fere que nos l'eüssons la conduite a sauveté, nos ne douterions riens le roi Artu ne tot son pooir. » A cest conseill s'acorde Lancelos et Boors ; si font meintenant monter chevaliers et sergenz, et

de parler de lui et retourne aux trois frères de messire Gauvain, au moment où Lancelot échappait à leur guet-apens dans la chambre de la reine.

⋆

92. Le conte dit à présent qu'à l'instant où Lancelot quittait la reine et esquivait ceux qui pensaient s'emparer de lui, ceux qui se trouvaient sur le pas de la porte, voyant qu'il était parti, entrèrent dans la chambre et s'emparèrent de la reine. Ils l'injurièrent et la maltraitèrent de façon excessive, disant que la chose était désormais prouvée et qu'elle ne s'en tirerait pas vivante. Ils l'humilièrent horriblement et elle les écoutait, accablée, versant tant de larmes que ces chevaliers félons auraient dû en éprouver de la pitié. À l'heure de none, le roi revint du bois. Lorsqu'il mit pied à terre

ore li contes a parler de lui et retorne as trois freres monseigneur Gauvain, si comme Lancelos se parti d'eus quant il l'orent trouvé en la chambre la reïne.

⋆

92. Or dit li contes que, a celi point que Lancelos se fu partiz de la reïne et fu eschapez de ceus qui le cuidierent prendre, cil qui furent a l'uis de la chambre, maintenant que il virent qu'il s'en fu alez, entrerent en la chambre et pristrent la reïne et li firent honte et laidure assez plus qu'il ne deüssent et distrent que ore estoit la chose prouvee et qu'ele n'en puet eschaper sanz mort. Assez li firent honte, et ele escoutoit tant dolente que trop et pleure tant durement que bien en deüssent avoir pitié li felon chevalier. A eure de none

échappé à un rude et cruel combat. Ils retournèrent donc auprès du roi et lui dirent qu'ils avaient manqué Lancelot, car il était déjà parti avec tous ses hommes à sa suite. Le roi, à ces mots, exprima son mécontentement le plus vif. Puisqu'il ne pouvait pas se venger de Lancelot, sa vengeance contre la reine serait si terrible qu'on en parlerait jusqu'à la fin des temps.

– Noble sire, dit le roi Yon, qu'est-ce que vous comptez faire ?

– Je compte lui faire payer son crime par un châtiment éclatant. Je vais vous donner un ordre, à vous en premier, puisque vous êtes roi, et ensuite aux autres vassaux qui se trouvent ici : je vous ordonne, au nom du serment que vous m'avez fait, de décider entre vous de quelle mort elle devra mourir. En effet, elle n'échappera pas à la mort, même si vous vous rangez de son côté. Si vous m'annoncez qu'elle ne doit pas

cruel. Lors revindrent au roi, si li distrent que a Lancelot avoient il failli, car il s'en estoit alez pieça et en a avec lui menez toz ses chevaliers. Quant li rois l'entent, si dist qu'il ne l'en estoit pas bel ; et puis qu'il est issi que de Lancelot ne se puet vengier, il se vengera de la reïne en tel maniere qu'il en sera parlé a toz jorz mes. « Biaus sire, fet li rois Yons, qu'en baez vos a fere ? – Je bé, fet li rois, que por ce mesfet qu'ele a fet l'en en face grant justise. Et ge vos commant, fet il, tout premierement, por ce que vos estes rois, et as autres barons, qui ceanz sont, aprés, et si le vos requier seur le serement que vos m'avez fet, que vos esgardoiz entre vos de quel mort ele doit morir ; que sanz mort n'en puet ele eschaper, se vos meïsmes vos teniez devers lui, en tel maniere que, se vos disiez qu'ele ne deüst pas morir, si morra ele. – Sire, fet li rois Yons, il n'est pas us ne coustume en cest païs que l'en face aprés none

elle avait commis une horrible trahison en laissant un autre homme coucher avec elle que le roi, qui était si noble.

– Notre opinion, c'est qu'elle mérite la mort pour cette seule raison.

Les uns et les autres se mirent d'accord là-dessus avec plus ou moins de bonne volonté, car ils se rendaient compte que c'était ce que le roi voulait. Lorsque messire Gauvain comprit que la condamnation à mort de la reine était inévitable, il annonça que, s'il plaisait à Dieu, il n'accepterait jamais d'être témoin d'une chose aussi scandaleuse – voir mourir la dame qui l'avait comblé des plus grands honneurs au monde. Messire Gauvain s'approcha du roi et lui dit :

– Sire, je vous rends tout ce que je tiens de vous et ne serai plus jamais à votre service jusqu'à la fin de mes jours, si vous tolérez une telle félonie !

car trop avoit fet grant desloiauté, quant ele en leu del roi qui tant estoit preudom avoit lessié gesir un autre chevalier. « Et nos disons par droit jugement que de ceste chose seulement avoit ele mort deservie. » A ceste chose s'acordent li un et li autre a fine force, car il voient bien que li rois le velt. Quant messire Gauvains vit que li jugemenz estoit a ce menez que la mort la reïne i estoit toute esclairiee, lors dist que, se Deu plest, ja ceste dolour n'esgardera que il voie morir la dame del mont qui greigneur enneur li a portee. Lors vient messire Gauvains au roi, si li dit : « Sire, ge vos rent quanque ge tieng de vos, ne jamés jor de ma vie ne vos servirai, se vos ceste desloiauté soufrez. » Li rois ne li respont mot a ce qu'il dit, car il entendoit a autre chose ; et meintenant messire Gauvains se part de court et s'en vet droit a son ostel si grant duel fesant com s'il veïst devant li mort tout le monde. Et li rois

d'aussi gracieuse qu'elle dans le monde entier. Le roi, en la voyant, éprouva une telle pitié qu'il ne put pas la regarder, mais demanda qu'on l'emmène hors de sa vue, et que l'on procède selon le jugement que la cour avait décidé. Ils l'emmenèrent aussitôt hors de la grande salle et lui firent descendre les rues de la cité. Lorsqu'elle eut quitté la cour et que les citadins la virent arriver, on entendit les gens crier de toutes parts :

– Ah, madame, vous qui êtes plus noble de cœur et plus courtoise que toutes les dames, dites-nous qui va prendre pitié des pauvres gens désormais ? Ah, roi Arthur ! toi qui as voulu sa mort, déloyal que tu es, puisses-tu encore t'en repentir, et les traîtres qui cherchent à la faire périr, puissent-ils mourir de honte !

Ainsi parlaient les habitants de la cité ; ils suivaient

la vit, si en ot si grant pitié qu'il ne la pot regarder, einz commande que l'en l'ost de devant lui et que l'en en face ce que la cort esgarde par le jugement ; et il la moinent maintenant hors dou palés et la conduient tout contreval les rues. Quant la reïne fu issue de la cort et cil de la cité la virent venir, lors oïssiez genz crier de toutes parz : « Ha ! dame debonere seur toutes autres dames et plus cortoise que nule autre, ou trouve-ront jamés povre gent pitié ? Ha ! rois Artus, qui as porchaciee sa mort par ta desloiauté, encor t'en puisses tu repentir, et li traïteur qui ce ont porchacié puissent morir a honte ! » Itiex paroles disoient cil de la cité et aloient aprés la reïne plorant et criant aussi com s'il fussent hors del sens. Et li rois commande a Agravain qu'il praingne quarante chevaliers et aille garder le champ ou li feus estoit alumez, si que, se Lancelos i vient, qu'il n'ait pooir vers eus. « Sire, voulez vos

Sachez que je ne me battrai jamais contre lui. Je préférerais qu'il la possède jusqu'à la fin de ses jours plutôt qu'elle meure ici.

94. Agravain et Gaheriet continuèrent à parler jusqu'à ce qu'ils arrivent près du bûcher. Lancelot, qui était tapi en bordure de forêt avec toute sa compagnie, vit revenir son messager. Il lui demanda quelles nouvelles il rapportait de la cour du roi Arthur.

– Seigneur, dit le messager, elles sont mauvaises. Madame la reine a été condamnée à mort, et vous pouvez voir là-bas le bûcher que l'on prépare pour la brûler.

– Seigneurs, s'exclama-t-il, tous à cheval ! Ceux qui veulent la faire mourir en mourront eux-mêmes ! Que Dieu, s'il a jamais exaucé la prière d'un pécheur, m'accorde de trouver Agravain en premier, lui qui est l'architecte de ce conflit !

Or sachiez bien que ja ne me mellerai a lui ; einz voudroie ge mielz qu'il la tenist toz les jorz de sa vie einz que ele moreust issi. »

94. Tant alerent parlant entre Agravain et Gaheriet qu'il aprouchierent del feu. Et Lancelos, qui fu enbuschiez a l'entree de la forest a toute sa gent, si tost comme il voit son message revenir, si li demande quex nouveles il aporte de la cort le roi Artu. « Sire, fet il, mauveses ; que madame la reïne est jugiee a mort, et veez la le feu que l'en apareille por li ardoir. – Seigneur, fet il, or del monter ! que tel i a qui la cuide fere morir qui ainçois en morra. Or doint Dex que, s'il onques oï priere de pecheeur, que ge truisse premierement Agravain qui m'a cest plet basti. » Et lors regarderent entr'eus quant chevalier il sont ; si troverent qu'il furent trente et dui par conte ; chascuns monte seur son cheval, et pranent escuz et lances ; si tornent cele part

et le frappa assez fort pour traverser son armure et lui planter le fer de sa lance dans la poitrine. Il le fit chuter de cheval avec une telle violence qu'aucun médecin ne pourrait plus l'aider. Les autres chevaliers tirèrent leurs épées et se lancèrent dans la mêlée. Gaheriet vit ses deux frères abattus ; sa colère fut terrible, car il n'y avait aucun doute dans son esprit qu'ils étaient morts. Il se tourna vers Meliadus le Noir, qui faisait tout son possible pour aider Lancelot et venger l'humiliation de la reine. Gaheriet le heurta avec force, l'envoyant dans le bûcher ; puis il sortit son épée, en homme sans peur, et frappa un autre chevalier, le faisant tomber au sol aux pieds de Lancelot. Hector, qui surveillait les environs, aperçut Gaheriet. Il songea :

– S'il reste en vie, il va nous causer bien des problèmes, car il est d'une remarquable bravoure. Mieux vaut que je le tue avant qu'il nous inflige plus de dégâts

et le fiert si durement que nule armeüre nel garantist qu'il ne li mete le fer parmi le piz ; si l'abat del cheval a terre si atorné qu'il n'a mestier de mire. Et li autre metent les meins as espees et commencent la mellee. Mes quant Gaheriez voit que si dui frere sont abatu, ne demandez pas s'il fu corrouciez, a ce qu'il cuide bien qu'il soient mort. Et lors s'adresce vers Meliadus le Noir qui moult se penoit d'aidier Lancelot et de vengier la honte la reïne. Si le fiert si durement qu'il l'abat enmi le feu et puis met la main a l'espee, comme cil qui estoit de grant hardement, et fiert un autre chevalier, si qu'il l'abat enmi la place devant les piez Lancelot. Et Hestor, qui bien s'en prenoit garde, voit Gaheriet ; si dist a soi meïsmes : « Se cist vit longuement, il nos porra bien nuire, a ce qu'il est de grant hardement ; si vient mielz que ge l'ocie que il nos face pis qu'il n'a fet. » Et lors lesse corre Hestor le cheval

deux autres compagnons de la Table Ronde

Lancelot constata que plus personne de la maison du roi ne s'opposait à lui, il se dirigea vers la reine et lui dit :

– Madame, qu'est-ce que nous allons faire de vous ?

Soulagée par cet événement que Dieu venait de lui offrir, elle répondit :

– Seigneur, j'aimerais que vous me mettiez en sécurité quelque part hors de l'atteinte du roi Arthur.

– Madame, dit Lancelot, montez sur un palefroi et suivez-moi dans la forêt, nous discuterons de la meilleure marche à suivre là-bas.

Elle obtempéra volontiers.

96. On l'aida à monter sur un palefroi, puis ils partirent tous vers la partie la plus dense de la forêt. Une fois qu'ils furent bien à l'abri, ils vérifièrent qu'ils étaient tous là. En tout, ils comptèrent qu'ils avaient

autre dui de la Table Reonde. Et quant Lancelos vit qu'il n'i ot mes nul de la meson le roi qui riens li contretenist, il vient a la reïne, si li dist : « Dame, que fera l'en de vos ? » Ele respont comme cele qui estoit liee de ceste aventure que Dex li avoit envoiee : « Sire, je voudroie bien que vos m'eüssiez a sauveté mise en tel leu ou li rois Artus n'eüst pooir. – Dame, fet Lancelos, vos monteroiz seur un palefroi ; si vos en vendroiz avec nos en cele forest, et illuec prendrons nos conseill tel qui bons sera. » Et ele li otroie.

96. Lors la montent seur un palefroi et s'en vont en la forest la ou il la voient plus espesse. Et quant il furent bien enforesté, lors pranent garde s'il i sont tuit ; si virent qu'il orent perdu trois de leur compaignons. Lors demande li uns a l'autre qu'il sont devenu. « Par foi, fet Hestor, je en vi trois morir que Gaheriet ocist de sa main. – Conment ? fet Lancelos, fu donc

– Dans ce cas, dit Lancelot, il est certain que nous ne serons jamais réconciliés avec le roi Arthur ni avec messire Gauvain, à cause de leur amour pour Gaheriet… C'est maintenant que commence la guerre qui ne prendra jamais fin.

La mort de Gaheriet accablait terriblement Lancelot, car c'était un des chevaliers qu'il aimait le plus au monde. Bohort lui dit :

– Seigneur, il faudrait que nous prenions nos dispositions pour mettre madame la reine en sécurité.

– Si nous arrivons à l'emmener dans un château que j'ai conquis il y a longtemps, répondit Lancelot, je pense qu'elle n'aura rien à craindre du roi Arthur. C'est un château extrêmement bien fortifié, situé de manière à ce qu'on ne puisse pas l'assiéger. Si nous pouvons nous y rendre et faire tous les ravitaillements nécessaires, je demanderai aux chevaliers d'ici et d'ailleurs

l'oceïstes. – Or poons nos bien dire, fet Lancelos, que jamés n'avrons pes au roi Artu ne a monseigneur Gauvain por amour de Gaheriet, car or commencera la guerre qui jamés ne prendra fin. » Moult fu Lancelos corrouciez por la mort de Gaheriet, car ce estoit uns des chevaliers del monde que il plus amoit. Et Boorz dist a Lancelot : « Sire, il couvendroit que l'an preigne conroi coment madame la roïne fust mise a salveté. – Se nos peüssons tant fere, fet Lancelos, que nos la poïssons mener en un chastel que ge conquis jadis, je cuit qu'ele ne douteroit guere le roi Artu ; li chastiax est forz a merveille et siet en tel leu que l'en ne le puet assegier. Se nos i estions et nos l'avions bien garni, je manderoie chevaliers pres et loing que j'ai serviz par maintes fois qu'il venissent a moi ; et il en i a tant parmi le monde qui sont tuit a moi par leur fiance que jes avrai toz en aïde. – Ou est, fet Boorz, cist chastiax que

sur les lieux était un excellent chevalier et un puissant seigneur qui aimait Lancelot plus que n'importe qui. Il fut enchanté de la visite de Lancelot et le reçut avec tous les égards, lui faisant tous les honneurs possibles ; il promit aussi de l'aider contre quiconque, même le roi Arthur.

– Seigneur, dit-il, si vous le souhaitez, je vous offre ce château, à vous et à madame la reine. J'insiste pour que vous acceptiez. Il est très bien fortifié, et si vous choisissez d'y demeurer, vous n'aurez rien à craindre de personne, pas même de toute la puissance du roi Arthur.

Lancelot le remercia chaleureusement, mais dit qu'il ne resterait pas un jour de plus. Ils partirent et cheminèrent plusieurs jours, jusqu'à arriver à quatre lieues de la Joyeuse Garde. Lancelot envoya des messagers pour annoncer sa venue. Quand les gens du château

Si en iert sires uns cuens qui ert bons chevaliers et de grant pooir et amoit Lancelot seur touz homes ; et quant il sot sa venue, si en fu moult liez et le reçut moult ennorablement, et li fist toute l'aneur qu'il onques pot, et li promist a aidier contre touz homes, neïs encontre le roi Artu, et li dist : « Sire, fait il, s'il vos plaisoit, je vos bailleroie cest chastel a vos et a madame la roïne ; et vos le me devés bien otroier, ce me samble, car molt est fors, et, se vos i volés demorer, vos n'avés garde de tot le monde ne de tot le pooir le roi Artu. » Lancelos l'en mercie moult et dit qu'il n'i demoreroit en nule maniere. Atant se partent de leanz et chevauchent tant par leur jornees qu'il vindrent a quatre liues de la Joieuse Garde. Et lors i envoia Lancelos avant messages por dire qu'il venoit ; et quant cil del chastel le sorent, si li vindrent a l'encontre ausi grant joie fesant com se ce fust Dex meïsmes, et le

demanda aux premiers qui revenaient pourquoi ils fuyaient.

– Sire, dit un page, je vous apporte, ainsi qu'à toutes les personnes présentes, de bien mauvaises nouvelles ! Sire, sachez que de tous les chevaliers qui ont emmené la reine au bûcher, seuls trois s'en sont sortis indemnes. L'un d'eux est Mordret, mais je ne sais pas qui sont les deux autres. Je crois que tous les autres sont morts.

– Ah ! dit le roi Arthur. Est-ce que Lancelot était là ?

– Oui, sire, et il a si bien réussi son coup qu'il emmène la reine avec lui. Après lui avoir sauvé la vie, il s'est enfoncé avec elle dans la forêt de Camelot.

Cette nouvelle courrouça le roi à un tel point qu'il en perdit tous ses moyens. À ces mots, Mordret arriva. Il dit au roi :

– Sire, c'est un désastre. Lancelot s'enfuit après

venoient por quoi il fuient. « Sire, fet uns vallez, nouveles vos sai dire mauveses, et a touz ceus de ceanz. Sire, sachiez que de touz les chevaliers qui la reïne menerent au feu n'en sont eschapé que troi ; si en est li uns Mordrés et les autres deus ne sai qui il sont ; que cuit ne soient mort li autre. – Ha ! fet li rois Artus, i a donc esté Lancelos ? – Oïl, sire, fet il, et encore a il plus fet, qu'il enmeinne avec soi la reïne, qu'il a de mort rescousse, et s'est atout li embatus en la forest de Kamaalot. » Li rois fu si dolenz de ceste nouvele qu'il ne set qu'il doie fere. A ces paroles vint leanz Mordret qui dist au roi : « Sire, malement nos vet ; Lancelos s'en va qui nos a toz desconfiz et enmoine avec lui la roïne. – Ore aprés, fet li rois, ja einsint ne s'en iront, que ge puisse. » Lors a fet armer chevaliers et serjanz et touz ceus qui avec lui estoient ; et il montent au plus tost que il pueent, et s'en issent de la cité tuit covert de fer,

– Que faire, alors ? demanda le roi Arthur.

– Envoyez des messages aux marins dans tous les ports du pays, qu'aucun d'entre eux n'ose transporter Lancelot ! Il sera obligé de rester dans ces contrées, qu'il le veuille ou non. Comme il sera toujours dans les parages, nous le trouverons sans difficulté, puis nous l'assaillirons avec une si grande armée qu'il sera facile de le capturer. À ce moment-là, vous pourrez assouvir votre vengeance. Voilà mon conseil.

Le roi appela ses messagers et les envoya dans tous les ports du pays, interdisant à quiconque d'avoir la hardiesse de transporter Lancelot. Après les avoir envoyés, il retourna vers la cité. Quand il arriva à l'endroit où ses chevaliers gisaient morts, il regarda vers sa droite et vit Agravain, son neveu, que Lancelot avait tué. Il était transpercé d'une lance dont la pointe apparaissait de l'autre côté. Le roi le reconnut tout de suite.

car il les ocirra. – Et qu'en fera l'en donc ? fet li rois Artus. – Envoiez voz messages a touz les mariniers des porz de ce païs, que nus ne soit si hardiz qu'il past Lancelot ; adonc le couvendra remanoir, ou il vueille ou non, en ceste terre, et puis qu'il i sera remés et nos porrons legierement savoir ou il sera, nos irons sus lui atout tel plenté de gent que nos le prendrons legiere-ment, et lors vous en porroiz vengier, ce est mes conselz. » Lors apele li rois Artus ses messages et les envoie par touz les porz de la terre et deffent que nus ne soit si hardiz qu'il past Lancelot. Et quant il ot ses messages envoiez, il retorne vers la cité ; et quant il vint en la place ou si chevalier gisoient mort, il regarda seur destre et voit gesir Agravain son neveu que Lancelos avoit ocis ; et estoit feruz parmi le cors d'un glaive, si que li fers en paroit de l'autre part ; et si tost comme li rois le voit, si le connoist ; lors a si grant doel qu'il

vécu trop longtemps, puisqu'il lui fallait maintenant subir le chagrin de voir morts ceux qu'il avait élevés avec tant d'affection. Sa douleur ne connaissait pas de fin ; il avait fait poser Guerrehet sur son bouclier et transporter vers la cité, et il restait dans le pré à la recherche d'autres victimes. C'est alors qu'il regarda vers sa gauche et vit le corps de Gaheriet, que Lancelot avait tué. C'était celui de ses neveux qu'il aimait le plus après Gauvain. Lorsque le roi vit le cadavre de celui qu'il aimait tant, il en éprouva une douleur à nulle autre pareille. Il courut vers lui à toute vitesse et le prit dans ses bras, l'étreignant avec force. Il perdit connaissance, et tous les vassaux présents craignirent qu'il fût mort devant leurs yeux. Il resta évanoui aussi longtemps qu'il fallait à un homme pour parcourir une demi-lieue [18]. Lorsqu'il reprit connaissance, il décl assez fort pour que tous l'entendent :

il voit morz a tel douleur ceus qu'il avoit soëf norriz. En ce qu'il demenoit tel duel et qu'il avoit fet metre Guerrehet seur son escu por porter en la cité, il aloit encore la place cerchant ; lors regarde a senestre et voit le cors Gaheriet que Lancelos avoit ocis ; et c'estoit cil de ses neveus qu'il amoit plus, fors seulement Gauvain. Quant li rois voit le cors de celui que il seut tant amer, il n'est douleur que hom puisse fere por autrui qu'il ne face ; et lors corut a lui de plain cours et l'embrace parmi les flans si estroitement que trop. Il se pasme si qu'il n'i a baron qui n'ait poor qu'il ne muire devant els. Si fu en tel point plus longement que uns hom alast demie lieue de terre ; quant il revint de pasmoison, si dist si haut que tuit l'oïrent : « Ha ! Dex, ore ai ge trop vescu ! Ha ! Mort, se vos plus demorez, je vos tendrai a trop lente. Ha ! Gaheriet, se ge de duel doi morir, je morrai por vos. Biax niés, mar fu onques l'espee for-

était morte et que les lamentations qu'il entendait étaient pour elle. Lorsqu'il arriva dans la rue et que les citadins le virent, les premiers qui l'aperçurent lui dirent :

– Messire Gauvain, si vous voulez contempler un terrible désastre et la destruction de votre propre chair, montez au palais, vous y trouverez la pire cause d'affliction que vous ayez jamais vue !

Messire Gauvain, abasourdi par ces nouvelles, ne parvint pas à répondre. Il parcourut les rues tête baissée, ne pensant pas qu'un deuil si grand pût être pour ses frères, puisqu'il ignorait tout de leur sort, mais supposant au contraire qu'il était pour la reine. Pendant qu'il marchait dans la rue, il regardait à droite et à gauche et voyait jeunes et vieux pleurer tous ensemble, et chacun, au moment où il s'approchait, lui disait :

– Allez, messire Gauvain, allez donc voir ce qui

la reïne fust morte et que cil grans duels fust por li ; quant il fu venuz en mi les rues et cil de laiens le voient, cil qui primes le choisirent li distrent : « Missire Gauvain, se vos voulez veoir vostre grant duel et la destruction de vostre char, si alez en ce palés lasus, et illecques trouveroiz la greigneur doleur que vos onques veïssiez. » Lors est mesire Gauvains trop durement esbahis de ces noveles, si ne lor respont mot, ains s'en vait tout contreval les rues, le chief enclin, ne ne cuide mie que cis grans doels soit pour ses freres, car encore n'en savoit il riens, einz cuide que ce soit por la reïne.

En ce qu'il aloit tout contreval les rues, il regardoit a destre et a senestre et voit communalment plorer et vielz et jeunes, et chascuns li dist ainsint com il venoit endroit lui : « Alés, mesire Gauvain, alés veoir vostre grant duel. » Quant messire Gauvains entent ce que chascuns disoit, si est plus esmaiez que devant, mes

le prirent dans leurs bras et versèrent d'abondantes larmes, tout en disant :

– Ah, Dieu, quel désastre absolu !

Quand Messire Gauvain retrouva ses facultés, il se releva et courut vers le corps de Gaheriet. Il le prit au roi, le serra contre sa poitrine et se mit à l'embrasser. Pendant qu'il faisait ainsi, son cœur lui fit défaut à nouveau ; il tomba à terre et resta encore plus longtemps évanoui. Il reprit enfin connaissance, s'assit à côté de Gaheriet et se mit à le regarder. En voyant les terribles coups qu'il avait reçus, il dit :

– Ah, cher frère, maudit soit le bras qui vous a frappé ! Très cher frère, il vous détestait, celui qui vous a traité ainsi. Frère, comment a-t-il eu le cœur de vous mettre à mort ? Très cher frère, comment Fortune peut-elle tolérer une mort aussi laide et vile, alors qu'elle vous avait comblé de toutes les vertus ? Elle

bras et plourent sor lui trop durement, et dient : « Ha ! Diex, trop a ci grant damage de toutes pars. » Quant messire Gauvains revint de pasmoisons, si se dreça et cort la ou il voit Gaheriet mort ; si le tolt au roi et l'estraint contre son pis et le commence a besier ; en cel besier li faut li cuers ; si chiet a terre et fu greigneur piece en pasmoisons qu'il n'avoit esté devant. Quant il revint de pasmoison, si s'assiet atout Gaheriet, et le commence a regarder ; et quant il le voit feru si dure-ment, si dist : « Ha ! biaus frere, li braz soit maleoiz qui si vos feri ! Biaus douz frere, moult vos haoit qui si vos feri. Frere, comment ot il le cuer de vos livrer a mort ? Biaus douz frere, comment pot soufrir Fortune vostre destruiement si let et si vilain, qui vos avoit garni de toutes bontez ? Ja vos seut ele estre si douce et si amiable et vos avoit levé en sa plus mestre roe. Biaus frere, ce a ele fet por moi ocire et por ce que ge muire

278

Il perdit connaissance sur eux à plusieurs reprises, et manifesta une si grande douleur que les vassaux qui se trouvaient présents craignaient qu'il meure entre leurs mains. Le roi leur demanda ce qu'il allait bien pouvoir faire de Gauvain [19] :

– S'il reste ici plus longtemps, j'ai peur qu'il meure de chagrin.

– Sire, dirent les vassaux, nous vous recommandons de l'enlever d'ici et de le coucher dans une chambre ; qu'on le garde sous surveillance jusqu'aux funérailles de ses frères.

– Faites ainsi, répondit le roi.

Ils prirent donc messire Gauvain, qui était à nouveau évanoui, et l'emportèrent dans une chambre. Il resta ainsi couché sans qu'on puisse tirer de lui la moindre parole, bonne ou mauvaise.

102. Cette nuit-là, la douleur fut telle dans la cité

souvent, et fet tant par le grant duel qu'il a au cuer que li baron qui illuec estoient avoient poor qu'il ne moreust entre leur mains. Et li rois demande a ses barons qu'il porra fere de Gauvain ; « que, se il est illuec longuement, ge cuit qu'il morra de duel. – Sire, font li baron, nos loerions bien que l'en l'emportast de ci et que l'en le couchast en une chambre et qu'il fust tant gardez que si frere fussent enterré. – Or le fetes issi », fet li rois. Lors pristrent monseigneur Gauvain qui encore estoit en pasmoisons ; si le porterent en une chambre. Si jut messire Gauvains en tel maniere que nus n'en trest parole ne bone ne male.

102. La nuit ot si grant duel en la cité de Kamaalot qu'il n'i ot nul qui ne plorast. Li chevalier ocis furent desarmé et enseveli chascuns selonc ce que il estoit de lignaige ; et a touz fist l'en sarquex et tombiax ; et a Guerrehet et a Agravain fist l'en fere deus sarquex si

deux frères. D'abondantes larmes coulèrent lors de la mise en terre. Tous les évêques et archevêques du pays firent le voyage, ainsi que tous les hommes de haute naissance du royaume ; ils firent tous les honneurs possibles aux corps des chevaliers morts, particulièrement à Gaheriet, car il avait été un excellent et valeureux chevalier. On fit inscrire sur sa tombe l'épitaphe suivante : CI-GÎT GAHERIET, LE NEVEU DU ROI QUE LANCELOT DU LAC TUA tombes, on indiqua aussi les noms de ceux qui les avaient tués.

103. Après que les membres du clergé qui étaient venus eurent terminé le service que l'on attendait d'eux, le roi Arthur retourna au palais. Il s'assit parmi ses vassaux, affligé et troublé comme jamais. Perdre la moitié de son royaume l'aurait moins accablé. Les autres vassaux partageaient sa détresse. La grande salle

terre poïssiez veoir moult granz pleurs. Tuit li evesque et tuit li arcevesque del païs i vindrent et tuit li halt home de la terre et firent as cors des chevaliers ocis tele honor come il porent, meïsmement au cors Gaheriet, et tout por ce qu'il avoit esté si preudom et si bons chevaliers ; et firent metre seur sa tombe letres qui disoient : CI GIST GAHERIET, LI QUE LANCELOS DEL LAC OCIST autres deus tombes les nons de ceus qui les avoient ocis.

103. Quant tuit li clergié qui la estoient venu orent fet le servise tel comme il durent, li rois Artus revint en son palés et s'asist entre ses barons tant dolans et tant pensis comme nus plus, et ne fust mie tant coureciés s'il eüst perdu demi son roialme ; et ausi estoient tout li autre baron. La sale fu emplie de toutes parz de hauz barons ; si furent si quoi com s'il n'i eüst ame ; et quant il les vit si estre en pais, si parla li rois si haut que tuit

aurions pu nous en honorer, et nous aurions dû la tolérer volontiers, mais elle nous a été imposée par un homme que nous avons comblé d'honneurs et de prestige dans notre propre royaume à de nombreuses reprises, comme s'il était issu de notre propre chair. C'est lui qui nous a infligé ce désastre et cette humiliation. Et vous, vous êtes mes hommes, mes vassaux, et vous tenez vos terres de moi, c'est pour cela que j'exige, au nom du serment que vous m'avez fait, et dans votre rôle de conseillers auprès de votre seigneur lige, que vous m'indiquiez de quelle manière je pourrais laver mon honneur.

104. Le roi se tut et resta silencieux, attendant la réponse des vassaux. Ils se regardèrent les uns les autres, et chacun poussait l'autre à prendre la parole en premier. Après un long silence, le roi Yon se leva et dit au roi :

– Sire, je suis votre inféodé. Dans mes conseils, je

aucune honor et la deüssiens legierement souffrir, mes ele nos est avenue par celui que nos avons eslevé et escreü en nostre terre par meintes fois, ausint come s'il fust estrez de nostre char meïsmes. Icil nos a fet cest domaige et ceste honte. Et vos estes tuit mi home et mi juré et tenez de moi terre ; por quoi ge vos requier par ce serement que vos m'avez fet que vos me conseilliez, si come on doit conseillier son signour lige, en tel maniere que ma honte soit vengiee. »

104. – Atant se test li rois et se tient en pes et atent que si baron li respoignent ; il s'entre-commencent a regarder et semont li uns l'autre de parler avant. Quant il se sont grant piece teü, li rois Yons se dresce en son estant et dist au roi : « Sire, ge sui vostre hom ; si vos doi conseillier a nostre enneur et a la vostre ; vostre enneur, sanz faille, si est de vengier vostre honte. Mes qui au preu del reigne voudroit garder, je ne cuit mie

– Si j'ai dit cela, répondit-il, ce n'est pas parce que j'ai plus peur d'eux que vous ! Mais je sais parfaitement qu'une fois la guerre déclarée, s'ils parviennent à se réfugier dans leur pays sains et saufs, ils auront bien moins à craindre de votre puissance militaire que vous ne le pensez.

– Assurément, messire Yon, dit Mordret, je n'ai jamais entendu un homme de valeur – comme vous semblez l'être – donner un aussi mauvais conseil ! Si le roi veut suivre mon avis, il partira en campagne et il vous emmènera avec lui, que vous le vouliez ou non !

– Mordret, répondit le roi Yon, j'irai plus volontiers que vous ! Que le roi parte quand il veut !

– Voilà une cause de dispute bien absurde, intervint Mador de la Porte. Si vous voulez commencer une guerre, pas besoin d'aller chercher bien loin. J'ai appris que Lancelot était de ce côté de la mer, dans un

« Certes, fet il, onques nel dis por ce que j'en eüsse plus grant paor qu'entre vos avez ; mes je sai veraiement que, puis que la guerre sera commenciee, se il pueent tant fere que il soient en lor païs sain et haitié, il douteront moult mains vostre effors que vos ne cuidiez. – Certes, missire Yons, fet Mordret, onques a si preudome come vos samblez n'oï doner si malvés conseil com cist est ; mes se li rois m'en creoit, il ira et vos i menra, ou vos vueilliez ou non. – Mordret, fet li rois Yons, ge irai plus volentiers que vos ne feroiz ; mueve li rois quant il voudra. – De merveilleuse chose estrivez ore, fet Mador de la Porte ; se vos voulez guerre commencier, il ne covendra mie que vos la queriez loing, car l'en m'a dit que Lancelos est de ça la mer a un chastel qu'il conquist jadis, quant il commença a aler querant aventures ; si est apelez la Joieuse Garde. Ce chastel sei ge moult bien, car ge i fui une foiz en

parlez de l'agressivité de ses occupants. Mais vous savez bien, et toutes les personnes ici le savent aussi, que depuis que j'ai revêtu cette couronne, je n'ai jamais déclaré une guerre que je n'ai pas achevée à mon honneur et à celui de mon royaume. Pour cette raison, je vous déclare que rien ne m'empêchera de faire la guerre à ceux qui m'ont amputé de ma propre chair. J'y appelle tous ceux qui se trouvent ici, et je convoquerai tous ceux qui tiennent leur terre de moi, proches ou lointains. Lorsqu'ils seront tous rassemblés, nous partirons de Camelot dans quinze jours. Je veux qu'aucun d'entre vous ne se défile de cette entreprise, aussi je vous demande de jurer sur les saintes reliques que vous mènerez cette guerre jusqu'à ce que cette honte soit lavée, pour notre honneur commun !

105. On apporta aussitôt les saintes reliques, et ceux qui se trouvaient au palais prêtèrent tous serment,

ceus dedenz ne me mentez vos mie. Mes vos savez bien, et tuit cil qui ci sont, que puis que ge portai primes corone n'enpris ge guerre dont ge ne venisse a chief a l'enneur de moi et de mon roiaume ; por ce vos di ge que en nule maniere ne m'en tendroie que ge ne guerroie encontre cex qui m'ont domaigié de mes amis charnex. Si en semoing orendroit ceus qui ci sont ; et si manderai loing et pres touz ceus qui de moi tiennent terre ; et quant il seront assemblé, si partirons d'ui en quinze jors de la cité de Kamaalot. Et por ce que ge ne vueill pas que nus de vos se traie arriere de ceste emprise, vos requier je que vos juroiz tuit sor sainz que vos ceste guerre meintendroiz jusques a tant que ceste honte soit vengiee a l'onor de nous. »

105. Maintenant furent aporté li saint et jurerent tout cel sairement cil qui el palais estoient, ausi li povre comme li riche ; et quant il orent tout juré cel saire-

qu'il n'y avait plus moyen de reculer, car les membres les plus puissants de la cour en avaient fait le serment, et tous les autres qui tenaient leurs fiefs du roi Arthur avaient ensuite été convoqués.

– Nous en sommes donc là ? demanda Bohort.

– Oui, sire, répondit le messager. Vous allez bientôt voir arriver le roi Arthur et toute son armée.

– Mon Dieu, dit Hector, malheur à eux ! Ils se repentiront d'être venus.

106. Lorsque Lancelot apprit tout cela, il appela un messager et l'envoya aux royaumes de Bénoïc et de Gaunes pour demander à ses vassaux de préparer leurs forteresses. Si jamais il devait quitter la Grande-Bretagne et venir au royaume de Gaunes, il fallait qu'il puisse trouver les châteaux en parfait état et prêts à se défendre contre le roi Arthur si nécessaire. Puis il fit demander à tous les chevaliers qu'il avait aidés en

emprise qu'ele ne puet remanoir, car li plus puissant de la cort ont ceste chose juree et aprés sont mandé tuit li autre qui del roi Artu tienent terre. « Voire, fet Boorz, est donc la chose a tant venue ? – Sire, oïl, fet li messages ; vos porroiz par tens veoir le roi Artu atout son pooir. – Par Dieu, fet Hestor, mar i vendront, car il s'en repentiront. »

106. Quant Lancelos entent ceste nouvele, si prent un message, si l'envoie el roiaume de Banoïc et el roiaume de Gaunes et manda a ses barons qu'il garnissent les fortereces, que, s'il avenoit par aventure qu'il partist de la Grant Bretaigne et qu'il li couvenist venir el roiaume de Gaunes, qu'il trouvast les chastiax forz et deffensables por tenir encontre le roi Artu, se mestier est. Puis mande en Sorelois et el roiaume de la Terre Foreinne touz les chevaliers qu'il avoit serviz qu'il le secorent encontre le roi Artu ; et por ce qu'il estoit

– Sire, avant de partir d'ici, je vous conseille de choisir autant de bons chevaliers parmi cette assemblée que nous en avons perdu quand la reine a été secourue. Faites-en des compagnons de la Table Ronde en lieu et place de ceux qui sont morts, pour que nous restions le même nombre de chevaliers, c'est-à-dire cent cinquante. Si vous faites ainsi, je vous garantis que votre armée gagnera en valeur et sera d'autant plus redoutée.

Le roi exprima son accord et ordonna que cet excellent conseil soit mis à exécution. Il appela sur-le-champ ses plus puissants vassaux et leur demanda, au nom de leur serment, de choisir d'excellents chevaliers en assez grand nombre pour combler la Table Ronde, et de ne pas laisser la pauvreté être un critère d'exclusion. Ils acceptèrent bien volontiers, se mirent à l'écart et s'assirent au fond de la grande salle. Ils calculèrent combien il manquait d'hommes autour de la Table

que vos partoiz de ci, vos loeroie ge que de ceste baronnie qui ci est eslisiez autant de bons chevaliers comme l'en ocist avant ier a rescorre la reïne ; si les meïssiez a la Table Reonde en leu de ceus qui sont trespassé, si que nos aions autel nombre de chevaliers comme nos estions, si que nos soions cent et cinquante ; et je vous di, se vous ce faites, vostre compaingnie valdra miels en toutes manieres et plus en sera redoutee. » Li rois s'acorde bien a ceste parole, si commande que ce soit fet et dit que ce n'est se bien non ; si apele tout meintenant les hauz barons et leur commande seur leur seremenz qu'il eslisent des meilleurs chevaliers tant comme il en faut de la Table Reonde et nel lessent por nule povreté qu'il aient ; et il dient que si feront il moult volentiers. Si se traient a une part et s'assieent au chief del palés ; si esgardent

tenaient leurs terres de lui et qui étaient ses hommes liges. Ce même jour, les chevaliers qui devaient partir à la guerre organisèrent leur voyage, et passèrent toute la nuit à compléter leurs préparatifs.

108. Le lendemain matin, avant le lever du soleil, mille hommes quittèrent Camelot, tous désireux de nuire à Lancelot. Dès qu'il eut assisté à la messe dans l'église principale de la cité, le roi Arthur monta à cheval avec ses vassaux. Ils cheminèrent jusqu'à un château du nom de Lamborc. Le lendemain, ils passèrent autant de temps sur les routes que la veille. Ils voyagèrent ainsi pendant plusieurs jours, jusqu'à parvenir à une demi-lieue de la Joyeuse Garde. Ils constatèrent que le château était si bien fortifié qu'il ne craignait personne ; ils décidèrent donc de dresser leurs tentes le long du fleuve Humber, mais à distance prudente du château. Ils passèrent la journée à dresser leur campe-

estoient si home lige. Celui jour apareillierent lor oirre li chevalier qui a la guerre devoient aler et assez travellierent la nuit ançois qu'il fuissent tout apresté.

108. Au matin, ainçois que soleuz fust levez, se partirent tel mil de leanz qui tuit baoient a Lancelot mal faire. Et li rois Artus, si tost comme il ot messe oïe a la mestre iglise de Kamaalot, monta entre li et ses barons ; si chevauchierent jusqu'a un chastel qui a non Lamborc. Et l'endemain firent ausi grant jornee comme il avoient fet le jor devant ; si errerent tant de jor en jor qu'il vindrent a demie liue de la Joieuse Garde ; et por ce qu'il virent que li chastiax estoit si forz qu'il ne doutoit force de gent, se logierent seur la riviere del Hombre en paveillons ; mes ce fu moult loing del chastel. Toute jor entendirent a eus logier et orent par devant eus mis leur chevaliers touz armez que, se il avenist que cil del chastel ississent hors pour

Bohort et Hector étaient à leur tête. Les occupants du château leur avaient dit qu'au moment où ils apercevraient un drapeau rouge au sommet du donjon, ils devraient se précipiter en rangs serrés sur les troupes du roi Arthur. Ceux qui restaient au château feraient leur sortie au même moment, ce qui permettrait d'attaquer l'armée sur deux fronts.

109. Tout ce jour-là, ceux qui se cachaient dans le bois observèrent le château au cas où ils verraient le drapeau rouge qui leur donnerait le signal de sortir. Ils ne l'aperçurent pas, car Lancelot ne tolérait pas l'idée d'attaquer l'armée royale le premier jour. Il préférait les laisser se reposer un jour et une nuit avant de décocher la moindre flèche. Ce choix inspira confiance aux membres de l'armée, qui se disaient entre eux que si Lancelot avait de nombreuses troupes, il n'aurait pas

nonbre ; si les conduisoit Boort et Hestor. Si leur avoient cil del chastel dit que, quant il verroient desus la mestre forteresce dresciee une enseigne vermeille, qu'il se ferissent de plain front seur la gent le roi Artu ; et cil qui remanroient el chastel s'en istroient fors a celui point meïsmes, si que cil de l'ost seroient assailli de deus parz.

109. Tout le jour esgarderent cil qui el bois estoient vers le chastel pour savoir se il veïssent l'enseigne vermeille qui lor estoit senefiance de fors issir ; mais il n'en virent point, car onques ne pot Lancelos souffrir que cil de l'ost fuissent assailli le premier jour, ançois les laissa reposer tout le jour et toute la nuit, que onques n'i ot trait ne lancié ; et par ce furent cil de l'ost plus asseür que il n'estoient devant et disent entr'als que se Lancelos eüst grant compaingnie de gent, il n'eüst laissié en nule maniere qu'il ne fust issus

véritablement coupable de ce crime. Pour mériter son amour et sa bonne volonté, que j'ai perdus dans de bien tristes circonstances, je me soumettrai au jugement de sa cour. Et si cette guerre a été déclarée à cause de la mort de ses neveux, dites-lui que je ne suis pas coupable de ces morts au point qu'il doive nourrir une haine mortelle envers moi, car ceux-là mêmes qui ont été tués ont été les architectes de leur propre mort. S'il ne veut pas accepter ces deux propositions, dites-lui que je me préparerai à l'affrontement, affligé de cette querelle entre nous deux à un point qu'il pourrait difficilement concevoir. Que le roi sache aussi que, dès que la guerre sera déclarée, je me défendrai contre son agression. Lui, je le considère comme mon souverain et mon ami, même s'il est venu me voir non en tant que souverain, mais en tant qu'ennemi mortel ; je lui

cort que de ceste chose ne sui veraiement encorpez ; et por s'amor et por la bone volenté conquerre de lui, que j'ai perdue par malvese achoison, me metrai ge en l'esgart de sa cort. Et se la guerre est commenciee por la mort de ses neveuz, dites li que de cele mort ne sui je pas si encorpez que il deüst avoir vers moi si mortel haïne, car cil meïsmes qui furent ocis furent achoison de leur mort. S'il ne se velt acorder a ces deus choses, si li dites que ge esgarderai sa force, tant dolenz que nus plus de cest courous qui est entre moi et lui, si qu'a peinne le porroit nus cuidier. Et si sache li rois que, puis que la guerre est commenciee, je sui cil qui se defendra a son pooir. Lui veraiement, pour ce que je le tieng a mon signour et a mon ami – encore ne me soit il venus veoir comme sires, mais comme anemis mortels – asseür je que ses cors n'a garde de moi, einz le garantirai touz jorz a mon pooir de toz cels qui mal li

les autres membres de la cour puissent dire un mot, et tous les vassaux purent l'entendre dire :

– Sire, vous êtes à deux doigts de venger votre honneur et de faire payer à Lancelot la mort de vos amis. Quand vous êtes parti de Camelot, vous avez juré d'anéantir la famille du roi Ban. Je vous dis tout cela, sire, parce que vous êtes tout près de vous venger de ce déshonneur ; ce serait une honte, et vous et votre lignage perdriez toute prétention à l'honneur, si vous faisiez la paix avec Lancelot !

– Gauvain, dit le roi, nous avons atteint le point de non-retour. Tant que je vis, et quoi que Lancelot fasse ou dise, il n'y aura plus jamais de paix entre nous. Et pourtant, c'est l'homme au monde à qui je devrais le plus facilement pardonner un crime grave, car il a plus fait pour moi que n'importe quel autre chevalier, sans le moindre doute. Mais en fin de compte il m'a fait

compaignons de la cort sonnast mot de ceste chose, et dist oiant touz les barons : « Sire, vos estes pres de vostre honte vengier et le domaje que Lancelos vos a fet de voz amis ; et quant vos partistes de Kamaalot, vos jurastes de metre a neant le parenté le roi Ban. Et ceste chose, sire, vos ai ge dite por ce que vos estes en bon point de vengier ceste honte ; si seriez honis et vostres lignages abaissiés, si que vous n'avriés jamais honour, se vous faisiés pais a Lancelot. – Gauvain, fet li rois, la chose est tant alee que jamés tant com ge soie vis, por chose que Lancelos sache fere ne dire, n'avra pes a moi ; si est ce li hom el monde a qui je devroie plus legiere-ment pardoner un grant meffait, car sans faille il a plus fait pour moi que nus autres chevaliers ; mes au derrien le m'a trop vendu chierement, car il m'a tolu mes amis charnex et ceus que ge plus amoie, fors vous tant sole-ment ; et por ceste chose ne porroit il avoir pes entre

sages se sont lourdement trompés

Gauvain, vous auriez dû être le plus sage, mais vous êtes le plus fou de tous, encore plus que je ne le croyais ! En effet, vous pourchassez votre propre mort, c'est une évidence. Réfléchissez un peu : ne vous souvenez-vous pas de ce que vous avez vu jadis au Palais Aventureux, chez le Riche Roi Pêcheur – la bataille entre le serpent et le léopard ? [21]

des prodiges que vous avez vus et de l'explication que l'ermite vous en a faite, cette guerre n'aurait jamais lieu, et vous feriez tout pour l'arrêter. Mais votre cœur mauvais et votre malheur vous précipitent dans cette entreprise. Vous vous en repentirez quand il sera trop tard pour y changer quoi que ce soit.

La demoiselle se tourna alors vers le roi pour lui dire :

– Sire, puisque je ne peux rien tirer de vous sinon la guerre, je vais retourner auprès de mon maître et lui

ou li sage home par maintes fois sont deceü. Et vos, messire Gauvain, qui deüssiez estre li plus sages, estes li plus fox de touz les autres, et assez plus que ge ne cuidoie ; car vos pourchaciez vostre mort, et si le poez veoir tout apertement. Ore esgardez : ne vos souvient de ce que vos veïstes jadis el Palés Aventurex chiés le Riche Roi Pescheor, en celui point que vos veïstes la bataille del serpent et del liepart ? S'il vos souvenist bien des merveilles que vos i veïstes et de la senefiance que li hermites vos devisa, ja ceste guerre ne fust, tant com vos la poïssiez destorner. Mes vostre maus cuers et vostre granz mescheance vos chace en ceste emprise. Si vos en repentiroiz la ou vos ne le porroiz amender. » Lors se torne la damoisele vers le roi, si li dist : « Sire, puis que ge ne puis trouver en vos fors guerre, je m'en irai ariere a mon signour et li conterai ce que vous li mandés. – Damoisele, fet li rois, alez. »

111. La demoiselle quitta le campement de l'armée et retourna au château, où elle était attendue. Elle y entra. Une fois devant son maître, elle lui raconta que la réconciliation avec le roi Arthur était tout à fait impossible. Lancelot en fut terriblement affligé, non parce qu'il avait peur du roi, mais parce qu'il l'aimait d'un si grand amour. Il se réfugia dans une chambre et sombra dans ses pensées, poussant de profonds soupirs tandis que les larmes lui venaient aux yeux et coulaient le long de son visage. Après être resté ainsi pendant un long moment, madame la reine arriva par hasard ; elle trouva Lancelot si absorbé qu'elle resta longtemps devant lui avant qu'il ne la remarque. Quand elle se rendit compte qu'il était plongé dans ses pensées, elle l'interpella et lui demanda pourquoi il affichait un air si misérable. Il répondit qu'il était tourmenté par l'idée de ne pouvoir trouver ni paix ni grâce auprès du roi

111. Atant se part la damoisele de l'ost et vet au chastel ou ele est atendue ; si entre dedenz. Et quant ele fu devant son seigneur et ele li ot conté que il en nule maniere ne pourroit pes trouver vers le roi Artu, si en fu Lancelos moult corrouciez, non mie por ce qu'il le doutast, mes por ce qu'il l'amoit de grant amor. Lors s'en entre en une chambre et comença a penser trop durement ; et en cel penser sospiroit moult parfondement, si que les lermes li venoient as iex et contreval la face li coroient ; et quant il ot grant piece esté en tel maniere, il avint que madame la roïne sorvint iluec et le trouva si pensif qu'ele fu grant piece devant lui, ains qu'il la veïst ; et quant ele vit qu'il pensoit si durement, ele l'aresna et li demanda por coi il fesoit si mate chiere ; et il dist que il pensoit trop durement a ce qu'il ne pooit trover pes ne merci envers le roi Artu. « Dame, fet il, ce ne di je mie por ce que nos

fit meilleure figure que ne lui commandait son cœur. Il ordonna que l'on installe les tables et qu'on les serve de manière aussi fastueuse qu'à la cour du roi Arthur. Lorsque l'assistance eut fini de manger, ses amis les plus proches lui demandèrent :

– Qu'est-ce que nous allons faire demain ? Vous ne voulez pas attaquer l'armée ?

– Si, répondit-il, avant l'heure de tierce.

– Très bien ! dirent-ils. Si nous restons confinés plus longtemps, nos ennemis vont nous prendre pour des incapables.

– Pas d'inquiétude. Le fait que nous ne soyons pas sortis jusqu'à présent accroît leur assurance, et ils ont moins peur de nous ; ils sont convaincus que la raison pour laquelle nous n'avons pas tenté de sortie, c'est que nous n'avons personne sur place. Mais avec l'aide de Dieu, demain avant l'heure de vêpres, ils sauront bien

et fet greigneur semblant de joie que ses cuers ne li aporte et commande que les tables soient mises et qu'il soient ausi richement servi comme s'il fussent a la cort le roi Artu. Et quant cil qui la estoient orent mengié, li plus privé de lui demandent : « Que ferons nos demain ? Ne baez vos mie a assaillir ceus de l'ost ? – Oïl, fet il, einz eure de tierce. – Certes, font il, se nos sonmes plus enserré, cil de la nos tendront a mauvés. – Or ne vos esmaiez, fet Lancelos ; de ce que nos ne nos somes meü sont il or plus asseür qu'il n'estoient devant, et si nos doutent meins. Car il cuident bien, por ce que nos ne somes issu hors, que nos n'aions ame ceanz. Mes, se Dieu plest, einz demain eure de vespres savront il se ge sui seus ceanz, et s'en repentiront, se ge puis, de ce qu'il ont empris ; car sanz faille nos istrons demain fors et leur corrons sus ; por quoi ge vos pri que vos soiez tuit garni, si que nos puissons mouvoir

306

– Tout à fait, sire, dit Mador, il est rempli de gens, je vous le garantis, et surtout de chevaliers de grande qualité.

– Comment est-ce que vous pouvez le savoir ? demanda messire Gauvain.

– Seigneur, répondit Mador, j'en suis certain. Je mettrais ma tête à couper que vous allez les voir faire une sortie avant demain soir.

Ainsi les assiégeants discutèrent-ils longuement de ceux du château cette nuit-là. Lorsque l'heure du coucher arriva, ils organisèrent un guet attentif tout autour de l'armée, de manière à ce qu'il soit impossible de les prendre en défaut.

112. Le lendemain, quand les occupants du château se furent apprêtés et qu'ils eurent organisé leurs bataillons, ils hissèrent le drapeau rouge au sommet du donjon. Dès que les guetteurs dans le bois l'aperçurent,

fait Mador, il i a gent a grant plenté, vraiement le vous di, et chevalerie bone et bele. – Conment le savez vous ? fait mesire Gauvains. – Sire, je le sai bien, fait Mador, et si vous donrai ma teste a coper, se vous ne les veés issir ains demain au soir. » En tel maniere parlerent longement en l'ost cele nuit de ciaus del chastel, et quant il fu ore de couchier, il firent lor ost gaitier de toutes pars si bien et si richement que poi lor peüst on forfaire.

112. – L'endemain, si tost com cil del chastel furent apareillié et il orent fet sis batailles, il mistrent sus la mestre tor l'enseigne vermeille ; et si tost com cil de l'aguet la choisirent, si la moustrerent a Boort ; et il leur dist : « Or n'i a fors del movoir ; que messires est montez, entre lui et sa compaignie, et istront hors tout maintenant. Si n'i a que de ferir soi en l'ost, si que en nostre venir ne remaingne riens en estant, que tout ne

sortent en ordre de bataille. Ils obtempérèrent aussitôt, tant ils étaient désireux de s'élancer hors du château. Bohort, qui était sorti de son embuscade, approchait de l'armée ; il rencontra immédiatement le fils du roi Yon, monté sur un grand destrier. Dès qu'ils s'aperçurent, ils galopèrent l'un vers l'autre. Le fils du roi Yon brisa sa lance. Bohort le frappa avec une telle force que ni son bouclier, ni son armure ne l'empêchèrent de lui enfoncer le fer et le bois de sa lance à travers le corps, le renversant à terre, comme mort. Ceux qui suivaient Bohort se mirent à renverser les pavillons et les tentes, à tuer leurs adversaires et à en abattre autant qu'ils pouvaient rattraper. Un vacarme si tonitruant envahit le campement qu'il aurait pu assourdir le tonnerre divin. Ceux qui étaient encore désarmés coururent s'équiper. Messire Gauvain, constatant l'étendue des dégâts, ordonna qu'on lui apporte ses armes

la porte fust ouverte et qu'il ississent hors si ordenee-
ment comme il doivent fere ; et il si firent maintenant,
car grant talent avoient de issir hors. Et Boort, qui fu
issuz de l'enbuschement, si tost comme il aproucha de
l'ost, il encontra sor un grant destrier le fill le roi Yon ;
et si tost comme il s'entrevirent, si lessent leur chevax
aler l'un encontre l'autre. Li filz le roi Yon brise son
glaive ; et Boorz le fiert si durement que li escuz ne li
haubers nel garantist qu'il ne li mete parmi le cors et
fer et fust, et le porte a terre tel atorné comme a la
mort. Et li autre qui aprés venoient commencierent a
trebuschier paveillons et tres et a ocirre genz et metre
par terre quanqu'il aconsivent. Adont commence li
criz et la huee parmi l'ost si grans que l'en n'i oïst neïs
Dieu tonnant ; si queurent as armes cil qui estoient
desarmé ; et messire Gauvains, quant il voit que la
chose est a tant alee, si commande que l'en li aport

vit sonné, son habitude du combat le dissuada de relâcher la pression : au contraire, il le frappa à nouveau, le faisant s'affaler sur l'arçon avant de sa selle. Quand Bohort vit messire Gauvain assaillir Hector si violemment qu'il était sur le point de tomber à terre, il ne put s'empêcher de l'aider, tant il aimait Hector. Il galopa vers messire Gauvain, l'épée brandie vers le ciel, et le frappa avec une telle force qu'il lui enfonça l'épée dans le casque sur une profondeur de deux doigts. Gauvain, tout étourdi, s'échappa immédiatement en piquant des éperons, abandonnant Hector derrière lui et s'éloignant de Bohort ; il était si sonné qu'il ignorait où son cheval l'emportait.

113. Ainsi commença la mêlée devant la tente du roi. L'escouade de Bohort aurait été anéantie si Lancelot et ceux du château ne s'étaient pas élancés à l'approche du campement et n'étaient pas entrés dans

mie atant lessier, comme cil qui assez savoit de guerre, einz le fiert un autre coup, si qu'il le fet encliner seur l'arçon devant. Et quant Boorz voit monseignor Gauvain qui tenoit Hestor si pres qu'a pou qu'il ne le porte a terre, il ne se pot tenir qu'il ne li aidast, car moult amoit Hestor. Lors s'adrece a monseigneur Gauvain, l'espee levee contremont, et le fiert si durement qu'il li met l'espee el hiaume deus doie en parfont ; si fu si estonnez qu'il point outre maintenant, et lesse Hestor, et se part de Boort si estordiz qu'il ne set quel part ses chevaus l'emporte.

113. Einsi commence la mellee devant le tref le roi ; mes cil de la compaignie Boort i fussent ocis, se ne fust Lancelos et cil del chastel qui lessierent corre quant il furent tuit venu en l'ost et li un se furent mellé as autres ; lors veïssiez cox donner et recevoir et homes morir a grant douleur. Si s'entremoutrerent en pou de

et constatèrent qu'il leur manquait bien cent chevaliers, sans compter les serviteurs, que le conte ne mentionne pas. Et pour seule compensation, ils n'avaient que dix prisonniers, ramenés de force au château.

114. Après s'être désarmés dans leurs logis, ils se rendirent tous à la cour pour manger, blessés ou indemnes, en fonction du sort qui avait été le leur. Cette nuit-là, après le dîner, ils parlèrent abondamment de messire Gauvain et furent d'accord que personne n'avait mieux combattu pendant la journée, hormis Lancelot et Bohort. Quant aux membres de l'armée assiégeante, après qu'ils furent retournés à leurs tentes et qu'ils eurent regardé combien ils avaient perdu de chevaliers, ils constatèrent qu'il leur en manquait deux cents, ce qui les affligea profondément. Ils mangèrent ce soir-là, puis se mirent à parler de ceux du château, disant qu'ils ne manquaient pas de com-

trouverent qu'il leur failloit bien cent chevaliers, sanz les serjanz ocis, dont li contes ne fet mie mencion ; et de tout ce n'avoient il retour fors dis prisons qu'il avoient amenez au chastel a fine force.

114. Quant il furent desarmé as ostex, il alerent tuit mengier a cort, ausint li navré come li sain, si come il estoit mielz avenu a l'un que a l'autre ; cele nuit aprés souper parlerent moult de monseigneur Gauvain et distrent bien que nus ne l'avoit si bien fet le jor, fors seulement Lancelot et Boort. Et cil de l'ost, quant il furent a leur tentes et il orent gardé combien il orent perdu de leur chevaliers, si trouverent qu'il leur en failloit deus cens, dont il furent trop durement corroucié. Quant il orent cel soir mengié, si comencierent a parler de çax del chastel et distrent que voirement n'estoient il mie el chastel sanz grant gent et qu'assez estoient preudome et viguereux ; si donerent de celui

succès, bien qu'ils soient plus nombreux que nous ; nous avons été heureux au combat, Dieu merci, car notre petite compagnie a bien résisté à leur armée. Considérez maintenant ce que nous allons faire demain et quelle sera notre stratégie désormais. Si c'est possible et que Dieu veut bien l'accorder, je souhaite que nous achevions cette guerre couverts d'honneur, de manière à en ressortir aussi glorieux que nous l'avons été en ce premier jour. Dites-moi donc comment vous voulez que je procède, car je ne veux rien faire sans votre approbation.

Ils répondirent qu'ils voulaient retourner au combat le lendemain.

– Seigneurs, dit Lancelot, puisque vous voulez affronter nos ennemis, décidez qui sortira le premier.

Bohort dit que personne ne ferait de sortie avant lui, car dès le lever du soleil, il quitterait le château tout

qu'il aient plus gent que nos n'avons ; si nos est il bien avenu, la Dieu merci ; car a pou de gent nos somes tenu encontre leur esforz. Ore esgardez que nos ferons demain et comment nos nos contendrons d'ore en avant ; car je voldroie bien, s'il pooit estre et Dex le nos vouloit soufrir, que nos menissons ceste guerre a si honoree fin que nostre honors i fust maintenue ausint com ele a esté a cest comencement ; or me dites que vos voldroiz que j'en face, car riens n'en sera fet fors a vostre los. » Et il dient qu'il vuellent a l'endemain assembler. « Seigneur, fet Lancelos, puis qu'il est einsi que vos voulez assembler a eus, ore esgardez donques qui primes s'en istra. » Et Boorz dit que nus ne s'en istra devant lui, car ja si tost li jorz ne sera venuz qu'il s'en istra toz aprestez de ses armes por assambler a çax de l'ost ; et Hestor dist qu'il s'en istra aprés lui avec la seconde bataille ; et Eliezier, li filz au roi Pellés, bons

qu'il le vengerait s'il en avait l'occasion. Les occupants du château qui étaient blessés se reposèrent pendant la nuit, car ils étaient éreintés. Le lendemain, au point du jour, avant le lever du soleil, tous s'habillèrent et se chaussèrent avant de courir prendre les armes. Ils sortirent du château les uns à la suite des autres, en ordre de bataille. Lorsque les assiégeants les virent descendre vers eux, ils se précipitèrent vers leurs armes et sortirent des pavillons tout équipés. Le hasard fit que messire Gauvain menait le premier bataillon, tandis que Bohort conduisait l'équivalent de son côté. Messire Gauvain ne trouva pas à se plaindre, puisqu'il s'agissait de l'homme qu'il détestait le plus au monde, d'une haine mortelle. Lorsqu'ils furent à proximité, ils galopèrent l'un vers l'autre, lances tendues, de toute la vitesse dont leurs montures pouvaient aller. Ils se frappèrent si brutalement que leurs armures ne leur

qu'il le vengera, s'il en vient en leu. Cele nuit se repo-serent cil del chastel qui navré estoient, car assez estoient lassé. A l'endemain, si tost com il fu jours, avant que li solaus fust levés, tantost com il se furent vestu et chaucié, il corurent as armes ; si en issirent del chastel li uns aprés l'autre moult ordeneement. Et quant cil de l'ost les virent avaler, si saillirent a leur armes et issirent hors des paveillons tuit apareillié ; si avint que messire Gauvains conduisoit la premiere bataille, et Boorz conduisoit les premiers des suens ; si n'en fu pas dolenz messire Gauvains, car c'estoit li hom del monde qu'il plus haoit de mortel haïne. Quant il aprouchierent li uns de l'autre, il laissierent coure ensamble, lor glaives alongiés, tant come li cheval porent aler, et s'entrefierent si durement qu'arme nes garantist qu'il ne s'entreportent a terre si enferré qu'il

tant il était incapable de se défendre, si des assiégeants n'étaient pas arrivés pour lui porter secours. Ils résistèrent si bien que les gens du château furent obligés de le laisser aux assiégeants, qu'ils le veuillent ou non. Malgré les périls et la tourmente, ceux du château firent tout leur possible pour remonter Bohort vers la forteresse, allongé sur son bouclier, en dépit de ses blessures. Aucun homme ni aucune femme n'exprima une si grande détresse que ne le fit la reine lorsqu'elle le vit ainsi, blessé et sanguinolent. On fit appeler les médecins, qui retirèrent le tronçon de lance ainsi que le fer. Après avoir examiné la blessure du mieux possible, ils dirent qu'elle serait très difficile à soigner. Ils espéraient tout de même remettre Bohort d'aplomb dans un bref délai, avec l'aide de Dieu, et ils y appliquèrent tous leurs efforts et toute leur science, conformément à leurs connaissances et à leurs capacités. Les

qu'il ne trouvoient en lui nule deffense, se ne fuissent cil de l'ost qui vinrent cele part pour lui rescourre ; si fisent toutes voies tant a quel que paine que il le covint laissier a cels de l'ost, ou cil del chastel volsissent ou non. Et nonporquant en cele destrece et en cele grant angoisse traveillierent tant cil del chastel qu'il emporterent Boort sor son escu el chastel amont, si navré com il estoit ; si ne veïstes onques si grant doel demener a home ne a feme comme la roïne faisoit, quant ele le vit si navré et si sanglent com il estoit. Li mire furent mandé qui li traisent le tronçon del glaive atout le fer ; et quant il orent veüe la plaie ensi come il la porent veoir, il disent qu'ele estoit moult perillose a garir ; mais toutes voies le quident il rendre sain et haitié dedens court terme a l'aïde de Dieu ; si i metent paine et entente selonc ce qu'il sevent et qu'il pueent.

Et cil qui furent assamblé es pres desus la riviere del

Le roi se dirigea donc droit sur lui, l'épée tirée, mû par sa grande hardiesse. Quand Lancelot le vit arriver, il ne fit aucun effort pour se défendre à part se protéger derrière son bouclier, en raison du trop grand amour qu'il éprouvait pour le roi. Le roi le frappa avec une telle force qu'il trancha le cou du cheval et abattit Lancelot. Quand Hector, qui se trouvait près de Lancelot, vit ce coup, il en éprouva une profonde détresse, car il craignait que Lancelot fût blessé. Il s'élança donc vers le roi et le frappa brutalement sur le casque, le laissant si étourdi qu'il ne savait plus s'il faisait jour ou nuit. Hector, qui se rendait bien compte qu'il s'agissait du roi, porta un autre coup. Le roi, incapable de rester en selle, vola de sa monture et atterrit à côté de Lancelot. Hector s'adressa à Lancelot :

– Seigneur, coupez-lui la tête et notre guerre est terminée !

li rois, l'espee trete, come cil qui estoit de trop grant hardement ; et quant Lancelos le vit venir, il ne s'apareille pas de lui deffendre, fors de soi couvrir, car trop amoit le roi de grant amour. Et li rois le feri si durement qu'il trencha le cheval parmi le col, si qu'il abati Lancelot. Et quant Hestor, qui pres de Lancelot estoit, vit ce coup, il fu trop corrociez, car il avoit poor que Lancelos ne fust navrez ; si lest corre au roi et le fiert si durement seur le hiaume qu'il fu si estordiz qu'il ne sot s'il fu nuiz ou jorz. Et Hestor, qui bien connoist que c'est li rois, recuevre un autre coup, si que li rois n'a pooir qu'il se tiengne en sele, einz vole a terre jouste Lancelot. Lors dist Hestor a Lancelot : « Sire, coupez li le chief ; si sera nostre guerre finee. – Ha ! Hestor, fet Lancelos, qu'est ce que vos me dites ? Ne le dites mes, car ce seroit peinne gastee. »

116. Par ceste parole resqueust Lancelos de mort le

Arthur adressa ses propos à ses conseillers les plus intimes, dont messire Gauvain, qui, malgré ses blessures, s'irrita fort en entendant ses paroles. Quand Lancelot revint au château, ceux qui le désarmaient constatèrent qu'il avait reçu plusieurs blessures dont la plus petite aurait handicapé un chevalier de moindre envergure. Après avoir ôté leur équipement, lui et Hector se rendirent auprès de Bohort et demandèrent à son médecin s'il était gravement blessé. Il leur répondit que la plaie était affreuse, mais qu'il en guérirait assez vite, à son avis.

117. Le roi assiégea la Joyeuse Garde ainsi pendant plus de deux mois. Les occupants du château faisaient des sorties nombreuses et fréquentes contre l'armée royale, et ils y perdaient de nombreux chevaliers, car ils n'étaient pas aussi nombreux que ceux de l'extérieur. Pendant ce temps, le pape à Rome apprit que le roi

parole dist li rois a son privé conseil, dont misire Gauvains, tout fust il navrés, fu moult courrouciez, quant il l'oï dire. Quant Lancelos fu revenuz au chastel, cil qui le desarmerent trouverent qu'il avoit meinte plaie, dont maint autre chevalier se tenissent a encombré de la plus petite. Quant il furent desarmé entre li et Hestor, si alerent Boort veoir et demanderent a son mire s'il estoit durement navrez ; et cil lor dist que la plaie estoit granz a merveille, mais il en garroit bien prochainement, si com il cuidoit.

117. Einsi tint li rois son siege devant la Joieuse Garde deus mois et plus. Si avint que cil dedens issirent fors menu et sovent et assamblerent a ciaus de fors par tantes fois qu'il perdirent assés de lor chevaliers, pour ce qu'il n'avoient mie si grant gent comme cil de l'ost avoient. Dedenz celui terme avint que li apostoiles de

vous promettra, en présence de tous ses vassaux, qu'il vous traitera dorénavant comme un roi se doit de traiter sa reine, et que ni lui ni aucun homme de sa cour ne mentionnera à nouveau les propos qui ont été tenus au sujet de vous et de Lancelot, en quelque lieu que vous vous trouviez.

– Monseigneur, répondit-elle, je vais prendre conseil et je vous dirai bientôt ce qu'on m'aura recommandé.

118. La reine fit convoquer Lancelot, Bohort, Hector et Lionel dans une chambre. Lorsqu'ils furent devant elle, elle dit :

– Seigneurs, de tous les hommes du monde, vous êtes ceux à qui je fais le plus confiance. Je vous supplie donc de me conseiller dans mon intérêt et dans celui de mon honneur, et de me dire ce que vous pensez que je dois faire. J'ai appris une nouvelle qui me réjouit, et

qu'il vos tendra des ore en avant ausint come rois doit tenir reïne, ne de parole qui ait esté dite de vos ne de Lancelot ne tendra jamés conte ne il ne hom de sa cort, en leu ou vos soiez. – Sire, fet ele, ge m'en conseillerai et vos dirai prochainnement ce qu'en m'en loera. »

118. Lors mande la reïne Lancelot et Boort et Hestor et Lyonnel en une chambre ; et quant il furent devant lui, ele leur dist : « Seigneur, vos estes li home el monde ou ge plus me fi ; or vos pri que vos me conseilliez a mon preu et a m'enneur, selonc ce que vos cuideroiz qui me vaille mieuz. Il m'est venue une nouvele qui moult me doit plere et a vos ausi ; car li rois, qui est li plus preudom del monde, si com vos meïsmes dites chascun jor, m'a requise que ge m'en aille a lui, et il me tendra ausi chiere comme il onques fist plus ; si me fait grant honour de ce qu'il me requiert et de ce qu'il ne regarde a ce que je me sui tant meffaite

honneur l'emporte sur mon désir dans cette affaire ; vous partirez donc rejoindre votre seigneur le roi Arthur. Si vous n'y allez pas après une telle offre, tout le monde constatera sans fard votre honte et ma terrible déloyauté. Pour cette raison, je veux que vous indiquiez au roi que vous le retrouverez demain. Quand vous me quitterez, je vous promets que nous vous offrirons un cortège magnifique, comme aucune grande dame n'en a jamais reçu. Si je vous dis tout ceci, madame, ce n'est pas parce que je ne vous aime plus, moi qui vous aime mieux qu'aucun chevalier n'a jamais aimé sa dame ; mais je le dis pour votre honneur.

Il se mit à verser des larmes, et la reine aussi commença à pleurer. Lorsque Bohort entendit que Lancelot avait autorisé la reine à se rendre auprès du roi Arthur, il dit :

remeindriez ; mes neporquant, por ce que ge vueill que cist aferes aut plus a vostre enneur que selonc mon desirier, vos en iroiz a vostre seigneur le roi Artu. Car se vous ore n'i aliés aprés cest offre qu'il vous a fait, il n'est nus qui ne puist apertement connoistre vostre honte et ma grant desloialté ; et pour ce voel je que vous mandés au roi que vous irés a lui demain. Et je vous di que, quant vous partirés de moi, vous serez si richement convoiee a nos pooirs que onques haute dame ne fu plus bel ; et ceste chose, dame, ne di je mie pour ce que je ne vous aim plus que onques a nostre vivant chevaliers n'ama dame, mais je le di pour vostre honour. » Et lors li commencent li oel a larmoier et la roïne commença d'autre part a plourer. Quant Boorz entent que Lancelos a otroié a la reïne qu'ele ira au roi Artu, si dist : « Sire, vos avez ceste chose otroiee moult legierement ; or doint Dex que biens vos en viengne.

Il répondit qu'il la rendrait quoi qu'il advienne, même s'il devait mourir de son absence. La discussion prit fin lorsqu'ils entendirent que Lancelot ne refuserait de la rendre sous aucun prétexte. La reine retourna voir l'évêque, qui l'attendait au milieu de la grande salle, et lui tint les propos suivants :

– Monseigneur, vous pouvez aller voir le roi mon époux. Saluez-le de ma part, et dites-lui qu'il est hors de question que je parte d'ici s'il ne laisse pas Lancelot s'en aller sans risquer de perdre ne serait-ce que la valeur d'un éperon, ni lui, ni personne de sa suite.

L'évêque, entendant ces paroles, remercia Dieu de tout son cœur, parce qu'il se rendait compte que la guerre était finie. Il recommanda la reine à Dieu, ainsi que tous les occupants du palais ; puis il quitta la forteresse et chevaucha jusqu'à la tente du roi, à qui il raconta les nouvelles qu'il avait entendues au château.

il dit qu'il la rendra, que qu'il l'en doie avenir, neïs s'il en devoit morir par defaute de lui. Atant est li parlemenz finez, quant il oent ce que Lancelos dit qu'il nel leroit en nule maniere qu'il ne la rendist. La reïne rala a l'evesque qui l'atendoit enmi la sale et dist : « Sire, or poez aler a monseingneur le roi ; si le saluez de par moi et li dites que en nule maniere ne partiroie de ceanz, s'il n'en lessoit aler Lancelot en tel maniere qu'il n'i perdist vaillant un esperon, ne ame de sa mesniee. » Quant li esvesques entent cele parole, si en mercie Dieu de bon cuer, car or voit il bien que la guerre est faillie. Il commande la roïne a Dieu et tous ciaus del palais ausi ; si s'en avale del chastel et ne fina onques de chevauchier tant qu'il vint au tref le roi ; se li conte les noveles qu'il a oïes el chastel. Quant li rois entent qu'en li rent volentiers la reïne, si dist, oiant touz ceuz qui avec lui estoient : « Par Dieu, s'il fust autant a

rendre en Gaule. L'évêque monta aussitôt à cheval et retourna au château, où il rapporta à la reine ce que le roi lui demandait. Ainsi les deux camps se mirent-ils d'accord que la reine serait rendue à son mari le lendemain et que Lancelot quitterait le royaume de Logres. Il partirait avec ses compagnons au royaume de Gaunes, dont ils étaient les seigneurs et héritiers légitimes. Cette nuit-là, les assiégeants furent enchantés d'apprendre que la guerre prenait fin, car plusieurs d'entre eux redoutaient fort que les choses tournent en leur défaveur si le conflit durait plus longtemps. Tandis qu'ils étaient plus joyeux et heureux que de coutume, les occupants du château étaient affligés et éplorés, qu'ils fussent pauvres ou riches. Savez-vous ce qui provoquait une telle affliction ? C'était le fait de voir Bohort, Lancelot, Hector et Lionel aussi affreusement accablés que s'ils avaient vu le monde entier mort devant eux.

et s'en revient arrieres el chastel et conte a la reïne ce que li rois li mande. Si est ainsint la chose afinee d'ambedouz pars que la reïne sera rendue l'endemain a son seignor, et Lancelos se partira del roiaume de Logres ; si s'en ira entre lui et sa compaignie el roiaume de Gaunes dont il sont droit seignor et droit eritier. Cele nuit furent cil de l'ost lié et joiant quant il virent que la guerre estoit faillie ; car moult avoient li pluseur d'eus grant poor que li pis n'en tornast seur eus, se li afaires durast longuement. Et se il furent assés plus lié qu'il ne soloient estre et plus joiant, cil del chastel furent plein de lermes et dolent, ausi li povre comme li riche ; et savés vous pour coi il estoient si dolant ? Por ce qu'il veoient que Boorz et Lancelos et Hestors et Lyonniaus fesoient duel merveillex ausi comme se il veïssent tout le monde ocis.

119. Cele nuit ot grant duel a la Joieuse Garde ; et

soieries. Ils cheminaient en plaisantant et en manifestant la plus grande joie qu'on eût jamais vue. Le roi se dirigea vers eux, entouré de nombreux chevaliers. Lorsque Lancelot vit le roi arriver, il mit pied à terre, prit le cheval de la reine par le mors et dit au roi :

– Sire, voici la reine ; je vous la rends, elle qui aurait péri naguère en raison de la traîtrise des membres de votre maisonnée, si je n'avais pas pris le risque de la secourir. Si je l'ai fait, ce n'est pas à cause de faveurs que j'aurais reçues de sa part, mais uniquement parce que je sais que c'est la plus excellente dame qui soit et que ç'aurait été une perte atroce si les traîtres de votre maisonnée, qui l'avaient condamnée à mort, avaient fait d'elle ce qu'ils voulaient. Il vaut mieux qu'ils soient morts pour leur traîtrise plutôt qu'elle ait péri.

Le roi accepta la reine. Les paroles qu'il venait d'entendre le laissaient morose et songeur.

bohordant et fesant le greignour samblant de joie que vos onques veïssiez. Et li rois vint encontre eus o grant chevalerie ; et quant ce fu chose que Lancelos vit le roi aprochier de lui, il descendi et prist la reïne par le frain et dist au roi : « Sire, vez ci la reïne que ge vos rent, qui fust pieça morte par la desloiauté de ceus de vostre ostel, se ge ne me fusse mis en aventure de li rescore. Si ne le fis ge mie por bonté qu'ele me feïst onques, fors por tant soulement que je la conois a la plus vaillant dame del monde, dont il eüst esté trop grans domaiges et trop dolerouse perte, se li desloial de vostre ostel, qui a mort l'avoient jugiee, en eüssent fet ce qu'il vouloient fere. Si vaut mielz qu'il soient mort en leur desloiauté qu'ele fust ocise. » Lors la reçoit li rois moult maz et moult pensis des paroles qu'il li ot dites. « Sire, fet Lancelos, se ge amasse la reïne de fole amour, si com l'en le vos fesoit entendant, ge ne la vos rendisse

rendez-vous dans votre propre pays, qui est si beau et si riche.

– Cher sire, dit Lancelot, quand je serai dans mon pays, est-ce que j'aurai des garanties vous concernant ? Est-ce que je devrai m'attendre à la paix ou à la guerre, de votre part ?

– La garantie que vous pouvez avoir, dit messire Gauvain, c'est que la guerre vous attend, et elle sera plus terrible qu'elle n'a été jusqu'à présent ! Elle durera jusqu'à ce que mon frère Gaheriet, que vous avez tué de manière criminelle, soit vengé par votre propre mort : je n'accepterais pas même le monde entier en échange de votre tête.

– Messire Gauvain, intervint Bohort, arrêtez vos menaces ! Je vous assure que mon seigneur ne vous craint pas le moins du monde. Si vous insistez pour venir nous pourchasser au royaume de Gaunes ou dans

deça la mer et alés en la vostre par dela, qui assez est bele et riche. – Biaus sire, fet Lancelos, quant ge serai en ma terre, serai ge asseür de vos ? Lequel atendrai ge de vos, ou pes ou guerre ? – Asseür poez estre, fet missire Gauvains, qu'a la guerre ne poez vos faillir, que vos ne l'aiez plus fort que vos ne l'avez eüe jusques ci, et durra tant que Gaheriez mes freres, que vous oceïstes malvaisement, sera vengiez de vostre cors meïsmes ; et je ne prendroie mie en eschange tout le monde que vous n'en perdissiés la teste. – Missire Gauvains, fet Boorz, lessiez atant le menacier, que ge vos di veraiement que mes sires ne vos crient se petit non ; et se vos tant fesiez que vos aprés nos venissiez el roiaume de Gaunes ou en celui de Banoïc, asseür soiez que vos seriés plus pres de perdre la teste que messires ne seroit. Et si avez dit que messires ocist desloiaument vostre frere ; se vos ce vouliez prouver

Bohort s'élança, déclarant qu'il était prêt à se défendre. Le duel était décidé, si le roi le souhaitait, car messire Gauvain ne demandait pas autre chose et Bohort mourait d'envie de l'affronter au corps-à-corps. Mais le roi refusa les gages des deux chevaliers et dit qu'il n'accepterait ce combat sous aucun prétexte ; quand ils seraient partis d'ici, que chacun se prépare du mieux qu'il pourrait, et que Lancelot soit certain que dès qu'il serait de retour dans son pays, il devrait faire face à une guerre plus terrible que tout ce qu'il pourrait imaginer.

– Sire, dit Lancelot, vous ne trouveriez pas aussi facile de soutenir cette guerre si j'avais cherché à vous nuire autant que j'ai cherché à vous aider le jour où Galehaut, le seigneur des Lointaines Îles, est devenu votre homme lige, au moment même où il avait la capacité de vous voler vos terres et votre honneur, et

est prez del deffendre ; si fust la bataille afermee, se li rois volsist, car messire Gauvains ne demandoit autre chose et Boort volsist estre cors a cors encontre lui. Mais li rois refusa d'ambes deus les gages et dist que ceste bataille ne seroit otroiee en nule maniere, mais quant il seroient d'iluec parti, que chascuns feïst del mieuz qu'il poïst, et bien fust Lancelos asseür que ja si tost ne seroit en son païs qu'il troveroit la guerre greignour qu'il ne porroit quidier. « Certes, sire, fait Lancelos, de ceste guerre maintenir ne fuissiés vous pas si aaisiés comme vous estes ore, se je eüsse tant esté en vostre nuisement comme je ai esté en vostre aïde le jor que Galehols, li sires des Lontaines Illes, devint vostres hom liges en celui point meïsmes ou il avoit pooir de vous tolir terre et honour et la ou vos estiés aprochiés de toutes hontes recevoir, ce fu de perdre la courone et d'estre desiretés ; et se il de cele journee vous ramen-

338

décision que de celle-là : sachez que vous n'y trouverez ni avantage, ni honneur. Et vous, messire Gauvain, qui cherchez cruellement à nous porter préjudice auprès du roi, vous ne devriez pas agir ainsi ! Si vous vous souveniez de la fois où je vous ai libéré de la Douloureuse Tour, ce jour où je vous ai tiré de la prison de Karados le Grand, que j'ai tué et qui vous avait mis en péril mortel [23], vous n'éprouveriez pas tant de envers moi.

– Lancelot, dit messire Gauvain, tout ce que vous avez fait pour moi, vous me l'avez fait cher payer, en fin de compte ! Vous m'avez si atrocement amputé de ceux que j'aimais le plus, que notre famille en est réduite à néant et que j'en suis déshonoré. À cause de cela, il ne pourra jamais y avoir de paix entre moi et vous, et il n'y en aura certainement jamais tant que je vivrai.

ceste ; car bien sachiés que vous n'i avriés ja prou ne hounour. Et vous, mesires Gauvains, qui si estes cruous de nous empirier vers le roi, certes vous nel deüssiés pas faire, car, se il vous sovenist de ce que je vous ostai jadis de la Dolerouse Tour, celui jour que vous jetai de la prison Karados le Grant que je ocis, qui vous avoit ensi mis comme a la mort, ja n'eüssiés haïne envers moi. – Lancelot, fait mesire Gauvains, onques ne feïstes riens pour moi que vous ne m'aiés moult chier vendu au daerrain ; car vous m'avés si dolerousement adamagié de ciaus que je plus amoie que nostres parentés en est del tout abaissiés et je en sui honnis ; et pour ce ne porroit il mie avoir pais entre moi et vous, ne si n'avra il jamais tant comme je vive. » Lors dist Lancelos au roi : « Sire, je m'en irai demain fors de vostre terre en tel maniere que pour tous les services que je vous ai fais, puis que je fu primes chevaliers, n'emporterai

voyager jusqu'à la terre de Gaunes. Ce jour-là, Lancelot prit à part un écuyer du nom de Kanahin et lui dit :

– Prends mon bouclier dans cette chambre et rends-toi directement à Camelot. Apporte-le à l'église-cathédrale de Saint-Étienne et laisse-le dans un endroit où il pourra rester et où tout le monde pourra le voir, afin que tous ceux qui le regarderont désormais se souviennent des prodiges que j'ai accomplis dans ces contrées. Est-ce que tu sais pourquoi j'ai décidé d'honorer cet endroit ? Parce que c'est là que j'ai reçu l'ordre de chevalerie ; j'aime donc cette cité plus que nulle autre. Pour cette raison, je veux que mon bouclier y demeure en souvenir de moi, car j'ignore si j'aurai un jour l'occasion d'y retourner, une fois que j'aurai quitté ce pays.

121. Le jeune homme prit le bouclier. Lancelot lui donna quatre bêtes de somme chargées de richesses,

prist Lancelos un escuier qui avoit non Kanahins et li dist : « Pren mon escu en cele chambre et t'en va droit a Kamaalot, et si le porte en la mestre eglise de Saint Estienne et le lesse en tel leu ou il puisse remanoir et ou il soit bien veüz, si que tuit cil qui des ore mes le verront aient en remenbrance les merveilles que ge ai fetes en ceste terre. Et sez tu por quoi ge faz a cel leu ceste enneur ? Por ce que ge i reçui primes l'ordre de chevalerie ; si en aing plus la cité que nule autre ; et por ce voil je que mes escuz i soit en leu de moi, car je ne sai se jamés aventure m'i amenra, puis que je serai partiz de cest païs. »

121. Li vallez prist l'escu, et avec li bailla Lancelos quatre somiers touz chargiez d'avoir, por ce que cil de l'eglise proiassent por lui a tous jours mais et en amendassent le leu. Et quant cil qui ce present porterent furent la venu, l'en les reçut a moult grant joie ; et

122. Dans cette partie, le conte dit qu'après avoir rendu la reine au roi, Lancelot quitta la Joyeuse Garde. Avec l'accord du roi en personne, il donna le château à un de ses chevaliers qui l'avait longuement servi, afin que le chevalier, où qu'il fût, reçoive les rentes du château jusqu'à la fin de ses jours. Lorsque Lancelot fut sorti avec toute sa compagnie, ils calculèrent qu'ils étaient sans doute quatre cents chevaliers environ, sans compter les écuyers et les autres qui suivaient cette troupe à pied ou à cheval. Lorsque Lancelot arriva en bord de mer et embarqua sur le navire, il contempla le pays où il avait reçu tant de récompenses et où on l'avait comblé de tant d'honneurs. Son visage changea de couleur et il poussa de profonds soupirs. Il se mit à verser d'abondantes larmes. Après être resté un long moment ainsi, il dit si bas que personne sur le navire ne l'entendit, hormis Bohort :

122. En ceste partie dit li contes que, aprés ce que la reïne fu rendue au roi, se parti Lancelos de la Joieuse Garde ; et fu voirs qu'il donna par l'otroi le roi meïsmes le chastel a un sien chevalier qui servi l'avoit longuement, en tel maniere que, en quel que leu que li chevaliers fust, qu'il recevroit les rentes del chastel a son vivant. Et quant Lancelos s'en fu issuz a toute sa compaignie, il regarderent qu'il porent bien estre quatre cens chevalier, sanz les escuiers et sanz les autres qui a pié et a cheval sivoient cele route. Quant ce fu chose que Lancelos vint a la mer et il fu entrez en la nef, il regarda la terre et le païs ou il avoit eü tant de biens et ou l'en li avoit fetes tantes enneurs ; il commença a muer couleur et a giter soupirs de parfont ; et li eill li commencierent a lermoier durement. Et quant il ot grant piece esté en tel maniere, il dist si basset que nus ne l'entendi qui fust en la nef, fors seulement Boort :

voir la contrée, il continua à la contempler, et lorsqu'il l'eut perdue de vue, il alla s'allonger sur une couchette. Il se mit à manifester une affliction si terrible que tous ceux qui le virent prirent pitié ; son chagrin dura jusqu'à l'arrivée. Lorsqu'ils accostèrent, il monta à cheval avec ses compagnons et ils cheminèrent jusqu'à un bois. Lancelot mit pied à terre et ordonna qu'on monte son pavillon, car il souhaitait passer la nuit sur place. Les serviteurs assignés à cette tâche l'exécutèrent aussitôt. Cette nuit-là, Lancelot dormit dans le bois. Le lendemain, il repartit et voyagea jusqu'à revenir dans ses terres. Lorsque les habitants du pays surent qu'il arrivait, ils vinrent à sa rencontre et l'accueillirent avec de grandes manifestations de joie, comme il se devait pour l'homme qui était leur seigneur.

125. Le lendemain de son arrivée, après avoir assisté à la messe, il vint voir Bohort et Lionel et leur dit :

il le regarda, et quant il en ot perdue la veüe, il s'ala couchier en un lit. Si commença a fere si grant duel et si merveillex que nus qui le veïst ne fust qui pitié n'en preïst ; et dura cist duelz jusqu'a l'ariver. Et quant ce fu chose qu'il vindrent a terre, il monta el cheval entre lui et sa compaignie et alerent tant qu'il aprochierent d'un bois. En cel bois descendi Lancelos et commanda que si paveillon fussent illuec tendu, car il vouloit la nuit remanoir ; et cil le firent meintenant qui de celui mestier devoient servir. Cele nuit s'i herberja Lancelos et l'endemain s'en parti, et erra tant qu'il vint en sa terre. Quant cil del païs sorent qu'il venoit, si alerent a l'encontre et le reçurent a moult grant joie comme cil qui estoit leur sires.

125. A l'endemain qu'il fu venuz, aprés ce qu'il ot oï messe, il vint a Boort et a Lvonnel, si leur dist : « Donez moi un don, car ge vos en pri. – Sire, font il,

Ils répondirent que puisque c'était ce qu'il souhaitait, ils obéiraient. Lancelot dit qu'il voulait qu'ils soient couronnés à la Toussaint.

126. Ils se prosternèrent tous deux devant lui et reçurent leurs seigneuries ; un mois et deux jours seulement séparaient ce moment du jour de la Toussaint. Lorsque les habitants du pays apprirent que les deux frères devaient être couronnés ce jour-là et recevoir le royaume de Bénoïc et celui de Gaunes, voilà qu'une grande liesse s'éleva à travers la contrée ; les petites gens manifestèrent une joie peu commune. Les habitants du pays pouvaient bien dire que le plus tourmenté et le plus abattu d'eux tous était Lancelot, tant il était impossible de lui soutirer le moindre sourire ; et pourtant, il montrait une plus grande joie et affichait une plus grande liesse que ce que son cœur lui commandait.

127. Au jour de la Toussaint, tous les plus grands

que sa volenté i est, il le feront ; et Lancelos dit qu'il velt qu'il soient coroné a la Touz Seinz.

126. Si l'en vont ambedui au pié et reçoivent de lui ceste seignorie ; et de cel jor que il les en saisi n'avoit jusques al jor de la Toz Sainz que un mois et deus jors. Quant cil del païs sorent que a celui jor devoient estre li dui frere coroné et saisi, li uns del reaume de Benoyc et li autres del reaume de Gaunes, lors poïssiez veoir grant feste par toute la terre et laboreors esleecier outre ce qu'il ne souloient. Si pooient bien dire cil dou païs que toz li plus pensiz d'els touz et li plus amatiz estoit Lancelos, car a poines en pooit l'en trere bele chiere ; et neporquant encor fesoit il assez greignor joie et greignor samblant de leesce que ses cuers ne li aportoit.

127. Au jor que la feste Touz Seinz fu venue, furent assemblé a Benoïc tuit li haut baron de la terre. A celui jor meïsmes que li dui frere furent coronné, oï nou-

s'il vient ici, il ne repartira jamais sain et sauf, si j'y peux quelque chose ! Jamais de sa vie il ne s'est engagé dans une guerre qu'il regrettera autant que celle-ci, s'il se présente ici.

C'est ainsi que Lancelot s'adressa à celui qui avait apporté ces nouvelles. Il lui assura aussi que le roi Arthur serait mieux reçu qu'il ne le pensait. L'autre répondit que le roi ne se serait jamais engagé dans cette entreprise si messire Gauvain ne l'y avait pas poussé. Mais le conte cesse à présent de parler de Lancelot et retourne au roi Arthur et à messire Gauvain.

⋆

128. Le conte dit maintenant que le roi Arthur resta tout cet hiver au royaume de Logres dans un état très serein, car il ne voyait rien qui lui déplût. Mais pendant

bien que, se il vient ça, il ne s'en ira jamés seinz ne hetiez, se je onques puis, ne il ne s'entremist onques jor de sa vie de guerre dont il se repentist autant come il se repentira de ceste, se il i vient. » Ainsint dist Lancelos a celui qui ces noveles li ot aportees, et bien l'aseüra que li rois Artus seroit miex receüs qu'il ne cuidoit ; et cil li dist que li rois ne s'en entremeïst mie, se messires Gauvains ne li feïst fere. Mes atant lesse ore li contes a parler de Lancelot et retorne au roi Artu et a monseigneur Gauvain.

⋆

128. Or dit li contes que tout cel yver demora li rois Artus el roiaume de Logres tant aiese que nus plus, car il ne veoit chose qui li despleüst. Endementiers qu'il aloit chevalchant par ses viles et sejornant de jor

– Sire, à qui est-ce que vous comptez confier la garde de la reine ?

Le roi se mit à songer à qui il pourrait la laisser. Mordret s'avança et dit au roi :

– Sire, si cela vous convenait, je resterais volontiers pour la protéger. Elle sera plus en sécurité et vous vous sentirez plus en confiance que si elle se retrouvait en la garde de quelqu'un d'autre.

Le roi répondit qu'il voulait bien qu'il reste sur place et qu'il la protège comme sa propre personne.

– Sire, dit Mordret, je vous promets que je la protégerai aussi chèrement que moi-même !

Le roi prit la main de la reine, la donna à Mordret et lui ordonna de veiller sur elle avec toute la loyauté dont un homme lige doit faire montre pour la femme de son seigneur. Il la reçut selon ces termes. La reine était très fâchée d'être confiée à la garde de Mordret,

garde leroiz vos madame la reïne ? » Et li rois comença maintenant a penser a cui il la porroit lessier. Et Mordrés saut avant et dit au roi : « Sire, s'il vos plesoit, je remaindroie por li garder, et ele sera plus salvement, et plus asseür en devez estre, que se ele estoit en autre garde. » Et li rois dist que il velt bien que il remaigne et que il la gart come son cors. « Sire, fet Mordrés, je vos creant que je la garderai ausint chierement come mon cors. » Et li rois la prent par la main, si la li baille et li dist qu'il la gart ausi loiaument com hons liges doit garder la feme son seignor. Et il la reçoit en tel maniere. Si en fu la reïne moult corrociee de ce qu'ele li fu bailliee a garder, car ele savoit tant de mal en lui et tant de desloiauté qu'ele pensoit bien que corrouz et anuis l'en vendroit ; et si fist il assez plus grant qu'ele ne peüst cuidier. Li rois bailla a Mordret les cles de touz ses tresors, por ce que, s'il li fust mestiers d'argent ne d'or,

chevaliers et voyagea jusqu'aux côtes. La reine l'accompagna pendant tout ce trajet, qu'il le veuille ou non. Lorsque le roi dut embarquer sur le navire, la reine manifesta un profond chagrin et lui dit, éplorée, tandis qu'il l'embrassait :

– Sire, que Notre Seigneur vous conduise là où vous devez vous rendre et vous ramène sain et sauf ! Je n'ai jamais eu aussi peur pour vous que maintenant. Quelles que soient les circonstances de votre retour, mon cœur me dit que je ne vous reverrai jamais, ni vous moi.

– Madame, dit le roi, je reviendrai, si Dieu le veut. N'ayez crainte, car la crainte ne vous apportera rien de bon.

Le roi embarqua alors sur le navire. On hissa les voiles pour qu'elles prennent le vent et les maîtres matelots se mirent en position pour s'occuper de leurs

de bone gent et erra tant qu'il vint a la mer, et jusques la le convoia la reïne, ou il volsist ou non. Quant li rois dut entrer en la nef, la reïne fist trop grant duel et li dist tout en plorant, la ou il la besoit : « Sire, Nostre Sires vos conduie la ou vos devez aler et vos rameint sain et hetié ; car certes ge n'oi onques mes si grant poor de vos comme j'ai ore. Et comment qu'il soit de vostre revenir, li cuers me dit que jamés ne vos verrai ne vos moi. – Dame, fet li rois, si feroiz, se Dieu plest, et n'en aiez ja poor ne doutance, car en poor avoir ne porriez vos riens gaaignier. » Atant entra li rois en la nef et li voile furent levé por le vent recevoir et li maistre maronier furent apareillié pour faire ce qu'il devoient ; si ne demora pas granment que li venz les ot si esloigniez de la rive qu'il se porent veoir en haute mer. Il orent bon vent ; si vindrent tost a rive ; si en loerent moult Nostre Seigneur. Quant il furent arivé,

354

– Sire, dit messire Gauvain, allons directement à la cité de Gaunes, où le roi Bohort, le roi Lionel, Lancelot et Hector demeurent, et qui est le siège de leur puissance. Si nous arrivions à les affronter, nous pourrions rapidement mettre fin à cette guerre.

– Mon Dieu, dit messire Yvain, il faudrait être fou pour se rendre directement à cette cité ! Toutes les troupes de la contrée y sont rassemblées. Nous aurions plutôt intérêt à aller détruire les châteaux et les villes dans les parages de la cité, pour assurer nos arrières quand nous aurons commencé à assiéger Gaunes.

– Ah, dit messire Gauvain, pas d'inquiétude ! Personne n'osera sortir du château tant qu'ils sauront que nous sommes sur leurs terres.

– Gauvain, dit le roi, allons assiéger Gaunes, puisque c'est ce que vous voulez.

Le roi Arthur partit donc tout droit pour Gaunes

part il iroit. « Sire, fet messire Gauvains, nos irons droit a la cité de Gaunes ou li rois Boorz et li rois Lioniax et Lancelos et Hestor demeurent atout leur pooir ; et se nos par aucune aventure les poions entreprendre, nos porrions nostre guerre legierement metre a fin. – Par Dieu, fet messire Yvains, c'est folie d'aler droit a cele cité, car illuec demeure touz li esforz de ceste terre, por coi il nous venist miels premierement aler destruire les chastiaus et les viles d'entour cele cité, si que nous n'eüssions garde entour nous, quant nous eüssions assis ciaus dedens. – Ha ! fet missire Gauvains, or ne vos esmaiez, que ja n'i avra si hardi qui s'ost mouvoir de chastel tant comme il nos sachent en ceste terre. – Gauvains, fet li rois, ore alons asseoir Gaunes, puis que vos le voulez. » Lors s'en vet li rois Artus droit a Gaunes entre lui et sa compaignie. Quant il vint pres, si encontra une dame vielle durement qui chevauchoit

êtes parti de chez le Riche Roi Pêcheur sous le coup de la honte et de l'opprobre !

132. Après avoir prononcé ces mots, elle partit à toute allure, car elle ne souhaitait pas entendre les réponses de messire Gauvain ou du roi Arthur. Elle se rendit tout droit à la cité de Gaunes, entra et monta au maître palais, où elle trouva Lancelot et les deux rois, entourés d'un grand nombre de chevaliers. Une fois arrivée, elle s'approcha des deux rois. Elle leur dit que le roi Arthur se trouvait à une demi-lieue de la cité et qu'on pouvait déjà apercevoir dix mille de ses hommes. Ils répondirent qu'ils ne s'en souciaient guère et qu'ils ne leur faisaient pas peur ; puis ils demandèrent à Lancelot :

– Seigneur, que faisons-nous ? Le roi Arthur est en train d'installer ses troupes devant nos remparts. Nous devrions les assaillir avant qu'ils aient fini de s'installer.

fu promis quant vos vos partistes de chiés le Riche Roi Pescheor ou vos eüstes assez honte et laidure. »

132. Quant ele ot dite ceste parole, ele s'en torna grant oirre, que onques ne volt oïr parole que messire Gauvains ne li rois Artus li deïst ; si s'en ala droit a la cité de Gaunes et se feri dedenz et vint el mestre palés la ou ele trouva Lancelot et les deus rois, qui avoient avec ax grant compaignie de chevaliers ; et quant ele fu montee el mestre palés, ele vint as deus rois. Si leur dist que li rois Artus estoit a demie liue de la cité et que l'en puet ja veoir plus de dis mile homes des lor. Il distrent qu'il ne leur chaloit, qu'il n'ont doute d'eus. Lors demandent a Lancelot : « Sire, que ferons nos ? Li rois Artus fet ses homes logier la dehors. Nos leur deüssons corre sus einçois que il fussent parlogié. » Lancelos dist que demain leur corroit sus. A ceste chose s'acorde li rois Boorz et li autre tuit. Lancelos fet

trouvaient messire Gauvain et messire Yvain, parce qu'ils avaient entendu dire que Lancelot et Bohort seraient dans la même position en face. Lorsque ces deux bataillons se rencontrèrent, messire Gauvain et Lancelot s'affrontèrent, et Yvain et Bohort firent de même. Ils se renversèrent au sol tous les quatre et Yvain faillit s'y casser le bras. Les bataillons se précipitèrent de part et d'autre, et c'est alors que débuta une mêlée colossale, qui vit chuter de très nombreux chevaliers. Lancelot, en revanche, était remonté sur son cheval, avait tiré son épée et se mettait à donner de grands coups tout autour de lui. Les gens du roi Arthur avaient aidé messire Gauvain à retourner sur sa monture, que ceux de la cité le veuillent ou non. Tous les bataillons s'affrontèrent avant que l'heure de tierce fût écoulée. Ce fut une mêlée terrible, qui vit mourir de nombreux

et messire Yvains, por ce qu'il avoient oï dire que Lancelos et Boort estoient de l'autre part en la premiere bataille. Et quant ces deus batailles s'entrencontrerent, missire Gauvains et Lancelos assemblerent, et Yvains et Boorz ; si s'entreporterent a terre tuit quatre, si que a poi que Yvains n'ot le bras brisié. Atant desbuschent les batailles d'une part et d'autre ; si commence illuec endroit la mellee si grant et si pleniere que assez poïssiez veoir chevaliers cheoir. Mes Lancelos fu remontez seur son cheval et ot mis la main a l'espee et commence a ferir granz cox environ soi ; et la gent le roi Artu orent remonté monsignour Gauvain, ou cil de la cité volsissent ou non ; si assemblerent toutes les batailles einz que heure de tierce fust passee et commencierent la mellee dont maint preudome morurent et meint bon chevalier. Mes quant li rois Lyons fu venuz en la bataille, lors veïssiez les honmes le roi Artu esmaier

les assiégeants. Mais le conte cesse désormais de parler d'eux et retourne à Mordret [25].

★

134. Le conte dit à présent que lorsque le roi Arthur eut confié la reine à la garde de Mordret et qu'il eut quitté le royaume de Logres pour attaquer Lancelot, comme le conte l'a déjà raconté, Mordret, qui contrôlait toutes les terres du roi, convoqua tous les plus grands vassaux du pays et commença à tenir de grandes cours et à offrir des cadeaux aussi généreux que fréquents. Il conquit ainsi les cœurs de tous les nobles qui étaient restés sur les terres du roi Arthur, de manière si totale que le moindre de ses ordres était obéi comme s'il venait du roi Arthur en personne. Mordret passa tellement de temps avec la reine qu'il tomba

dont cil dehors furent trop espoenté. Mes li contes lesse ore a parler d'eus touz et retorne a Mordret.

⋆

134. Or dit li contes que quant li rois Artus ot bailliee la reïne a garder a Mordret et il se fu partiz del roiaume de Logres por venir sor Lancelot, einsi com li contes a ja devisé, et Mordrés fu remez sesiz de toute la terre le roi, si manda a soi touz les hauz barons del païs et commença a tenir les granz corz et a doner les granz dons souvent et menu, tant qu'il conquist les cuers de touz les hauz hommes qui remés estoient en la terre le roi Artu, si enterinement qu'il ne pooit riens commander el pais qui ne fust autresi fete comme se li rois Artus i fust. Si repera tant Mordrés avec la reïne qu'il l'ama de si grant amour qu'il ne veoit pas qu'il n'en moreust, s'il

hauts vassaux, et ce fut un évêque d'Irlande qui la lut.
Elle contenait le message suivant :

135. « Je vous salue alors que j'ai reçu une blessure fatale de la main de Lancelot. Mes hommes ont été réduits en lambeaux. J'ai plus d'affection pour vous que pour tous les autres, en raison de la grande loyauté que j'ai toujours constatée chez vous. Afin de garantir la paix, je vous enjoins de faire de Mordret – que je considérais comme un neveu, alors qu'il ne l'est pas – le roi de la terre de Logres, car il est certain que vous ne me reverrez jamais : Lancelot m'a mortellement blessé et a tué Gauvain. Je vous demande encore ceci, au nom du serment que vous m'avez fait : donnez la reine en mariage à Mordret. Si vous n'agissez pas ainsi, vous le regretterez amèrement, car si Lancelot apprenait qu'elle n'était pas mariée, il vous envahirait et la prendrait pour femme ; et c'est la chose qui affligerait

et leües devant les hauz barons ; si les lut uns esvesques d'Irlande ; si devisoient les lettres einsi :

135. « Je vos mant saluz com cil qui sui navrez a mort par la main Lancelot, et tuit mi home ocis et decoupé ; et il me prent de vos pitié plus que de nule gent por la grant loiauté que j ai en vos trouvee ; et por pes vos pri ge que vos Mordret que ge tenoie a neveu – mes il ne l'est pas – que vos en faciez roi de la terre de Logres, car moi sanz faille ne verroiz vos jamés, car Lancelos m'a navré a mort et Gauvain ocis.
Et encore vos requier ge sus le serement que vos m'avez fet que la reïne doigniez a fame a Mordret ; et se vos nel fesiez, trop granz domages vos en porroit avenir, car se Lancelos savoit qu'ele ne fust mariee, il vendra seur vos et la prendra a fame, et c'est la chose par quoi m'ame seroit plus dolente. »

136. Toutes ces paroles estoient escrites es fausses

la virent eurent pitié d'elle. Les deux se lamentaient dans tout le palais, si fort qu'on n'aurait pas entendu le tonnerre divin. Lorsque la nouvelle se répandit dans la cité et qu'on sut que le roi Arthur et tous ceux qui étaient partis avec lui avaient été tués, les pauvres aussi bien que les riches manifestèrent une tristesse sans nom pour leur roi : aucun souverain au monde n'était plus aimé, car il avait toujours été doux et bienveillant envers eux. Cette nouvelle provoqua un deuil qui dura huit jours entiers et fut si intense que personne ne put prendre de repos. Lorsque le deuil prit fin, Mordret se rendit auprès des vassaux, les plus puissants d'entre eux, et leur demanda ce qu'ils comptaient faire au sujet de ce que le roi leur avait ordonné. Ils répondirent qu'ils en parleraient entre eux. Ils tinrent conseil et décidèrent qu'ils couronneraient Mordret, lui donneraient la main de la reine et se déclareraient ses hommes liges.

qui la veïst qui pitié n'en eüst. Li deus commence par le palés de toutes parz si qu'en n'i oïst pas Dieu tonnant. Quant la nouvele fu espandue par la cité et l'en sot que li rois Artus fu ocis et tuit cil qui o lui estoient alé, grant duel firent et li povre et li riche por le roi Artu ; car c'estoit li princes del monde qui plus estoit amez, car il leur avoit esté touz jorz douz et deboneres. Li deus de ceste nouvele dura uit jorz tos plains si merveilleusement qu'il n'i ot nul qui se reposast se petit non. Et quant li deus fu auques abessiez, Mordrés vint as barons, a ceus qui estoient plus poissant, et leur demanda qu'il feroient de ce que li rois avoit mandé ; et il distrent qu'il parleroient ensemble. Il trouverent en leur conseill qu'il feroient de Mordret roi et li donroient la reïne a fame et deviendroient si home lige ; si le devoient fere por deus choses : l'une, por ce que li rois Artus les en avoit proiés ; l'autre, por ce qu'il ne

Elle répondit qu'elle s'y rendrait, puisqu'ils le demandaient. Elle se leva et alla vers la grande salle. Lorsque les vassaux la virent arriver, ils se levèrent à son approche et la reçurent avec tous les égards. L'un d'entre eux, le plus éloquent, lui parla en ces termes :

138. – Madame, nous vous avons convoquée pour une raison précise. Que Dieu nous accorde sa faveur, à vous comme à nous ! Nous le souhaitons, assurément – et nous allons vous dire de quoi il s'agit. Le roi Arthur, votre mari, est mort, nous le savons bien, lui qui était si valeureux et qui a su préserver la paix si longtemps. Il n'est plus de ce monde à présent et c'est une grande cause d'affliction pour nous. Étant donné que ce royaume, qui étend sa si splendide souveraineté sur tant de terres, se retrouve sans dirigeant, il faut que nous déterminions quel homme serait digne de diriger un aussi riche empire que celui-ci, et que vous lui

Ele dit qu'ele ira, puis qu'il la demandent. Ele se lieve et vient en la sale ; et quant li baron la virent venir, si se leverent encontre lui et la reçurent a grant enneur ; et li uns d'eus, qui mieuz estoit emparlez, li dist ceste parole :

138. « Dame, nos vos avons mandee por une chose ; Dex doint que biens en viengne a nos et a vos ! Car certes nos le voldrions, et si vos dirons que ce est. Morz est, ce savons nos bien, li rois Artus, vostre sires, qui tant estoit preudom et tant nos tint en pes ; ore est trespassez de cest siecle, ce poise nos durement. Et por ce que cist reignes, ou si grant seignorie est espandue par toutes terres, est remés sanz gouverneeur, si nos est bien mestiers que nos i metons conseill et tel home qui fust dignes de tenir empire si riche com cist est, a qui vos fussiez livree comme dame, car sanz faille cil a cui Dex donra l'enneur de ce reigne ne puet estre qu'il ne vos ait a fame. De ceste chose nos sonmes nous porveü

Elle répondit qu'elle préférerait encore quitter le royaume et fuir le pays comme une vagabonde, plutôt que de prendre un jour un mari.

– Est-ce que vous savez pourquoi je dis cela ? demanda-t-elle. Je le dis parce que je ne pourrais jamais avoir un époux aussi valeureux que celui que j'ai eu. Je vous prie donc de ne plus me parler de ce sujet, car je n'en ferais rien, et je vous en voudrais beaucoup.

Les autres la harcelaient :

– Madame, votre refus ne vaut rien ! Vous devez faire votre devoir !

En les entendant, elle se sentit cent plus fois accablée qu'auparavant. Elle demanda à ceux qui la serraient de si près :

– Dites-moi donc qui vous avez choisi de me donner comme époux !

– Mordret, répondirent-ils. Nous ne connaissons

chose. » Et ele dist que ele lairoit ançois le regne et s'en iroit hors del païs, comme esgaree, qu'ele preïst jamés seignor. « Et savez vos, fet ele, por coi je le di ? Ge le di por ce que je ne porroie jamés avoir si preudome com j'ai eü ; et por ce vos pri je que vos ne m'aresnoiz plus de ceste chose, car je n'en feroie riens, et si vos en savroie mal gré. » Lors li corent li autre sus de parole et dient : « Dame, vostre escondires ne vos vaut neant ; il couvient que vos faciez ce qu'il vos estuet a fere. » Quant ele les entent, si est cent tanz plus esmaiee que devant ; si demande a ceus qui la tenoient corte : « Or me dites celui que vos me voulez donner a seignor. » Et il dient : « Mordret ; nos ne savons entre nos nul chevalier qui si bien soit dignes de tenir un empire ou un roiaume com il est ; car il est preudom et bons chevaliers et hardis durement. »

140. Quant la reïne entent ceste parole, a vis li est

Mordret s'avança et dit :

– Madame, vous aurez même plus de répit que ce que vous avez demandé : ils vous laisseront jusqu'à huit jours. Mais vous devez me promettre de faire exactement ce qu'ils vous demanderont à la fin de ce délai !

Elle le lui promit sans difficulté, car elle ne pouvait pas attendre d'être débarrassée d'eux.

141. Ainsi prirent fin les discussions à ce sujet. La reine se réfugia dans une chambre et s'y confina avec une jeune fille seulement. Lorsqu'elle fut en privé, elle se mit à manifester une douleur aussi grande que si elle voyait le monde entier mort devant elle. Elle se déclara abattue et accablée, se frappant le visage et se tordant les mains. Après s'être longuement lamentée, elle dit à la demoiselle qui lui tenait compagnie :

– Allez me chercher Labor. Dites-lui de venir me parler.

saut avant et dit : « Dame, vos avroiz encore assez greigneur respit que vos n'avez demandé : il vous donront respit jusques a uit jours ; mes que vos me creantoiz que vos a celui terme feroiz outreement ce qu'il vos requerront ! » Ele l'otroie volentiers comme cele qui ne quiert mes qu'ele soit delivre d'eus.

141. Atant fine li parlemenz de ceste chose ; si s'en vet la reïne en sa chambre et s'enserre en la compaignie d'une pucele seulement. Et quant ele se voit a privé conseil, si commence a fere un duel si tres grant comme s'ele veïst devant li tout le monde mort ; si se claime lasse, dolante et debat son viaire et detort ses mains. Et quant ele ot grant piece ce duel mené, ele dist a la damoisele qui avec lui estoit : « Alez moi querre Labor et li dites qu'il viengne a moi parler. » Et cele dist que ce fera ele volentiers. Et cist Labors estoit chevaliers merveillex et de grant proesce, et cousins

vous aider face à cette douleur, je ferai tout mon possible pour vous en délivrer. Je vous le jure en tant que chevalier fidèle.

La reine lui répondit en pleurant :

– Cher cousin, j'éprouve la pire affliction qu'une femme puisse connaître, car les hommes de ce royaume veulent me marier à ce traître, à ce félon, à cet individu qui – je vous le dis sans fard – est le fils du roi Arthur, mon mari ! Et même s'il ne l'était pas, il est si déloyal que je ne l'accepterais sous aucun prétexte. Je préférerais mourir au bûcher ! Mais je vais plutôt vous dire ce que j'ai prévu de faire ; écoutez-moi et conseillez-moi. Je veux faire remplir la tour de cette ville d'hommes d'armes, d'arbalétriers et de victuailles. Je veux que vous recrutiez les hommes d'armes vous-même et que vous leur fassiez jurer sur les saintes reliques, chacun individuellement, de ne révéler à personne pourquoi

se ge vos puis aidier de ce duel, por chose que ge puisse fere, ge vos en osterai ; ce vos acreant ge comme loiaus chevaliers. » Lors li dist la reïne tot en plorant : « Biaus cousins, je ai tout le duel que fame puisse avoir de ce que cil de cest reigne me vuellent marier a cel traïteur, a cel desloial, qui fu, gel vos di veraiement, filz le roi Artu, mon seignor ; et s'il ne le fust ore pas, si est il si desloiaus que je en nule maniere nel prendroie ; ge voudroie mieuz que l'en me feïst ardoir. Mes ge vos dirai que j'ai enpensé a fere ; si m'en conseilliez selonc ce que vos orroiz. Ge vueill fere garnir la tour de ceste vile de serjanz et d'arbalestriers et de viandes, et vueill que vos meïsmes querez les sergenz et que vos leur façoiz jurer seur seinz a chascun par soi qu'il ne descouverront a nului porquoi il i soient mis ; et se l'en me demandoit, dedenz le terme que ge leur doi respondre, porquoi ge faz la tor garnir, ge leur respon-

Arthur est vivant – car je ne crois pas qu'il soit mort – et que le messager croise son chemin en Gaule, il aura à peine entendu de vos nouvelles qu'il se précipitera vers ce pays avec toute l'armée qu'il a emmenée là-bas. Ainsi, vous pourrez être délivrée de Mordret.

142. La reine écouta ces conseils et dit qu'ils lui plaisaient beaucoup : elle espérait que cette méthode lui permettrait de se tirer du péril dans lequel les grands du pays venaient de la mettre. Leur conciliabule se termina sur ces mots. Labor entreprit de recruter des chevaliers et des hommes d'armes parmi ceux à qui il faisait le plus confiance. Avant la fin des huit jours il en avait rassemblé jusqu'à deux cents, hommes d'armes et chevaliers, qui lui avaient tous juré sur les saintes reliques qu'ils se rendraient à la tour de Londres et défendraient la reine contre Mordret, et qu'ils résisteraient jusqu'à la mort. Cette entreprise fut menée sous

vis – que je ne croi pas qu'il soit mors – et li messages le trovast en Gaule par aventure, il n'orroit ja si tost novelles qu'il s'en vendroit en cest païs a toute la gent qu'il en mena ; et ainsint porroiz estre delivree de Mordret. »

142. Quant la reïne entent cel conseil, ele dist que ce li plest molt, car en tel maniere cuide ele bien estre delivree de cest perill ou cil del païs l'ont mise. Si depart atant leur consaus ; si se porchace Labors de chevaliers et de serjanz la ou il plus se fie, et tant que, ainçois que li uit jor fussent passé, en ot il assamblez jusqu'a deus cens que sergenz que chevaliers qui tuit li orent juré seur seinz qu'il iroient en la tour de Londres et deffendroient la reïne encontre Mordret, tant comme il se porroient tenir jusqu'a la mort. Et si fu fete ceste chose si celeement que nus nel sot fors seulement cil qui s'en devoient entremetre ; et dedenz ce

prendre pour femme, que je le veuille ou non ! C'était un projet maléfique, et je veux que vous sachiez que cette affaire se terminera avec votre mort !

Elle redescendit des créneaux et se rendit dans une des pièces de la tour. Elle demanda à ceux qui se trouvaient là avec elle ce qu'elle allait bien pouvoir faire.

– Madame, répondirent-ils, pas d'inquiétude. Sachez que nous défendrons efficacement cette tour contre Mordret, si jamais il veut l'assaillir : en effet, nous craignons fort peu sa puissance, et il n'aura jamais la capacité de mettre le pied ici, ni personne dans son entourage, tant que nous aurons des vivres sur place.

Ces mots rassurèrent beaucoup la reine. Quand Mordret, qui était dehors avec sa suite, s'aperçut qu'il avait été berné et que la reine lui avait échappé, il demanda aux vassaux ce qu'il pourrait bien faire face à cela.

avoir a fame, ou ge vousisse ou non. Certes mar le pensastes ; que ge vueill bien que vos sachiez que ceste chose vos metra a mort. » Atant avale des querniax et vint en une chambre qui en la tour estoit et demanda a ceus qui avec lui estoient qu'ele porra fere. « Dame, font il, ne vos esmaiez onques ; sachiez nos deffendrons bien ceste tor encontre Mordret, se il est tiex qu'il la veille asalir, car nous ne doutons, se petit non, son pooir, ne il n'avra ja pooir qu'il i mete le pié ne nus de sa compaignie, tant com nous aiens ceans viande. »

La reïne est moult a ese de ceste parole ; et quant Mordrés, qui hors estoit entre lui et sa compaignie, s'aperçut qu'il estoit deceüz ainsint et il a a la roïne failli, il demande as barons qu'il porra fere de ceste chose. « Car la tor est fort et deffensable et garnie merveilleusement de viande ; et cil qui dedenz se sont mis sont moult preudome et hardi. Seigneur, fet il, quel conseill

mortels jusqu'à la mort, et même contre le roi Arthur, si par hasard il revenait un jour dans ces parages.

– Nous ferons tout ceci volontiers, dirent-ils.

Ils s'agenouillèrent alors devant lui et devinrent ses hommes liges ; ils lui jurèrent sur les saintes reliques qu'ils lui viendraient en aide contre tout le monde jusqu'à leur mort. Après ce serment, il leur dit :

– Seigneurs, mille mercis ! Vous avez beaucoup fait pour moi en me choisissant comme souverain parmi vous tous et en me rendant hommage. À présent, je suis si sûr de vous qu'il n'y a aucun homme au monde que je craindrais de rencontrer sur le champ de bataille, puisque j'aurais toute votre puissance à mes côtés. Il ne vous reste plus qu'à me donner autorité sur vos châteaux et vos forteresses.

Chacun lui tendit aussitôt son gage pour symboliser ceci, et il les reçut tous. Il leur ordonna d'assiéger

contre le roi Artu, se aventure l'aportoit jamés ceste part. – Ce vos ferons nos moult volentiers », font il. Lors s'agenoillent devant lui et deviennent tuit si home lige et li jurent seur seinz qu'il li aideront contre touz homes jusqu'a la mort. Et quant il orent fet cel serement, il leur dist : « Seigneur, les voz merciz ! Vos en avez assez fet por moi qui m'avez esleü a seigneur deseur vos touz et m'avez fet homage. Certes or sui ge si asseür de vos qu'il n'a si haut home el monde que ge n'osasse bien atendre en champ, por quoi g'eüsse voz pooirs en ma compaingnie. Or n'i a fors que vos me sesissiez de voz chastiax et de voz fortereces. » Et chascuns li tent meintenant son gaje en leu de sesine, et il le reçoit de chascun ; lors commande que la tor soit de meintenant assise de toutes parz et fet armer ses homes et drecier engins et eschieles por monter as querniax ; mes cil qui en la tour estoient coururent as

chaque fois, tant son entourage la défendait avec talent. Un jour, elle prit à part un de ses jeunes messagers en qui elle avait toute confiance et lui dit :

– Va en Gaule pour apprendre des nouvelles de mon mari, le roi, qu'il soit mort ou qu'il vive. S'il est vivant, décris-lui ma situation et supplie-le, au nom de Dieu, de ne pas hésiter avant de venir me porter secours, le plus tôt qu'il pourra. Sinon, je serai déshonorée, car cette tour ne résistera pas perpétuellement contre Mordret et ceux qui lui prêtent assistance ! Et s'il se trouve que mon mari est mort et que tu as appris des nouvelles certaines à son sujet et à celui de messire Gauvain, va directement à Gaunes ou à Bénoïc, où tu trouveras Lancelot. Quand tu l'auras trouvé, transmets-lui mes salutations et mon amitié, et dis-lui de venir me secourir sans hésitation avec toutes les forces de ces deux royaumes. Et dis-lui que s'il échoue à

avoit genz avec lui qui bien la deffendirent en toz poinz. Un jor prist la reïne un sien vallet message, ou ele se fioit moult, et li dist : « Tu t'en iras en Gaule, por savoir noveles de mon seigneur le roi, ou de sa mort ou de sa vie ; s'il est vis, tu li diras mon estre et li proieras por Dieu qu'il ne lest en nule maniere qu'il ne me viengne secorre au plus tost qu'il onques porra ; car autrement seroie je honnie, que touz jorz ne se porroit mie ceste tour tenir contre Mordret et contre ceus qui li sont en aïde. Et s'il est einsi que mes sires soit morz et que tu en saches veraies novelles de lui et de monseignor Gauvain, tu t'en iras droit a Gaunes ou a Benoïc, ou tu trouveras Lancelot ; et quant tu l'avras trouvé, di li que ge li mant saluz et amistiez et qu'il ne lest en nule maniere qu'il ne me viengne secorre atout le pooir qu'il avra de Gaunes et de Benoïc. Si li puez dire que, s'il de secors me faut, je sui honnie et desen-

personne, car tous ceux qui le voyaient pensaient qu'il était des leurs. Dès qu'il se fut éloigné d'eux, il se rendit en ville pour trouver un logis et s'évertua ce soir-là à se procurer un roncin bien robuste. Puis il partit sur les routes et chemina jusqu'à la mer, qu'il traversa. De l'autre côté, il apprit que le roi Arthur n'était pas mort, mais qu'il assiégeait la cité de Gaunes ; le jeune homme fut enchanté de cette nouvelle. Mais le conte cesse maintenant de parler du messager et retourne au roi Arthur et à ses compagnons.

⋆

144. Le conte dit à présent qu'après avoir assiégé la cité de Gaunes pendant environ deux mois, le roi Arthur se rendit compte qu'il ne sortirait jamais victorieux de ce siège. Les occupants de la cité se défen-

si bien qu'il ne fu arrestez de nule part ne de cestui ne de cest autre, car chascuns qui le veoit cuidoit bien qu'il fust des lor. Et meintenant qu'il se fu d'eus esloingniez, il ala en la vile ostel querre et se pourchaça tant le soir qu'il ot un roncin bon et fort. Si acueilli meintenant son chemin et erra tant qu'il vint a la mer et passa outre ; et lors oï nouveles que li rois Artus n'estoit pas morz, einz avoit assegiee la cité de Gaunes ; et li vallez fu moult liez de ceste nouvele. Mes atant lesse ore li contes a parler del message et retorne au roi Artu et a ses compaignons.

*

144. Or dit li contes que quant li rois Artus ot sis devant la cité de Gaunes entor deus mois, il connut bien que el siege n'avroit il ja enneur ; car merveilleu-

– Sire, dit messire Gauvain, je vais y réfléchir de mon côté, et je devrais être en mesure de vous apporter une réponse cette nuit ou demain matin.

Ce jour-là, messire Gauvain fut plongé dans ses pensées plus que de coutume. Lorsqu'il eut bien ruminé la question, il appela un jeune homme de son entourage et lui dit :

– Va là-bas, dans la cité de Gaunes, et dis à Lancelot que s'il a la témérité de se défendre contre l'accusation qu'il a tué mon frère par trahison, je suis disposé à me battre en duel contre lui qui l'a mis à mort de manière déloyale. S'il peut me vaincre face à cette accusation, mon oncle retournera avec toute son armée au royaume de Logres et ne demandera jamais de comptes aux gens de Bénoïc pour ce qui se sera passé entre nous. Et si je peux le vaincre au combat, je ne demanderai plus rien et la guerre prendra fin, si les deux rois acceptent de

messire Gauvains, je m'en conseillerai a moi meïsmes ;
si vos en savrai a respondre ou ennuit ou le matin. »
Celui jor fu messire Gauvains plus pensis qu'il ne seut ;
et quant il ot tant pensé com lui plot, il apela un
suen vallet et li dist : « Va t'en leanz en la cité de
Gaunes et di a Lancelot del Lac, s'il a tant de harde-
ment en soi qu'il ost deffendre que il mon frere
n'oceïst en traïson, je sui prez del prouver encontre son
cors que il desloiaument et en traïson l'ocist. Et s'il me
puet conquerre de tel apel com ge li faz, mes oncles
s'en ira arrieres a toute s'ost el roiaume de Logres, ne
jamés ne demandera riens a ceus de Benoïc de chose
qui entre nos ait esté ; et se gel puis conquerre en
champ, je ne demanderai plus, einz remeindra la
guerre atant, se li dui roi vuellent tenir terre del roi
Artu ; et s'il nel vuellent fere, nos ne partirons jamés
de ci devant qu'il soient honni et mort. » Quant li

juste qu'elle s'achève entre moi et lui ; c'est lui en personne qui l'a commencée, et moi qui ai enchaîné. Quand elle touchait à sa fin, c'est moi qui ai convaincu mon oncle le roi Arthur de la recommencer. Il est donc juste que j'en aie la première joie ou le premier deuil.

Je peux te dire que si je ne m'estimais pas clairement dans mon bon droit, je ne voudrais pas l'affronter en échange de la meilleure cité du monde, parce que je suis parfaitement conscient qu'il est le meilleur chevalier que j'aie jamais connu. Mais tout le monde sait que le tort et la traîtrise rendraient même le meilleur chevalier au monde mauvais, et que le droit et la loyauté donneraient assurance et prouesse au pire d'entre eux. C'est cela qui me ferait moins redouter Lancelot, puisque je sais avec certitude que le tort est de son côté et le droit du mien. Pour cette raison, ni toi ni d'autres ne devez avoir peur pour moi. Notre

drois qu'ele soit afinee par moi et lui ; car il, ses cors, la comença, et je aprés ; puis qu'ele fu del tot lessiee, la fis je recomencier a mon oncle le roi Artu ; si est bien droiz que j'en aie la premiere joie ou le premier duel. Si te di bien que, se je n'i veïsse mon droit apertement, je n'assamblasse oan a lui por la meillor cité del monde, a ce que je aperçoif bien et connois qu'il est par son cors li mieldres chevaliers que je onques acointasse. Mes ce sevent bien tuit que torz et desloiautez feroit del meillor chevalier del monde mauvés, et droiz et loiautez feroit del plus mauvés et seür et preu, et ce est la chose par coi je douteroie moins Lancelot, car je sai bien que li tors en est siens et li drois en est miens ; par coi ne toi ne autres ne devez avoir poor de moi, car en toz leus aïde Nostre Sires au droit : c'est ma fiance et ma creance. » Tant dist messire Gauvains au vallet qu'il li creante qu'il ira en la cité de Gaunes et dira a

– Seigneur, messire Gauvain, que je sers, m'envoie auprès de vous. Il me fait vous dire que si vos gens et les nôtres continuent à s'affronter comme ils ont commencé à le faire, il est inévitable qu'il y ait de nombreuses pertes des deux côtés. Voici ce qu'il faut plutôt faire : messire Gauvain vous fait savoir que si vous l'osez, il est disposé à prouver devant tous ceux de ce pays que vous avez tué ses frères

S'il parvient à vous vaincre lors de ce duel, vous n'en sortirez pas vivant ; il n'accepterait pas le monde entier en échange de votre tête. Et si vous parvenez à vous défendre et à le vaincre, son oncle le roi retournera au royaume de Logres et restera en paix avec vous jusqu'à la fin de ses jours, et il ne sera plus jamais question de cette affaire. Si vous refusez cette offre et que vous ne voulez pas l'affronter en duel, le monde entier sera en droit de vous honnir ! Il serait alors manifeste aux yeux

« Sire, a vos m'envoie messire Gauvains a cui ge sui ; et si vos mande par moi que se voz genz et les noz assemblent auques ensemble si comme il ont commencié, il ne puet estre qu'il n'i ait trop doulerex domage et d'une part et d'autre. Mes fetes le bien : ce vos mande messire Gauvains, se vos vos en osez entremetre, qu'il est prez de prover, voiant touz ceus de cest païs, que vos desloiaument oceïstes ses freres. Et se il de cest apel vos puet fere recreant, vos n'en poez eschaper sanz mort ; car sanz faille il ne prendroit mie de vostre chief tot le monde en reançon ; et se vos en poez deffendre et lui fere recreant, li rois ses oncles s'en ira arrieres el roiaume de Logres et vos tendra pes touz les jorz de sa vie, que jamais de ceste chose ne parlera ; et se vous ce refusés, que vous encontre lui n'osés aler, tous li siecles vous en devroit honir ; car adont le porroit on veoir et connoistre apertement, que vous de

jamais. Il est plus ignoble de ne pas se défendre contre une accusation de trahison que contre n'importe quelle autre. Dites-lui donc de ma part que s'il veut bien donner des garanties de son engagement, il pourra me trouver armé sur le champ de bataille à l'heure qui lui conviendra. Vous pouvez partir à présent. Répétez-lui tout ce que je viens de dire, et précisez bien que ce n'est pas parce que j'ai peur de lui, mais parce que je l'aime tant que je ne voudrais pour rien au monde me battre contre lui.

L'autre répondit qu'il transmettrait bien le message, puis il partit. Le roi Bohort dit à messire Lancelot :

– Jamais un homme aussi sage que messire Gauvain devrait l'être n'a proféré d'accusation aussi folle ! Tout le monde sait très bien que vous n'avez pas tué son frère en traître, mais au vu et au su de tous, dans un lieu où se trouvaient plus de cent autres chevaliers.

m'en deffendoie, jamés n'avroie enneur ; car il est plus vilz et honis qui ne se deffent, quant il est de traïson apelez, que d'autre chose ; pour ce li dites de par moi que, s'il velt doner plege de ceste couvenance tenir, il me trouvera armé en champ de quele cure qu'il voudra. Or vos en poez aler ; si li dites tout einsi com ge vos ai dit, non mie por poor que j'aie de lui, mes por ce que ge l'amoie si que ja ne queïsse assembler a lui cors contre cors en bataille. » Et cil dit que cest mes-sage fera il bien ; si se part atant de leanz. Et li rois Boorz dist a monseigneur Lancelot : « Certes de si fol apel ne s'entremist onques nus si sages hom comme messires Gauvains deüst estre, car tuit sevent bien que onques en traïson n'oceïstes ses freres, mes en apert, en tel leu ou il avoit plus de cent chevaliers. – Je vos dirai, fet li rois Lyons, porquoi il le fet en tel maniere ; il a si grant duel de ses freres qui sont ocis qu'il voudroit

– Ma foi, dit Lancelot, c'est extraordinaire mais vrai : sa haine ne sera jamais assez forte pour m'empêcher de l'aimer. Normalement je ne vous l'aurais pas dit aussi explicitement, mais je suis sur le point de mourir ou de vivre, puisque le duel est proche !

146. Telles furent les paroles de Lancelot au sujet de messire Gauvain, qui étonnèrent tant ceux qui l'écoutaient ; ils n'en eurent que plus d'estime pour lui. Le jeune homme qui était venu de la part de messire Gauvain entendit la réponse de Lancelot. Il quitta la cité de Gaunes et retourna auprès de messire Gauvain, à qui il raconta aussitôt ce qu'il avait constaté sur place. Il lui dit également :

– Seigneur, le duel est inévitable, si vous pouvez garantir à messire Lancelot que le roi quittera ses terres s'il vous vainc au combat.

– Ma foi, dit messire Gauvain, si je ne parviens pas

Lancelos, ceste merveille poés veoir ; il ne me savra ja tant haïr que je ne l'aime ; si nel deïsse mie encore si apertement, mais je sui el point de morir ou de vivre, puis que je a la bataille en sui venus. »

146. Tèl parole dist Lancelos de monseigneur Gauvain, dont tuit cil qui l'oïrent se merveillierent moult et l'en prisierent assez plus qu'il ne fesoient devant ; et li vallez qui de par monseigneur Gauvain estoit venuz ot oï le respons Lancelot ; si se parti de la cité de Gaunes et erra tant qu'il vint a monseigneur Gauvain ; si li conta erranment ce qu'il avoit trouvé leanz et li dist tout autretant : « Sire, a la bataille ne poez vos faillir, se vos trouvez pleges a monseigneur Lancelot que li rois s'en ira arrieres en son païs, s'il vos puet outrer en champ. – Par foi, fet missire Gauvains, se ge nel faz que li rois meïsmes l'acreantera, ge ne quier jamés porter armes. Or te tes, ne parole mes de

– Vous avez donc arrangé le duel avec messire Lancelot ? Qu'est-ce qui vous a mis cette idée en tête ?

– Sire, dit messire Gauvain, c'est ainsi. On ne peut plus rien y faire, jusqu'à ce que l'un de nous se retrouve mort ou hors de combat.

– Cher neveu, dit le roi, je suis si affligé de votre entreprise que rien de ce qui m'est arrivé ne m'a jamais autant chagriné. Je ne peux pas imaginer de chevalier au monde que je ne préférerais pas vous voir affronter au combat, car nous savons qu'il est le plus valeureux et le plus expérimenté qui soit, ainsi que le plus exceptionnel que l'on puisse trouver. J'ai si peur pour vous, sachez-le, que j'aimerais mieux perdre ma meilleure cité et que vous n'en ayez jamais parlé !

– Sire, dit messire Gauvain, les choses sont allées trop loin, il n'y a plus moyen de reculer. Et même s'il était possible de reculer, je ne le ferais sous aucun pré-

vers Lancelot ? Par quel conseill feïstes vos ceste chose ? – Sire, fet messire Gauvains, il est einsi ; la chose ne puet mes remanoir, jusque li uns de nos en gise morz ou recreanz. – Certes, biax niés, fet li rois, ge sui tant dolenz de ceste emprise que vos avez fete que ge ne fui pieça autant corrouciez de chose qui m'avenist com ge sui de ceste. Je ne sei chevalier el siecle vers qui ge ne volsisse mieuz que vos eüssiez bataille enprise que vers cestui, car nos le connoissons au plus preudome et au plus esprouvé de tout le monde et au plus esleü que l'en i sache trouver ; por quoi ge me crieng tant de vos que sachiez que ge volsisse mieuz avoir perdue la meilleur cité que j'aie que vos onques en eüssiez parlé. – Sire, fet messire Gauvains, la chose est tant alee qu'ele ne puet mes remanoir ; et s'ele pooit bien remanoir, nel leroie ge en nule maniere, car ge le hé si mortelment que ge voudroie mieuz morir

des assiégeants et la cité ; qu'il se présente sans armes, car mon seigneur sera lui aussi désarmé, ainsi que tous ceux qui l'accompagneront.

Le jeune homme quitta son seigneur et se rendit dans la cité, où il trouva Lancelot avec Bohort et son frère. Ils discutaient en privé à une fenêtre et parlaient encore de ce que messire Gauvain avait demandé. Lancelot disait que l'idée du duel le chagrinait beaucoup et qu'il aurait préféré se battre contre n'importe quels deux chevaliers de l'armée ennemie plutôt que contre messire Gauvain, qu'il aimait tellement. Le messager les vit et se dirigea droit vers eux. Il s'agenouilla devant Lancelot et lui dit :

– Seigneur, le roi et messire Gauvain m'envoient. Ils demandent que vous sortiez leur parler avec deux autres compagnons, tous désarmés ; ils viendront dans les mêmes conditions. Une fois sur place, les deux par-

et viengne toz desarmez, car aussi ira mes sire sanz armes et tuit cil qui avec lui seront. » Li vallez se part de son seigneur et vient en la cité et trueve Lancelot et Boort et son frere qui estoient a privé conseill a unes fenestres et parloient encore de ce que messire Gauvains avoit mandé ; et Lancelos disoit toutevoies que de la bataille li pesoit il trop et qu'il n'avoit deus chevaliers en l'ost contre qui il ne se combatist plus volentiers que contre monseingneur Gauvain por l'amour qu'il avoit a lui. Et li messages fu venuz droitement la ou il les vit, si s'agenoilla devant Lancelot et li dist : « Sire, a vos m'envoie li rois et messire Gauvains qui vos mandent que vos ailliez la hors parler a eus entre vos troiz compaignons toz desarmez, car il i vendront tout en autel maniere ; illec sera acreanté d'une part et d'autre si fetement que nus ne se puisse retrere des couvenances. » Et Lancelos dit qu'il ira moult

– Mettons pied à terre en hommage à messire le roi qui s'en vient ; c'est l'homme le plus valeureux au monde.

Les deux autres répondirent qu'ils ne descendraient jamais de cheval pour leur ennemi mortel, à Dieu ne plaise. Lancelot dit qu'il avait beau être son ennemi, il mettrait tout de même pied à terre par amour pour lui. Il le fit aussitôt et ses compagnons l'imitèrent. Le roi dit à ceux qui l'accompagnaient :

– Mon Dieu ! Vraiment, ces trois hommes sont dignes de louanges. Ils ont en eux plus de courtoisie et de noblesse que quiconque, et ils sont si chevaleresques qu'on ne trouverait leurs pareils nulle part au monde. Plût à Dieu qu'il y ait encore entre nous le plus grand amour qui soit ! Que Dieu m'abandonne si je n'en éprouvais pas une plus grande joie que si l'on m'offrait la meilleure cité de l'univers.

a Boort : « Descendons encontre monseigneur le roi qui ci vient, qui est li plus preudom qui or soit el siecle. » Et eil dient que contre leur ennemi mortel ne descendront il ja, se Dieu plest. Et Lancelos dit, comment qu'il soit ses ennemis, il descendra por l'amour de lui ; maintenant met le pié a terre et si compaingnon font autretel. Et li rois dit a ceus qui o lui sont : « Par Dieu, voirement a il moult en ces trois homes por quoi touz li mondes les doit loer ; qu'il i a cortoisie et debonereté plus qu'en nule autre gent, et de chevalerie sont il si bien garni qu'il n'a en tout le monde leur pareuz ; et pleüst a Dieu qu'il eüst entre nos ausi grant amour comme ge vi onques plus ; ja Dex ne m'aïst, se ge n'en estoie plus liez que qui me donroit la meilleur cité qui soit el monde. » Lors descent de son cheval et ausi font tuit si autre compaignon ; et Lancelos, si tost comme il fu venuz pres de

que le roi vous promette que, si vous remportez ce combat et que vous me terrassez, ni lui ni ses hommes ne chercheront plus à vous nuire de son vivant, et qu'au contraire, ils lèveront le siège et retourneront dans leur pays. C'est bien cela ?

– Messire Gauvain, dit Lancelot, si vous étiez d'accord, je renoncerais à ce duel, bien qu'il soit évident que je ne peux pas y renoncer sans m'humilier et me faire traiter de lâche. Mais vous avez tellement fait pour moi, aussi bien vous que messire le roi qui est ici, que je vais avoir le plus grand mal du monde à prendre les armes contre vous, surtout dans un duel à mort. Sachez que je ne dis pas cela par lâcheté ou parce que j'aurais peur de vous, mais par bonté d'âme. Dès que je serai armé et monté sur mon destrier, si Dieu le veut, je serai tout à fait en mesure de me défendre contre vous. Je ne dis pas cela pour me vanter ou pour nier

que messires li rois vos acreant que, se vos veinquez ceste bataille et vos venez au desus de moi, il ne si home ne vous nuiront jamés tant comme il vive, einz leront del tout le siege et s'en iront arriere en leur païs ?

– Messire Gauvain, fet Lancelos, s'il vos plesoit, ge leroie en pes ceste bataille, tout soit il ore issi que ge ne la porroie lessier que la honte n'en fust moie et que l'en nel me tornast a coardise ; mes vos avez tant fet por moi, et vos et messires li rois qui est ci, que a peinnes me porra volenté venir de porter armes contre vos, meesmement en bataille mortel. Si sachiez que ge nel di mie par coardise ne por ce que ge vous dout, se par debonereté non, car des que ge serai armez et montez seur mon destrier, assez, se Dieu plest, porrai mon cors deffendre contre vos ; si nel di ge mie por vantance ne por ce que vos ne soiez li muedres chevaliers del monde, mes por ce que, s'il vos plesoit, ge

redevenir votre compagnon comme je l'ai été jusqu'à présent. Et je vais encore vous jurer autre chose, pour que vous ne croyiez pas qu'il y ait la moindre traîtrise entre moi et vous : je vous promettrai sur les saintes reliques que je n'ai pas tué votre frère Gaheriet délibérément et que sa mort m'a affligé bien plus qu'elle ne m'a réjoui. Et tout cela, je le ferai non parce que je vous redoute au-delà du raisonnable, mais parce qu'il me semble que ce serait catastrophique si l'un de nous tuait l'autre.

148. Le roi ne revenait pas de la colossale compensation que Lancelot avait offerte pour obtenir la paix. Il ne s'attendait absolument pas à cela de sa part. En larmes, il s'adressa à messire Gauvain :

– Cher neveu, au nom de Dieu, faites ce que Lancelot vous demande ! Il vous offre tous les gages de bonne volonté qu'un chevalier puisse donner à un

aussi bien comme ge oi onques encore. Et encore vos ferai ge autre serement que vos ne cuidiez, por ce qu'il n'ait entre moi et vos achoison de felonie : vos jurrai seur seinz que onques au mien escient n'ocis Gaheriet vostre frere et que plus m'en pesa qu'il ne fu bel ; et tout ce ferai ge, non pas por doutance que j'aie de vos, se par reson non, mes por ce qu'il m'est avis que ce sera domages granz, se li uns de nos ocit l'autre. »

148. Quant li rois entent la grant raison que Lancelos a offerte por pes avoir, il devient trop esbahiz, car il ne cuidast pas en nule maniere que Lancelos le feïst ; si dist a monseigneur Gauvain, tout larmoiant des ex : « Biaus niés, por Dieu, fetes ce que Lancelos vos requiert ; car certes il vos offre toutes les resons que chevaliers puisse offrir a autre por ocision de lingnage ; certes si preudom comme il est ne dist onques mes ce qu'il vos a dit. – Certes, fet messire Gauvains, proiere

Celui-ci donna aussitôt son accord. Le roi reçut leurs gages à tous deux. Lancelot lui parla en ces termes :

– Sire, je vous demande de me promettre quelque chose en tant que roi. Si Dieu m'accorde la victoire dans ce combat, levez le siège de devant cette cité et rentrez au royaume de Logres avec tous vos hommes et, tant que vous vivrez, promettez de ne jamais vous en prendre à nous, ni vous, ni aucun homme de votre lignage, si nous ne vous avons pas nui auparavant.

Le roi lui en fit la promesse. Ils se séparèrent, mais au moment du départ, Hector s'adressa à messire Gauvain :

– Messire Gauvain, vous avez refusé la plus belle offre et la plus grande réparation qu'un homme aussi noble que Lancelot ait jamais offertes à un chevalier. Eh bien, en ce qui me concerne, j'espère que les choses

monseigneur Gauvain. » Et il l'otroie maintenant ; et li rois reçoit les gages d'ambedous ; et lors dist Lancelos au roi : « Sire, je vos requier que vos me creantez comme rois, se Dex me done l'onor de ceste bataille, vos osteroiz le siege de devant ceste cité et vos en iroiz el reaume de Logres a toz vos homes en tel maniere que jamés tant comme vos vivroiz ne nos forferoiz ne hom de vostre parenté, se nos ne vos forfesons avant. »
Et il li creante come rois. Lors se partent atant li un des autres ; mes au partir dist Hestor a monseigneur Gauvain : « Messire Gauvain, vos avez refusé le plus bel offre et la plus haute amende que onques si hauz hom comme messires Lancelos offrist a chevalier ; certes endroit de moi voudroie ge qu'il vos en mescheïst, et ge cuit que si fera il. » Lancelos dit a Hestor qu'il se tese atant, quar assez en avoit dit, et il si fet ; et se partent meintenant li un des autres et viennent a leur chevax

surcroît, puisqu'il va défendre son bon droit ? Vous n'avez jamais commis d'acte aussi incompréhensible.

– Ne vous inquiétez pas, messire Yvain, j'ai la certitude que le droit est de mon côté et que le tort est du sien, je l'affronterai donc avec plus d'assurance que s'il était deux fois meilleur chevalier qu'il ne l'est !

– Pas de doute, Yvain, dit le roi Arthur, j'aimerais mieux avoir perdu la moitié de mon royaume plutôt que de laisser la situation se dégrader à ce point ! Mais puisque l'issue est inévitable, nous verrons bien ce qu'il adviendra et nous nous en remettrons à la grâce de Dieu. L'attitude de Gauvain est encore plus stupéfiante, car Lancelot lui a offert, en échange de la paix, de devenir son homme lige, ainsi que tous ses compagnons, sauf les deux rois. S'il n'acceptait pas cette offre, il partirait en exil pendant dix ans, et au retour, il demanderait seulement de redevenir notre compagnon.

encore a tort, car il se deffendra a son droit ? Onques mais voir tex merveilles ne feïstes. – Or ne vos esmaiez, missire Yvain, fet messire Gauvains, que ge sei veraiement que li droiz est miens et li torz siens ; por ce si me combatrai plus asseür encontre lui, s'il estoit mieudres chevaliers a doubles qu'il n'est. – Certes, fet li rois Artus, Yvain, ge volsisse mieuz avoir perdu la moitié de mon roiaume que la chose fust atant venue comme ele est ; mes puis qu'il ne puet remanoir, nos esgarderons que ce sera et atendrons la merci Nostre Seigneur. Et encore a il fetes greigneurs merveilles ; quar Lancelos li offri, por pes avoir, a devenir ses hom, et touz ses compaignons, fors seulement les deus rois ; et se ceste chose ne li plesoit, il s'en iroit en essill dis anz, et au revenir il ne demanderoit el se estre en nostre compaignie non. – Certes, fet messire Yvains, ci ot si grant offre qu'aprés ceste chose je ne

d'outrecuidance. Cette nuit-là, Lancelot veilla au monastère principal de la cité en compagnie de nombreux autres. Il confessa à un archevêque tous les péchés dont il se sentait le plus coupable envers Notre Seigneur, parce qu'il redoutait fort qu'il lui arrive malheur contre messire Gauvain, en raison de la mort de son frère, qu'il avait causée. À l'aube, il s'endormit jusqu'à l'heure de prime, et tous ceux qui avaient veillé avec lui firent de même. Lorsqu'arriva l'heure de prime, Lancelot, qui redoutait beaucoup ce qu'il avait à faire, se leva, s'habilla et vit les hommes de haut rang qui l'attendaient. Il demanda immédiatement ses armes et on lui en apporta d'excellentes, robustes, fermes et légères. Ses amis l'équipèrent du mieux qu'ils purent. On put voir de nombreux vassaux s'empresser pour l'armer ; chacun mettait toute son attention à le servir et à vérifier qu'il ne manquait de rien. Lorsqu'ils

mestre mostier de la cité entre lui et grant compaignie de gent, et se fist la nuit confés a un arcevesque de touz les pechiez dont il se sentoit plus corpables envers Nostre Seigneur, car moult doutoit qu'il ne li meschëist envers monseigneur Gauvain por la mort de ses freres qu'il avoit ocis ; et quant ce vint a l'enjornement, si s'endormi jusqu'a eure de prime, et ausint firent tuit li autre qui avec lui avoient veillié. Et quant ce vint a ore de prime, Lancelos, qui moult doutoit a veoir ce qu'il li couvenoit a fere, se leva et vesti et vit les hauz honmes qui l'atendoient. Et il demande erranment ses armes, et l'en li aporte bones et beles et forz et tenanz et legieres ; si ami l'arment au mielz qu'il pueent ; la peüssiez veoir a lui armer grant plenté de barons dont chascuns metoit s'entente et sa poine a lui servir et a lui regarder qu'il n'i falsist riens. Et quant il l'orent apa-

messire Gauvain par la main droite et l'amena dans la lice, mais il pleurait aussi abondamment que s'il voyait tout le monde mort à ses pieds. Bohort prit son seigneur par la main droite et le mena au même endroit, lui disant :

– Seigneur, entrez ici. Que Dieu vous accorde la victoire dans ce combat !

Lancelot fit le signe de croix au moment d'entrer dans la lice et se recommanda vivement à Notre Seigneur.

151. C'était une belle journée ; le soleil était levé et commençait à scintiller sur les armes. Les chevaliers, qui étaient preux et sûrs d'eux-mêmes, coururent l'un vers l'autre et abaissèrent leurs lances. Ils se frappèrent mutuellement au corps et sur les boucliers avec une telle brutalité qu'ils tombèrent tous deux au sol, sonnés et incapables de réfléchir, presque comme s'ils étaient

monseigneur Gauvain par la main destre et le met en champ, mes il ploroit si durement comme s'il veïst tout le monde mort devant li ; et Boorz prent son seigneur par la main destre et le met en chanp, et li dit : « Sire, entrez enz ; que Dex vos doint enneur de ceste bataille ! » Et Lancelos se seigne a l'entrer el chanp et se commande moult durement a Nostre Seigneur.

151. Li jorz fu biax et clers, et li soleuz levez, qui commença a luire seur les armes ; et li chevalier qui estoient preu et seür lessent corre li uns encontre l'autre et abessent les glaives et s'entrefierent si durement des cors et des escuz qu'il s'entreportent a la terre, si estonné qu'il ne sevent d'eus conseill prendre en tel maniere comme s'il fussent mort. Et li cheval qui se sentirent deschargié de lor seignors tornerent en fuie li uns ça, li autres la, mes ne trouverent qui les adesast, car ailleurs avoient tuit assez a entendre. A ce

412

lui donna un terrible coup sur le casque, assez pour le mettre en fort mauvais état. Lancelot, qui avait donné et reçu de nombreux coups dans sa vie, n'épargna pas son adversaire, lui infligeant sur le casque un tel coup que messire Gauvain eut du mal à s'en remettre. Alors commença entre ces deux-là une mêlée si violente qu'on n'en vit jamais de si féroce entre deux chevaliers. Ceux qui les voyaient donner et recevoir de tels coups devaient bien reconnaître que c'étaient deux hommes exceptionnels. La mêlée dura longtemps ainsi. Ils se malmenèrent si longuement avec leurs épées tranchantes que leurs armures étaient brisées au niveau des bras et des hanches, leurs boucliers si maltraités que vous auriez pu passer le poing à travers, et détruits aussi bien devant que derrière, et leurs casques, qui tenaient parce qu'ils étaient fermement lacés, ne leur étaient guère utiles, car ils avaient subi tant de coups d'épée

Lancelot et li done si grant cop seur son hiaume qu'il l'empire et maumet ; et cil qui meint cop avoit doné et receü ne l'espargne de riens, einz li done seur son hiaume tel cop que messire Gauvains en est touz chargiez del soustenir ; et lors commence entr'eus deus la mellee si grant que onques si cruel de deus chevaliers ne fu veüe ; et qui veïst les cox doner et recevoir a preudomes les peüst tenir. En tel maniere dura la mellee grant piece, et tant se sont entremené as espees trenchanz dont il se fierent souvent et menu que li hauberc sont desrompu sor les bras et sor les hanches, et li escu sont tel atourné que vous peüssiés vos poins bouter par mi et sont eschantelé par desous et par desore, et li hialme qui tenoient a bons las ne lor valent mais gaires, car il sont si empirié des cops des espees qu'il en gist pres de la moitié sor les espaulles ; et s'il fussent d'aussi grant force comme il estoient au

vaincre un chevalier. Le voilà en train de reprendre son souffle au beau milieu du duel : c'est un spectacle qui m'inquiète !

– Seigneur, répondit Hector, je vous garantis qu'il le fait seulement par amour pour Gauvain. Il n'en a pas vraiment besoin, en réalité.

– Je ne sais pas comment il entend procéder, dit le roi Bohort. Pour ma part, j'aurais été prêt à donner tout ce qu'il y a au monde – si cela m'appartenait – pour me retrouver en ce moment face à messire Gauvain. Le duel serait déjà terminé !

153. Les deux chevaliers restèrent éloignés l'un de l'autre un certain temps, mais lorsque messire Gauvain s'aperçut qu'il était midi, il appela Lancelot au combat, aussi frais que s'il n'avait pas porté le moindre coup. Il attaqua Lancelot avec une force si prodigieuse que son adversaire en fut éberlué, se disant :

por mener un chevalier jusqu'a outrance ; et il est ore ici reposez el milieu de sa bataille ; certes c'est une chose qui moult m'esmaie. – Sire, fet Hestor, sachiez veraiement que, se por l'amour de monseigneur Gauvain ne fust, il n'en feïst riens, car il n'en avoit pas grant mestier. – Je ne sei, fet li rois Boorz, qu'il en voudra fere ; mes ge endroit moi voudroie avoir doné quanqu'il a el monde, s'il estoit miens, que ge fusse orendroit encontre monseigneur Gauvain ; certes li chans seroit ja finez. »

153. Einsi furent li dui chevalier en la bataille et fu li uns ensus de l'autre ; mes quant ce fu chose avenue que messire Gauvains vit apertement qu'il estoit eure de midi, il apele Lancelot a la bataille autresi fres comme s'il n'i eüst huimés coup feru, et assaut Lancelot si merveilleusement que il en estoit touz esbahiz, dont il dist a soi meïsmes : « Par foi, ge ne creroie

154. Voici la vérité. Messire Gauvain naquit en Orcanie, dans une cité qu'on appelait Nordelone. À sa naissance, le roi Loth, son père, était absolument ravi. Il le fit emporter dans une forêt qui se trouvait non loin, auprès d'un ermite qui résidait là-bas. Ce saint homme menait une vie si parfaite que Notre Seigneur accomplissait des miracles quotidiens pour lui, comme redresser les boiteux ou rendre la vue aux aveugles, ainsi que de nombreux autres prodiges que Notre Seigneur produisait par amour pour ce saint homme. Le roi lui envoya l'enfant, car il refusait qu'il reçoive le baptême d'une autre main que de la sienne. Quand le saint homme vit le bébé et sut de qui il s'agissait, il le baptisa avec plaisir et lui donne le nom de Gauvain, car c'était le nom qu'il portait lui-même ; et ce baptême eut lieu à midi. Lorsque l'enfant eut reçu le sacrement, un des chevaliers qui l'avaient apporté dit au saint homme :

154. Voirs fu que, quant messire Gauvains fu nez, il nasqui en Orcanie, en une cité que on apeloit Nordelone ; et quant ce fu chose qu'il fu nez, li rois Loth, ses peres, qui moult en estoit liez, le fist porter en une forest, qui pres d'ilec estoit, a un hermite qui en la forest manoit ; et estoit cil preudons de si seinte vie que Nostre Sires fesoit tote jor por lui miracles de torz redrecier et d'avugles fere veoir, et meint autre miracle fesoit Nostre Sires por l'amor de cel preudome. Li rois i envoia l'enfant pour ce qu'il ne voloit. mie qu'il receüst baptesme d'autre main que de la soie. Quant li preudons vit l'enfant et il sot qui il fu, il le bautisa volentiers et l'apela Gauvain, car einsi estoit li preudom apelez ; et fu li enfes bautisiez endroit eure de midi. Quant li enfes fu bautisiez, uns des chevaliers qui l'enfant avoient aporté dist au preudome : « Sire, fetes tant que li roiaumes se lot de vos et li enfes, quant

prières l'ont bien servi. Tous les jours à midi, à l'heure même où il a été baptisé, sa force et sa vigueur augmenteront, où qu'il se trouve, et quelles que soient les douleurs et les souffrances qu'il aura éprouvées avant, il se sentira à nouveau tout frais et léger.

Ce que le saint homme avait prédit se produisit : tous les jours, sa force et sa vigueur croissaient vers l'heure de midi, où qu'il se trouvât. C'est ainsi qu'il tua bien des hommes de valeur et qu'il remporta bien des batailles aussi longtemps qu'il porta les armes. En effet, quand il se trouvait confronté à un chevalier très puissant, il l'assaillait et le serrait de près autant que possible jusqu'à midi, si bien qu'à cette heure-là, son adversaire était si épuisé qu'il n'en pouvait plus ; et quand il pensait pouvoir se reposer, messire Gauvain l'attaquait de toutes ses forces, lui qui à ce moment-là était de nouveau vigoureux et alerte. Il le menait jusqu'à la défaite,

ma priere que touz jorz a eure de midi, en cele eure meïsmes qu'il fu bautisiez, amendera sa force et sa vertu en quel que leu qu'il soit, ne ja tant devant n'avra eü peinne ne travaill qu'il ne se sente a celui point tout fres et tout legiers. » Tout einsi com li preudons dist avint il, car toz jorz amendoit sa force et sa vertu entor eure de midi en quel que leu qu'il fust ; dont il ocist meint preudome et veinqui meinte bataille, tant comme il porta armes. Car quant il avenoit qu'il se combatoit contre aucun chevalier de grant pooir, il li coroit sus et le hastoit au plus qu'il pooit jusqu'a hore de midi, si que a cele hore estoit cil si lassez qu'il ne pooit en avant ; et quant il se cuidoit reposer, lors li coroit messires Gauvains sus au plus qu'il pooit, comme cil qui a cele hore estoit preus et vistes ; si le menoit tantost jusqu'a oltrance, et c'estoit la chose par coi plusor chevalier doutoient a entrer contre lui en

qu'il était que s'il ne le vainquait pas autour de midi, il n'en viendrait jamais à bout. Pour cette raison, il frappait et martelait Lancelot avec son épée acérée. Son adversaire était sonné, mais il encaissait les coups. Quand le roi Bohort vit que Lancelot avait tellement le dessous qu'il ne pouvait que supporter l'assaut, il prononça les paroles suivantes si fort que plusieurs l'entendirent :

– Ah, Dieu, que vois-je ? Ah, prouesse, qu'êtes-vous devenue ? Ah, seigneur, est-ce que c'est un enchantement qui vous force ainsi à être tenu en échec par un seul chevalier ? Il n'est jamais passé un jour sans que je vous voie accomplir plus d'exploits à vous seul que deux des meilleurs chevaliers du monde n'en seraient capables, et maintenant vous êtes battu en brèche par la prouesse d'un chevalier isolé !

156. Le duel dura ainsi au-delà de l'heure de midi,

a outrer le entor midi, il n'en vendroit jamés a chief ; et por ce fiert il et maille de l'espee trenchant sus Lancelot qui touz estoit esbahiz et suefre toutevoies. Quant li rois Boorz voit que Lancelos est si au desouz qu'il ne fet guieres se soufrir non, il dist si haut que pluseur le porent bien entendre : « Ha ! Dex, qu'est ce que ge voi ? Ha ! proesce, qu'estes vos devenue ? Ha ! sire, estes vos enchantez, qui si estes mis au desouz par le cors d'un seul chevalier ? Ja vos ai ge touz jorz veü plus fere d'armes par le vostre cors que doi des meilleurs chevaliers del monde ne peüssent fere ; et ore estes si atainz par la proesce d'un seul chevalier ! »

156. Einsi dura la bataille jusqu'aprés midi que Lancelos n'ot gueres fet se soufrir non l'esforz monseigneur Gauvain et couvrir soi ; mes en ce fu il auques reposez et ot reprise sa force et s'aleinne ; si cort sus a monseigneur Gauvain moult vistement et li done par

l'heure de none. Les deux étaient si mal en point que tout le monde pouvait voir dans quel état ils se trouvaient. La lice dans laquelle ils se battaient était jonchée de mailles d'armure et d'éclats de bouclier. Messire Gauvain était si amoindri par les plaies qu'il avait reçues qu'il n'attendait plus que la mort, et Lancelot était dans un tel état qu'il aurait largement préféré se reposer que combattre. Messire Gauvain l'avait tant harcelé que le sang lui coulait par plus de treize blessures. S'il s'était agi d'autres chevaliers, les souffrances qu'ils avaient endurées les auraient déjà tués, mais leurs cœurs étaient si puissants qu'il leur semblait avoir accompli peu de choses s'ils n'allaient pas jusqu'à la mort ou à la défaite totale, afin qu'on voie enfin lequel des deux était le meilleur.

157. Leur conflit dura ainsi jusqu'à vêpres. Messire Gauvain était alors si exténué qu'il parvenait à peine à

et lors sont andui si mal atorné qu'il n'i a celui a qui il ne pere bien de son mestier ; et la place ou il se combatoient estoit toute jonchiee des mailles des haubers et des pieces des escuz. Mes messires Gauvains estoit tex atornez des plaies qu'il avoit qu'il n'atendoit mes fors la mort, ne Lancelos ne restoit mie si sainz qu'il n'eüst assez greignor mestier de reposer que de combatre ; car molt l'ot messires Gauvains hasté et tenu si cort que li sanz li sailloit del cors en plus de treze lex ; et se ce fussent autre chevalier, il fussent pieça mort au travail qu'il ont soffert ; mais il ont les cuers es ventres si granz qu'il leur semble que pou ont fait, se il ne se mainent jusques a mort ou jusques a outrance, tant que l'en en voie le meilleur.

157. En tel maniere dura li estris jusqu'a vespres ; et lors fu tant messire Gauvains traveilliez qu'a peinne puet il tenir s'espee ; et Lancelos, qui n'estoit mie trop

nous deux périsse d'une mort bien vile, et on le reprochera à nos familles. Je suis prêt à faire ce que vous voudrez bien me demander, mais pour cela, je vous en supplie, renonçons à ce combat.

Gauvain répondit que Dieu ne devrait plus jamais lui prêter assistance s'il acceptait une telle chose ; il s'adressa ainsi à Lancelot :

– Il est inévitable que l'un de nous deux meure dans cette lice, soyez-en certain !

Lancelot fut très affligé de ces paroles, car il ne voulait absolument pas que messire Gauvain meure de sa main. Il l'avait terriblement mis à mal. Il n'avait jamais cru, au début de la journée, qu'il y aurait eu tant de prouesse en son adversaire que ce qu'il avait constaté pendant ce combat – et Lancelot était l'homme au monde qui aimait le plus les bons chevaliers. Il partit dans la direction où il voyait le roi et lui dit :

puet estre que li uns n'en muire assez vilment, et sera reprouvé a nostre lingnage. Et, por ce que ge face ce que vos m'oseroiz requerre, vos pri ge que nos lessons ceste bataille. » Gauvains dist que ja Dex ne li aïst se il l'otroie de son gré, einz dit a Lancelot : « Soiez touz seürs qu'il ne puet estre que li uns de nos ne muire en cest champ. » De ce est Lancelos trop dolenz, car il ne volsist en nule maniere que messire Gauvains moreust par lui ; car il l'avoit tant esprouvé qu'il ne cuidoit pas au matin qu'il eüst en li tant de proesce comme il i avoit le jor trouvee ; et ce fu li hom del monde qui plus ama bons chevaliers que Lancelos. Et lors s'en vet cele part ou il vit le roi, si li dist : « Sire, ge prioie monseigneur Gauvain qu'il lessast ceste bataille ; car certes se nos en fesons plus, il ne puet estre que li uns de nos deus n'i reçoive domage. » Quant li rois, qui bien conoist que messires Gauvains estoit au desouz, entent

– Que Dieu vous garde et qu'il vous mène au salut, vous, le meilleur chevalier et le plus courtois que j'aie jamais connu !

158. Lancelot repartit alors vers les siens. Quand Hector le vit approcher, il lui dit :

– Seigneur, qu'est-ce que vous faites ? Vous aviez le dessus sur votre ennemi mortel et vous ne pouviez pas vous venger ? Vous avez préféré l'épargner après qu'il vous a accusé de trahison ? Retournez-y, cher seigneur, et décapitez-le ! Votre querelle sera enfin terminée.

– Ah, cher frère, répondit Lancelot, qu'est-ce que vous dites là ? Que Dieu m'aide ! J'aimerais mieux me prendre une lance à travers le corps que d'avoir tué un homme aussi valeureux.

– Il vous aurait tué, lui, s'il avait pu ! dit Hector. Et vous, pourquoi est-ce que vous ne lui avez pas fait la même chose ?

– A Dieu soiés vous commandés, fait li rois, qui vous conduise a salveté comme le meillour chevalier que je onques veïsse et le plus courtois. »

158. Atant s'en vet Lancelos vers les suens ; et quant Hestor le vit venir, si li dist : « Sire, qu'est ce que vos avez fet qui estiez au desus de vostre mortel ennemi, et si ne vos en poez vengier, einz l'en lessiez eschaper aprés ce qu'il vos a apelé de traïson ? Retornez, biaus sire, et si li coupez le chief ; lors sera vostre guerre finee. – Ha ! biaus frere, fet Lancelos, qu'est ce que vos dites ? Si m'aïst Dex, ge voudroie mieuz estre feruz d'un glaive parmi le cors que g'eüsse ocis un si preudome. – Ja vos eüst il mort, fet Hestor, s'il poïst ; et vos, por coi ne feïstes autel de lui ? – Je nel feroie mie, fet Lancelos, car mes cuers a cui je sui ne s'i porroit acorder en nule maniere. – Certes, fet li rois Boorz, ce poise moi, et je cuit que ce est une chose

au mieux de leur science, ils lui demandèrent comment il se sentait.

– Bien, répondit Lancelot.

Il dit alors aux rois Lionel et Bohort, qui étaient venus le voir :

– Chers seigneurs, je peux vous dire que depuis le premier jour où j'ai porté les armes, je n'ai jamais eu peur d'aucun homme, à part aujourd'hui ! Aujourd'hui, il n'y a pas le moindre doute que j'ai éprouvé la plus grande peur de ma vie. À midi, alors que j'avais tellement meurtri messire Gauvain qu'il pouvait à peine se défendre, je l'ai soudain trouvé si brutal et si rapide, que s'il avait longtemps maintenu ce niveau de vigueur, je n'aurais pas pu m'en tirer vivant. Tout cela me laisse perplexe, car je sais bien qu'avant cela il était épuisé et mal en point, mais en très peu de temps sa force est revenue avec une telle intensité qu'il était plus

sevent, il li demandent comment il li est. « Bien », fet Lancelos. Lors dist au roi Lyon et au roi Boort qui l'estoient venu veoir : « Biax seigneur, je vos di que puis que ge portai primes armes n'oi ge doutance por le cors d'un seul home fors hui ; mes hui sanz faille oi ge la greigneur doute que ge onques eüsse ; car quant vint a eure de midi que ge oi monseigneur Gauvain mené a ce qu'il estoit si outrez qu'il ne se pooit mes deffendre se petit non, adont le trouvai ge si aspre et si viste que, s'il se fust longuement tenuz en cele proesce, n'en poïsse eschaper sanz mort ; si m'en merveill moult comment ce pot avenir, car devant sei ge bien qu'il estoit recreanz et ateinz, et en si pou de terme li fu tel force venue que il n'avoit pas esté si preuz ne si vistes au commencement. – Certes, fet Boorz, vos dites voir ; a cele eure oi ge si grant poour de vous que ge onques mes n'oi ausi grant, et s'il se fust tenuz en ce

159. Quand les assiégeants virent que Lancelot était retourné dans la cité, ils allèrent voir messire Gauvain, appuyé sur son bouclier, si mal en point qu'il ne pouvait pas se soutenir tout seul. Ils l'aidèrent à monter à cheval et l'emmenèrent devant le roi avant de le désarmer. Il était en si piteux état qu'il perdit connaissance. On appela le médecin. Après avoir examiné les blessures, celui-ci dit qu'il parviendrait à toutes les soigner avant peu, à l'exception d'une plaie très profonde à la tête. Le roi lui dit :

– Cher neveu, votre excès vous aura tué ! C'est une catastrophe, car votre lignage ne produira jamais un aussi bon chevalier que vous l'êtes maintenant ou que vous l'avez été.

Messire Gauvain était incapable de répondre à ce que le roi lui disait ; il était si mal en point qu'il ne pensait pas survivre jusqu'au lendemain. Toutes les

159. Quant cil de l'ost virent que Lancelos fu entrez en la cité, il alerent a monseigneur Gauvain qui estoit acoutez seur son escu, si atornez que il ne se pooit soustenir ; il le monterent seur un cheval et le menerent droit devant le roi, puis le desarmerent et le trouverent si mal atorné qu'il s'est pasmez entre leur meins. Li mires fu mandez ; quant il ot veües les plaies, il dist qu'il le rendra tout sain dedenz cort terme, fors d'une plaie qu'il avoit el chief parfonde. Li rois li dist :

« Biax niés, vostre outrage vos a mort ; si est domages, que jamés de vostre lingnage n'istra ausi bons chevaliers com vos estes ne com vos avez esté. » Messire Gauvains n'a pooir qu'il responde a chose que li rois li die, car tant est malades qu'il ne cuide ja veoir l'endemain. Si plorent tuit par laienz grant et petit, quant il voient monseignor Gauvain si destroit que nus plus ; si en pleurent li riche et li povre, car il l'amoient tuit de

proie à un chagrin immense. Il fit porter messire Gauvain dans une litière ; il était si mal en point que le médecin lui-même n'attendait rien d'autre que la mort.

160. Le roi alla séjourner dans une cité qu'on appelle Meaux ; il y demeura si longtemps que Gauvain finit par se mettre sur la voie de la guérison. Après être longtemps resté dans cette cité, le roi dit qu'il retournerait bientôt au royaume de Logres. C'est alors que lui parvinrent des nouvelles qui le fâchèrent gravement. Un matin, au lever, un serviteur vint lui parler en ces termes :

– Sire, je vous apporte de graves nouvelles !

– Lesquelles ? demanda le roi. Dis-les-moi.

– Sire, les troupes de Rome sont entrées sur vos terres. Elles ont déjà brûlé et mis à sac toute la Bourgogne, mutilé et blessé les hommes, et ravagé la terre. Je sais avec certitude qu'elles viendront cette semaine

fet porter en litiere monseigneur Gauvain si malade que li mires meïsmes n'i atent se la mort non.

160. Li rois ala sejorner a une cité que l'en apele Meaus et demora tant illecques que messire Gauvains fu tornez a guerison. Quant li rois ot grant piece sejourné en cele cité, il dist qu'il s'en iroit prochainement el roiaume de Logres ; et lors li vindrent unes noveles qui moult durement li desplurent, car uns vallés li dist un matin qu'il se fu levés : « Sire, noveles vous aport assez anoieuses. – Queles sont eles ? fait li rois, di les moi. – Sire, en vostre terre sont entré cil de Rome ; si ont ja toute Bourgoigne arse et destruite, et les homes navrez et occis, et la terre toute robee ; si sai vraiement qu'il venront ceste semaine sor vous a ost pour combatre encontre vous en bataille champel, mais onques ne veïstes si grant gent comme il ont. » Quant li rois Artus entent ceste novele, si dist au vallet qu'il

– Ma foi, un serviteur m'a informé que les forces de Rome étaient entrées sur ces terres ; elles doivent arriver ici cette semaine pour nous confronter sur le champ de bataille. Qu'est-ce que vous pensez que nous devrions faire ?

– À mon avis, la meilleure solution serait de partir demain à leur rencontre pour les affronter dans une bataille rangée ; les Romains sont si couards et si faibles qu'ils ne tiendront pas longtemps contre nous, j'en suis convaincu.

Le roi répondit qu'il ferait ainsi. Il redemanda ensuite à messire Gauvain comment il se sentait, et son neveu répondit qu'il se sentait plus ragaillardi que jamais et tout aussi puissant, « s'il n'y avait pas cette blessure à la tête qui n'a pas aussi bien guéri que je voudrais ; mais cela ne va pas m'empêcher pour autant de porter les armes dès que le besoin s'en fera sentir ! »

moi. – Par foi, fet il, uns vallez m'a dit que li pooirs de Rome est entrez en ceste terre et doivent ceste semeinne venir seur nos et combatre a bataille champel. Or gardez que l'en en porra fere. – Certes, fet messire Gauvains, li mieuz que ge i voie si est que nous mouvons demain a aler encontre eus et que nos assemblons a eus a bataille champel, et ge cuit que Romain sont de si foible cuer et de si petit pooir qu'il n'avront ja encontre nos duree. » Li rois dit que si fera il. Lors redemande a monseigneur Gauvain comment il se sent, et il dist qu'il est ausi legiers comme il fu onques plus et d'autresi grant pooir, se ne fust la plaie del chief « dont je ne sui pas bien garis a ma volenté ; et nonpourquant pour ce ne lairai je pas a porter armes si tost comme besoins en sera. » Li rois s'en parti l'endemain de cel chastel ou il avoit sejourné et erra tant, entre lui et sa gent, qu'il encontra entre Champaigne et

d'Allemagne [30], qui est mort jadis aux mains d'Arthur. À cause de cette trahison, il n'y aura jamais de paix entre lui et nous tant qu'il ne nous rendra pas hommage et qu'il n'acceptera pas de tenir sa terre de nous, en nous payant un tribut annuel, ainsi que tous ses successeurs.

Les messagers du roi lui répondirent ainsi :

– Sire, puisque nous ne tirerons rien d'autre de vous, nous vous défions au nom du roi Arthur. Sachez qu'elle est arrivée, la bataille qui vous fera perdre tout honneur et qui exterminera vos hommes !

– J'ignore quelle en sera l'issue, répondit l'empereur, mais c'est justement pour cette bataille que nous sommes venus ! Elle déterminera si nous gardons ou perdons ces terres.

Les messagers quittèrent l'empereur et retournèrent auprès du roi, auquel ils expliquèrent ce qu'ils avaient

jadis de sa main ; et por la traïson qu'il en fist, ja pes n'avra a nos, jusqu'il nos ait fet homage et qu'il tiengne terre de nos, en tel maniere qu'il nos rende le treü chascun an et cil qui aprés lui venront autresi. » A ce respondirent li message le roi et distrent : « Sire, puis que l'en ne porroit autre chose trouver en vos, nos vos deffions de par le roi Artu, et sachiez que vos estes venuz a la bataille dont vos seroiz honniz en champ et tuit vostre home ocis. – Je ne sai, fait li empereres, qu'il en avendra, mais pour la bataille venismes nous ça, et par bataille avrons nous ou perdrons ceste terre. » Atant se partirent li message de l'empereor ; et quant il furent venu au roi, il li distrent ce qu'il avoient trouvé. « Or n'i a dont, fait li rois, que del assambler, car je voldroie mieus morir que tenir terre des Romains. »

161. Au matin s'armerent cil de Logres ; si devisa li

premières troupes se lancèrent à l'assaut ; le choc fut si spectaculaire que les Romains en furent abasourdis. On pouvait voir des chevaliers tomber de tous côtés, si bien que tout le champ de bataille en fut jonché. Les Romains n'étaient pas aussi habiles ni aussi expérimentés au combat que ceux du royaume de Logres ; les voilà qui tombaient au sol comme autant de bêtes brutes. Quand le roi Arthur, qui menait le dernier bataillon, entra dans la mêlée, le voilà qui massacrait les Romains et accomplissait de puissants exploits ; à son époque, aucun homme de son âge n'aurait pu en faire autant. Messire Gauvain se trouvait de l'autre côté, en compagnie du sénéchal Keu et de Girflet. Il se remettait au combat avec tant d'efficacité que personne ne pouvait lui faire le moindre reproche. En se frayant un chemin à travers la mêlée, qui était considérable, il tomba nez-à-nez avec l'empereur et l'un de ses

alerent ferir les Romains si merveilleusement qu'il en furent tuit esbahi ; si poïst l'en veoir a l'assembler chevaliers cheoir d'une part et d'autre, tant que tote la terre en estoit couverte ; li Romain n'estoient pas si duit ne si acostumé de porter armes com cil del roiaume de Logres ; por quoi vos les veïssiez autresi trebuschier comme se ce fussent bestes mues. Quant li rois Artus qui conduisoit la derreniere bataille fu venuz en la presse, lors li poïssiez veoir Romains ocirre et fere trop granz merveilles de son cors ; car a son tens il n'estoit hom de son aage qui tant en poïst fere. Et messire Gauvains qui estoit de l'autre part, entre lui et Keu le seneschal et Girflet, le recommença si bien a fere que nus ne l'en deüst blasmer ; et la ou il aloit parmi la bataille, qui estoit assez granz, avint qu'il encontra l'empereor et un sien neveu ; et cil dui avoient moult domagié ceus de Logres, qu'il aloient ociant et abatant

finir par le tuer. Lorsque l'empereur vit son neveu si blessé, il galopa vers le sénéchal Keu et le frappa si fort qu'il lui transperça le corps de sa lance. Il l'abattit à terre, et sa plaie était si grave qu'il ne vécut pas plus de trois jours [31]. L'empereur tira son épée et se dirigea ver Girflet, le frappant si fort sur le casque qu'il en fut complètement sonné. Ne pouvant plus tenir sur sa selle, il s'affala de son cheval. Le roi Arthur remarqua ces deux coups et se rendit bien compte qu'il s'agissait de l'empereur. Il s'élança dans sa direction et le frappa de toute sa force sur le sommet de son casque avec son épée brillante et acérée ; son coup fut si violent que rien n'empêcha le métal de trancher la tête de son adversaire jusqu'aux dents. Le roi Arthur tourna sa lame et l'empereur tomba à terre, mort. C'était une grande perte, car c'était un excellent chevalier, et encore un jeune homme.

Quant li empereres voit son neveu si navré, il laisse corre a Keu le seneschal et le fiert si durement qu'il li met le glaive par mi le cors ; si l'abat si durement navré qu'il ne vesqui puis que trois jors. Il tret l'espee et s'en vet vers Girflet et li done si grant cop par mi le hiaume qu'il en est toz estordiz, si qu'il ne se puet tenir en sele, ainz vole jus del cheval. Ces deus cox vit li rois Artus et sot bien veraiement que c'estoit li empereres ; lors lesse corre cele part et fiert l'empereor de toute sa force amont el hiaume de l'espee clere et trenchant si durement que nule riens nel puet garantir qu'il ne li face sentir le trenchant de l'espee jusques es dens ; il estort son cop et li empereres chiet mors a terre, dont ce fu trop grans domages, car trop estoit bons chevaliers et jones hom.

162. Quant li Romain voient leur seigneur mort, il se desconfissent erranment, si tornent en fuie la ou

n'en restait qu'une centaine, qu'ils firent prisonniers et amenèrent devant le roi Arthur. Il leur parla ainsi :

– Votre mort est garantie si vous ne jurez pas d'obéir à ma volonté !

Ils le jurèrent. Il fit aussitôt prendre et mettre en bière le corps de l'empereur, avant de dire aux Romains :

– Emportez votre souverain à Rome, et dites aux gens là-bas qu'au lieu du tribut qu'ils réclament, je leur envoie le corps de leur empereur – le roi Arthur ne leur paiera jamais d'autre tribut !

Ils répondirent qu'ils transmettraient correctement le message, puis ils quittèrent le roi, qui resta sur le champ de bataille, sans vouloir même partir à la tombée de la nuit. Et le conte cesse de parler d'eux, pour retourner au serviteur que la reine Guenièvre avait envoyé au roi Arthur afin de lui raconter la trahi-

qu'il pristrent, et furent amené devant le roi Artu et il leur dist : « Vos estes venu a la mort, se vos ne me fianciez que vos feroiz ma volenté. » Et il li fiancent ; et il fet meintenant prendre le cors l'empereor et metre en une biere, et puis dist as Romains : « Vos emporteroiz vostre empereeur a Rome, et diroiz a ceus que vos troveroiz que en leu del treü qu'il demandent leur envoi je le cors de leur empereeur, ne autre treü ne leur rendra ja li rois Artus. » Et cil distrent que ce message feront il bien ; si se partent del roi, et il remest en la place ou la bataille avoit esté, que onques la nuit remuer ne s'en volt. Si s'en test li contes d'els, et retorne au vallet que la reïne Guenievre ot envoié au roi Artu pour conter la traïson que Mordrés avoit fete et comment ele estoit assise en la tour de Londres.

⋆

avaient portés sur le casque. Il saignait abondamment, lui qui s'était si bien comporté le jour de la bataille que s'il n'avait pas été aussi valeureux, les Romains n'auraient pas été vaincus, quel que fût le nombre de leurs adversaires. C'est alors que le messager de la reine arriva devant le roi et lui parla ainsi :

– Sire, c'est la reine Guenièvre, votre femme, qui m'envoie auprès de vous. Elle me fait vous dire que vous l'avez trahie et trompée, et il s'en est fallu de peu qu'elle soit déshonorée, elle et toute sa parenté.

Il lui raconta les manigances de Mordret, comment il s'était fait couronner roi de Logres et comment tous les grands seigneurs qui tenaient leurs terres du roi Arthur lui avaient rendu hommage, de telle manière que, si le roi Arthur revenait, il ne serait pas reçu comme souverain, mais comme ennemi mortel. Il expliqua ensuite comment Mordret avait assiégé la

seingnoit si durement, que trop l'avoit bien fet celui jor en la bataille, que s'il ne fust einsi preudom li Romain n'eüssent pas esté veincu, por gent qui encontre eus fust. Lors vint li messages la reïne devant le roi, si li dist : « Sire, a vos m'envoie la reïne Guenievre, vostre fame, qui vos mande par moi que vos l'avez traïe et deceüe, et il n'est pas remés en vos qu'ele n'ait esté honnie, et ele et tos ses parentés. » Lors li conte comment Mordrés a erré, et comment il a esté coronez del roiaume de Logres et li ont fet homage tuit li haut baron qui del roi Artu tenoient terre, tout en tel maniere que, se li rois Artus i venoit, il n'i seroit ja receüz por seigneur, mes por ennemi mortel. Aprés li conte comment Mordrés a la reïne assise en la tor de Londres et la fet assaillir chascun jor. « Et por ce que madame a poor qu'il ne la destruie, vos mande ele por Dieu que vos la secorez au plus tost que vos porroiz ;

je te tuerai de mes propres mains – que le monde entier le sache ! Et que Dieu ne t'accorde pas de mourir d'autres mains que des miennes !

Plusieurs hommes de haut rang entendirent ces paroles. Ils étaient stupéfaits, car les mots que le roi avait prononcés venaient de leur apprendre que Mordret était son fils. Ils en furent abasourdis, autant qu'ils étaient. Le roi ordonna à son entourage de faire passer le message ce jour même parmi les troupes qu'elles devaient être prêtes à monter à cheval le lendemain matin, car le roi partirait vers les côtes pour retourner au royaume de Logres. Lorsque l'armée apprit cette nouvelle, la voilà qui se mit à défaire tentes et pavillons de tous côtés. Le roi demanda que l'on prépare une litière tirée par des chevaux pour porter messire Gauvain ; il ne souhaitait pas s'éloigner de lui, car s'il mourait, il voulait le voir mourir, et s'il survi-

t'ocirrai a mes deus meins, ce sache touz li siecles, ne ja Dex ne vueille que tu muires d'autrui meins que des moies. » Ceste parole oïrent pluseur haut home ; si s'en merveillierent moult, car il sorent veraiement par la parole que li rois ot dite que Mordrés estoit ses filz. Si s'en merveillierent, de tiex i ot, moult durement. Et li rois commanda a ceus qui entor li estoient qu'il feïssent ennuit savoir par toute l'ost qu'il soient apresté de monter demein matin, que li rois s'en iroit a la mer por passer el roiaume de Logres. Quant ceste nouvele fu seüe par l'ost, lors veïssiez tres et paveillons destendre amont et aval ; et li rois commande que on face une biere chevaleresce ou l'en portera monseigneur Gauvain : car il nel laira pas loing de lui, car se il muert, il le velt veoir morir, et se il vit, tant sera il plus joianz. Et cil le font tout einsi com li rois l'ot commandé.

165. Au matin, si tost comme il fu ajorné, mut

– Sire, dit le chevalier qui lui parlait, vous croyez donc que votre mort est proche ?

– Oui. Je suis certain qu'il ne me reste pas quinze jours à vivre ; et le fait de ne pas pouvoir voir Lancelot avant de mourir m'afflige plus que ma propre mort. Si je voyais celui que je sais être le meilleur et le plus courtois chevalier au monde, et que je pouvais lui réclamer pardon de m'être comporté de manière si vile envers lui à la fin, je pense que mon âme en serait allégée après ma mort.

Le roi arriva pendant ces propos et entendit ce que messire Gauvain disait. Il lui parla en ces termes :

– Cher neveu, votre fureur m'a causé un tort terrible : elle me prive de vous que j'aimais plus que tout homme, et elle m'ôte Lancelot, lui qui était si craint que, si Mordret avait su que j'étais réconcilié avec lui comme avant, il n'aurait jamais eu la hardiesse de se

lui parloit, cuidiez vos dont einsi morir ? – Oïl, fet il, veraiement, je sai bien que je ne vivrai ja quinze jours ; si sui plus dolenz de ce que ge ne puis veoir Lancelot, ainz que ge muire, que ge ne sui de ma mort ; que, se ge veïsse celui que ge sei au meilleur chevalier del monde et au plus cortois et ge li peüsse crier merci de ce que ge li ai esté si vilains au derrien, il m'est avis que m'ame en fust plus a ese aprés ma mort. » Li rois seurvint a ces paroles et oï bien que messire Gauvains disoit, et dist : « Biax niés, grant domage m'a fet vostre felonnie, car ele m'a tolu vos, que ge amoie seur touz homes, et Lancelot aprés, que l'en doutoit tant que, se Mordrés seüst qu'il fust ausi bien de moi comme il estoit jadis, il ne fust ja si hardiz qu'il eüst emprise tel desloiauté comme il a commenciee. Or avrai ge, si com ge cuit, soufrete des preudomes, et de vos et de ceus en cui ge me fioie plus au grant besoing ; que li

qu'il viendra vous retrouver si vous le lui demandez. Vous en avez grandement besoin, me semble-t-il ! Et n'y renoncez pas parce que vous comptez sur moi : je vous garantis que vous ne me verrez plus jamais porter les armes, ni vous ni personne.

Lorsque le roi Arthur entendit messire Gauvain lui dire qu'il ne pourrait plus échapper à la mort, il fut si accablé et manifesta une si grande affliction que toutes les personnes présentes s'apitoyèrent.

– Cher neveu, dit le roi, c'est donc vrai, ce que vous dites ? Vous allez nous quitter ?

– Oui, sire. Je suis convaincu que je ne vivrai pas plus de trois jours.

– Je suis bien en droit de me plaindre, car personne n'y perdra plus que moi !

– Sire, quoi qu'il en soit, je vous conseille de réclamer à Lancelot qu'il vous vienne en aide ; je n'ai aucun

vos, se vos le mandez ; et il vos en est bien mestiers, ce me semble, ne por fiance que vos aiez en moi nel lessiez pas, car certes jamés ne me verroiz porter armes, ne vos ne autres. » Quant li rois Artus entent ce que mesire Gauvains li dist, qu'il n'en puet eschaper sans mort, si est tant dolans de ceste parole et tant en fait grant doel qu'il n'a home en la place a qui il n'en prenge grant pitié. « Biaus niés, fait li rois, est ce donques voirs que vos dites, que vos nos leroiz en cest point ? – Sire, oïl, fait il ; je sai veraiement que je ne verrai ja le quart jour. – De ce me doi je bien plaindre, fait li rois, car li graindres damages en est miens. – Sire, fait mesire Gauvains, toutes voies vous loeroie je que vous mandissiés a Lancelot qu'il vous venist secourre, et je sai veraiement qu'il i venra, si tost comme il verra vos letres, car il vous aime assés plus que vous ne qui-diés. – Certes, fait li rois, je me sui tant meffais vers

partit le roi Arthur, accablé par la terrible trahison que Mordret avait entreprise contre lui ; mais l'état de messire Gauvain, qu'il voyait empirer de jour en jour et mener vers une fin inéluctable, lui pesait encore davantage. C'était cette douleur qui l'atteignait au cœur plus que nulle autre ; c'était cette douleur qui l'empêchait de se reposer jour et nuit ; c'était cette douleur qui ne le laissait ni boire ni manger. Mais le conte cesse à présent de parler de lui et retourne à Mordret.

⋆

168. Le conte dit maintenant que Mordret assiégeait la tour de Londres depuis si longtemps qu'elle était gravement endommagée. Plusieurs fois il l'avait violemment criblée de projectiles avec ses mangon-

s'en vint li rois Artus corrouciez de la grant desloiauté Mordret, qu'il avoit porchaciee vers lui ; mes plus li poise encore de monseigneur Gauvain qu'il veoit chascun jor empirier et aprouchier a sa firi : c'est li deus qui plus li touche au cuer que nul autre ; c'est li deus qui nel lesse reposer ne jour ne nuit ; c'est li deus qui nel lesse ne boivre ne mengier. Mes atant lesse ore li contes ci endroit a parler de lui et retorne a Mordret.

*

168. Or dit li contes que tant tint Mordrés le siege entor la tour de Londres que moult fu la tor empiriee et maumise, car meintefoiz i ot fet giter les mangoniax et ferir granz cox, dont il ne poïssent pas durer si longuement comme il durerent, se ne fust ce qu'il se deffendoient si merveilleusement ; et entretant com li

présents, estimant que ce n'était que justice, vu combien il était généreux. Un jour qu'il faisait assaillir la tour, il advint qu'un de ses messagers vint le voir et lui dit en privé, à l'écart des autres :

– Sire, j'ai des nouvelles très surprenantes à vous raconter : le roi Arthur est arrivé dans ce pays avec toute sa puissance, et il vient vers vous avec une armée considérable ! Si vous décidez de l'attendre ici, vous pourrez le voir d'ici deux jours. Vous ne pourrez pas éviter l'affrontement, car il ne vient pas pour autre chose. Considérez ce que vous voulez faire ; si vous êtes mal conseillé, vous risquez d'être très vite vaincu !

Quand il entendit cette nouvelle, Mordret fut pris de panique ; il craignait énormément le roi Arthur et ses troupes, et il était tout aussi terrifié par sa propre déloyauté, dont il craignait de graves répercussions. Il prit conseil auprès de ceux en qui il avait le plus

aportoit et donnoit ; et il le tenoient a bien emploié por la grant largesce dont il estoit. Un jour qu'il ot fet assaillir la tour, li avint que uns siens messajes vint a lui et li dist a conseill un pou ensus des autres : « Sire, nouveles vos sei dire moult merveilleuses ; li rois Artus est arrivez en ceste terre atout son pooir et vient a vos atout grant gent ; se vos ici le voulez atendre, vos le porroiz veoir dedenz deus jorz ; si ne poez faillir a la bataille, car il ne vient seur vos por autre chose. Or gardez que vos en feroiz ; que, se vos n'avez bon conseill, vos i porroiz tost perdre. » Quant Mordrés entent ceste nouvele, il en devint touz esbahiz et esperduz, car moult doutoit le roi Artu et son efforz, et meesmement il a grant poor de sa desloiauté, qu'ele ne li nuise plus que autre chose. Lors se conseille de ceste chose a ceus ou il plus se fioit, et si demande qu'il en porra fere ; et il dient : « Sire, nos ne vos savons autre

seigneurs du pays qui se trouvaient dans la cité. Ils se présentèrent, et lorsqu'ils furent tous là, il leur expliqua que le roi Arthur se dirigeait vers eux avec toute son armée et qu'il serait à Londres avant trois jours. Les membres de l'assistance dirent à Mordret :

– Sire, qu'est-ce que sa venue peut bien vous faire ? Vous avez plus d'hommes que lui ; allez à sa rencontre en toute confiance ! Nous risquerons la mort plutôt que de ne pas défendre les terres que vous nous avez octroyées, et nous ne vous ferons pas défaut tant que nous serons en mesure de porter les armes.

Quand Mordret vit qu'ils s'excitaient à l'idée de combattre, il en fut absolument ravi. Il les remercia tous et leur ordonna de prendre les armes, car il n'y avait pas une minute à perdre ; il aurait voulu déjà être face au roi Arthur, avant qu'il n'ait le temps de ravager les terres. La nouvelle se répandit dans tout le pays,

homes del païs qui estoient dedens la cité. Et cil vindrent a lui ; et quant il furent venu, il lor dist que li rois Artus venoit sor elz a tot son pooir et seroit a Londres dedenz tiers jour ; et cil qui la estoient distrent a Mordret : « Sire, de sa venue que vos chaut ? Car vos avez plus homes qu'il n'a ; si alez seürement encontre lui ; car nos metrons nos cors en aventure de mort ançois que nos ne vos garantissons la terre que nos vos avons donee, et ja ne vos faudrons tant com nos puissons porter armes. » Quant Mordrés entent qu'il s'entraatissent de combatre, si en fu moult liez de grant maniere, si les mercie touz et leur commande qu'il praignent leur armes, car il n'ont que demorer et il voudroit bien estre au roi Artu a l'encontre, ainz qu'il ait la terre domagiee. Lors fu la nouvele par tout le païs seüe et dient qu'il mouvront le matin por aler seur le roi Artu ; cela nuit furent en peinne et en travaill d'eus apareillier li un et li autre. A

roi, car elle craignait qu'il meure dans la bataille. Elle se mit à réfléchir, mais elle se sentait si mal qu'elle ne savait que faire. Alors qu'elle était absorbée par ses pensées, son cousin passa par hasard. Il fut triste de la voir pleurer et lui parla donc ainsi :

– Ah, madame, qu'est-ce qui vous arrive ? Au nom de Dieu, dites-le-moi et je vous conseillerai du mieux possible.

– Je vais vous le dire, répondit la reine. Deux choses m'ont plongée dans cet abîme de réflexion. La première, c'est que je vois que le roi Arthur va s'engager dans cette bataille ; et si Mordret a le dessus, il me tuera. Mais si mon mari remporte la victoire, il ne croira jamais que Mordret ne m'a pas connue charnellement, tant il s'est évertué à me posséder par la force ; et je suis convaincue qu'il me mettra à mort dès qu'il pourra me mettre la main dessus. Avec ces deux choses, vous voyez bien qu'il

ele a poor qu'il muire en la bataille. Lors commence a penser, si est tant a malese qu'ele ne set que fere ; en ce pensé ou ele estoit, vint ses cousins par aventure devant li ; et quant il la vit plorer, il en fu moult a malese, si li dist : « Ha ! dame, qu'avez vos ? Por Dieu, dites le moi et ge vos conseillerai a mon pooir. – Dont le vos dirai ge, fet la reïne ; en cest pensé m'ont mis deus choses : l'une, que ge voi que messires li rois est entrez en ceste bataille et, se Mordrés en vient au desus, il m'ocirra ; et se mes sires a enneur de ceste bataille, il ne porra croire en nule maniere que Mordrés ne m'ait conneüe charnelment, por la grant force qu'il a mise en moi avoir ; si sei veraiement qu'il m'ocirra, si tost comme il me porra tenir as meins. Par ces deus choses poez vos veoir apertement que ge ne puis eschaper que ge ne muire ou d'une part ou d'autre. Or gardez se ge puis estre granment a ese. » Cil ne la set

elle les fit monter chacune sur un palefroi et demanda à deux écuyers de l'accompagner. Elle fit également sortir de la tour deux chevaux de somme, chargés d'or et d'argent. Ainsi quitta-t-elle la tour de Londres. Elle chemina jusqu'à une forêt non loin, où se trouvait une abbaye de religieuses qu'un de ses ancêtres avait construite. Lorsqu'elle y parvint, elle fut reçue avec tous les égards que l'on devait à une dame de son rang. Elle y fit décharger tout le trésor qu'elle y avait apporté, puis dit aux demoiselles qui l'accompagnaient :

– Mesdemoiselles, partez si vous voulez, restez si vous voulez. Pour ma part, je vais demeurer ici pour vivre avec les religieuses. Madame ma mère, qui fut reine de Carmélide et qui avait la réputation d'être une femme de bien, s'était retirée ici pour y passer le restant de ses jours.

chascune monter sor son palefroi, et enmena deus escuiers avec li, et fist conduire hors de la tor deus somiers chargiez d'or et d'argent. Einsi s'en issi la reïne de Londres ; si s'en ala jusqu'a une forest qui pres d'illuec estoit, ou il avoit une abaïe de nonains que ses ancestres avoit fete. Quant ele fu leanz venue, ele fu receüe si hautement com l'en devoit tel dame recevoir ; ele fist leanz deschargier tout le tresor qu'ele avoit fet aporter avec lui, puis dist as damoiseles qui o lui estoient venues : « Damoiseles, s'il vos plest, vos en iroiz, et s'il vos plest, vos remeindroiz, car de moi di ge que ge remeindrai ci et serai rendue avec les nonains de ceanz ; car madame ma mere qui fu reïne de Tarmelide, que l'en tint a bone dame, s'i rendi et i usa le remenant de sa vie. » Quant les damoiseles oïrent ce que la reïne dist, eles pleurent moult durement et dient : « Dame, ja ceste enneur ne recevroiz sanz nos. » Et la reïne dist que de

– Ma sœur, répondit la reine, si vous ne me recevez pas parmi vous, ce sera bien pire pour moi comme pour vous. Si je partais d'ici et qu'il devait m'arriver malheur, je serais la victime, et le roi vous demanderait réparation, soyez-en sûre, car le malheur qui m'arrive-rait serait de votre faute.

La reine insista tant que l'abbesse ne sut plus quoi répondre. La reine la prit à part et lui expliqua la détresse et la crainte qui l'incitaient à rejoindre son ordre.

– Madame, dit l'abbesse, je vais vous donner un bon conseil. Restez ici, et s'il arrive par malheur que Mordret terrasse le roi Arthur et remporte la bataille, alors vous pourrez tout de suite prendre le voile et intégrer notre ordre. Et si le Dieu de gloire donne la victoire à votre mari dans cette bataille et lui accorde d'avoir le dessus et de revenir sain et sauf, je vous

eües. – Dame, fet la reïne, se vos ne me recevez, il en sera de pis a moi et a vos ; car se je m'en vois de ci et il m'en mesavient par aucune aventure, li damages en sera miens, et li rois vos demandera mon cors, de ce soiez toute seüre, car par vostre defaute me sera il mesavenu. » Tant dist la reïne a l'abeesse qu'ele ne set que respondre ; et la reïne la tret a une part, si li dit l'angoisse et la poor por quoi ele se velt rendre. « Dame, fet l'abeesse, de ce vos conseillerai ge bien ; vos remeindroiz ceanz voirement ; et s'il avient par mescheance que Mordrés viengne au desus del roi Artu et qu'il veinque ceste bataille, lors porroiz vos tout a tens prendre noz dras et entrer del tout en l'ordre ; et se Dex de gloire donoit a vostre seigneur qu'il veinquist ceste bataille et en venist au desus et qu'il reperast ça seinz et hetiez, je feroie bien vers lui vostre pes et que vos seriez mieuz de li qu'onques ne fust. » Et la reïne respont a

château de Douvres. Quand ils furent arrivés et qu'ils eurent débarqué leur équipement des navires, le roi demanda aux gens de Douvres d'ouvrir leurs portes et de les recevoir. Les résidents lui firent de grandes manifestations de joie et lui dirent qu'ils croyaient qu'il était mort.

– Sachez que Mordret est responsable de cette trahison, dit le roi Arthur, et que si je parviens à mes fins, il mourra comme traître et comme parjure envers Dieu et envers son seigneur lige !

172. Ce jour-là, vers l'heure de vêpres, messire Gauvain dit à ceux qui l'entouraient :

– Allez dire à messire mon oncle qu'il vienne me parler.

Un des chevaliers se rendit auprès du roi et lui dit que messire Gauvain le demandait. Lorsque le roi arriva, il trouva messire Gauvain si affaibli que per-

souz le chastel de Douvre ; et quant il furent arrivé et il orent des nes ostees leur armes, li rois fist savoir a ceus de Douvre qu'il ouvrissent la porte et le receüssent leanz ; et cil si fisent a grant joie ; et il distrent qu'il cuidoient qu'il fust morz. « Or sachiez bien que ceste desloiaute porchaça Mordrés, fet li rois Artus, dont il morra, se ge onques puis, comme desloiax et parjurés et vers Dieu et vers son seigneur lige. »

172. Celui jor endroit eure de vespres dist messire Gauvains a ceus qui entor lui estoient : « Alez dire a monseigneur mon oncle qu'il viengne a moi parler. » Uns des chevaliers vet au roi et dist que messire Gauvains le demande. Quant li rois i est venuz, il trueve monseigneur Gauvain si ateint que nus n'en puet parole trere ; lors commença li rois a plorer trop durement et a fere trop grant duel ; et quant il oï son oncle qui seur lui demenoit tel duel, il le connut, si ouvri les

Puis il dit au roi :

– Sire, je vous demande de m'enterrer à Camelot avec mes frères. Je veux être mis dans la même tombe que le corps de Gaheriet, parce que c'était l'homme que j'aimais le plus au monde. Et faites inscrire sur la tombe : C I GISENT G AHERIET ET L ANCELOT TUA À CAUSE DE LA FUREUR DE VAIN . Je veux que cette épitaphe y figure, afin que je sois blâmé de ma mort comme je le mérite.

Quand le roi, qui manifestait un profond chagrin, entendit ce que messire Gauvain disait, il lui demanda :

– Quoi, cher neveu ? C'est Lancelot qui a causé votre mort ?

– Oui, sire, par la blessure qu'il m'a faite à la tête. Je m'en serais complètement remis, mais les Romains l'ont rouverte pendant la bataille.

Après ces mots, plus personne ne l'entendit parler,

« Sire, ge vos requier que vos me façoiz enterrer a Kamaalot avec mes freres, et vueill estre mis en cele tombe meïsmes ou li cors Gaheriet fu mis ; car ce fu li hom del monde que ge plus amai. Et fetes escrivre sus la tombe : CI GIST GAHERIET QUE LANCELOS OCIST PAR L'. Cest escrit vueill ge qu'il i soit, si que ge soie blasmez de ma mort si comme j'ai deservi. » Li rois, qui trop fesoit grant duel, quant il oï ce que messire Gauvains disoit, il li demande : « Conment, biaus niés, estes vos dont venus a mort par Lancelot ? – Sire, oïl, par la plaie qu'il me fist el chief, et si en fusse ge touz gueriz, mes li Romain la me renouvelerent en la bataille. » Aprés ceste parole ne fu nus qui li oïst mot dire, fors tant qu'il dist : « Jhesucrist, pere, ne me juge pas selonc mes meffez. » Et lors trespassa del siecle, ses meins croisiees seur son piz. Li rois en pleure, et fet grant

468

173. Le roi Arthur était profondément affligé de cette mort : elle lui pesait tant qu'il ne savait plus quoi dire. Il s'évanouit tant de fois que les vassaux craignaient qu'il meure entre leurs mains. Ils le transportèrent dans une autre chambre pour qu'il ne voie pas le corps : tant qu'il l'aurait sous les yeux, ses lamentations ne cesseraient pas. Tout ce jour-là, le château résonna de tant de cris de douleur qu'on n'aurait pas entendu le tonnerre divin. Toutes et tous pleuraient ensemble, comme s'ils étaient cousins germains. Il n'y avait rien d'étonnant à cela, car aucun chevalier au monde n'avait été aimé par autant de personnes différentes que messire Gauvain. On traita le corps avec tous les égards possibles, en l'enveloppant dans des draps de soie décorés d'or et de pierres précieuses. Cette nuit-là, le château était éclairé de tant de sources de lumière qu'on aurait dit qu'il était en flammes. Le

173. Moult est li rois Artus corrouciez de ceste mort, et tant en a grant pesance qu'il ne set qu'il doie dire ; si se pasme si souvent que li baron ont doutance qu'il ne muire entre leur mains ; si l'enportent en une chambre por ce qu'il ne vuelent pas qu'il voie le cors, car tant comme il le verroit, ne cesseroit il sa plainte. Tout le jour fu li doels el chastel si grans que on n'i oïst pas Dieu tonnant, et plouroient tout et toutes ausi communement comme s'il fust cousins germains a chascun ; et ce n'estoit mie merveille, car mesire Gauvains avoit esté li chevaliers el monde plus amés de diverses gens ; il firent au cors toute l'onour qu'il porent faire et le misent en dras de soie ovrés a or et a pieres precieuses ; la nuit ot laiens si grant luminaire qu'il vous fust avis que li chastiaus arsist. Au matin, si tost comme il fu ajorné, li rois Artus qui se voit encombré de toutes choses prist cent chevaliers et les fist armer,

470

Ainsi pleurait toute la population sur la dépouille de messire Gauvain. Après avoir longuement escorté le corps, le roi s'arrêta et dit à ceux qui devaient le transporter :

– Je ne peux pas continuer plus loin. Allez à Camelot et faites ce que je vous ai dit.

Il s'en retourna dans un état d'accablement extrême, disant à ses hommes :

– Ah, seigneurs, nous verrons bien comment vous allez vous en sortir maintenant, car vous avez perdu celui qui vous servait à la fois de père et de bouclier dans toutes les situations difficiles ! Ah, Dieu, je crains que nous regrettions bientôt son absence !

Ainsi parlait le roi en s'en allant.

174. Ceux qui étaient chargés d'emmener le corps chevauchèrent toute la journée. Le hasard les conduisit à un château qui s'appelait Beloé, dont le seigneur était

li pueples aprés le cors monseigneur Gauvain. Quant il orent le cors assez convoié, li rois s'arresta et dist a ceus qui le cors devoient conduire : « Je ne puis avant aler ; alez a Kamaalot et fetes ce que ge vos ai dit. » Lors retorne li rois tant dolenz que nus plus et dist a ses homes : « Ha ! seignor, ore i parra que vos feroiz des ore mes, car vos avez perdu celui qui vos estoit peres et escuz a touz besoinz. Ha ! Dex, or criem ge que nos alons par tens soufrete de lui. » Issi dist li rois en alant.

174. Cil qui le cors devoient conduire chevauchierent tout le jor entier, tant qu'aventure les mena a un chastel qui avoit non Beloé, et en estoit sires uns chevaliers qui onques n'avoit amé monseigneur Gauvain, einz l'avoit par envie haï, por ce qu'il veoit que messire Gauvains estoit mieudres chevaliers de lui. Cil qui le cors portoient descendirent devant le mestre

À ces mots, le seigneur sortit de la pièce où il se trouvait, furieux du deuil qu'il la voyait manifester. Il retourna à l'intérieur et prit son épée, avant de s'avancer vers le corps et de frapper sa femme, qui était au-dessus de la dépouille, d'un coup si brutal qu'il lui trancha l'épaule et enfonça sa lame d'un bon demi-pied dans son torse. La dame s'écria :

– Ah, messire Gauvain, voilà que je meurs pour vous ! Au nom de Dieu, seigneurs ici présents, je vous en supplie, emportez mon corps avec le sien, afin que tous ceux qui verront nos sépultures sachent que je suis morte pour lui.

Les chevaliers eurent du mal à entendre ce que disait la dame, horrifiés qu'ils étaient par la façon dont sa mort était survenue. Ils se précipitèrent sur le chevalier et lui enlevèrent son épée. L'un des chevaliers, furieux, lui dit :

chambre, et fu trop iriez del duel qu'il vit qu'ele deme-
noit ; lors cort en une chambre, et prent s'espee, et
vient vers le cors, et fiert sa fame, qui desus estoit, si
durement qu'il li trencha l'espaule et entra bien demi
pié el cors ; et la dame s'escrie : « Ha ! messire Gau-
vain, or sui morte por vos ! Por Dieu, seigneur, fet ele,
qui ci estes, je vos pri que vos portoiz mon cors la ou
vos porteroiz le suen, si que tuit cil qui noz sepoutures
verront sachent que ge sui morte por lui. » Li chevalier
n'entendent pas granment a ce que la dame dit, car
trop sont dolent que ele est einsi morte par tel mesa-
venture ; si corent sus au chevalier, si li tolent s'espee,
et li uns des chevaliers li dist par mautalent : « Certes,
sire chevaliers, moult nos avez fet grant honte, qui
devant nos avez ocise ceste dame, et por neant ; si
m'aïst Dex, ge croi que jamés dame ne ferroiz qu'il
ne vos en souviengne. » Lors prent l'espee et fiert si

défendirent bien, car ils étaient valeureux et tous amis. Les citadins se rendirent compte que l'assaut qu'ils avaient entrepris était une folie, car leurs opposants les éjectèrent du palais en peu de temps

175. Les chevaliers restèrent donc sur place cette nuit-là, mangeant et buvant tout ce qu'ils purent y trouver. Le lendemain matin ils préparèrent un cercueil pour emporter la maîtresse des lieux avec eux, puis ils chevauchèrent jusqu'à Camelot. Quand les habitants de la cité surent qu'il s'agissait de la dépouille de messire Gauvain, ils furent profondément chagrinés par sa mort, se déclarant entièrement anéantis. Ils escortèrent le corps jusqu'à l'église principale et l'installèrent au milieu du monastère. Quand le petit peuple de la ville apprit que le corps de messire Gauvain y avait été apporté, il vint tant de gens qu'on n'aurait pas pu les compter. À l'heure de tierce, quand ils estimèrent que la dépouille avait reçu

cil se deffendent bien, a ce qu'il sont bon chevalier et ami, si que cil de la vile se tiennent por fol de l'assaut qu'il avoient empris ; car cil lor font vuidier le palés en petit d'eure.

175. En tel maniere demeurerent leanz cele nuit et mengierent et burent de ce qu'il trouverent leanz ; au matin firent une biere, et emporterent la dame de leanz avec eus, et chevauchierent tant qu'il vindrent a Kamaalot ; et quant cil de la cité sorent que c'estoit li cors de monseigneur Gauvain, il furent de sa mort moult tristre et moult amati, et dient que or sont il del tout aneanti ; il convoient le cors jusqu'a la mestre eglise et le mistrent el mileu del moustier. Quant li communs de la vile sot que li cors monseigneur Gauvain estoit aportez, si i vint tant de gent que nus ne les porroit nombrer. Et quant vint a eure de tierce que li cors ot eü sa droiture, il le mistrent en la tombe

Gauvain et de la dame de Beloé, et l'histoire se remet à traiter du roi Arthur et de son entourage.

★

176. Le conte dit à présent que lorsque le roi Arthur se fut séparé du corps de messire Gauvain après l'avoir envoyé vers Camelot, il revint au château de Douvres et y resta toute cette journée. Le lendemain, il partit et se mit en route vers Mordret, cheminant toute la journée avec son armée. Il campa pour la nuit à la lisière d'une forêt. Ce soir-là, quand il fut couché et endormi dans son lit, il lui sembla dans son sommeil que messire Gauvain lui rendait visite, plus beau qu'il ne l'avait jamais vu. Derrière lui venait toute une masse de pauvres gens qui clamaient tous :

– Roi Arthur, nous avons obtenu que messire

de monseigneur Gauvain et de la dame de Beloé ici endroit, et retorne l'estoire a reconter del roi Artu et de sa compaignie.

⋆

176. Or dit li contes que, quant li rois Artus se fu partiz del cors monseignor Gauvain, qu'il ot envoié a Kamaalot, qu'il revint au chastel de Douvre et i sejorna tout celui jor. A l'endemain s'en parti et s'esmut a aler encontre Mordret et chevaucha a toute s'ost ; la nuit jut a l'entree d'une forest. Au soir quant il fu couchiez et il fu endormiz en son lit, il li fu avis en son dormant que messire Gauvains vint devant lui, plus beaus qu'il ne l'avoit onques mes veü a nul jor, et venoit aprés li uns pueples de povre gent qui tuit disoient : « Rois Artus, nos avons conquestee la meson Dieu a ués mon-

Puis il retournait vers le roi et lui parlait ainsi :

– Sire, convoquez Lancelot. Soyez assuré que si vous l'avez à vos côtés, Mordret ne durera pas longtemps contre vous ; mais si vous ne demandez pas son aide dans cette extrémité, vous ne pourrez pas échapper à la mort.

Le roi répliquait qu'il ne chercherait jamais à le convoquer, car il lui avait causé tant de tort qu'il ne pensait pas qu'il répondrait à son appel. Messire Gauvain se détournait en larmes et disait :

– Sire, sachez que ce sera une perte terrible pour tous les hommes de bien.

Voilà ce qui arriva au roi Arthur dans son sommeil. Le lendemain matin, au réveil, il fit le signe de croix sur son visage et dit :

– Ah, cher Seigneur Dieu, Jésus-Christ, vous qui m'avez fait tant d'honneur depuis le premier jour où

au roi et li disoit : « Sire, mandez Lancelot ; car ce sachiez veraiement, se vos l'avez en vostre compaignie, que ja Mordrés n'avra encontre vos duree ; et se vos a cestui besoing ne le mandez, vos n'en poez eschaper sanz mort. » Et li rois dit que ja por ce ne le mandera, car il li a tant forfet qu'il ne quide mie qu'il venist a son mandement. Et messires Gauvains s'en tornoit atant lermoiant et disant : « Sire, sachiez que ce sera granz domages a toz preudomes. » Einsi avint au roi Artu en son dormant. Au matin, quant il s'esveilla, il fist le sygne de la croiz en son vis et dist : « Ha ! biaus sire Dex Jhesucrist, qui m'avez fet tantes enneurs, puis que ge primes portai coronne et que ge ving a terre tenir, biaus douz sire, par vostre misericorde, ne soufrez que ge perde enneur en ceste bataille, mes donez moi victoire sus mes ennemis qui sont parjuré et desloial envers moi. » Quant li rois ot ce dit, il se leva et ala oïr

qu'une dame venait vers lui, la plus belle qu'il ait jamais vue ; elle le soulevait de terre et l'emportait sur la plus haute montagne qu'il lui ait été donné de voir. Au sommet, elle l'asseyait sur une roue. Sur cette roue se trouvaient des sièges dont les uns montaient et les autres descendaient. Le roi examinait à quel endroit de la roue il était assis et constatait que son siège était le plus haut. La dame lui demandait :

– Arthur, où es-tu ?

– Madame, dit-il, je suis sur une grande roue, mais je ne sais pas quelle est sa nature.

– C'est la roue de Fortune, répondit-elle.

Puis elle lui demanda :

– Arthur, que vois-tu ?

– Madame, j'ai l'impression de voir le monde entier.

– Tu le vois, en effet, et il y a peu de territoires

devant lui, la plus bele qu'il eüst onques mes veüe el monde, qui le levoit de terre et l'enportoit en la plus haute montaigne qu'il onques veïst ; illuec l'asseoit seur une roe. En cele roe avoit sieges dont li un montoient et li autre avaloient ; li rois regardoit en quel leu de la roe il estoit assis et voit que ses sieges estoit li plus hauz. La dame li demandoit : « Artus, ou ies tu ? – Dame, fet il, ge sui en une haute roe, mes ge ne sei quele ele est. – C'est, fet ele, la roe de Fortune. » Lors li demandoit : « Artus, que voiz tu ? – Dame, il me semble que ge voie tout le monde. – Voire, fet ele, tu le voiz, n'il n'i a granment chose dont tu n'aies esté sires jusques ci, et de toute la circuitude que tu voiz as tu esté li plus puissanz rois qui i fust. Mes tel sont li orgueil terrien qu'il n'i a nul si haut assiz qu'il ne le coviegne cheoir de la poesté del monde. » Et lors le prenoit et le trebuschoit a terre si felenessement que au

– Ah, sire, pour le salut de votre âme, de votre corps et du royaume, retournez à Douvres avec toute votre armée, et demandez à Lancelot de venir à votre secours ! Il sera très heureux de le faire. Si vous affrontez Mordret maintenant, vous serez mortellement blessé ou tué ; et ce sera pour nous un désastre dont les conséquences se feront sentir jusqu'à la fin des temps. Roi Arthur, tout ceci adviendra si vous vous confrontez à Mordret.

– Monseigneur, dit le roi, je m'étonne fort que vous m'interdisiez ce que je ne peux plus éviter.

– C'est pourtant ce que vous devez faire si vous ne voulez pas causer votre perte.

Le saint homme parla ainsi au roi Arthur, espérant le faire changer d'avis, mais en vain ; le roi jura sur l'âme d'Utherpendragon son père qu'il ne rebrousserait pas chemin avant d'affronter Mordret.

« Ha ! sire, por sauveté de vostre ame et de vostre cors et del reigne, tornez arriers a Douvre, et toute vostre gent, et mandez a Lancelot qu'il vos viengne secorre ; et il i vendra moult volentiers. Car se vos assemblez a Mordret a ce point d'ore, vos i seroiz navrez a mort ou ocis ; et nos i avrons si grant domage qu'il durra tant com cil siecles durra. Rois Artus, tout ce vos avendra, se vos assemblez a Mordret. – Sire, fet li rois, merveilles me dites qui me deffendez a fere ce dont ge ne me puis retorner. – A fere le couvient, fet li preudons, se vos ne vos voulez honnir. » Einsi dist li preudons au roi Artu, com cil qui le cuidoit bien refreindre de sa volenté, mes ce ne puet estre, car li rois jure l'ame Uterpandragon son pere qu'il ne retornera ja, einz assemblera a Mordret. « Sire, fet li preudons, c'est domages que ge ne vos puis retorner de vostre volenté. » Et li rois dit qu'il s'en tese, car il ne leroit a

– Monseigneur, regardez ce prodige ! Cette roche porte une inscription faite il y a bien longtemps. Déchiffrez-la donc.

L'archevêque examina le message, qui disait : S

CETTE PLAINE DOIT SE DÉROULER LA BATAILLE

MORTELLE QUI LAISSERA LE ROYAUME DE

ORPHELIN .

– Sire, dit-il au roi, apprenez le sens de ces mots : si vous affrontez Mordret, le royaume deviendra orphelin, car vous mourrez ou serez mortellement blessé. Vous ne pouvez pas vous en tirer autrement. Et pour que vous croyiez d'autant plus que ce message dit la vérité, je peux vous dire que c'est Merlin en personne qui a gravé ces mots, et il n'a jamais rien dit qui ne fût vrai, lui qui connaissait les choses avant qu'elles n'adviennent.

– Monseigneur, dit le roi Arthur, si je n'étais pas

roche a letres qui i furent encisees lonc tens a ; ore esgardez qu'eles dient. » Et cil regarde les letres qui disoient : EN CESTE PLAINGNE DOIT ESTRE L BATAILLE MORTEL PAR QUOI LI ROIAUMES DE LOGRES REMEINDRA ORFELINS

or sachiez qu'eles vuellent dire ; se vos assemblez a Mordret, li roialmes en remeindra orfelins, car vos i morroiz ou vos seroiz navrez a mort ; autrement n'en poez partir ; et por ce que vos m'en creez mielz qu'en icest brief n'ait se verité non, je vous di que Merlins meïsmes escrist ces letres, ne en chose qu'il deïst onques n'ot se verité non, comme cil qui estoit certains des choses qui estoient a avenir. – Sire, fet li rois Artus, g'en voi tant que, se ge ne fusse tant venuz avant, je retornasse, quel que talent que ge eüsse eü jusques ci. Mes or soit Jhesucrist en nostre aïde, car ge n'en partirai jamés jusques a tant que Nostre Sires en ait

Mais si tu veux bien jurer, en tant que roi, que demain matin tu retourneras avec toutes tes troupes là d'où tu viens, il se fera une raison et ne t'agressera pas davantage. Si tu refuses, alors il te convoque à la bataille demain. Indique-lui à présent quelle sera ta décision, car il ne cherchera pas à te détruire si tu acceptes de quitter ses terres.

179. Le roi écouta ces instructions et dit au serviteur :

– Va dire à ton seigneur que cette terre qui est mon héritage, je ne la quitterai en sa faveur sous aucun prétexte. Au contraire, j'y resterai comme chez moi, pour la défendre et pour l'en éjecter, en parjure qu'il est ! Et que Mordret le parjure sache bien qu'il mourra de ma main. Explique-lui tout cela de ma part ; je préfère l'affronter que m'en aller, même s'il doit me tuer.

Après ces mots, le serviteur ne s'attarda pas. Il partit

entrez en sa terre ; mes se tu veus creanter comme rois que tu t'en iras le matin et toi et ta gent la dont tu ies venuz, il s'en souferra atant, que ja plus mal ne te fera ; et se tu ne veus ce fere, il te mande a demain la bataille. Or li mande que tu volras fere de ceste chose, car il ne quiert pas ton destruiement, se tu li vels vuidier sa terre. »

179. Li rois qui entent cest mandement dist au vallet : « Va dire a ton seigneur que ceste terre, qui est moie d'eritaje, ne vuiderai ge por lui en nule maniere, einz i serai comme en la moie por deffendre la et por jeter le fors comme parjuré ; et bien sache Mordrés li parjurez qu'il morra par mes meins ; de ceste chose l'acointe de par moi ; si m'est plus bel de l'assembler que del lessier, neïs s'il m'i devoit ocirre. » Aprés ceste parole ne demora point li vallez, ainz s'en parti sanz congié prendre et erra tant qu'il vint devant Mordret

une haine mortelle. Les plus hauts seigneurs saxons s'étaient alliés à Mordret et lui avaient rendu hommage, car à cette époque ils désiraient ardemment se venger des pertes considérables que le roi Arthur leur avait jadis infligées. Ainsi furent assemblées deux grandes armées de part et d'autre. Au point du jour, Arthur se leva et assista à la messe, avant de s'armer et d'ordonner à ses troupes de faire de même. Le roi établit dix bataillons : le premier était mené par messire Yvain, le second par le roi Yon, le troisième par le roi Karadoc, le quatrième par le roi Kabarentin, le cinquième par le roi Aguisant, le sixième par Girflet, le septième par Lucain l'Échanson, le huitième par Sagremor le Démesuré, le neuvième par Guivret, et le dernier par le roi Arthur – et ce bataillon-là était particulièrement grand. L'armée mettait beaucoup de ses espoirs dans ce bataillon, car il était rempli de nobles

roi de mortel haïne ; si s'estoient torné devers Mordret et li avoient fet homage li plus haut home de Sesoigne, car a cest point se baoient moult a vengier de maint grant anui que li rois Artus lor avoit aucune fois fet. Einsi furent assemblé d'une part et d'autre grant gent ; et si tost com li jorz aparut, li rois Artus se leva et oï messe, puis s'arma et commanda que sa gent s'armassent. Si establi li rois dis batailles, et la premiere conduisoit messire Yvains ; la seconde li rois Yons, la tierce li rois Karados, la quarte li rois Kabarentins, la quinte li rois Aguisans, la siste Girflez, la setiesme Lucans li Bouteilliers, l'uitiesme conduisoit Sagremor li Desreez, la novisme Guivrez, la derrienne conduist li rois Artus, et en cele fu li granz efforz de lor gent ; et en cele orent cil devant lor espoir, car trop i avoit de preudomes qui ne poïssent pas estre legierement desconfit, se trop grant plenté de gent ne venist sor aus.

Dans ses deux premiers bataillons, Mordret n'avait que des chevaliers saxons, et dans les deux suivants se trouvaient les Écossais ; après venaient les Gallois, qui constituaient deux bataillons, puis trois bataillons étaient composés d'hommes de Norgales. Ainsi Mordret répartit-il les chevaliers de dix royaumes différents. Ils chevauchèrent en ordre de bataille jusqu'à la grande plaine de Salisbury où ils aperçurent les troupes du roi Arthur et ses bannières qui claquaient au vent. Ceux de l'armée du roi Arthur, tous à cheval, attendaient que les hommes de Mordret arrivent. Lorsqu'ils se furent suffisamment approchés pour qu'il n'y ait d'autre issue que de croiser le fer, voilà que les lances s'abaissèrent. Du côté saxon, au-devant des troupes s'avançait Arcan, le frère du roi des Saxons, intégralement armé sur un destrier. Messire Yvain était au premier rang de ses compagnons et attendait la première joute ; quand il

Es deus premieres batailles Mordret n'avoit nul chevalier qui ne fust de Sessoigne, et es deus autres aprés furent cil d'Escoce ; aprés furent cil de Gales et tindrent leur genz deus batailles, et aprés cil de Norgales trois batailles. Einsi ot Mordrés de dis roiaumes esleüz les chevaliers ; et tant chevalchierent tuit rengié qu'il vindrent en la grant plaigne de Salebieres et virent les batailles le roi Artu et les banieres qui venteloient contre le vent ; et atendoient, tot monté, cil de l'ost le roi Artu, tant que li home Mordret venissent ; et quant il se furent si aprochié qu'il n'i avoit fors del ferir, lors veïssiez lances baissier. Devant touz les autres par devers les Sesnes venoit Arcans, li freres au roi des Sesnes, et fu armez seur un destrier de toutes armes. Quant messire Yvains le vit, qui estoit au premier de ses compaignons et atendoit la premiere joste, il lesse corre le glaive abessié ; Arcans fiert monseigneur Yvain et brise son

de chevaliers, certains morts, d'autres blessés. Ainsi commença la bataille des plaines de Salisbury, qui mena le royaume de Logres à sa destruction ; bien d'autres furent détruits aussi, et après cet événement, le monde ne contint plus jamais autant d'hommes de valeur. Après leur mort, les terres restèrent désertes et ravagées, privées de bons seigneurs, car ils avaient tous été tués dans des douleurs et des tourments sans nom.

182. C'est ainsi que la bataille débuta, colossale et terrifiante. Quand les hommes de l'avant-garde eurent brisé leurs lances, ils tirèrent leurs épées et frappèrent des coups prodigieux, immergeant leurs lames dans les casques de leurs ennemis jusqu'à la cervelle. Messire Yvain fut particulièrement remarquable ce jour-là : il infligea des pertes massives aux Saxons. Le roi des Saxons l'examina longuement, avant de se dire :

– Si celui-là vit plus longtemps, nous sommes

de chevaliers dont li un estoient mort et li autre navré. Einsi commença la bataille es pleins de Salebieres, dont li roiaumes de Logres fu tornez a destrucion, et ausi furent meint autre, car puis n'i ot autant de preudomes comme il i avoit eü devant ; si en remestrent aprés leur mort les terres gastes et essilliees, et soufreteuses de bons seigneurs, car il furent trestout ocis a grant douleur et a grant haschiee.

182. La bataille fu commenciee grans et merveilleuse ; et quant cil devant orent leur glaives brisiez, il metent les meins as espees et fierent si granz cox qu'il font baignier les espees parmi les hiaumes jusques es cerveles. Moult le fist bien cel jor messire Yvains et moult greva les Sesnes ; et quant li rois des Sesnes l'ot grant piece regardé, si dist a soi meïsmes : « Se cist vit longuement, nos sonmes desconfit. » Il lesse corre par mi la presse a monseigneur Yvain tant comme il pot

Saxons en fuite eurent quitté le champ de bataille, ceux de Logres les pourchassèrent, et les Saxons s'enfuirent vers les troupes d'Irlande ; celles-ci s'élancèrent à leur aide et piquèrent des éperons contre les hommes de messire Yvain. Le choc fut violent, car les Irlandais étaient frais et dispos, et bon nombre de leurs adversaires périrent. Mais les hommes de Logres étaient hardis et préféraient mourir que de battre en retraite ; ils les reçurent donc du mieux qu'ils purent, tout éreintés et épuisés qu'ils étaient. Messire Yvain fut abattu dans cet assaut, blessé par deux lances. Il aurait été tué et tous ses compagnons auraient été anéantis si le roi Yon, qui menait le second bataillon, n'était pas arrivé à leur secours le plus vite possible, avec toutes les forces qu'il pouvait rassembler. Les ennemis s'affrontèrent avec férocité, se transperçant de leurs lances. Ils se renversaient mutuellement de leurs montures çà et là. En

chose. Quant li Sesne orent vuidiee la place et il furent torné en fuie, cil de Logres les chacierent, et cil foïrent seur ceus d'Irlande ; et cil lessent corre les chevax por eus aidier et brochent contre les homes monseigneur Yvain ; si les ferirent si durement a ce qu'il estoient fres et reposé qu'il en i morut grant partie. Et cil qui estoient hardi et qui vouloient mieuz morir que retor-ner les reçurent au miels qu'il porent, comme cil qui estoient traveillié et lassé ; messire Yvains fu abatuz a cele pointe et navrez de deus glaives ; si fust ocis a celi point et tot si compaignon mort et detrenchié, se ne fust li rois Yons, qui conduisoit la seconde bataille, qui les secorut au plus tost qu'il pot a tant de gent comme il pot avoir ; lors s'entrefierent si mortelment qu'il se metent les glaives parmi les cors ; si s'entrabatent des chevax, li un ça et li autre la, si qu'en poi d'eure en poïst l'en veoir toute la plaigne couverte, dont li un

– Seigneur, prenez bien garde à vous, si vous ne voulez pas mourir !

Messire Yvain lui répondit qu'il n'avait jamais connu la peur de mourir avant ce jour-là :

– J'en suis très étonné, car auparavant la peur n'avait jamais réussi à me tourmenter ainsi !

Ils replongèrent aussitôt dans la bataille et recommencèrent à donner de puissants coups, si énergiques qu'on eût dit qu'ils n'avaient pas encore eu l'occasion de combattre. Ils accomplirent tant de prouesses que les troupes d'Irlande furent vaincues et s'enfuirent en panique. Mais c'est alors qu'un Irlandais chargea, la lance acérée à la main, et frappa le roi Yon avec une telle force que son armure ne l'empêcha pas de lui enfoncer la pointe et le manche dans le corps. Le fer ressortait largement de l'autre côté. L'Irlandais l'embrocha et le renversa au sol, si blessé qu'un méde-

vos au plus que vos porroiz, se vos ne voulez morir. »
Et messire Yvains dit qu'il n'ot onques mes poor de
morir fors hui seulement ; « si me merveil comment
ce puet avenir, car onques mes ne me pot poor mener
jusques a esmai. » Atant se remetent en la bataille et
recommencent a donner granz cox ausi vistement par
semblant com s'il n'i eüssent hui cop feru ; si font tant
par leur proesce que cil d'Irlande estoient torné a des-
confiture et s'enfuioient durement, quant uns cheva-
liers yrois lesse corre, un glaive trenchant en sa main,
et feri le roi Yon si durement que armeüre ne li fu
garant qu'il ne li mete par mi le cors et fer et fust, si
que li fers en parut grant partie de l'autre part ; il
l'empaint bien, sel porte a terre si navré qu'il n'a
mestier de mire. Et quant messire Yvains le vit, si en
fu tant dolenz com nus plus, si dist : « Ha ! Dex, quel
domage de ce preudome qui si tost est morz. Ha !

sur le corps, comprirent vite que celui qu'ils pleuraient avait été un grand seigneur. Ils ne se laissèrent pas décontenancer, mais revinrent aussitôt et s'élancèrent vers ceux qui manifestaient leur douleur. Ils les inondèrent de coups avec une violence mortelle et en tuèrent un grand nombre. Ils les auraient tous passés au fil de l'épée si le troisième bataillon n'était pas arrivé à leur secours, dès que ses membres s'aperçurent qu'ils se faisaient massacrer. Quand le roi Karadoc, qui menait le troisième bataillon, apprit que le deuil qu'on manifestait était pour le roi Yon, que les ennemis avaient tué, il dit à ses hommes :

– Seigneurs, nous allons nous élancer au combat, et je ne sais pas ce qu'il adviendra de moi. Si je me fais tuer, je vous supplie, au nom de Dieu, de ne pas vous lamenter, car cela pourrait encourager et enhardir vos ennemis.

cil por qui il ploroient avoit esté aucune haute per-
sone ; si ne furent pas esbahi a celi point, einz retornent
meintenant et corent sus a ceus qui le duel fesoient et
chaplerent sor als si mortelment qu'il en ocisent grant
partie, et touz les eüssent ocis, se ne fust la tierce
bataille qui les secorut, si tost comme ele vit que l'en
les menoit a si grant martire. Quant li rois Karados qui
la tierce bataille conduisoit sot que li deus que cil
fesoient estoit por le roi Yon, que cil de la avoient ocis,
si dist a ses homes : « Seigneur, nos alons en ceste
bataille, ge ne sei qu'il est a avenir de moi. S'il avient
que l'en m'ocie, je vos pri por Dieu que vos n'en faciez
ja chiere, car vostre ennemi i porroient prendre cuer
et hardement. » Einsi dist li rois Karados quant il entra
en la bataille ; et quant il se fu mis entre ses ennemis,
il le fist si bien que nus ne le pooit tenir a coart qui le
veïst ; et por la proesce dont il estoit tornerent cil

telle force qu'ils transpercèrent leurs boucliers, et se heurtèrent avec une telle violence qu'ils s'enfoncèrent leurs lances loin dans le corps, de sorte que les pointes ressortaient par-derrière. Ils se renversèrent au sol mutuellement, si gravement meurtris qu'aucun des deux ne put se moquer de l'autre – ils étaient mortellement blessés tous les deux. À leur secours jaillirent des chevaliers des deux côtés pour aider leur seigneur et gêner l'autre. Les efforts des hommes du roi Karadoc leur permirent de s'emparer par la force d'Heliadès, mais ils constatèrent qu'il avait déjà rendu l'âme, le corps transpercé par la lance. Les autres désarmèrent le roi Karadoc et lui demandèrent comment il se sentait. Il leur répondit :

– Je vous demande juste de venger ma mort, car je sais bien que je ne vivrai pas jusqu'à l'heure de none. Et pour l'amour de Dieu, ne manifestez pas votre cha-

glaives si fort que li escu percent, et s'entrehurtent de si grant force qu'il se metent parmi les cors les espiez trenchanz, si que li fer perent de l'autre part ; si s'entre-portent a terre si enferré qu'il n'i a celui d'els deus qui puisse gaber l'autre, car il sont andui navré a mort. A la rescosse de ces deus saillent de deus parz chascuns por aidier au sien et por encombrer l'autre ; si font tant li home le roi Karados qu'il pranent a fine force Heliadés ; mes il trouverent que l'ame li fu partie del cors, comme cil qui avoit esté feruz parmi le cors del glaive ; li autre desarment le roi Karados et li demandent comment il li est ; il leur dist : « Je ne vos pri fors de ma mort vengier, car ge sei bien que ge ne verrai ja eure de none ; et por Dieu n'en fetes ja sem-blant, car li nostre en porroient estre tost desconforté ; si porroit estre la perte greigneur. Mes tant fetes que vos m'ostoiz mon hauberc et me portez sus mon escu

– Je vous l'affirme ; depuis que le royaume de Logres est devenu chrétien, il n'y aura jamais eu de bataille où autant d'hommes de valeur seront morts que celle-ci. C'est l'ultime bataille du règne du roi Arthur.

185. Après avoir entendu ces mots, ils le laissèrent et retournèrent au combat. Les hommes du roi Karadoc et ceux du roi Yon s'illustrèrent si bien que les Écossais, les Irlandais et les Saxons furent anéantis. Quant aux hommes du roi Arthur, ceux des trois bataillons, plus de la moitié gisaient morts au sol, car par leurs exploits ils avaient éliminé six bataillons de Mordret, et avaient si bien combattu qu'ils avaient déjà affronté les bataillons venus du royaume de Galles. Ces deux bataillons comportaient de nombreux combattants valeureux qui étaient impatients de s'élancer au combat, et il leur pesait d'avoir dû attendre si longtemps. Ils accueillirent les hommes du roi Arthur avec

roiaume de Logres vint crestientez, n'i ot il bataille ou il moreust autant de preudomes com il fera en ceste ; c'est la derreniere qui i sera au tens le roi Artu. »

185. Quant il oent ceste parole, il le lessent et vindrent en la bataille ; si le firent si bien li home au roi Karados et cil au roi Yon que cil d'Escoce et d'Irlande et de Sessoigne furent desconfit ; et li home le roi Artu, cil des trois batailles, furent tel atorné qu'il gisoient mort plus de la moitié a la terre, car por le grant fes qu'il avoient soustenu avoient il les sis batailles Mordret menees a fin, et avoient ja tant fet qu'il se furent ferus seur les batailles qui del roiaume de Gales estoient issues ; en ces deus batailles avoit meint preudome a qui il tardoit moult qu'il se poïssent ferir en la bataille, et moult leur pesoit de ce qu'il estoient si longuement reposé ; si reçurent les homes le roi Artu si bien qu'il en remest petit es seles, a ce qu'il n'avoient le jour riens

résonnèrent les cris de bataille de différents pays, et voilà que de nombreux chevaliers tombèrent à terre, les uns morts, les autres blessés. On ne vit jamais de choc plus douloureux que celui-là, car les ennemis se vouaient une haine mortelle. Quand les lances furent brisées, ils tirèrent leurs épées et s'en donnèrent de grands coups, brisant les casques et détruisant les boucliers ; ils se renversaient mutuellement au sol. Chacun hâtait la mort de son prochain. Mordret ne tarda pas à envoyer deux corps d'armée supplémentaires pour aider ses hommes. Quand le roi Aguisant, qui menait le cinquième bataillon, les vit traverser le champ de bataille, il dit à ceux qui l'accompagnaient :

– Allons dans cette direction, afin de combattre ce détachement qui a quitté l'armée principale. Prenez garde de n'affronter personne d'autre avant de les atteindre ; mais quand vous serez à leur hauteur,

en lor venir enseignes de diverse gent, et poïssiez veoir chevaliers verser a terre et trebuschier les uns morz et les autres navrez ; si ne veïstes onques plus dolerex encontre que ce fu, a ce qu'il s'entrehaoient de mortel haïne. Et quant li glaive furent brisié, si metent les meins as espees et s'entrefierent granz cox, si qu'ils peçoient leur hiaumes et dettenchent leur escuz ; si s'entrabatent des chevax a terre, si haste chascuns la mort a son compaignon. Si ne demora guieres que Mordrés renvoia deus eschieles por aidier a ses genz ; quant li rois Aguisanz, qui la quinte bataille conduisoit, leur vit porprendre la champaigne, si dist a ses genz qui o lui estoient : « Ore alons par deça, si que nos puissons assembler a ceus de la qui orendroit sont parti de leur gent, et gardez que vos ne touchiez a nus des autres, devant que vos soiez a eus ; et quant vos i vendroiz, alez les ferir si qu'il en soient tout esbahi. » Tout einsi

et vit messire Yvain qui essayait de monter sur un des-
trier malgré ses blessures – mais ses ennemis l'avaient
déjà abattu au sol deux ou trois fois. Quand le roi vit
messire Yvain, il s'élança dans sa direction de toute la
puissance de son cheval. Quatre hommes essayaient de
tuer messire Yvain. Le roi les chargea et en frappa un
si fort que son casque n'empêcha pas l'acier de plonger
dans sa cervelle. Il se fraya un chemin entre eux par la
force, tandis qu'ils se demandaient tous, stupéfaits,
d'où venait tant de prouesse. Le roi Aguisant se montra
si valeureux qu'il délivra messire Yvain de tous ceux
qui s'en prenaient à lui ; il lui donna un cheval et l'aida
à monter dessus. Une fois remonté, bien qu'il fût
complètement épuisé, messire Yvain s'élança au
combat et accomplit tant de prouesses, par rapport à
ce qu'il avait déjà fait, que tout le monde en fut ébahi.
C'est ainsi que tous les bataillons s'affrontèrent avant

cerchant a l'espee, il garde devant lui et voit monsei-
gneur Yvain tout navré qui vouloit monter seur un
destrier, mes si ennemi l'avoient abatu deus foiz ou
trois. Quant li rois voit monseigneur Yvain, il lesse
corre cele part quanqu'il pot del cheval treire ; et cil
estoient quatre qui monseigneur Yvain vouloient
ocirre ; li rois, qui cele part vet, lesse corre, si en fiert
si un que li hiaumes nel garantist qu'il ne li face l'acier
boivre parmi la cervele ; il se fiert entr'eus ; si se mer-
veillent tuit dont cele proesce venoit. Tant fist li rois
Aguisanz par sa valeur qu'il delivra monseigneur Yvain
de touz ceus qui l'avoient entrepris, et li bailla cheval,
et le fist remonter ; quant il fu remontez, si las comme
il estoit, si se fiert en la bataille et fet tant, a ce qu'il
avoit fet devant, que tuit se merveillierent. En tel
maniere assemblerent toutes les batailles einz eure de
tierce, fors les deus derrenieres, cele ou li rois Artus

remporterions la victoire, sans le moindre doute, avec l'aide de Dieu et grâce aux prouesses dont je vous sais capables. Mais maintenant, très cher neveu, j'ai peur de regretter la folie qui m'a poussé à ne pas vous écouter, quand vous m'avez dit de convoquer Lancelot pour qu'il vienne me secourir face à Mordret ! Je sais bien que si je l'avais appelé à l'aide, il serait venu de bon cœur, sans hésiter.

187. Le roi Arthur prononça ces paroles dans un profond état d'affliction ; son cœur lui prédisait une partie des maux qui les attendaient, lui et ses hommes. Il avait revêtu un armement luxueux et d'excellente qualité. Il se dirigea vers les membres de la Table Ronde ; il en avait bien soixante-douze dans son corps d'armée.

– Seigneurs, dit-il, cette bataille est la plus redoutable que j'aie jamais vue. Au nom de Dieu, vous qui

entre vos deus. Certes nos avrions l'onor de ceste bataille a l'aïde de Deu et a la proesce que je savroie en vos. Mes, biax dous niés, or ai ge poor que je ne me tiegne por fol de ce que je ne vos crui, quant vos me deïstes que je mandasse Lancelot que il me venist aidier et secorre encontre Mordret, car je sai bien, se je l'eüsse mandé, il i fust venuz volentiers et debonerement. »

187. Ceste parole dist li rois Artus moult esmaiez, et bien li disoit li cuers une partie des max qui li estoient a avenir et a sa compaignie. Il estoit trop bien armez et trop richement ; lors vient a ceus de la Table Reonde dont il pooit bien avoir en sa compaignie soissante et douze. « Seigneur, fet il, ceste bataille est la plus dotable que ge onques veïsse ; por Dieu, vos qui estes frere et compaignon de la Table Reonde, tenez vos ensemble li uns avec l'autre, car, se vos le fetes, l'en ne vos porra mie legierement desconfire ; et il sont

que pas un seul ennemi ne reste en selle. Si vous parvenez à vos fins, je vous garantis que les hommes du roi seront si déboussolés qu'ils ne tiendront pas longtemps : ils prendront la fuite, incapables de s'orienter.

Ils répondirent qu'ils feraient exactement cela, puisqu'il l'avait ordonné.

188. Les troupes de Mordret s'élancèrent alors à l'assaut du bataillon royal. Les deux corps d'armée se rencontrèrent, lances abaissées. On eût dit un véritable tremblement de terre, car le vacarme des chevaliers chutant au sol résonnait jusqu'à deux lieues à la ronde. Le roi Arthur reconnut Mordret et se précipita à sa rencontre ; Mordret ne fut pas en reste. Ils se frappèrent l'un l'autre avec bravoure et hardiesse. Mordret donna le premier coup, perçant le bouclier du roi ; mais l'armure résista au choc, et aucune maille ne céda. La lance de Mordret se brisa en morceaux sous l'impact

remaingne nus qui ne soit abatuz. Se vos le poez einsi fere, ge vos di veraiement que li home le roi en seront si esbahi qu'il n'avront ja duree, einz torneront en fuie, puis qu'il n'avront ou reperier. » Et il dient que ce feront il moult volentiers, puis qu'il leur a commandé.

188. Lors lessent corre cele part ou il voient la bataille le roi ; si se fierent entr'eus les glaives abessiez ; si vos fust avis a l'encontrer que toute terre deüst fondre, car la noise estoit si grant de l'abateïz des chevaliers que l'en oïst le son de deus liues loing ; et li rois Artus, qui bien connut Mordret, s'adrece a lui, et Mordrés ausi ; si s'entrefierent comme cil qui sont preu et hardi. Et Mordrés fiert le roi touz premiers, si qu'il li perce l'escu ; mes li haubers fu forz, si n'en pot maille derompre ; si vole li glaives en pieces en l'empaindre qu'il fet ; li rois ne se remue ne pou ne grant. Et li rois, qui fu forz et durs et acoustumez de baillier lance, le

Avant d'y parvenir, toutefois, il reçut trois coups de la main du roi, si puissants que le plus petit aurait terrassé un autre chevalier. Mais Mordret était un chevalier expérimenté et courageux. Il chargea le roi Arthur pour se venger, furieux qu'il ait été abattu au milieu de ses troupes. Le roi ne chercha pas à l'éviter ; il dirigea au contraire son cheval dans sa direction. Ils échangèrent de si grands coups avec leurs épées tranchantes qu'ils furent complètement sonnés tous les deux, parvenant à peine à rester en selle. S'ils ne s'étaient pas cramponnés aux encolures de leurs chevaux, ils seraient tombés à terre, mais leurs montures tinrent bon et les éloignèrent l'un de l'autre sur une distance de plus d'un arpent.

189. La mêlée reprit alors, énorme et terrifiante. Galegantin le Gallois, un preux et courageux chevalier, s'élança vers Mordret. Mordret, de colère, le frappa de

ainçois ot il tieus trois cox par la mein le roi meïsmes que del meneur se tenist uns autres chevaliers touz encombrez ; mes Mordrés estoit bons chevaliers et hardiz ; si lesse corre au roi Artu por soi vengier, car moult a grant duel de ce qu'il l'a einsi abatu entre sa gent ; et li rois nel refuse mie, einz li adresce la teste de son cheval ; si s'entrefierent si granz cox des espees trenchanz que il sont si estordi que a peinnes se pueent il tenir es seles ; et s'il ne se fussent andui tenu as cox de leur chevax, il fussent cheoit a terre ; mes li cheval furent fort ; si les emportent outre et les esloignent l'un de l'autre plus d'un arpent de lonc.

189. Atant recommence la mellee grant et merveilleuse ; et Galegantins li Galois, qui estoit chevaliers preuz et hardiz, lesse corre a Mordret ; et Mordrés, qui estoit iriez, le fiert de toute sa force si qu'il en fet le chief voler, et ce fu granz domages, car moult avoit

adversaire ne l'empêcha pas de se faire transpercer par le fer et le bois de l'arme. Sa chute brisa la lance. Messire Yvain se dirigea alors vers le roi et l'aida à remonter en selle malgré tous ses ennemis. Mordret était fou de rage en voyant que le roi Arthur s'était relevé. Il s'élança vers messire Yvain en brandissant son épée à deux mains. Le coup fut lourd et vint de haut ; il fendit le casque, le capuchon de mailles et la tête de messire Yvain jusqu'aux dents, l'abattant au sol. Ce fut une perte terrible : à cette époque, on considérait messire Yvain comme l'un des meilleurs chevaliers au monde et l'un des plus nobles.

190. Quand le roi Arthur vit ce coup, il dit :

– Ah, Dieu, pourquoi tolérez-vous ce que je vois, le pire traître au monde qui a tué l'un des hommes les plus valeureux de notre temps ?

Sagremor le Démesuré répondit :

remest por armeüre qu'il ne li mete parmi le cors et fer et fust ; au cheoir que il fist brise li glaives, puis vint messire Yvains au roi et le monta maugré touz ses ennemis. Et Mordrés, qui est tant dolenz que a poi qu'il n'ist del sens de ce que li rois Artus est remontés, s'adreça a monseigneur Yvain et tint l'espee a deus meins ; et li cox fu pesanz et vint de haut ; si fent a monseigneur Yvain son hiaume et la coife de fer jusqu'es denz ; si l'abat mort a terre, dont ce fu domajes doulereus, quar a celi termine tenoit l'en monseigneur Yvain a un des bons chevaliers qui fust el monde et au plus preudomme.

190. Quant li rois Artus vit ce cop, si dist : « Ha ! Dex, por quoi soufrez vos ce que ge voi, que li pires traïtres del monde a ocis un des plus preudomes del siecle ? » Et Sagremor li Desreez respont : « Sire, ce sont li geu de Fortune ; or poez veoir qu'ele vos vent

gardaient l'étendard se battirent si bien lors de cet assaut que seulement vingt des quatre cents chevaliers de Mordret échappèrent au carnage, avant l'heure de none. Si vous vous étiez trouvés sur le champ de bataille à ce moment-là, vous auriez pu voir toute la prairie jonchée de cadavres et de nombreux blessés. Peu après l'heure de none, la bataille était déjà si avancée que de tous ceux qui s'étaient affrontés sur la plaine, c'est-à-dire plus de cent mille hommes, il n'en restait pas plus de trois cents, tous les autres étaient morts. Tous les compagnons de la Table Ronde avaient trouvé la mort, sauf quatre, car ils avaient plus que les autres combattu sans retenue, tant le péril qu'ils percevaient était grand. Les quatre qui restaient sur pied étaient le roi Arthur, Lucain l'Échanson, Girflet et Sagremor le Démesuré ; mais Sagremor était si gravement blessé qu'il tenait à peine en selle. Les deux

le roi Artu qui l'estandart gardoient qu'onques des quatre cens chevaliers Mordret n'en eschapa que vint que tuit ne fussent ocis et decoupé, la ou il assemblerent, einz eure de none ; se vos alors fussiez el champ ou la bataille estoit, vos poïssiez veoir toute la place jonchiee de morz et assez de navrez ; un poi aprés eure de none estoit ja la bataille si menee a fin que de touz ceus qui assemblerent en la plaigne, qui estoient plus de cent mile, n'en i avoit pas remés plus de trois cens que tuit ne fussent ocis ; des compaignons de la Table Reonde estoit si avenu qu'il estoient tuit ocis ne mes quatre, car il s'estoient plus abandoné por le besoing qu'il veoient si grant ; des quatre qui remés estoient fu li uns li rois Artus, et li autres Lucans li Bouteilliers, li tierz Girflet, li quarz fu Sagremor li Desreez ; mes Sagremor estoit si navrez parmi le cors qu'a peinne se pooit il tenir en sele. Il rassemblent leur

de soleil traversa la plaie si nettement que Girflet le vit, et que les gens du pays racontèrent par la suite que c'était un signe du courroux de Notre Seigneur. Mordret, se voyant si gravement blessé, ne douta pas que sa plaie fût fatale. Il frappa le roi au casque avec une telle brutalité que rien n'empêcha la lame d'atteindre la tête, et même d'en arracher un morceau. Le roi Arthur fut si étourdi par ce coup qu'il tomba de cheval. Mordret fit de même. Ils étaient tous les deux à l'agonie, incapables de se relever, allongés au sol côte à côte.

191. C'est ainsi que le père tua le fils et que le fils blessa le père mortellement. Quand les hommes du roi Arthur virent leur souverain à terre, leur affliction fut telle qu'un cœur humain ne pourrait pas concevoir leur chagrin. Ils s'exclamèrent :

– Hé, Dieu, pourquoi avez-vous permis que cette

apertement que Girflet le vit, dont cil del païs distrent que ce avoit esté sygnes de corrouz de Nostre Seigneur. Quant Mordrés se vit si navré, si pense bien qu'il est navrez a mort ; si fiert le roi Artu si durement el hiaume que riens nel garantist qu'il ne li face sentir l'espee jusqu'au test, et del test abati il une piece ; de celui cop fu li rois Artus si estourdis qu'il cheï jus del cheval a terre, et autresi fist Mordrés ; si sont andui si destroit qu'il n'i a celui qui ait pooir de relever, einz gist li uns delez l'autre.

191. Einsi ocist li peres le fill, et li filz navra le pere a mort. Quant li home le roi Artu voient le roi a terre, si sont si corroucié que cuers d'omme ne porroit penser l'ennui qu'il ont ; si dient : « Hé ! Dex, por quoi soufrez vos ceste bataille ? » Lors lessent corre as homes Mordret et cil a eus, si recommencent l'estour mortel, tant que, ainz ore de vespres, tuit furent ocis, fors seule-

520

Après avoir longuement manifesté leur douleur, ils se rendirent auprès du roi Arthur et lui demandèrent :

– Sire, comment est-ce que vous vous sentez ?

– Il n'y a rien d'autre à faire que de monter à cheval et de nous éloigner de ce lieu, répondit-il. Je vois bien que ma fin approche, et je ne veux pas mourir entouré de mes ennemis.

Il monta sur un cheval sans trop de difficulté. Ils quittèrent ainsi le champ de bataille tous les trois et cheminèrent en direction de la mer. Ils arrivèrent enfin à une chapelle, qui s'appelait la Noire Chapelle. Un ermite y célébrait la messe tous les jours ; il vivait non loin, dans un bosquet. Le roi mit pied à terre. Les deux autres l'imitèrent et ôtèrent le mors et la selle à leurs montures. Le roi entra dans la bâtisse, se mit à genoux devant l'autel et commença à réciter les prières telles qu'il les avait apprises. Il y demeura jusqu'au matin ;

il ont grant piece cest duel demené, il vindrent au roi Artu la ou il gist ; il li demandent : « Sire, comment vos sentez vos ? » Il leur dist : « Il n'i a fors del monter et d'eslongnier ceste place ; car ge voi bien que ma fins aprouche, ne entre mes ennemis ne vueill ge pas finer. » Lors monte seur un cheval assez legierement ; il se partent del chanp en tel maniere tuit troi et errent droit vers la mer, tant qu'il vindrent a une chapele qui avoit non la Noire Chapele ; uns hermites i chantoit chascun jor, qui avoit son ostel auques pres en un bos-chel. Li rois descent, et si font li autre et ostent a leur chevax les frains et les seles ; li rois entre leanz, et se met devant l'autel a genouz, et commence ses prieres teles com il les savoit ; il demeure jusqu'au matin que onques ne s'en mut, ne sa proiere ne fina vers Nostre Seigneur qu'il eüst merci de ses homes qui le jor avoient esté ocis ; et en ce qu'il fesoit ceste proiere, il

Lucain et se rendit compte qu'il avait perdu la vie et que c'était le roi qui l'avait tué. Il recommença à se lamenter :

– Ah, sire, vous avez bien mal agi en tuant Lucain !

Quand le roi l'entendit, il sursauta, regarda autour de lui et vit son échanson gisant mort au sol. Sa douleur se décupla et, dans son tourment, il répondit à Girflet :

– Girflet, Fortune a toujours été une mère pour moi, mais elle est depuis peu devenue une marâtre ! Elle me force à terminer mes jours dans la douleur, l'affliction et la tristesse.

Il dit à Girflet de remettre les mors et les selles sur les montures ; son compagnon obtempéra. Le roi monta à cheval et chemina jusqu'à la côte, qu'il atteignit à l'heure de midi. Il mit pied à terre sur le rivage et détacha son épée, avant de la tirer de son fourreau. Après

grant piece regardé et il vit qu'il ne se remouvoit, il aperçoit bien qu'il est morz et que li rois l'a ocis ; si recommence son duel et dit : « Ha ! sire, com vos avez mal fet qui Lucan avez mort ! » Et quant li rois l'entent, si tressaut et regarde entor soi et voit son bouteillier gesir mort a terre, et lors croist son duel et respont a Girflet en semblant d'ome corroucié : « Girflet, Fortune qui m'a esté mere jusque ci, et or m'est devenue marrastre, me fet user le remenant de ma vie en douleur et en corrouz et en tristesce. » Et lors dist a Girflet qu'il meïst les frains et les seles ; et cil si fet. Li rois monte et chevauche vers la mer tant qu'il i est a eure de midi ; si descent a la rive et desceint l'espee d'entor lui et la tret del fuerre ; et quant il l'ot esgardee grant piece, si dist : « Ha ! Escalibor, bone espee et riche, la meilleur de cest siecle, fors cele as Estranges Renges, or perdras tu ton mestre ; ou retrouveras tu

– Sire, répondit Girflet, je ferai selon vos ordres, mais je préférerais que vous me la donniez, si vous le voulez bien.

– Hors de question, dit le roi, elle serait ma employée entre vos mains.

Girflet monta donc sur le tertre. Lorsqu'il arriva au bord du lac, il tira l'épée de son fourreau et se mit à la contempler. Elle lui semblait bonne et belle, et il se dit que ce serait une trop grande perte de la jeter dans ce lac, comme le roi l'avait ordonné, car elle serait perdue. Il préférait y lancer la sienne et dire au roi qu'il avait jeté l'autre. Il détacha donc son épée de sa ceinture et l'envoya dans le lac, puis cacha l'autre dans l'herbe ; puis il retourna auprès du roi et lui dit :

– Sire, j'ai fait comme vous aviez demandé : j'ai jeté votre épée dans le lac.

– Et qu'est-ce que tu as vu ? demanda le roi.

fet il, ge ferai vostre commandement, mes encore volsisse ge mieuz, s'il vos pleüst, que vos la me donnissiez. – Non ferai, fet li rois, car en vos ne seroit ele mie bien emploiee. » Lors monta Girflet el tertre, et quant il vint au lac, il tret l'espee del fuerre et la commença a regarder ; et ele li semble si bone et si bele qu'il li est avis que trop seroit grant domage, s'il la gitoit en cel lac, si com li rois li avoit commandé, car einsi seroit ele perdue ; mieuz vient qu'il i giet la seue et qu'il die au roi qu'il l'i a gitee ; lors desceint s'espee et la giete el lac, et si repost l'autre dedenz l'erbe ; lors vient au roi, si li dist : « Sire, j'ai fet vostre commandement, car j'ai gitee vostre espee el lac. – Et que as tu veü ? fet li rois. – Sire, fet il, ge ne vi riens, se bien non. – Ha ! fet li rois, tu me travailles ; va arrieres et la giete, car encore ne l'as tu mie gitee. » Et cil retorne meintenant au lac et tret l'espee del fuerre, et la commence trop dure-

et tu verras bien ce qui se passera, car sa perte ne se fera pas sans un grand prodige !

Quand Girflet vit qu'il n'avait pas le choix, il retourna là où se trouvait l'épée, la prit et se mit à la contempler longuement et à se plaindre :

– Belle et bonne épée, quelle perte que vous n'aboutissiez pas entre les mains d'un homme de valeur !

Il la lança alors dans le lac, à l'endroit le plus profond et le plus éloigné qu'il pût trouver. Dès qu'elle fut sur le point de toucher l'eau, il vit une main émerger du lac jusqu'au coude, mais le corps auquel la main appartenait restait invisible. La main attrapa l'épée par la poignée et la brandit trois ou quatre fois vers le ciel.

193. Après que Girflet eut vu tout cela clairement, la main replongea dans l'eau en emportant l'épée. Il attendit sur place pendant un long moment, pour savoir si elle se manifesterait à nouveau. Quand il se

savras qu'il en avendra, car sanz grant merveille ne sera ele pas perdue. » Quant Girflet voit qu'a fere li couvient, si revient la ou l'espee estoit, si la prent et la commence a regarder trop durement et a pleindre, et dit : « Espee bone et bele, tant est granz domages de vos, que vos ne cheez es mains d'aucun preudome ! » Lors la lance el lac el plus parfont et au plus loing de lui qu'il puet ; et meintenant qu'ele aproucha de l'eve, il vit une main qui issi del lac et aparoit jusqu'au coute, mes del cors dont la mein estoit ne vit il point ; et la mein prist l'espee parmi le heut et la commença a branler trois foiz ou quatre contremont.

193. Quant Girflet ot ce veü apertement, la mein se rebouta en l'eve a toute l'espee, et il atendi illec grant piece por savoir s'ele se demoustrast plus ; et quant il vit qu'il musoit por neant, il se parti del lac et vient au roi ; si li dit qu'il a l'espee gitee el lac et li

– Il faut que vous fassiez comme j'ai dit. Partez vite d'ici, vous ne devez pas rester ! Je vous le demande pour l'amour qu'il y a toujours eu entre vous et moi.

Quand Girflet entendit le roi le prier si tendrement, il répondit :

– Sire, je ferai ce que vous m'ordonnez, même si cela m'afflige à un point inimaginable. Mais s'il-vous-plaît, dites-moi au moins si vous pensez que je vous reverrai un jour.

– Non, vous pouvez en être certain.

– Et où pensez-vous aller, très cher sire ?

– Je ne vous le dirai pas, répondit le roi.

Quand Girflet vit qu'il n'y avait plus rien à faire, il monta à cheval et quitta le roi. À son départ, une averse prodigieuse se mit à tomber ; elle dura jusqu'à ce qu'il arrive à un tertre qui se trouvait bien à une demi-lieue

que vos le façoiz einsi com ge vos di. Alez vos en de ci vistement, que del demorer n'i a il point ; et gel vos pri par cele amor qui a esté entre moi et vos. » Quant Girflet entent que li rois l'en prie si doucement, il respont : « Sire, ge ferai ce que vos commandez, tant dolenz que nus plus ; mes tant, s'il vos plest, me dites se vos cuidiez que ge vos revoie jamés. – Nenil, fet li rois, asseür en soiez. – Et quel part cuidiez vos aler, biaus sire ? – Ce ne vos dirai ge mie, » fet li rois. Et quant Girflet voit qu'il n'i prendra plus, il monte et se part del roi ; et si tost comme il en fu partiz, une pluie commença a cheoir moult grant et moult merveilleuse qui li dura jusqu'a un tertre qui estoit bien loing del roi demie liue ; et quant il fu venuz au tertre, il s'arresta desouz un arbre tant que la pluie fu passee et commença a regarder cele part ou il avoit lessié le roi ; si vit venir parmi la mer une nef qui estoit toute

530

tirer huit carreaux d'arbalète [34] . Q

qu'il avait perdu le roi, il descendit vers le rivage et manifesta un chagrin sans pareil. Il resta là toute la journée et toute la nuit sans boire ni manger ; il ne s'était pas sustenté le jour précédent non plus.

194. Le lendemain matin, le jour se leva, le soleil apparut et les oiseaux se mirent à chanter. Girflet était toujours la proie d'une profonde affliction ; accablé de douleur, il monta à cheval et partit, cheminant jusqu'à un bosquet qui se trouvait non loin. Dans ce bosquet vivait un ermite qu'il connaissait bien. Il lui rendit visite et resta chez lui deux jours, car le chagrin qu'il éprouvait l'avait épuisé. Il raconta au saint homme ce qu'il avait vu des derniers moments du roi Arthur. Le troisième jour, il partit en pensant retourner à la Noire Chapelle pour savoir si Lucain l'Échanson avait été enterré. Il arriva à l'heure de midi et mit pied à terre sur le parvis.

qu'une arbaleste ne poïst trere a uit foiz ; et quant Girflet voit qu'il a einsi perdu le roi, il descent seur la rive, et fet le greigneur duel del monde, et demore illuec tout le jor et toute la nuit que onques ne but ne ne menja, ne n'avoit fet le jour devant.

194. Au matin que li jorz aparut et li soleuz fu levez et li oisel ont commencié leur chant, Girflet fu si dolenz et corrouciez comme nus plus ; et, si dolenz comme il estoit, monta il seur son cheval, et se parti d'ilec, et chevaucha tant qu'il vint a un boschet qui illuec pres estoit. Il avoit en ce boschet un hermite qui moult estoit acointes de lui ; si i ala, et demora avec lui deus jorz, por ce qu'il se sentoit auques deshetiez del grant duel qu'il avoit eü, et conta au preudome ce qu'il avoit veü del roi Artu ; au tierz jor se parti de leanz et pensa qu'il iroit a la Noire Chapele por savoir se Lucans li Bouteilliers estoit encore mis en terre ; et quant il fu la venuz

profonde douleur. Il resta sur place jusqu'au soir, quand l'ermite vint pour officier à l'autel. Girflet lui demanda immédiatement :

– Seigneur, est-ce que le roi Arthur repose vraiment ici ?

– Oui, cher ami, il y est, en effet. Des dames que je ne connais pas l'ont apporté ici.

Girflet songea aussitôt qu'il s'agissait de celles qui l'avaient fait monter sur le navire. Il déclara que puisque son souverain avait quitté ce monde, il ne souhaitait pas y demeurer davantage ; il pria donc l'ermite de bien vouloir le prendre pour compagnon.

195. Ainsi Girflet devint-il ermite, officiant à la Noire Chapelle. Ce ne fut pas pour longtemps, car il ne survécut à la mort du roi Arthur que dix-huit jours. Pendant cette période où Girflet résidait à l'ermitage, les deux fils de Mordret se manifestèrent. Ils étaient

trop grant duel, et demora illuec jusqu'au soir que li preudons i vint qui servoit l'autel ; et quant li preudons fu venuz, Girflet li demande meintenant : « Sire, est il voirs que ci gist li rois Artus ? – Oïl, biax amis, il i gist voirement ; ci l'aporterent ne sai quex dames. » Et Girflet s'apense meintenant que ce sont celes qui le mistrent en la nef ; si dist, puis que ses sires est partiz de cest siecle, il n'i demorra plus ; si prie tant l'ermite qu'il le reçoit en sa compaignie.

195. Einsint devint Girflet hermites et servi a la Noire Chapele, mes ce ne fu mie longuement, que aprés la mort le roi Artu ne vesqui il que dis et uit jorz. Endementres que Girflet demoroit en l'ermitage, vindrent avant li dui fill Mordret qui avoient a Wincestre demoré por garder la vile, se mestiers fust, et les avoit Mordrés lessiez dedenz. Cil dui fill estoient bon chevalier et aduré, et si tost comme il sorent la

du roi Arthur : comment il était mort au combat et comment les deux fils de Mordret s'étaient emparés de sa terre après le décès du roi. Ces nouvelles accablèrent Lancelot, car il avait passionnément aimé le roi Arthur. Tous les bons chevaliers de Gaunes partagèrent son affliction. Lancelot discuta de la marche à suivre avec les deux rois, parce qu'il ne détestait rien tant que Mordret et ses enfants.

– Sire, dit Bohort, voici ce qui va se passer : nous allons convoquer nos hommes à travers la contrée, et lorsqu'ils seront rassemblés ici, nous quitterons le royaume de Gaunes et nous passerons en Grande-Bretagne. Quand nous y serons, les fils de Mordret n'auront plus qu'à s'attendre à la mort, s'ils ne s'enfuient pas.

– Vous voulez donc que nous procédions ainsi ? demanda Lancelot.

Artu, comment il estoit morz en la bataille et comment li dui fill Mordret avoient la terre sesie aprés la mort le roi Artu. Quant Lancelos entendi ces nouveles, il fu moult corrouciez, car trop avoit amé le roi Artu, et ausi en furent tuit li autre bon chevalier de Gaunes corroucié. Lancelos se conseille as deus rois qu'il porroit fere de ceste chose, car il ne haoit autant riens comme il fesoit Mordret et ses enfanz. « Sire, fet Boorz, je vos enseignerai que vos feroiz : nos manderons noz homes pres et loing, et quant il seront venu et assemblé, nos nos partirons del roiaume de Gaunes et passerons en la Grant Bretaigne ; et quant nos i serons, se li fill Mordret ne s'enfuient, il pueent bien estre asseür de mort. – Voulez vos que nos le façons issi ? fet Lancelos. – Sire, fet Boorz, nos ne veons mie comment nos en puissons estre vengié autrement. » Lors mandent leur homes pres et loing del roiaume de

arrivé sur l'île et qu'il amenait de nombreuses troupes avec lui. Cette information les troubla profondément, car ils ne redoutaient personne autant que Lancelot. Ils discutèrent ensemble de la meilleure stratégie à adopter et se mirent d'accord qu'ils rassembleraient leurs hommes pour aller affronter Lancelot sur le champ de bataille. Ils s'en remettraient à Dieu pour l'issue de la bataille, car ils préféraient mourir au combat que de fuir à travers le pays. Ils mirent leur plan à exécution, convoquant leurs hommes pour constituer une armée à Winchester. Ils avaient conquis tant de territoire en si peu de temps que tous les nobles du royaume leur avaient déjà rendu hommage. Lorsqu'ils eurent rassemblé leurs troupes, comme je viens de vous l'expliquer [35], ils sortirent de Winchester un mardi matin. Un messager arriva aussitôt pour les informer que Lancelot arrivait dans leur direction avec son armée, et qu'il était

avoit amené avec lui moult grant gent ; quant il oïrent ces nouveles, il furent trop durement esmaié, car il ne doutoient nul home tant comme il fesoient Lancelot ; si se conseillierent entr'ex comment il le feroient, et tant qu'il s'acorderent a ce qu'il prendroient leur homes et iroient combatre a Lancelot a bataille champel ; et qui Dex en donra l'enneur, si l'ait, car mielz ainment il a morir en bataille que aler defuiant par le païs. Einsi comme il deviserent le firent, car il manderent erranment leur homes et les assamblerent a Wincestre ; et il s'estoient ja si avancié en poi de tans que tuit li preudome del roiaume leur avoient fet homage ; et quant il orent fet assembler lor homes, si com ge vos ai devisé, il issirent de Wincestre par un mardi matin, et leur dist tout meintenant uns messages que Lancelos venoit seur eus a ost et estoit ja pres d'ilec a cinc liues englesches, et bien fussent il asseür qu'il

quitter ce monde. Elle avait eu la plus belle fin du monde et s'était repentie avec grâce, réclamant le pardon de Notre Seigneur avec tendresse. La nouvelle de sa mort accabla terriblement Lancelot, et il chevauchait vers Winchester le cœur lourd. Quand les combattants ennemis le virent venir, ils montèrent à cheval. Le choc des deux armées fut total. Voilà de nombreux chevaliers tombant et mourant au combat ; bien des chevaux se faisaient tuer ou s'égaraient sur le champ de bataille, tandis que leurs maîtres gisaient au sol, l'âme envolée. L'affrontement dura jusqu'à l'heure de none, car les troupes étaient nombreuses des deux côtés. Vers none, l'aîné des deux fils de Mordret, celui qui s'appelait Melehan, muni d'une lance courte et épaisse au fer acéré et aiguisé, s'élança contre le roi Lionel de toute la puissance de son cheval. Il le frappa le plus fort possible, et ni bouclier ni armure ne

estoit trespassee de cest siecle nouvelement ; mes onques haute dame plus bele fin n'ot ne plus bele repentance, ne plus doucement criast merci a Nostre Seigneur qu'ele fist. De sa mort fu moult Lancelos dolenz et corrouciez, quant il en sot la verité ; lors chevaucha vers Wincestre moult ireement ; et quant cil qui l'atendoient le virent venir, il montent sus les chevaus et assemblent a eus a pleinne bataille ; si poïssiez veoir a l'encontrer meint chevalier verser et morir, et meint cheval ocirre et meint estraier, dont li seigneur gisoient par terre les ames parties des cors. La bataille dura jusqu'a eure de none, car il avoit grant gent d'une part et d'autre ; et entor none avint que li ainz nez des deus filz Mordret, cil qui Melehan avoit a non, tenoit un glaive cort et gros, ou il avoit fer trenchant bien aguisié, et lesse corre au roi Lion tant com chevax pot aler ; si le fiert de toute sa force si

qu'il trouvait sur son passage, à tel point que cela relevait du prodige. Quand les chevaliers de Gaunes virent tomber le roi Lionel, ils mirent pied à terre à proximité et le prirent pour l'éloigner de la mêlée et le déposer sous un orme. Lorsqu'ils constatèrent la gravité de sa blessure, tous furent profondément accablés, même s'ils n'osaient pas manifester leur douleur devant leurs ennemis, de peur qu'ils s'en aperçoivent.

198. Ainsi la bataille débuta-t-elle dans la douleur et le chaos. Elle continua jusqu'à l'heure de none sans qu'il fût possible de déterminer qui avait le dessus. Après none, ce fut au tour de Lancelot d'entrer sur le champ de bataille. Il se retrouva face au fils cadet de Mordret, qu'il reconnut par son armement – il portait les mêmes couleurs que son père. Lancelot, mû par une haine féroce, s'élança vers lui, l'épée tirée. L'autre ne recula pas mais interposa son bouclier dès qu'il le

voit qui ne s'en merveille ; et quant li chevalier de Gaunes voient cheoir le roi Lyon, il descendent devant lui et le pranent et l'enportent hors de la presse desoz un orme ; et quant il le voient si durement navré, si n'i a celui qui n'en soit moult durement corrouciez, mes il n'en osent fere duel por leur ennemis, qu'il ne s'en aperçoivent.

198. Einsi fu la bataille commenciee doulereuse et pesme jusqu'a eure de none si ygalment que a peinnes peüst l'en connoistre la meilleur partie. Aprés none avint que Lancelos entra enmi la bataille ; si encontra le fil Mordret le plus juenne et le connut bien as armeüres, car il portoit autiex armes comme ses peres souloit fere ; et Lancelos, qui trop mortelment le haoit, lesse corre l'espee trete ; et cil nel refuse pas, einz giete l'escu encontre, si tost comme il le vit venir ; et Lancelos le fiert de toute sa force, si qu'il li fent l'escu

cadavres derrière lui. Il continua ainsi jusqu'à tomber nez à nez avec le comte de Gorre, dont il connaissait la réputation de traîtrise, lui qui avait fait tant de mal à tant d'hommes de haut rang. Dès qu'il le vit, Lancelot s'écria :

– Ah, traître, la mort frappe désormais à votre porte, et rien ne pourra vous en protéger !

Le comte regarda aussitôt alentour ; quand il vit que c'était Lancelot qui le menaçait et qui le pourchassait, l'épée tirée, il comprit qu'il serait perdu si l'autre parvenait à l'atteindre. Il piqua donc des éperons et s'enfuit à toute vitesse. Sa monture était rapide, mais celle de Lancelot aussi. La poursuite dura jusqu'à ce qu'ils se fussent enfoncés d'une bonne demi-lieue dans la forêt. À ce moment le cheval du comte, épuisé, mourut sous lui. Lancelot, qui talonnait son ennemi, le vit à terre. Il courut vers lui et le frappa au casque d'un coup si brutal

trace de ceus qu'il fesoit voler a terre. Tant a ale en tel maniere qu'il a encontré le conte de Gorre, qu'il connoist a traïtor et a desloial, et meint ennui avoit fet a meint haut home ; il li escrie, si tost com il le voit : « Ha ! traïtres, certes ore estes vos alez et estes venuz a la mort, que riens ne vos puet garantir. » Et cil se regarde de meintenant, et quant il voit que c'est Lancelos qui le menace et qui le suit l'espee trete, il voit bien qu'il est alez, s'il le puet ateindre ; si broche le cheval des esperons et s'enfuit si grant oirre comme il puet. Il estoit bien montez ; ausi estoit Lancelos ; si conmence en tel maniere la chace entr'eus deus qui dura jusqu'en la forest bien en parfont demie liue ; et lors recrut li chevax au conte et chiet morz desouz lui. Lancelos, qui pres le sivoit, le vit a terre ; si li cort sus, si armez comme il estoit, et le fiert par mi le hiaume si durement qu'il li met l'espee jusqu'es denz ; et cil

– Quoi ? Il est mort ? demanda Lancelot.

– Oui, seigneur, j'ai vu son cadavre.

– Quel désastre ! s'exclama Lancelot. C'était un homme d'une grande noblesse et un excellent chevalier.

Il se mit à verser des larmes en abondance ; elles inondaient son visage sous son casque. Le serviteur dit alors :

– Seigneur, il est fort tard, et il n'y a personne ni aucun refuge aux alentours. Où est-ce que vous allez passer la nuit ?

– Je ne sais pas, répondit Lancelot. Cela m'est égal.

Le serviteur comprit qu'il ne tirerait rien de lui et s'en alla sans plus attendre. Lancelot continua à chevaucher dans la forêt, manifestant un chagrin infini. Il déclarait qu'il ne lui restait plus rien désormais, maintenant qu'il avait perdu sa dame et son cousin.

200. L'esprit accablé de tristesse, il chemina toute

– Comment ? fet Lancelos, est il donques ocis ? – Oïl, sire, fet li vallez, ge le vi mort. – C'est domages, fet Lancelos ; il estoit gentis hom et bons chevaliers. » Et lors commence a plorer trop durement, si qu'il en a les faces moilliees par desouz le hiaume ; et lors dist li vallez : « Sire, il est huimés tart, et vos estes loinz de gent et de recet ; ou cuidiez vos huimés jesir ? – Ne sei, fet il ; ne me chaut ou ge gise. » Quant li vallez entent qu'il n'i prendra plus, il se part de lui erranment ; et Lancelos vet toutevoies chevauchant parmi la forest, feisant le greigneur duel del monde, et dit qu'or ne li estoit il riens remés, quant il avoit perdu sa dame et son cousin.

200. En tele ire et en tel duel chevaucha toute la nuit einsi comme aventure le portoit et menoit, car il n'aloit nule foiz droit chemin. Au matin li avint qu'il trouva une montaigne toute pleinne de roches ou

longtemps à réconcilier le roi Arthur et la reine, et de Bliobléris, le cousin de Lancelot. Enchanté, il leur demanda :

– Chers seigneurs, quand est-ce que vous vous êtes réfugiés ici ? Je suis si heureux de vous avoir retrouvés !

Ils répondirent qu'ils étaient venus dès le jour tragique de la bataille sur les plaines de Salisbury.

– Ce que nous pouvons vous dire, c'est qu'à notre connaissance, les seuls qui ont survécu sont le roi Arthur, Girflet et Lucain l'Échanson, mais nous ne savons pas ce qu'ils sont devenus par la suite. Le hasard nous a menés ici. Nous avons rencontré un ermite, qui nous a accueillis à ses côtés. Il est mort depuis, mais nous sommes restés. Si Dieu le veut, nous consacrerons le restant de nos jours au service de Notre Seigneur Jésus-Christ, et nous prierons pour le pardon de nos péchés. Et vous, seigneur, qu'est-ce que vous comptez

cil meïsmes qui por la pes del roi Artu et de la reïne fu eschis lonc tens ; li autres estoit Bleobleeris, cousins Lancelot. Lors est il moult liez ; si leur demande : « Beau seigneur, quant venistes vos ci ? Moult me plest que ge vos ai trouvez. » Et il distrent qu'il i vindrent des le doulereus jornel, celui jor meïsmes que la bataille fu est pleins de Salebieres. « Si vos disons a noz escienz que de touz noz compaignons ne remest fors seulement le roi Artu et Girflet et Lucan le Bouteillier, mes nos ne savons qu'il devindrent. Aventure nos aporta ça ; si trouvames un hermite ceanz qui nos acueilli avec lui ; si est puis morz, et nos i somes remés aprés lui ; si use-rons, se Dieu plest, le remenant de noz vies el servise Nostre Seigneur Jhesucrist et li proierons qu'il nos pardoint noz pechiez. Et vos, sire, que feroiz vos, qui avez esté jusques ci li mieudres chevaliers del monde ? – Je vos dirai, fet il, que ge ferai ; vos avez esté mi

de Mordret étaient ou bien en fuite, s'ils le pouvaient, ou bien morts, le roi Bohort entra dans Winchester avec la pleine puissance de son armée, que les habitants le veuillent ou non. Quand il apprit que son frère Lionel était mort, il éprouva une telle douleur que j'aurais bien du mal à la décrire corps dans la cité de Winchester, en lui offrant tous les égards dus à une dépouille royale. Après les funérailles, il lança des hommes à travers le pays à la recherche de Lancelot, mais personne ne sut le trouver. Confronté à cet échec, Bohort s'adressa à Hector :

– Hector, cher cousin, puisque mon seigneur est introuvable, j'ai décidé de retourner dans notre pays. Venez avec moi. Quand nous serons rentrés, vous pourrez prendre celui des deux royaumes que vous préférez, je vous laisserai choisir.

Hector répondit qu'il ne souhaitait pas encore quit-

furent foï, cil qui pooient, et li autre ocis, li rois Boorz s'en entra en Wincestre a tout le pooir de sa gent, ou cil dedenz volsissent ou non. Quant il sot veraiement que ses freres Lyons estoit morz, si en fist un duel si grant que a peinnes le porroie conter. Il fist enfoïr le cors en la cité de Wincestre einsi com l'en dut fere cors de roi ; quant il fu enfoïz, si fist querre Lancelot et loing et pres de toutes parz, mes nus ne le pot trouver ; quant Boorz vit qu'il ne pot estre trouvez, il dist a Hestor : « Hestor, biaus cousins, puis que mes sires est einsi perduz qu'il ne puet estre trouvez, je vueill aler en nostre païs ; si vendroiz avec moi ; et quant nos serons la venu, prenez celui des deus roiaumes qui mieuz vos plera, quar vos avroiz a bandon le quel que vos voudroiz. » Et il dit qu'il n'a ore talent de partir soi del roiaume de Logres, einz i demorra encore une piece ; « et quant ge m'en partirai, ge irai tot droit a

– Seigneur, puisque je vous trouve ici au service de Jésus-Christ, qui est le service suprême, et que je vois que vous êtes heureux en ces lieux, sachez que je ne vous quitterai jamais plus ; je vais vous tenir compagnie pendant le restant de mes jours.

À ces mots, les ermites manifestèrent leur joie de voir un aussi bon chevalier s'offrir au service de Notre Seigneur, et l'acceptèrent volontiers comme compagnon. Les deux frères résidèrent donc à l'ermitage ensemble. Tous les jours ils étaient attentifs au service de Jésus-Christ. Lancelot vécut quatre ans ainsi, en supportant les jeûnes, les veilles, les prières et les levers précoces avec plus d'aise que n'importe quel homme. Dans la quatrième année, Hector quitta ce monde et fut enterré dans l'ermitage.

202. À la mi-avril, Lancelot tomba malade et dut s'aliter. Quand il sentit que la mort était proche, il

trouvé en si haut servise comme el servise Jhesucrist, et ge voi que li demorers vos i plest, ge sui cil qui jamés ne s'en partira a son vivant, einz vos i ferai compaignie touz les jorz de ma vie. » Et quant cil de leanz l'entendent, si en sont trop joiant de ce que si bons chevaliers s'est offerz au servise Nostre Seigneur ; il le reçurent a compaignon. Einsi furent li dui frere a l'ermitage ensemble et furent touz jorz ententif el servise Jhesucrist ; quatre anz fu Lancelos leanz en tel maniere qu'il n'iert hom nez qui tant poïst sofrir peinne et travaill comme il soufroit de jeüner et de veillier et d'estre en prieres et de lever matin. Au quart an morut Hestor et trespassa de ce siecle et fu enfoïz en l'ermitaje meïsmes.

202. Au quinziesme jor devant mai acoucha Lancelos malades ; et quant il senti qu'il le couvenoit trespasser, il pria l'arcevesque et Bleobleeris que, si tost

– Ah, frère, pourquoi est-ce que vous m'avez arraché à la grande joie que j'éprouvais ?

Bliobléris lui demanda de quoi il parlait.

– J'éprouvais une joie infinie et j'étais entouré d'une grande compagnie d'anges – je n'ai jamais vu nulle part une assemblée aussi grande. Les anges emportaient au ciel l'âme de notre frère Lancelot. Allons donc voir s'il nous a quittés.

– Allons-y, répondit Bliobléris.

Ils se rendirent aussitôt auprès de Lancelot et constatèrent que son âme s'était envolée.

– Ah, Dieu, dit l'archevêque, béni soyez-vous ! Je sais sans l'ombre d'un doute que c'était pour son âme que les anges manifestaient une si grande joie. Je suis certain à présent que la pénitence est le plus grand bien ! Je ne cesserai jamais d'être pénitent jusqu'à la fin de mes jours. Nous devons à présent emporter son

quoi m'avez vos gité de la grant joie ou ge estoie ? »
Et cil li demande en quel joie il estoit donc. « J'estoie,
fet il, en si grant joie et en si grant compaignie d'angres
qu'onques ne vi autant de gent en leu ou ge fusse, et
enportoient lasus el ciel l'ame de nostre frere Lancelot.
Ore alons veoir s'il est deviez. – Alon », fet
Bleobleeris. Il viennent meintenant la ou Lancelos
estoit et trouverent que l'ame s'en estoit alee. « Ha !
Diex, fet li arcevesques, beneoiz soiez vos ! Or sei ge
veraiement que de l'ame de cestui fesoient ore li angre
feste si grant com ge vi ; or sei ge bien que penitance
vaut seur toutes choses ; jamés de penitance ne me
departirai tant com ge vive. Or couvient que nos por-
tons son cors a la Joieuse Garde, car nos li creantames
a son vivant. – Voirs est », fet Bleobleeris. Lors apa-
reillent une biere ; et quant ele est apareilliee, il i
metent le cors Lancelot, et puis le pranent li uns d'une

compagnie un seul chevalier et un écuyer. Ayant appris que le corps se trouvait dans l'église, il y alla et le fit dévoiler. Il l'examina longuement. Lorsqu'il reconnut son seigneur, il se sentit défaillir et manifesta un tel chagrin qu'on n'en vit jamais de plus profond ni de plus terrible. L'affliction régnait au château. Cette nuit-là, on fit ouvrir la tombe de Galehaut, qui était d'un luxe sans pareil. Le lendemain on y fit mettre la dépouille de Lancelot, puis on inscrivit l'épitaphe suivante sur la tombe : C I GÎT LE CORPS DE G DES L OINTAINES Î LES , ET AV L ANCELOT DU L AC , LE MEILLEUR CHEVALI AIT VÉCU AU ROYAUME DE L C FILS G ALAAD . Après la mise en terre, voilà habitants du château s'amassèrent pour embrasser la tombe. Ils demandèrent au roi Bohort comment il était arrivé juste au bon moment pour l'enterrement de

comme d'un seul chevalier et d'un escuier ; et quant il sot que li cors estoit en l'eglise, il ala cele part, et le fist descouvrir, et le regarda tant qu'il connut que c'estoit ses sires. Quant il l'ot conneü, il se pasma de meintenant sus le cors et commença a fere si grant duel que nus hom ne vit onques greigneur et a plaindre trop durement. Celui jor fu li duelz trop granz el chastel ; et la nuit firent ouvrir la tombe Galeholt qui tant estoit riche com nule plus. L'endemain firent metre enz le cors Lancelot ; aprés firent metre desus letres qui disoient : C I GIST LI CORS G AL DES L OINTAIGNES I LLES , ET L ANCELOS DEL L AC QUI FU LI MIEUDRES LIERS QUI ONQUES ENTRAST EL ROIAUME DE L OGRES , FORS SEULEMENT

Quant li cors fu enfoïz, vos poïssiez veoir a ceus del chastel besier la tombe ; lors demanderent au roi Boort

204. Le lendemain, le roi Bohort quitta la Joyeuse Garde ; il renvoya son chevalier et son écuyer à Gaunes, en leur disant que ses hommes devaient couronner le nouveau roi de leur choix, car il ne reviendrait jamais.

Ainsi le roi Bohort partit-il avec l'archevêque et Bliobléris. Il finit ses jours avec eux, dévoué à l'amour de Notre Seigneur. C'est ici que maître Gautier Map achève son histoire de Lancelot. Il a fidèlement complété son récit, et son livre trouve ici une fin si parfaite qu'on ne pourrait rien y ajouter sans mentir d'un bout à l'autre.

204. A l'endemain se parti li rois Boorz de la Joieuse Garde, et en envoia son chevalier et son escuier, et manda a ses homes qu'il feïssent tel roi comme il voudroient, car il ne revendra jamés. Einsint s'en ala li rois Boorz avec l'arcevesque et avec Bleobleeris et usa avec eus le remanant de sa vie por l'amour de Nostre Seigneur. Si se test ore atant mestre Gautiers Map de l'*Estoire de Lancelot,* car bien a tout mené a fin selonc les choses qui en avindrent, et fenist ci son livre si outreement que aprés ce n'en porroit nus riens conter qui n'en mentist de toutes choses.

Appendice : Dernière entre
de Lancelot et de Gueniè

Dans cette partie, le conte dit que lorsque Lancelot eut quitté ses cousins, après avoir réduit à néant les deux fils de Mordret, il erra à cheval pendant plusieurs heures, jusqu'à l'heure de vêpres. Sa route le mena à une vaste et impressionnante forêt. Après avoir chevauché sur quatre lieues en son sein, il entendit une cloche sonner. Il se dirigea vers le bruit et, après avoir longuement cheminé, vit apparaître devant lui une abbaye d'une grande beauté et très bien bâtie. Il se rendit à la

Appendice : Dernière entre
de Lancelot et de Gueniè

Ci endroit dit li contes que, quant Lancelos se fu partiz de ses cousins, quant il out desconfiz et destruiz les deus filz Mordret, il ala et chevaucha une eure avant et autre arriers, tant qu'il fu eure de vespre ; si vient en une forest grant et merveilleuse. Et quant il fu quatre liues en la forest, si oï une cloiche soner ; il se tret cele part, et quant il out une grant piece chevauchié, si voit devant lui une abaye mout bele et mout bien herbergie ; il s'an vient a la porte, si entre dedanz,

attendri et elle tomba au sol, évanouie. Lorsqu'elle retrouva ses esprits et put à nouveau parler, elle s'exclama :

– Ah, Lancelot, quand est-ce que vous êtes arrivé ici ?

En s'entendant nommer directement, Lancelot se rendit compte que c'était la reine. Il éprouva une telle pitié en la voyant vêtue en religieuse qu'il perdit connaissance et tomba à ses pieds. Lorsqu'il revint à lui, il dit :

– Ah, très chère madame, depuis quand avez-vous pris l'habit ?

Elle le prit par la main et l'emmena s'asseoir à l'écart, sur un lit. La reine lui raconta comment elle avait pris le voile pour échapper aux deux fils de Mordret. Ils versèrent d'abondantes larmes ensemble.

– Madame, dit Lancelot, sachez que vous n'avez plus rien à craindre des deux fils de Mordret. Ils ont été tués, l'un comme l'autre. Considérez donc ce que

le voit, si li attenrist li cuers, et chiet a la terre pasmee. Et quant ele vient de terre et ele pot parler, si dist : « Ha ! Lancelos, quant venistes vous ceanz ? » Et quant Lancelos entent que ele le nome si apertement, si connoist que ce est sa dame la reïne ; lors li prist si grant pitié, quant il la vit en tel habit, qu'il chaï a terre touz pasmez a ses piez. Et quant il est revenuz de pamesons, si li dist : « Ha ! tres douce dame, des quant estes vous venue en cest habit ? » Et ele le prant par la mein, si l'amoine a seoir d'une part seur une couche. Et la reïne li conte comment ele vint en tel habit pour doutance des deus fiz Mordret, et si ploroient andui mout tendrement.

« Dame, fait Lancelos, or sachiez que des deus fiz Mordret n'avez vous desoremais garde. Car amedui (sont) occis ; mais or esgardez que vous voudrez faire. Car se vos volez et il vous plest, vous poez estre dame

La reine loua sa décision. C'est ainsi que Lancelot trouva la reine dans l'abbaye où elle s'était réfugiée. Il y resta trois jours ; à la fin de son séjour, il prit congé de la reine en versant de nombreuses larmes. Elle le recommanda à Notre Seigneur, pour qu'Il le délivre du mal et le maintienne à Son service. Lancelot la supplia de lui pardonner tous ses torts ; elle répondit qu'elle le ferait volontiers. Au moment du départ, elle l'embrassa et l'étreignit. Il enfourcha sa monture et partit. La reine resta au service de Notre Seigneur de si bon cœur qu'elle ne manqua pas la moindre messe ni les moindres matines, de nuit comme de jour. Elle dépensa tant d'énergie à prier pour l'âme du roi Arthur et celle de Lancelot qu'elle ne vécut qu'une seule année après le départ de ce dernier. À sa mort, on l'enterra avec tous les égards qui étaient dus à une dame de si haut rang. Après avoir quitté l'abbaye, Lancelot erra pendant plu-

bien ; tout einsinc trove Lancelos la reïne en l'abaye ou ele s'estoit rendue, et y demora deus jourz entierz, et au tierz jor prist Lancelos congié de la reïne tout en plorant ; et ele le commanda a Nostre Seigneur qu'il le gart de mal et le tiegne en son servise. Et Lancelos li prie que ele li pardoint tous mesfaiz, et ele dist que si fet ele mout volantiers ; si le bese et acole au depar-tir ; et il monte seur son cheval et se part de leanz ; et la reïne remest ou servise Nostre Seigneur de si bon cuer qu'il ne li eschapa ne messe ne matine nuit ne jour, et tant se pena de prier pour l'ame le roy Artus et de Lancelot que ele ne vesqui que de un an, puis que Lancelos s'an fu partiz. Et quant ele fu trespassee, ele fu enterree si hautement comme l'an doit fere a si haute dame. Et si tost com Lancelos se fu partiz de li, il chevaucha une eure avant et une autre arriers tout pensant et dolosant, tant qu'il vint a une montaine

VARIANTES

§ 4, l. 13-14 : *leçon de* V D O Z ; A W *om.* de ses erremens ; B de lor erremens.

l. 18-19 : O que ele ert bien de Lancelot ; W Et la roïne estoit tele a celui tens ke tutz li mundz s'esmervilloit quant ele estoit ben de l., kar ele estoit si bele dame…

§ 5, l. 10-11 : li chevalier de lor compaignie *leçon de* D O W ; B cil de lor compaingnie ; V Hector et li nouvel chevalier de la compaigniee ; A li chevalier

l. 12 : aucun *ajouté d'après* D ; O aucuns.

l. 24 : por *leçon de* B D V O Z ; A W et por.

l. 25 : tornoiement *leçon de* D V O Z W ; A chastel.

§ 20, l. 31 : connoisse *leçon de* B D V O Z W ; A conneüsse

§ 22, l. 1 : aïde *leçon de* B ; D O W secors et aïde ; V Z aïde et secours ; A guerison.

l. 5 : *leçon de* B D O Z ; A *om.* ne… ostel.

§ 23, l. 5 : entor *leçon de* D V ; B jusques a ; A encontre ; O W *om.* entor ; Z jusqu'a.

l. 9 : nouvelement *leçon de* V D B O Z ; A nouvel.

§ 24, l. 2-3 : *leçon de* V D B O Z W ; A *om.* et il estoit… vinrent.

l. 6 : torna *leçon de* D B V O Z W ; A est alé.

l. 6-9 : D B V O Z W *om. les paroles de Gauvain :* « Et li rois commence a sosrire (O Z rire) et dist : « Gavain, ce n'est mie la premiere fois ke vos l'avés

del tornoiement entre lui et un autre chevalier armé autresi comme il estoit, si qu'il avoient ambedui armes d'une maniere et d'une semblance. » *La leçon de* V B D O Z *est plus explicite, mais le texte semble altéré dans tous les mss : Girflet, qui avait juré au roi de ne pas révéler le passage de Lancelot au château d'Escalot, ne tient pas sa promesse, d'après le texte de* A, *mais il parle encore trop d'après de texte de* V B D O Z. *Il est vrai que l'auteur lui a donné un caractère primesautier et naïf* W *analogue à* V B D O Z.

§ 33, l. 5-6 : *leçon de* V B D O Z ; A a demander a ceus qui a l'ostel Lancelot estoient demorez.

§ 34, l. 3-5 : *leçon de* D B V O Z W ; A *om.* avez vos esté… vostre cousin.

§ 35, l. 1-2 : D B V O Z entre le roi et la roïne et monsignor Gavain.

l. 18 : D B Z W entre nos trois ; O *comme* A ; V Quant li rois entant ces parolles si est assez plus

ensegnes de cou ke vos en avés dit. – Or me dites, fait li rois, ki est cele pucele que vos tenés a si biele ?

– Par Deu, sire, fait il, ce est la fille a un vavassour, gentilhome et de grant linage, et s'il l'amoit bien, ce ne seroit pas grant merveille, car ele est de trop grant biauté. »

§ 36, l. 26-28 : *leçon de* V B D O Z ; A *om.* Or poons… vouloit ; W *analogue à* V B D O Z.

l. 38-39 : *texte établi d'après* V B D O Z W ; A *om,* car il… mençongier.

l. 70-71 : *leçon de* B V O ; D Z a coi prendre ; A W *om.* Si… prendre.

§ 38, l. 63-65 : *leçon de* B D V O Z W ; A *om.* ne ja Dex… orendroit.

§ 39, l. 17 : *leçon de* V B D O Z W ; A *om.* car… por lui.

§ 40, l. 14-15 : *leçon de* V D B O Z W ; A *om.* Ha ! dame… langun.

souferte engoisse, et si ai esté ausi comme en perill de mort, ce me fesoit l'en entendant. – Sire, fet messire Gauvains…

§ 46, l. 23-28 : *De* en ces armes *à* En non Dieu, *leçon de* B D V O Z, *commune aux mss de la branche II* ; A *écrit après* conneüsse jamés : Et lors respondi Hestor et dist « En non Dieu… » ; *sa lacune est évidente, la suite du récit étant rompue ; en conséquence la leçon de la branche II est préférable* ; Z vos avez porté armes plus de cent anz ; W *om.* et vous avez portees… desconui.

§ 50, l. 53 (vostre suer) : B *aj.* et fille la roïne Ygerne qui fu vostre mere ; O Z V *aj.* fille la roïne Yguerne et le roi Uterpandragon ; D *aj.* fille de la roïne Yguerne et sui fille au duc de Tintajoel. *La bonne leçon est celle de* A, *car Morgain n'a pas besoin de rappeler sa généalogie à son frère ; la mention d'Uterpandragon et d'Ygerne est sans nul doute une interpolation de scribe.*

570

l. 16 : a voire *leçon de* D B V Z O ; A au lire.

§ 52, l. 3 : D O l'acointement de Galehot ; B le contene-
ment Galeholt ; V le contenemant de Gales ; Z W
le contenement de Galeholt.

l. 24-26 : *leçon de* D B V Z O ; A *om.* et je vous
creant… encusee.

§ 53, l. 8-9 : *leçon de* D B V O ; A *om.* en tel maniere…
tot ; Z *om.* en tel maniere… Galehols.

l. 56 : *leçon de* B D V Z O ; A trové.

l. 70-72 : *leçon de* V B D Z O ; A que ge les ferai
prendre ensemble se il avient que Lancelos i
viengne.

§ 54, l. 16-17 : *leçon de* B ; A car tuit cil qui les portretures
veïssent en seüssent la veraie, si nel volsist en nule
maniere que hom en seüst riens ; D V O et s'il en
seüst bien la verité, ne volsist il en nule maniere que
nus en seüst rien.

VARIANTES

§ 64, l. 32 : *leçon de* B D V R O ; A *om.* del tout.

§ 66, l. 32 : *leçon de* B D V O ; A R tant que il viengne ;
W *om.* et atendre… demant.

§ 67, l. 10 (amende) : *leçon de* V B D R O W ; A amendoit.

l. 45 : *leçon de* V B D R O W ; A *om,* se… estre *et aj.* sez tu que tu feras ?

§ 68, l. 10-11 : *leçon de* V B D R O W ; A ge vueill que vos me meingniez.

§ 69, l. 10 : *leçon de* D R O W ; B sans li honir ; V fors soy honir ; A *om.* sans soi honir.

§ 70, l. 52-53 : *leçon de* B V D O W ; A *om.* car… doel ;
R *om.* Certes… doel.

§ 71, l. 36 (gentil feme) : *tous les mss aj.* et de haut lignage,
ce qui est en contradiction et avec les dernières paroles de Gauuain et avec la réalité, car la demoiselle d'Escalot était la fille d'un simple uavasseur Je rejette cette addition, qui

de A D O *prouve que l'archétype portait* ou que ele soit, *leçon qui n'offre guère de sens satisfaisant, sans doute par suite de l'omission d'un ou de plusieurs mots* V W *suppriment* ou que ele soit ; B R *ont essayé de mettre à la place un équivalent. J'adopte le texte de* V W *comme un moindre mal.*

§ 81, l. 9 : *leçon de* B V D R O ; A *om.* et de son escu et de son glaive.

§ 82, l. 1 : *leçon de* B V R O W ; A après eure de tierce ; D devant miedi.

§ 83, l. 13-15 : *leçon de* B V D R O ; A *om. la réplique du roi et écrit :* et se li chevaliers avoit en lui point de proesce, il en avroit l'enneur.

§ 85, l. 7 (prendre) : *leçon de* D V O ; A rendre ; B R tenir ; B V R *aj.* ne a meillour de vous ne me porroie je mie rendre.

l. 12-14 : *leçon de* B D V R O ; A *om.* et cort a

VARIANTES

l. 28-30 : *leçon de* R D B O ; A W Si trouveroiz bele voie et sanz repere de genz.

l. 43-45 : *leçon de* R B V D O W ; A *om.* Et i dient… nu.

§ 90, l. 16 : *leçon de* V D B R O ; A *om.* fet… mort.

l. 24-25 : *leçon de* D R V O ; A W qu'il v covient morir.

l. 26-28 : *leçon de* R D V O ; A W *om.* Si m'en poise… et neporquant.

l. 53-54 : *leçon de* V D R ; A je m'en puis bien aler.

l. 54-55 : *leçon de* R D V ; A *om.* Et ele… puet ; B O *om.* Lors dist a la reïne… puet ; W *comme* A.

l. 77-78 : *leçon de* R D V ; B a vous ne a els ; O en mon vivant ; A W *om.* qui… vivans.

§ 91, l. 20-23 : *leçon de* R D V O ; A si l'envoie a Kamaalot por savoir nouveles de la reïne, que l'en voudra fere de lui, et savoir s'ele est iugiee a mort, et li dist qu'il

§ 97, l. 11-16 : *leçon de* D V R O W ; A *om.* et li dist… tot le pooir le roi Artu, *et écrit à la place :* s'il velt remanoir leianz.

l. 28 : *le ms om.* a parler.

§ 98, l. 12-14 : *leçon de* B R D V O ; A W *om.* qu'il a… Kamaalot ; A *écrit à la place* et Mordret se rest feruz en la cité.

l. 20-21 : *leçon de* R B D V O ; A *om.* et il… pueent.

l. 31 (mariniers) : *leçon de* R B D V ; A chevaliers ; O en toutes vos rivieres ; W a tuz les porz.

l. 35-38 : *leçon de* R V B D O W ; A *om.* n irons… conselz.

l. 45-53 : *leçon de* B R V D O ; *au lieu de* et si tost comme li rois le voit… a descreü mon lignage, A *écrit :* si tost comme li rois Artus le voit, si a si grant duel a son cuer qu'il ne set se jamés en istra, et dit en haut : « Moult a cil fet grant cruauté qui d'un tel

VARIANTES

§ 101, l. 4-7 : *leçon de* B R D V O ; A W il regarde Guernehés et Agravain qui estoient devant le roi.

§ 102, l. 3-8 : *leçon de* R B D V O ; A Cil qui estoient del lingnage ensevelirent les cors et leur firent tombiax biaus et riches et furent mis les cors el mostier Saint Estienne de Kamaalot.

l. 11 : *leçon de* B R V O ; D par deseur les autres ; A et par desus ses freres, *mots que* A *rattache à la phrase suivante.*

§ 103, l. 2-6 : *leçon de* B R V D O ; A W li rois Artus revint en son palés, si dist, tant dolenz et tant corrouciez que nul plus, qu'il ne fust pas tant corrouciez s'il eüst perdu la moitié de son reingne.

l. 12-18 : *leçon de* R B D V O W ; A *om.* Car quant il avient… en nule maniere.

l. 20-23 : *texte établi d'après* R V B D O ; A W *om.* se ceste dolereuse perte… par celui.

576

l. 38-40 : *leçon de* B R V D O ; A et a la table le roi Artu cil qui devoient servir.

l. 40-42 : *leçon de* B R D V O ; A W *om.* Celui jour… apresté.

§ 108, l. 31-32 : *leçon de* B R D V O ; A W *om.* et cil… meïsmes.

§ 109, l. 1-13 : *leçon de* B R V D O ; A *om.* Tout le jour esgarderent … anemi ; W *résume ce passage.*

§ 110, l. 22-23 : *leçon de* B R D V O ; A *om.* est ce… faille.

l. 28 : *leçon de* R D B V O ; A W *om.* ne non… rois.

l. 36 : *leçon de* D ; A W *om.* par maintes fois.

l. 36 (sont deceü) : B R V O ou li sage home qui maintes fois ont parlé de vostre mort sont deceü ; B R D V O *aj.* car ce n'est mie doute que li sage devineour qui a nos tans (D a vostre tans) ont esté et qui savoient une partie des choses qui estoient a avenir ne disent (R O deïssent ; D desissent ; V distrent)

dire : ayant cru que li sage home *n'étaient autres que* li sage devineour *de la ligne suivante, ils ont corrigé en conséquence :* li sage home qui maintes fois ont parlé de vostre mort. *Mais le texte ainsi obtenu est visiblement absurde : le présent* sont deceü *ne se justifie pas ; il faudrait :* ont esté deceü *(au moment où ils faisaient leurs prophéties) ou bien* seront deceü *(au moment de votre mort). Mieux encore : qualifiés ici de faux prophètes,* li sage home *deviennent des prophètes véridiques dans les lignes suivantes L'interpolation se dénonce d'elle-même et paraît confirmer notre classement des mss*

§ 110, l. 46-47 : *texte établi d'après* D R B V O ; A W *om.* Mes… emprise.

l. 51-52 : *leçon de* B R D V O ; A W *om.* ariere… mandés.

§ 111, l. 2-4 : *texte établi d'après* V D R B O ; A son seigneur, si dist qu'ele ne puet vers le roi trouver pes.

l. 7-18 : *lœon de* R B D V O ; *au lieu de* Lors s'en entre

578

aprés Hestor et menra ; W dit que il istra aprés Hestor.

l. 30-32 : *leçon de* R B D V O ; A W *écrivent simplement* en la derrienne estoit Lancelos.

l. 57-62 : *leçon de* B R D V O ; A et s'entrevont si durement que en pou d'eure en i ot tiex cent versez qui n'ont pooir de relever ; si torna la desconfiture seur ceus de l'ost ; W *analogue à* A.

l. 62 : *À partir d'ici jusqu'à :* Et celui jor porta li rois Artus armes (ib., l. 91), *leçon de* B R V D O W ; A *om. tout ce passage en répétant simplement :* Celui jor torna la desconfiture seur ceus de l'ost.

l. 101-102 : *leçon de* R B D V O ; A W come… hardement.

l. 107-108 : *leçon de* R B D V O ; A W *om.* car… navrez.

§ 116, l. 6-7 : *leçon de* B R D V O ; A W *om.* qui… moi.

VARIANTES

l. 64-66 : *leçon de* B R V D O ; A W Lors s'en ist li esvesques del chastel et vient au roi et li conte ce qu'en li mande.

l. 71-87 : *leçon de* B R D V O W ; A *om.* Et por ce qu'il a fet de ceste requeste… et droit eritier ; W *om.* et Lancelos… eritier.

§ 119, l. 4-5 : *leçon de* D R B ; V se jamais me verroiz ; A W *om.* Je ne sai… verrai.

l. 23-26 : *leçon de* R B D V O ; *au lieu de* Si ne le fis ge mie… perte, A *écrit simplement :* dont c'eüst esté trop grant perte ; W *analogue à* A.

l. 37-41 : *leçon de* B R D V O ; A W Vos en avez tant fet que l'en vos en set si bon gré com l'en vos en doit savoir. Or vos requiert li rois que…

l. 44-46 : *leçon de* B R D V O ; A W *om.* Laissiés… riche.

l. 71 (il n'en ira jamés avant) : A anant ; W en avant ;

580

§ 121, l. 3 : *texte établi d'après* R B V D O ; A *om.* proiassent… et.

§ 123, l. 5-13 : *leçon de* R B V D O W ; A Pes et enneur et victoire leur envoit Dex en touz homes, car nus ne porroit estre en si douz païs com cist est qui ne fust plus beneürez que nus hom !

§ 124, l. 2-4 : *leçon de* R D V O ; A *om.* et tant… lit ; W *om.* il s'ala… lit.

§ 125, l. 8 : A W mere ; *leçon modifiée d'après* B R V D O

§ 126, l. 1-12 : *Depuis* Si l'en vont ambedui au pié… *jusqu'à…* aportoit, *leçon de* R B D V O ; A W *om. tout ce passage* ; W *écrit à la place :* Quant cil de la tere sorent ceo, s'en orent mut grant joie.

§ 127, l. 5-7 : *leçon de* R B D V O ; A W *om.* et vendroit… Gauvain.

l. 10-13 : *leçon de* B R D V ; A W *om.* se Diu plest… seürement : O *om.* Et… seürement.

VARIANTES

l. 39-42 : *leçon de* B R V D O ; A *om.* por coi… dedens.

l. 48 : *leçon de* R B D V ; A une damoisele ; O une vielle dame ; W une vedve dame auques de aage.

§ 131, l. 2-6 : *texte établi d'après* R B D V O ; *de* Saches *à* avras, A *écrit :* Saches que ja n'i avras enneur, car tu t'en repentiras sanz ce que ja n'i avras riens fet ; W *écrit simplement :* Saches que ja n'i avras honeur.

l. 10-13 : *leçon de* R B V D O W ; A *om.* Si… laidure.

§ 132, l. 5-7 : *leçon de* R B D V O ; A W *om.* qui… rois.

l. 49-52 : *leçon de* B R D V O W ; A *om.* et meïsmes… cité.

§ 136, l. 3-5 : *leçon de* R B D V O ; A *om.* si que… aportees.

§ 139, l. 3-15 : *de* Dame, fet il, ainsi ne puet il estre… *à*… mal gré, *leçon de* R B D V O W ; A *om.* *tout*

582

Gauvain que cestui message ne fera il ja, se Dieu plest, la ou il voie si apertement sa mort ; W *analogue à* B R V D O

l. 46-64 : *depuis* Tout ce que tu me dis, fet messire G… *à*… creance, *texte établi d'après* R B D V O W ; A *om. tout ce passage.*

§ 145, l. 21-25 : *depuis* que jamais de ceste chose… *à*… apele, *leçon de* B R D V O W ; A *om. ce passage.*

l. 61-69 : *depuis* car trop me samble prodom… *à* venus, *leçon de* B R D V O W ; A *om. ce passage.*

§ 147, l. 12 (Lancelos) : *leçon de* D O W ; R B V il ; A li rois.

§ 148, l. 8-9 : *leçon de* R B V D O ; A W *om.* certes si… dit.

l. 22-30 : *leçon de* R B V D O ; A *om.* Et il l'otroie… come rois.

l. 46-52 : *depuis* et li dist… *à*… feïstes, *leçon de* B R D V O W ; A *om. ce passage.*

VARIANTES

§ 157, l. 44-47 : *leçon de* B R D V O W ; A *om.* Dont m'en irai je… courtois.

§ 158, l. 10-15 : *leçon de* R B D V O W ; A *om.* Ja vos eüst il mort… encore.

§ 159, l. 15-16 : *leçon de* B R D V O ; A *om.* Si plorent… plus.

l. 20-23 : *leçon de* V D O ; B R W *om.* Onques… fors que ; A *om.* Onques… durement.

l. 23-27 : *leçon de* B R D V O W ; A *om.* Ançois qu'il… ou non.

§ 160, l. 3-20 : *depuis* Quant li rois ot grant piece sejourné… *jusqu'à*… garis, *leçon de* B R D V O W ; A *om.* tout ce passage.

l. 35-46 : *depuis* Lors redemande… *jusqu'à*… estoient, *leçon de* B R D V O W ; A *om.* *tout ce passage.*

l. 62-69 : *depuis* Je ne sai… *jusqu'à*… Romains, *leçon*

§ 172, l. 7-8 : *leçon de* B R O ; D V A W *om.* lors commença… trop grant duel ; *cette phrase, qui semble indispensable d'après le contexte, devait manquer dans l'archétype.*

§ 173, l. 6-15 : *depuis* car tant comme il le verroit… *jusqu'à…* arsist *leçon de* B R D V O W ; A *om. tout ce passage.*

§ 176, l. 27-33 : *depuis* et se vos a cestui besoing… *jusquà…* a toz preudomes, *leçon de* R B D V O W ; A *om. ce passage.*

l. 41-48 : *depuis* Quant li rois ot ce dit… *jusqu'à…* a la bataille, *leçon de* B R D V O ; A *om. ce passage.*

§ 178, l. 1-9 : *depuis* Celui jor… *jusqu'à…* porent, *leçon de* R B D V W ; A *om. tout ce passage* ; O *om.* Einsi dist li preudons au roi Artu… porent.

l. 48-50 : *texte établi d'après* V D R B O W ; A *om.* Or li mande … terre.

VARIANTES

§ 191, l. 27 (la Noire Chapele) : V la Chapele Noire ; W la Veire Chapele ; D la Vraie Capiele. *Contrairement à ce que pense F Lot (*Étude sur le Lancelot en prose, *p 201, n. 3), la bonne leçon est bien* Noire Chapele *et non* Veire Chapele ; veire *est une corruption de* noire, *lu* voire *par certains scribes, par ex. celui du Ms 649 du Musée Condé à Chantilly (f° 70, v°, col. 2), et ensuite* veire, veraie, vraie. *Il n'y a pas lieu de tenter un rapprochement entre* Veire Chapele *(Chapelle de verre ?) et Glastonbury ; cf FLot, ib, p 202, n. 4.*

§ 193, l. 21 (doucement) : leçon de R B D V O W ; A durement.

§ 196, l. 44-47 : *de* et les assemblerent… *à*… homes, *leçon de* R B D V O W ; A *om. ce passage.*

APPENDICE (Dernière entrevue de Lancelot et de Guenièvre), p. 559-563 : *cette interpolation, particulière à* V (Palatinus Latinus 1967, folio 100, v° col. 1 et 2, folio 101, r° col. 1), *s'intercale dans le texte au*

INDEX DES NOMS PROPR

A CHILÉS , 147, *Achille, le héros grec.*

A GRAVAINS , *cas-sujet,* A GRA - VAIN , *cas-régime,* 9, etc, *neveu d'Arthur et frère de Gauvain.*

A GUISANS , A GUISANZ , *cas-sujet,* A GUISANT , *cas-régime,* 489, 505, 507, *roi qui combat dans l'armée*

A VARL *e*

B ALYN *d E*

B AN *r L*

Banoïc

B OORZ , *cas-sujet,* B OORT , *Escoce,* 2
cas-régime, passim, B OORZ 4
DE G AUNES , 3, etc. E STOI
cousin de Lancelot et l'un H
des trois héros de La
Queste del saint Graal. F ORTU
Bourgoigne, 433 ; *Borgoigne,* 4
435, *Bourgogne.* *I*
Bretaigne, 535, *Grande-Bretagne.* F ROLL
4
Cantorbieres, 545, *Canterbury* *le*
Champaigne, 435, *Champagne.*
Cornoaille, 503, *Cornouailles* G AHE
F
D AVID (le roi), 145, *personnage* *n*
de l'Ancien Testament. C
Dolereuse (Doulereuse) Garde G AHE
(château de la), 129, 265, I
ancien nom de la Joyeuse C

ami de Lancelot du Lac dans le Lancelot.

Galeş 27, 491, 503, *Pays de Galles*

Gaule, 227, 327, 329, 345, 375, 381, 431.

Gaunes (royaume de), 79, 101, 139, 169, 195, 249, 289, 331, 335, 339, 345, 347, 349, 351, 381, 535, 541, 555, *royaume du roi Bohort de Gaunes, père de Bohort et de Lionel, situé dans l'ouest de la Gaule* ; cité de *Gaunes*, 355, 357, 383, 385, 387, 393, 401, 429, 431, 443, 533, 535.

GAUTIERS MAP (mestres), 3, 557, *auteur prétendu des*

G UEI

C

2

2

e

G UIV

la

H ANC

L

H ELI*A*

g

H ENI

C

F

te

H EST

F

343, 551, 553, 557, *château d'abord appelé la Dolereuse Garde et conquis jadis par Lancelot.*

Juïs, 145, *Juifs*

KABARENTINS DE CORNOAILLE, 489, 503, *chevalier de la Table Ronde.*

Kalec, 265, *château.*

Kamaalot, 3, etc., *résidence principale d'Arthur*

KANAHINS, 341, *écuyer de Lancelot.*

KARADOS (le roi), 269, 397, 489, 499, 501, 503, *chevalier de la Table Ronde.*

KARADOS LE GRANT, 339, *seigneur de la Dole-*

Logres (ro
r
n

Lointaignes
5

Londres
3

Londres
3

LOTH
c

Lovedon (p

LUCAN
4
5
d

LYONN
v

M ERLINS , 483, 485, *Merlin l'enchanteur et le prophète.*

M ORDRÉS , *cas-sujet,* M OR-DRET , *cas-régime,* 47, 49, 229, 261, 267, 269, 285, 351, 361, etc., *frère de Gauvain et prétendu neveu, en réalité fils incestueux, d'Arthur.*

M ORGUE , *cas-sujet,* M OR-GAIN , *cas-régime,* 113, 115, 117, 121, 123, 127, 129, 135, 137, 157, 239, 529, *fée, sœur d'Arthur.*

M ORT , 467, *la Mort personnifiée.*

Noire Chapele (la), 521, 531,

P ARIS

P ELLÉ

n

F

P ELLÉ

d

g

C

P

N

P ERCI

C

C

R OI

3

C

Romain,

Seint Estienne de Kamaalot (mostier monseigneur), 163, 223, 341, *église principale de Camelot*.

Sesnes, 487, 491, 493, 495, *Saxons*

Sesoigne, Sessoigne, 489, 491, 503, *pays des Saxons*

Siege Perillex (le), 291, *siège de Galaad à la Table Ronde (voir* Queste del saint Graal).

Sorelois (royaume de), 233, 289, 315, *royaume conquis par Galeholt dans le* Lancelot.

Table Reonde, pass, Table

Tauroc, 11
n

Terre For
(l

Terre Gast

T RIST
n

U RIE
d

U TER
p

Wincestre,
V

Y ONS
r
2

GLOSSAIRE

aama 85, *aima avec passion.*

acesmés 117, 331, *parés*

acheson 147 *(voir le mot suiuant).*

achoison 101, *etc., occasion, cause.*

acointance 41, 81, *amitié.*

acointement 127, *rencontre, relations, liaison.*

acointes de 95, 531, *lié*

adés 1

t

adeser 41

a

adolez 173

aduré 3

a

afermer

a

aiese (estr

anuitier, 15, 23, 381, *faire nuit*.

apartenir 375, *être apparenté*.

apelerres 335, 399, *celui qui appelle, accuse en justice*.

apert (en) 127, 391, *ouvertement, loyalement*.

apertes 35, *remarquables, brillantes*

apostoles 323, apostoiles, 323, *pape*.

aresnier 149, 303, 369, *adresser la parole à*.

assenement 81, *indication, renseignement*.

assener, 103, *indiquer, renseigner* ; assenés 87, *attribué, placé*.

bataille

b

c

s

g

baudrai

d

belement

d

p

bellic (de)

b

d

bien, estre

p

q

g

bohordant

j

chambrelens 479, *chambellans*

champel 373, 433, 435, 487, bataille champel, *bataille en rase campagne.*

chans 415, *combat singulier*

chapler 499, *frapper de grands coups*

charnel 123, charnel amour, *affection entre personnes du même sang*

chastel, *cas-régime,* 15, *etc. ; le mot a le double sens de « château » et de « ville fortifiée », comme « burg » en allemand.*

chevaleresce (biere) 447, 469, *civière à longs brancards pouvant être portée par*

conroi (pr
d
conseilliez
consonner
re
contralier
contreprisie
a
contreteni
converser
d
corrouciez
couvenant 2
ti
c
couvent
c
q

deffensable 289, 377, *en état de défense.*

deservir 145, 255, 467, 487, *mériter*

deshaitiez, deshetiez 9, *etc., indisposé, malade, affligé.*

desloiauter (se) 71, 197, 211, *se conduire d'une façon déloyale, se déshonorer*

desresnier 211, 335, 423, *défendre, soutenir en justice, dans un combat judiciaire, décider*

destrier 165, *etc., cheval de bataille.*

destroit, *n.,* 191, *détresse.*

destroit, *adj.,* 431, 519, *voir* destroiz.

destroitement 131, 145, *dans*

efforcieem

r

effors 28

3

a

embatus

s

embronchi

l

empaindre

v

empainte

n

emparlez

s

enbatre

v

enbrons

enterinement 361, *entière-*
ment, profondément.

entraatissent (s') 457, *riva-*
lisent, se vantent, se font
fort.

entretant 453, *pendant ce temps*

entrevoies 93, *dans l'inter-*
valle.

envaïe 515, *attaque massive.*

enviz (a) 79, *à contrecœur*

envoisiee 187, *enjouée, ai-*
mable ; envoisier (s') 237,
se divertir

erranment *pass., aussitôt.*

errant 117, *adv, prompte-*
ment, aussitôt.

erre 219, grant erre, *en*
hâte, vite.

esgart
p

esleecier 3·

esleü 395,

esmaier
in
e
s
e
3

esmerent 4

esmuete
ti

espie, *n.*

espié 493 ;

esploitier
u

essilié, ess
d

estraier 539, *errer en liberté, sans maître.*

estrangié 545, 563, *écarté, éloigné.*

estrangier 181, *écarter repousser*

estrif 225 ; estris 423, *querelle, combat.*

estriver 285, *disputer se quereller*

eur 165, *bord.*

eür, a tel eür que 69, 141, 527, *de sorte que.*

eure, en l'eure Dieu 401, *à la garde de Dieu, à la bonne heure* ; ne garder l'eure que 431, *s'attendre à tout instant à ce qu'une chose arrive, la considérer comme immi-*

fiancier 4 *n*

fo

foiees 113,

forsenerie

friente 3 *d*

fuerre 227,

gaber 51 *to*

gastes 493,

glaive *pass,*

grevance 1 *fr*

guerpir *a*

guerredon

jornee 239, *voyage, chemin (que l'on parcourt en un jour).*

jornel 547, *journée.*

laidure 357, *affront, déshonneur*

lame 163, *pierre tombale.*

lancié 295, *de* lancier, *envoyer des projectiles avec une perrière.*

leu 67, 103, 135, 317, *occasion* ; veoir son leu, venir en leu, *trouver l'occasion de* ; 57, 87, 187, *condition haute ou basse de la personne qu'on aime ; le mot désigne aussi, vaguement, cette personne.*

marine 5

mariniers n

matin (l *n*

maubailliz, 1 *n*

maz 1 n *a e*

mes 389,

mesaiesiez

mescroire *c n*

mesprendr *q*

nice, *adj. f,* 223, *niaise, sotte.*

nouveliers 191, *inconstant, infidèle.*

nuisement 337, *dommage, désavantage.*

oan 387, *maintenant, cette fois*

ocision 403, *meurtre.*

œus 121, *besoin.*

oir 491, 519, 523, *héritiers*

oirre 293, *expédition, bagage* ; grant oirre 41, 165, 241, 357, 543, *grand train, à vive allure.*

oltrance 419, *voir* outrance.

oraille 249, *lisière.*

outrage 117, *abondance extra-*

parages 23

parenté, *l*
q
c

parfornir *à*

paroïr 4 *n*

parole *t*
2 *n*

parra 1(
p

pautonnier

peçoient *p*

penser de

pointe 495, *charge de cauleurie.*

poitraus 35, *courroies de poitrail.*

ponmel 309, *pommeau de la tente, globe fixé au sommet de la tente.*

poroffrir (se) 179, 215, *se proposer se présenter pour*

porprendre la champaigne 505, *franchir rapidement la plaine, le terrain.*

porveü de 119, *préparés à.*

prael 49, 161, *petit pré.*

prendre (se) 223, *se comparer* ; prendre prové 133, *prendre sur le fait, en flagrant délit.*

preuz, preu 237, 283, 325,

recet

r

reconnut

r

recouvrer,

2

t

c

p

r

u

recroire

d

f

3

u

l

refreindre

resant 165, *frais*

rescorre 257, 291, 333, *secourir, sauver* ; rescorrons 249 *(fut.)* ; resqueust 321 *(pass s)* ; rescousse 269 *(p pass f)*.

reson 175, *propos, discours*

respassez 137, *guéri*.

reüser 37, *reculer*

roncin 95, 249, 383, *fort cheval*.

route 343, *troupe, cortège*.

saiete 167, *flèche*.

salvement 351, *en sécurité*.

selt 231, 237, 485 ; seut 273, 277, 385 *(ind. prés), de* soloir, *avoir coutume*.

seurdire *d*

seut, *voir*

soffrir, 1 *p*

somiers *d*

soufrete 2(*n*

soufreteuse *d*

soupeçonn *p*

synople *(i p v*

fatiguer se lasser ; tra-
veilliez, *p pass,* 121, *etc.,*
fatigué, épuisé.

trebuschier 309, 439, 481,
495, 505, *renverser*

tref 239, 311, 329, *grande*
tente.

trespas 15, *passage.*

trespassement 5, *trépas*

tressuez 33, *baigné de sueur*

trestorner 145, *détourner*

trichier 67, *tromper, trahir*

treü 437, 443, *tribut.*

ués 477, a ués, *au profit de,*
pour

vavasor 17, 19, 23, 75, *vavas-*
seur, arrière-vassal, vassal

veer 71,
d
venchemer
venir mie
u
vergoignie
2
h
veu 517
s
p
viaire 371,
voile (li)
d
voirdisanz 7

yrois 497

TABLE DES MATIÈRE

Remerciements VII

Introduction IX

Analyse X

L'auteur et la date (et le cas épineux de Gautier Map) XIV

La *Mort Artu* et le contexte arthurien du début du XIIIe siècle XX

La mort d'Arthur avant la *Mort Artu*..... XXXVII

Réinventer la fin du monde XLV

La Mort le Roi Artu .....

Derniere entrevue de Lancelot et de Guenièvre 559

Variantes 565

Index des noms propres..... 587

Glossaire..... 593

Table of Contents

La Mort le Roi Artu 4
- Remerciements 8
- Introduction 10
  - Analyse 11
  - L'auteur et la date (et le cas épineux de Gautier Map) 15
  - La Mort Artu et le contexte arthurien du début du XIIIe siècle 29
  - La mort d'Arthur avant la Mort Artu 38
  - Complexités compositionnelles 54
    - Le Roman d'Escalot 56
    - Le Roman de la Joyeuse Garde 59
    - Le Roman de Mordret 61
  - Un monde opaque 65
  - Tragédie et courtoisie : retour sur deux opinions critiques 71
    - La Mort Artu, une tragédie ? 72
    - La Mort Artu, un roman anti-courtois ? 76
  - L'édition de la Mort Artu par Jean Frappier 81
  - Note sur la traduction 88
    - Lexique 91
    - Syntaxe 92
    - Dialogues 93
- Bibliographie indicative 96
- La Mort le Roi Artu 108
  - Appendice : Dernière entrevue de Lancelot et de Guenièvre 665
- Variantes 672
- Index des noms propres 694
- Glossaire 700
- Table des matières 712